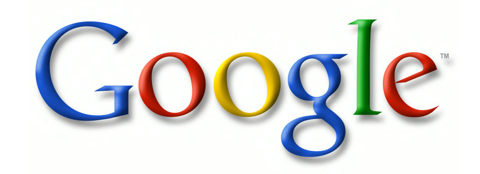
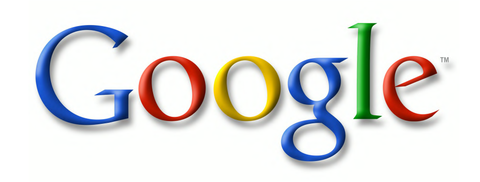

Google



VOYAGE

AUTOUR DU CAUCASE.

I.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, n°. 37.

VOYAGE

AUTOUR DU CAUCASE,

CHEZ LES TCHERKESSES ET LES ABKHASES,

EN COLCHIDE, EN GÉORGIE, EN ARMÉNIE
ET EN CRIMÉE;

AVEC UN ATLAS GÉOGRAPHIQUE, PITTORESQUE,
ARCHÉOLOGIQUE, GÉOLOGIQUE, ETC.

Ouvrage qui a remporté le prix de la Société de Géographie
de Paris, en 1838.

PAR FRÉDÉRIC DUBOIS DE MONTPÉREUX.

TOME I.



PARIS.
LIBRAIRIE DE GIDE,
EDITEUR DES ANNALES DES VOYAGES,
RUE DE SEINE SAINT-GERMAIN, N° 6 BIS.

1839.

Deposited in
Harvard College Library,
January, 1930.

PRÉFACE.

Long-temps j'ai hésité si je commencerais la narration de mon voyage par l'Ukraine, la nouvelle Russie, la Crimée, qui ont été les premiers comme les derniers objets de mes explorations, où si j'aborderais sans préambule le cœur de ce Caucase énigmatique, ce grand centre de tant de phénomènes historiques et géologiques. Après de mûres réflexions, l'ordre que j'ai suivi m'a paru le plus rationnel.

Circonscrire d'abord cette haute chaîne et remonter dans le sein de ses vallées; étudier l'antique Kolkhe ou Géorgien, aux sources du Phase et vers celles du Cyrus; descendre dans ces vastes bassins, où il a

concentré ses monuments, ses capitales; visiter ses frères de l'Arménie au-delà des hautes montagnes qui les séparent et au pied de cet Ararat toujours mystérieusement couronné de neiges et de glaces; suivre l'Araxe tumultueux jusqu'à ce qu'il s'apaise dans les larges plaines de la Mer Caspienne; traverser alors le Caucase par sa ligne centrale, pour rentrer dans d'autres plaines, dans ces steps immenses, vastes pâturages, vastes champs de bataille, vastes grandes routes de tant de peuples divers qui, sortis de l'Asie comme un torrent vagabond, ont été refoulés vers le nord par les angles rudes du Caucase, sans pouvoir l'entamer; visiter les campements et les tombeaux des Scythes, des Sarmates, des Goths, des Slaves, des Varègres; saluer aussi en passant la presqu'île Taurique, miniature du Caucase, vrai point de contact de l'Europe et de l'Asie, grand marché de la Grèce antique, qui recèle encore tant de

trésors, tel a été le plan de relation que je me suis proposé.

Le lecteur lira et jugera; je le prie seulement d'être indulgent sur un travail qui, bien qu'il m'ait coûté quatre années de voyages et plusieurs années de rédaction, sera très imparfait et offrira bien des lacunes. Souvent sans antécédents, sans guide, j'ai été obligé de me suffire à moi-même, et après de nombreuses recherches dans tous les auteurs que j'ai consultés, je n'ai rien pu trouver de plus que ce que j'avais vu. D'ailleurs toujours seul, toujours isolé, livré à mes propres forces, il m'était impossible de songer à tout, de tout voir, de tout examiner. Ceux qui parlaient de m'accompagner se sont laissés effrayer à l'heure du départ par la guerre, par les fièvres si souvent mortelles dans le brûlant et humide climat de la Colchide, par les Tcherkesses, les Kourdes, et surtout par les fatigues et les mille privations d'un semblable voyage.

Ainsi j'ai presque toujours été seul, et ce travail que j'offre au public n'est que celui d'un individu qu'on ne doit pas juger avec la sévérité avec laquelle on juge le résultat de ces grandes expéditions scientifiques où tant de têtes distinguées concourent à l'envi à élever un monument durable de leurs savantes recherches.

Quand je dis seul, je ne prétends point faire passer pour mien dans mon travail ce que je ne dois qu'à l'aide et aux bontés de quelques hommes vraiment généreux et complaisants. Que je leur exprime ici ma vive gratitude.

Messieurs de Buch et Elie de Beaumont ont bien voulu de leur longue expérience contribuer à éclaircir et à rectifier mes idées systématiques sur la géologie des pays que j'ai parcourus et sur la riche collection de fossiles que j'en ai rapportés. M. de Buch a spécialement déterminé avec sa sagacité si remarquable les Ammonites,

les Brachiopodes, et tout ce qui appartenait aux formations anciennes.

M. Agassiz s'est chargé des nombreux oursins sur lesquels il fait en ce moment un si beau travail.

M. le professeur Gustave Rosen a eu la complaisance de déterminer mes minéraux d'Arménie.

M. le docteur Troschel, de Berlin, s'est occupé de mes mollusques terrestres et d'eau douce.

M. Frähn a traduit mes inscriptions coufiques.

Le prince héréditaire de Mingrélie et M. Brosset jeune, à force de patience, ont su trouver un sens dans celles qui étaient en géorgien.

Le général Béboutof, M. Thomas Kourganof et M. Chopin ont traduit celles de l'Arménie.

M. le conseiller d'état de Stéven a déterminé le peu de plantes que j'ai rappor-

tées : ce n'est pas le seul secours que j'ai reçu de lui; cet illustre savant, qui a parcouru le Caucase et la Géorgie long-temps avant moi, et avec tant de fruit et de zèle, a bien voulu me communiquer ses intéressants journaux de voyage, m'ouvrir sa bibliothèque, et me laisser puiser dans le trésor de sa vaste expérience.

J'ai reçu pareillement des communications d'un haut intérêt de MM. de Köppen, de Nordmann, Ritter, Eugène Poniatowski, Kareïche, etc. Que de noms je pourrais citer encore de personnes qui ont bien voulu m'aider de leurs lumières! Je leur rends ici le tribut de gratitude que je dois à leur amitié, et j'espère n'être jamais ingrat.

Il est un autre tribut de reconnaissance que je dois. Arrivé en Russie, sans autre recommandation que la volonté de faire un voyage qui pût être utile à la science, à peine le gouvernement en a-t-il eu con-

naissance, qu'il m'a accordé la protection la plus large qu'on puisse donner : de tout ce qui pouvait contribuer à la sûreté de mon voyage, guides, escortes, convois, ordres partout, rien n'a été oublié. Les employés de toutes les classes et les simples particuliers se sont tous empressés de favoriser mes recherches. Partout j'ai trouvé cette hospitalité franche et large qui caractérise l'orient de l'Europe et les nations du Caucase : ce n'est pas sans attendrissement que je reporte mes souvenirs sur tant de marques de bienveillance, tant de témoignages d'intérêt, faisant des vœux pour que le ciel protège en tout et partout les nombreux protecteurs et les amis que j'ai trouvés dans mon long pélerinage.

Malgré les fièvres, malgré les vrais dangers auxquels j'ai été exposé, je suis revenu sain et sauf dans ma patrie pour faire hommage à une mère chérie, du prix si honorable pour moi dont la société de géogra-

phie de Paris a bien voulu couronner mes laborieuses explorations.

Il me restait encore une nouvelle faveur à obtenir. Abandonné à mes propres forces, je n'aurais pu songer à joindre à ma narration l'atlas qui se publie sous mes yeux à Neuchâtel, en Suisse, si le gouvernement russe, par sa munificence et par ses encouragements, n'était venu à mon secours. Grace à sa généreuse protection, je me suis vu en état de commencer cette grande entreprise pour laquelle je demande encore l'appui d'un public bienveillant qui vienne par ses souscriptions abondantes, m'aider à l'achever et à la rendre toujours plus digne d'obtenir ses suffrages.

Cet atlas, auquel je renvoie toujours dans le texte, est divisé en cinq sections ou séries, chacune formant un ensemble qui facilite le coup d'œil général qu'on peut porter sur l'ouvrage.

Une partie géographique contiendra

dans près de 24 feuilles, des cartes détaillées des différentes parties du Caucase, des cartes pour la géographie ancienne et pour l'histoire du pays, des plans spéciaux des localités les plus remarquables.

La partie pittoresque se composera d'environ 75 vues, les plus intéressantes de mon recueil.

La série d'architecture est destinée à réunir les monuments des styles byzantin, arménien, géorgien et persan.

Sous la rubrique d'archéologie, j'ai réuni les vases antiques, les ouvrages en terre cuite, les statues, les cryptes, les tombeaux, les objets qu'ils renfermaient, les bas-reliefs, les inscriptions.

La cinquième série n'est consacrée qu'à la géologie, coupes, cartes, vues, dessins de fossiles.

Maintenant je dois encore au lecteur quelques explications sur quelques points essentiels qui constituent la rédaction du voyage.

J'ai adopté pour mesure de distance le verst, comme étant la plus commode pour se comparer à toute autre mesure. On compte 104 verst $\frac{1}{4}$ pour un degré de l'équateur; nous aurons donc 4 verst pour 1 lieue de France, de 25 au degré; 5 verst pour une lieue de Suisse, de 20 au degré; et très exactement 7 verst pour 1 mille d'Allemagne, de 15 au degré.

Toutes les échelles et mesures de solides sont en pieds de roi.

Comme mesure de surface, la dissétine équivaut à 109,26 ares de France.

J'ai suivi dans le texte le calendrier russe ou Julien; le plus souvent, j'ai ajouté la date correspondante du calendrier grégorien.

J'ai cherché à exprimer par une orthographe uniforme tous les noms étrangers et leurs sons variés inconnus à notre langue.

Le *k* simple rend le son du *c* devant *a*, *o*, *u*.

Le *kh* est le *ch* des Allemands, le *x* des

Russes, le *j* des Espagnols, c'est-à-dire que le *k* est as...

L..., dans quelques mots géorgiens, ...vant *a*, *o*, *u*, est sec, dur.

Le *ch* se prononce toujours comme dans *chat*, *cheval*, et je ne l'ai jamais employé comme *kh* que dans quelques mots dont je n'ai pas voulu changer l'orthographe ancienne, comme *archéologie*, *archonte*, *trachyte*. C'est le *sch* des Allemands. L'*e* muet après *ch* dans les noms étrangers ne s'entend presque pas.

Th, en géorgien, est un *t* dur, légèrement aspiré.

Gh, pour éviter toute équivoque, remplace notre *gu* devant *i* et *e*.

AUTEURS CITÉS

SUR LA GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET L'HISTOIRE DU CAUCASE, DE LA COLCHIDE ET DE LA GÉORGIE.

Avant J.-C.

900. *Homère*, chants X et XI de l'Odyssée.

522. *Scylacis Caryand.* Periplus, ed. Hudson, t. I.

242. *Apollonii Rhodii:* Argonauticon, in-8°. Lugd. Bat., 1641.

92. *Scymnus de Chio*, Géographie, ed. Hudson, II, p. 46.

Après J.-C.

29. *Strabo*, De situ orbis. Basil., 1549.

74. *Plinii*, Hist. naturalis, ed. Dalecampii, 1606.

110. *Arriani*, Ponti Euxini et Maris Erythræi Periplus, ad Adrianum Cæsarem. Genev., 1577.

211. *Cl. Ptolemei*, Geogr., ed. Mercat.

505. *Stephanus Byz.* περὶ πολέων, etc. Lugd. Batav. 1694.

554. *Procope*, principalement dans la guerre des Goths, où il traite des guerres de Khosroës et de Justinien.

560. *Agathias*, son continuateur, de 554 à 560.

943. Description du Caucase et des pays qui avoisinent la Mer Noire et la Mer Caspienne, par *Massoudi*, traduit dans le Magasin Asiatique de Klaproth, p. 258. Paris, 1835.

952. *Constantinus Porphyr.*, de Administrando Imperio. Lugd. Bat., Elzeviri, 1611.

1200. *Abulfedæ*, Geographia, Tabula XVIII, exhibens Armeniam, Arran et Azeirbeigan, Büsching's Magaz., 5ter Theil, p. 305.

1719. Histoire de Géorgie, par *Vakhtang V*, roi de Géorgie, traduite du géorgien en allemand, par les soins de J. Klaproth, t. II de son Voyage, éd. allem.

Boyer, de Muro Caucasico, p. 430, des Commentaires de l'académie de Saint-Pétersbourg, t. I.

Geschichte der Staaten von Georgien, entworfen von Georg. Aug. von *Breitenbauch*, 1788.

Mémoire sur un nouveau périple du Pont-Euxin, par le comte *Jean Potocki*, 1796, Vienne.

Georgien oder historisches Gemälde von Grusien, in politischer, kirchlicher und gelehrter Hinsicht, von *Fried. Schmidt*. Riga, 1804.

Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie, par *M. Saint-Martin*. Paris, 1819.

Die Vorhalle euroäpischer Völker-Geschichten vor Herodotus, um den Kaucasus und an den Gestaden des Pontus, V. *Carl Ritter*. Berlin, 1820.

Tableau historique, géogr. et éthnogr. des peuples du Caucase, par *J. Klaproth*. Paris, 1827.

Lebeau, Histoire du Bas-Empire, édit. Didot, revue par MM. Saint-Martin et Brosset, renferme des morceaux très intéressants sur le Caucase. Paris, 1828.

Chronique géorgienne, traduite par M. *Brosset* jeune. Paris, 1830.

Chronique géorgienne en arménien, envoyée à M. Saint-Martin, par M. *Schultz*, manuscr.

Alte Geographie des Kaspischen Meeres, des Kaukasus und des Sudlichen Russlands, v. *Dr. Ed. Eichwald*. Berlin, 1838.

Memoria sulle colonie del Mar Nero nei Secoli di Mezzo, accompagnata da carte geografiche, par le Cte L. S., 26 pages in-8°.

VOYAGES ET DESCRIPTIONS.

1253. Voyage remarquable de *Guillaume Rubruquis*, collection Bergeron. La Haye, 1735.

1436. Viaggio di *Josafat Barbaro*, alla Tana et

nella Persia. Ramusio, Raccolta di Viaggi, t. II, p. 92. Venetia, 1583.

1473. Voyage de Perse, par *Ambroise Contarini*, collection Bergeron, 1735.

1551. *Giorgio Interiano*, Genovese a M. Aldo Manutio Romano, della vita de Zychi chiamati Circassi. Ramusio, Raccolta di Viaggi, t. II, p. 197. Venetia, 1583.

1620. Relation de la Colchide et de la Mingrélie, par le père Dom *Joseph-Marie Zampi*, missionnaire en Colchide. Recueil de Voyages au Nord, t. VII, p. 198.

1620 —30. Relation de la Colchide, ou Mingrélie, par le P. *Archange Lamberti*, missionnaire de la congrégation de la propagation de la Foi. Recueil de Voyages au Nord, t. VII, p. 136.

1636 —38. *Adam Olearius*, Voyage de Holstein en Perse, trad. par Wicquefort. Amsterdam, 1727, édit. avec planches, 2 vol. in-4°.

1648 —73. Les voyages de *Jean Struys* en Moscovie, en Tatarie, en Perse, etc., 3 vol. in-12. Amsterdam, 1720.

1663 —69. *J.-B. Tavernier*, six voyages en Turquie, en Perse et aux Indes. Rouen, 1724, 6 vol. in-8°.

1671 —72. Journal du voyage de *Ch. Chardin*, en Perse et aux Indes orientales par la Mer-Noire et la Colchide. Londres, 1686,

in-folio, n'a qu'un premier volume.

1701. Voyages de *Corneille Le Brun*, par la Moscovie et la Perse. Amsterdam, 1718, avec planches et cartes. 2 vol. in-folio.

1712. Voyages du sieur *A. de la Motraye* en Europe, Asie et Afrique. A la Haye, 1727. 3 vol. petit in-folio.

1745 —47. *Johan Jacob Lerch*, Zweyte Reise nach Persien, von 1745 à 1747; ausgefertigt 1765. Busching's Magazin, 10ter theil, p. 365. 1776.

1770 —71. *J.-A. Güldenstädt's*, Reisen nach Georgien und Imerethi, aus seinem Papieren ganzlich umgearbeitet von J. V. Klaproth. Berlin, 1815. Cette édition n'a pas de planches. 1 vol. in-8°.

1771. Dr *J.-A. Güldenstädt's*, Beschreibung der Kaukasischen Länder, von J. Klaproth, Berlin, 1834. 1 vol. in-8°.

1772. Nachrichten von Tchirkassien oder von den kabardinischen Landen, aufgesezt von *Jacob von Stählin*. Russ. kais. Staatsrath, fur den St-Peterb. geogr. Kalânder auf das Iahr 1772. Büsching's Magazin, 6ter theil, 451.

1787. Traité sur le Commerce de la Mer-Noire, par M. *de Peyssonnel*, ancien consul-général. Paris, 1787. 2 vol. in-8°.

1790. Dr *Jacob Reineggs*, Allgemeine historiche,

topographische Beschreibung des Kaukasus, herausg. von Fr. Enoch Schr¨der. S.-Petersburg u. Gotha, 1796. 2 vol. in-8°.

1793 —94. Voyages dans les gouvernements méridionaux de l'empire de Russie, par le prof. *Pallas*. Paris, 1805. 2 vol. in-4°, avec atlas.

1797. *Jean Potocki*, Voyage dans les steps d'Astrakhan et du Caucase, publié par Klaproth. Paris, 1829.

1798. Voyages historiques et géographiques dans les pays situés entre la Mer-Noire et la Mer-Caspienne. Paris, 1798. 1 vol. gr. in-4° avec une carte.

1798. Tableau des provinces situées sur la côte occidentale de la Mer-Caspienne, entre les fleuves Térek et Kour (par *Marschal de Biberstein*). Saint-Pétersbourg, 1798. 1 vol. in-4°.

1800. Voyages en Russie, en Tartarie et en Turquie, par *E.-D. Clarke*, trad. de l'anglais, Paris, 1812. 2 vol. in-8°.

1807. — 8. *J. Klaproth*, Voyage au Caucase et en Géorgie. Paris, 1823. 2 vol. in-8°.

1808. Die Völker des Kaukasus nach den Berichten der Reisebeschreiber nebst ein Anhang zur Geschichte des Kaukasus, *V. C. Rommel*, avec une carte des peu-

ples du Caucase. Weimar, 1808. Ausdem Archiv für Ethnographie und Linguistik besonders abgedruckt (1 bands, st.).

1812. Lettres sur le Caucase et la Géorgie, suivies d'une relation d'un Voyage en Perse, en 1812, par M. et Mme *Freygang*. Hambourg, 1816. 1 vol. in-8°.

1815. Reise in die Krymm und den Kaukasus, von *Moritz von Engelhardt* und *Friedrich Parrot*. Berlin, 1815.

1817. —20. Voyages de sir *Robert Ker-Porter*, en Géorgie, en Perse, en Arménie, édition anglaise, avec planches.

1817. *Moritz v. Kotzebue*, Reise nach Persien, im Iahr 1817.

1818. *Taitbout de Marigny*, Voyage en Circassie, dans le premier volume des Voyages de J. Potocki, par Klaproth. L'édition de Bruxelles a un atlas.

1820 —24. Voyage dans la Russie méridionale et particulièrement dans les provinces au-delà du Caucase, par le *chev. de Gamba*. Paris, 1826. 2 vol. in-8°, avec atlas.

1823. Excursion au Caucase, par *Bronefski*, en russe. 2 vol. in-8°, Moscou.

1823 —24. Notes sur les provinces russes au-delà du Caucase, écrites dans les années 1823 et 24, par le *Comte Serristori*. Odessa, 1829.

1825. Travels in Russia, the Crimea, the Caucasus and Georgia, by *Robert Lyall*. London, 1825. 2 vol. in-8°.

1825 —26. Reise von S.-Petersbourg in die Krim und die Länder des Kaukasus, von *B. Iäger*, Leipsig, 1830.

1827. Meine Reise nach Grusien im Iahre 1827, von *J.-Ch.-W. Vetter*, Hof und Landsgerichts advocat. Leipsig, 1829.

1828. Des peuples du Caucase ou voyage d'Aboul-el-Cassim, par le *chev. d'Ohsson*, Paris, 1828.

1827 —32. Galerie der Neuesten Reisen von Russen durch Russland und fremde Länder unternommen, dargestellt von Leonh. *Freyh. v. Budberg*. Lief. I. Reise eines Russen durch Weiss-Klein und Neu-Russland, den Kaukasus und Grusien, unt. 1827—32.

1829. *Rottiers*, Itinéraire de Tiflis à Constantinople. Bruxelles, 1829. 1 vol.

1830. *Kupffer*, Voyage dans les environs du Mont-Elbrous. Rapport fait à l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, 1830.

1830. *E. Eichwald's*, Reise auf dem Kaspischen Meere und inden Kaukasus, und Periplus des Kaspichen Meeres. 1834.

1830. Geognostische Bemerkungen über die Umgebungen des Kaspischen Meeres, *v. E.*

Eichwald, Karsten's Archiv. II B., 1 H., Berlin, 1830.

1830. Portulan de la Mer Noire et de la Mer d'Azof, par *E. Taitbout de Marigny*, avec atlas de 35 plans. Odessa, 1830.

1831. Industrie et économie des Abazes, par *Paul Guibal*, courrier de la Nouvelle-Russie, 25 décembre 1831. / 6 janvier 1832. N° 103.

1832. Notes statistiques sur le littoral de la Mer Noire, relatives à la géographie, à la population, à la navigation, au commerce, par le *comte L. S.*, colonel d'état-major en retraite. Vienne, 1832, 8°, 22 pages.

183.. *Joseph v. Hammer's*, Schwartzes Meer. Vienne, 183...

1835. Mémoire sur le commerce des ports de la Nouvelle-Russie, de la Moldavie et de la Valachie, par *J. de Hagemeister*. Odessa, 1835.

1835. Tableau statistique du Caucase, par *Oreste Evetski*. Saint-Pétersbourg, 1835, en russe.

1836. Description des possessions russes au-delà du Caucase, sous les rapports statistique, éthnographique, topographique et financier, rédigé par ordre supérieur. Saint-Pétersbourg, 1836, 4 vol. in-8°, en russe.

DÉPART DE SÉVASTOPOL,

ET

ARRIVÉE A GHÉLINDJIK,

SUR LA CÔTE DE LA CIRCASSIE.

Départ de Sévastopol et arrivée sur la côte de la Circassie.

Les lilas fleurissaient encore et embaumaient les jardins de Sévastopol, lorsque je quittai les rives desséchées de l'antique Chersonèse héracléotique pour cingler vers la côte de la Circassie. Le $\frac{15}{27}$ mai le capitaine-lieutenant Grégoire Ivanovitche Romanovitche, commandant notre brigantin, le Narcisse, ordonna, à 3 heures et demie du matin, de lever les ancres, et saluant le Brandvacht ou vaisseau de garde, nous sortîmes du superbe port de Sévastopol. Je passai pour la dernière fois en revue ces ruines mêlées aux batteries des Russes, qui bordent le rivage et les baies nombreuses. Le $\frac{16}{28}$ à minuit nous doublâmes le cap Féolent ou Parthénique ; pendant la nuit, le vent nous poussa sous l'Aja, et le matin, à mon réveil, j'eus sous les yeux toute la charmante vallée de Laspi encaissée des superbes

roches de l'Aja et de l'Ilia, que le soleil du matin éclairait de toute sa pompe magique. Je distinguais si bien la maison de mes bons amis, leurs jardins; j'aurais pu les suivre sur les chemins qui serpentent sur la côte; j'étais comme Tantale.

L'Aja, avec ses couches redressées de calcaire gris, vu de la mer, se présente comme un mur gigantesque, qui plonge brusquement dans les flots. Tout près du rivage, les sondes donnent déja 27 toises de profondeur. Arrivés sous ce mur énorme, le vent nous quitta tout à coup tant nous étions bien abrités. Pour le ramener dans nos voiles, nous cherchâmes à regagner le large; mais nous eûmes bien de la peine à avancer; nous restâmes toute la journée du 16 et du 17 en face de cet Aja et de cet Ilia, implorant Eole. Si le capitaine se plaignait, je n'en avais pas sujet, tant le paysage qui s'étendait devant nous était beau; après avoir visité par terre chaque point de cette côte, quelles délices de contempler tout cet ensemble de la mer, et d'en embrasser d'un coup d'œil toutes les diversités, toutes les nuances, tous les détails!

J'eus le loisir de dessiner ce panorama (1). Il comprend toute la côte de Crimée, de l'Aja au Castel. Jusqu'au Tchatyrdagh, elle est couronnée d'un énorme mur uniforme, semblable à l'Aja.

(1) Voyez Atlas, 2e série, pl. 59.

A peine remarque-t-on sur la cime de ce mur quelques inégalités; c'est une jaïla (1) perpétuelle.

Ce mur calcaire repose sur une base schisteuse; quand il est éclairé par le soleil, on est frappé de ces longues lignes perpendiculaires qui le sillonnent et qui ont l'air de fentes énormes. La base du rocher est ordinairement festonnée de forêts, tandis que sa paroi perpendiculaire grisâtre n'est que tachetée du peu de pins, de genévriers et d'arbousiers qui se sont hasardés dans ses fissures.

Sur la base schisteuse rapidement terrassée, s'accroît chaque jour le nombre des campagnes charmantes dont les maisons et les tours blanches ressortent à travers la verdure; les villages tatares sont à peine visibles à cause de leur couleur de terre et de la petitesse des maisons. Quelques taches de neiges brillaient encore dans les longues fentes au-dessus de Jalta et d'Oursouf.

Je passai trois jours dans l'enchantement de ce passage, saluant tour à tour le promontoire d'Iphigénie, les bocages de Laspi, Limène, Siméïs, aux beaux figuiers, Aloupka, cette superbe création du comte Woronzof, Ourcanda, avec ses jardins si pittoresques, Jalta, Oursouf, etc. Le

(1) *Jaïla* ou *Eïla* signifie, en tatare, un plateau de montagne couvert de pâturages.

matin du 19 nous avions pris le large, à la hauteur de l'Aïoudagh, et la Crimée, le Tchatyrdagh n'étaient plus, hélas ! pour moi qu'un nuage vaporeux et incertain sur l'horizon.

Le 20 nous nous trouvâmes à notre réveil à quelques milles de la côte asiatique, ayant parcouru rapidement toute la distance qui sépare la chaîne Taurique des premiers contre-forts du Caucase.

D'Anapa jusqu'à mi-chemin du cap Oussoussoup, la côte est basse et sablonneuse. Ensuite, en avançant vers le cap, elle se relève; le rivage jaunâtre et escarpé est à peine tacheté de quelque verdure. Il paraît que ce sont des lambeaux de sable ou de glaise de formation tertiaire et d'alluvion.

Mais au cap même commence un autre système. Ses flancs consistent en schiste à fucoïdes d'un gris-violet, parfait analogue de celui qui constitue en majeure partie les étages de la craie en Italie et dans le canton de Glaris, en Suisse. Toutes les collines sont arrondies et couvertes de forêts : le pied en est déchiré vers la mer par les flots; des falaises présentent de grandes parois nues à pic, encadrées de verdure. Ici le schiste a les couches horizontales.

Ces collines s'appuient ainsi sur des falaises, jusqu'à la pointe de Soudjouk-Kalé. Leur chaîne est continue, et seulement le revers qui se pré-

sente à la mer est entaillé de quelques courts vallons arrosés de petits ruisseaux. La Soukha et le Dersoukh (1), séparés par une colline basse, se jettent tous les deux dans la mer assez près l'un de l'autre, au sud du cap Oussoussoup. L'Ozéreike et le Tchapsine y entrent plus loin vers Soudjouk-Kalé.

Entre le Dersoukh et l'Ozéreike s'élève une

(1) Persuadé que mon premier devoir, dans un pays aussi peu connu, est de commencer par débrouiller le chaos des anciennes nomenclatures et des nouvelles, j'aurai toujours soin de donner les variantes et synonymies des points les plus importants, d'après les meilleures cartes citées ci-dessous.

P. Vessc., signifie Petrus Vessconte d'Ianua, dont l'atlas, dessiné en 1308, et déposé à la bibliothèque de Vienne, a été publié par fragments dans le périple de la Mer-Noire, par le comte Jean Potocki.

G. Ben., indique l'atlas de Gratiosus Benincasa de 1480, qui se trouve aussi à la bibliothèque de Vienne, et dont le comte Jean Potocki a de même fait usage dans son périple.

Al. d'Im., carte d'Alexandre, roi d'Iméreth, dans Gamba, de 1738.

St., carte manuscrite de M. le conseiller d'état de Stéven.

Gaut. est la carte du capitaine Gautier, 1820.

Khat., carte du général Khatof, de 1826.

C. de l'Et.-M., carte de l'état-major de Tiflis, de 1832-33.

Pan., M. le capitaine Panioutine.

Au lieu de Dersoukh, Gaut. écrit Dersou.

haute colline, la plus haute de cette partie du rivage : elle est couronnée, au dire de M. Tausch, qui a été pendant sept ans agent du gouvernement russe en Circassie, d'une ancienne forteresse, avec un souterrain très long et très curieux.

On voit, d'après la description que je viens de faire, que les cimes neigeuses du Caucase sont encore bien loin de nous et que rien ne nous apparaît de leur imposante majesté. Car la ligne de faîte de cette chaîne qui se dirige de l'E. S. E. à l'O. N. O., en remplissant tout l'espace qui sépare la mer Caspienne de la Mer-Noire, vient heurter de toute sa hauteur à Gagra contre les flots. Ses pics granitiques, porphyriques, trachytiques, etc., qui ont percé et soulevé le schiste et les bancs de calcaire jurassique inclinés qui s'appuient au nord et au sud sur leurs flancs, se terminent ici par l'Ochetène. Plusieurs soulèvements ont eu lieu, comme on le verra dans un supplément géologique. L'un des derniers n'a pu se faire sans produire plusieurs contre-forts, parmi lesquels je regarde comme le plus considérable celui qui, se prolongeant presque dans le sens de l'axe de la chaîne, borde toute la côte de la Circassie, depuis l'embouchure de la Kintchouli jusqu'à Anapa, sur une longueur de 280 verst. Il présente partout ses masses crayeuses et feuilletées de schiste à fucoïdes, qui s'abaissent petit à petit en s'éloignant du point cen-

tral du soulèvement. Telle est la nature générale de la côte sur laquelle je vais aborder et qui sera l'objet de mes premières recherches. C'est ce contre-fort qui est principalement tombé en partage aux tribus tcherkesses; c'est là qu'on les trouve dans la plus haute antiquité et c'est là que je vais les étudier encore aujourd'hui.

Soudjouk-Kalé, bazar de Zimissé.

A 32 verst (1) au sud du cap Oussoussoup, la chaîne de collines qui bordent la côte se termine par un long promontoire très bas qui se dirige vers le sud, et derrière lequel se dévoile un second rang de collines semblables aux premières. L'espace qui les sépare du cap laisse un large intervalle, dans lequel la mer s'enfonce sous forme de baie profonde; c'est celle de Soudjouk-Kalé, l'un des meilleurs ports de la côte. Il est bien défendu par ce cap de tous les vents du N. et de l'O.; mais s'ouvrant vers le S. E., ceux qui viennent de ce côté-là y sont dangereux.

Le petit ruisseau de Zimissé qui coule dans la courte vallée qui n'est qu'une prolongation

(1) 4 verst font 1 lieue de France environ.
5 verst — 1 lieue de Suisse —
7 verst — 1 mille d'Allemagne —
104 1/4 — 1 degré de l'équateur.

de la baie, au lieu de se jeter immédiatement dans la mer, forme le petit lac de Chéssétouko au fond de la baie, dont il n'est séparé que par une petite langue de terre.

A gauche vers la pointe du cap, les Turcs construisirent, on ne sait à quelle époque, un fort, aujourd'hui ruiné et abandonné. Les courtines de ce vieux château carré, flanqué de quatre bastions, dont les murs sont en briques, peuvent avoir 100 toises de longueur. On y reconnaît la main qui dirigea la construction des forts de Soukoum-Kalé et de Poti en 1578. Il paraît que récemment les Turcs ont voulu y faire des changements, à voir la grande quantité de chaux non employée qui est restée dans le fort (1).

A droite de la baie, vers l'embouchure du ruisseau Zimissé, se trouvait en 1832 le bazar de ce nom, qui consistait en une cinquantaine de maisons, que les Russes brûlèrent au mois d'août de la même année; car c'était un des principaux marchés entre les Tcherkesses et les Turcs qui apportaient aux premiers du sel et de la poudre, en échange d'esclaves et d'autres produits du pays.

C'est précisément ici que le Vixen vint aborder pour braver la Russie, en soutenant

(1) L'aoule de Soudjouk-Kalé devait être de ce côté-là, selon la carte du général Khatof.

les Tcherkesses par des munitions de guerre.

A l'opposite de la forteresse, vers le rivage, se voient les traces nombreuses d'une grande ville, où l'on trouve en fouillant une quantité de monnaies grecques et romaines. Un vieux Russe, qui avait été prisonnier pendant près de vingt ans chez les Tcherkesses et que je vis à Ghélindjik, ne pouvait assez vanter les merveilles et les richesses qui y sont enfouies. Il nous parlait de tumulus dans lesquels les Tcherkesses prétendaient avoir vu des cercueils (sarcophages), remplis d'or et de pierreries.

Ce sont des fables sans doute; mais cela n'empêche pas de regretter que nous ayons si peu de notions sur cette localité, qui, d'après ce que m'a dit M. Tausch, paraît avoir été jadis une cité très importante. Jusqu'à présent on a été très embarrassé pour savoir à quels noms de l'antiquité ces ruines et la belle baie qui en était le port répondaient.

Voici ce qu'il m'a paru. Ayant travaillé spécialement la Géographie du Caucase, je renvoie à cet ouvrage des détails d'archéologie qui ne peuvent trouver place ici; mais voici quels sont les résultats de mes recherches.

Soudjouk-Kalé et sa baie sont le limène et le bourg de Bata de Strabon (1), le Patous de Scy-

(1) Strabo, ed. Basil., p. 477.

lax. Plus tard Pline (1) et Arrien (2) mettent ici un limène et une ville Hiéros. Je ne doute pas de ces identités. Mais était-ce la Gorgippia de Strabon, comme le suppose notre savant helléniste de Berlin, M. Boeckh (3), qui ne voit dans le nom de Hiéros qu'une épithète qu'on aurait donnée plus tard à cette ville des Sindes. C'est encore une énigme. On sait cependant par les médailles que Gorgippia devait être une ville maritime : elles ont cette épigraphe ΓΟΡΓΙΠΠΕΩΝ, au-dessus d'une proue de vaisseau.

La baie de Soudjouk-Kalé prit, dans le moyen-âge, le nom de Calo-Limena (la belle baie) qu'on retrouve sur toutes les cartes de Vessconte, de Bénincasa, etc.

Quant à celui de Soudjouk-Kalé qu'elle a aujourd'hui et dont les Russes font généralement Soundjouk, il lui vient des Tcherkesses qui le donnèrent au fort bâti par les Turcs ; il signifie *château des petites souris*, et se prononce Dschougo-Djouk-Kalé. (Dschougo en tcherkesse signifie souris) (4).

(1) Plinii hist. nat., VI, 5.

(2) Arriani hist. Periplus ad Adrianum, ed. Genevæ, 1577, sans pagination.

(3) Boeckh, Corpus inscriptionum, II, 165.

(4) Reineggs, *Allgemeine Beschreibung des Kaukasus*, I, p. 277, dit que les Tatares appelaient Soudjouk-Kalé, *Koetschanda*, c'est-à-dire va plus loin, parce qu'il leur

L'usage général cependant des Tcherkesses est de baptiser leurs villages ou leurs demeures du nom des ruisseaux qui passent auprès, et ils se servent par conséquent plutôt du nom de Zimissé que de Soudjouk-Kalé.

Merkhotkhi. Ghenségur. Tatchagus. Dobé.

La chaîne de collines qui s'étend derrière la baie de Soudjouk-Kalé, porte le nom de Merkhotkhi jusqu'à l'embouchure de la Mézippe qui est au sud de Ghélindjik: plus loin, longeant toujours le bord de la mer, elle prend celui de Ghenségur jusque vers Pchade. Ces collines offrent un aspect particulier; elles sont pointues, angulaires; leurs flancs sont sillonnés par des ravins qui s'ouvrent vers la mer, séparés par des contre-forts à arrêtes tranchantes: le schiste crayeux à fucoïdes prend une teinte plus blanchâtre. Les cimes des collines sont gazonnées d'un beau vert, mais dépouillées de forêts qui voilent seulement le fond des ravins et une partie des contre-forts. Leur hauteur ne dépasse pas ici 150 à 200 toises.

A peu de distance au sud de l'entrée de la baie de Soudjouk-Kalé, se détache du Merkhotkhi un groupe isolé de collines, le Tatchagus qui s'a-

était défendu de faire paître leurs troupeaux dans le rayon qui entourait la ville.

vance et ferme ainsi en partie au S. E. le vaste pourtour de la baie et la sépare de celle de Ghélindjik. L'angle S.-E. de la baie est marqué par une petite rade, au fond de laquelle est le village tcherkesse de Dobé, bâti au bord du petit ruisseau de Nakops.

De Dobé au bazar de Zimissé, le long de la baie, il n'y a pas d'autre village.

Le Tatchagus assez bien boisé, présente, du côté de la pleine mer, une série de falaises qui ont l'air d'une longue bande de festons pointus blanchâtres qui ressortent sur le fond verdoyant : entre chacun des festons aboutit à la mer un des ravins qui sillonnent ses flancs.

La partie méridionale du Tatchagus se détache comme un long promontoire, s'aplanit petit à petit et embrasse tout le côté nord de la baie de Ghélindjik.

Une anse ouverte qui s'arrondit entre ce promontoire et le pied même du Tatchagus trompe souvent les navigateurs qui naviguent pour la première fois dans ces parages et qui la prennent pour celle de Ghélindjik : ils lui ont donné le nom de faux Ghélindjik.

Le village tcherkesse d'Achampé étend au fond de cette anse ses maisons éparses; de vieux arbres ombragent ces cabanes qu'ils ont vu impassiblement se renouveler tant de fois. Les habitants d'Achampé ont sur les pentes du

Tatchagus leurs champs dont les carrés de toutes nuances font l'effet d'une vraie marquetterie dans la verdure foncée des bois qui les encadrent.

Tels sont les détails que je puis donner sur la côte depuis Anapa à Ghélindjik.

Notre navigation.

Pour en revenir à notre navigation, notre pilote (condouctor, en russe), en quittant la côte de Crimée, nous avait conduits directement vers Ghélindjik; déja l'on apercevait la côte à la hauteur de la baie de Soudjouk-Kalé, lorsqu'à 4 heures du matin du $\frac{20}{1}$ $\frac{\text{mai}}{\text{juin}}$, le pilote quitta le gouvernail pour aller reposer un instant après avoir veillé la plus grande partie de la nuit. Le capitaine Romanovitch, auquel il détailla les localités avant de descendre, prit sa place. Mais je ne sais comment notre capitaine, malgré tous ces renseignemens et malgré qu'il eût passé toute une partie de l'été de l'année précédente en face de cette côte, s'avisa de prendre la petite anse qui s'appuie au sud du cap Oussoussoup pour la baie de Ghélindjik, et nous voilà cinglant tout bonnement vers cette anse, c'est-à-dire vers le N. E. au lieu d'aller au S. E. Qu'on juge de la surprise de notre pilote à son réveil... Mais nous n'avions pas pris Salente pour Ithaque.

Nous eûmes beau retirer notre capitaine de son erreur, il eût beau se frotter les yeux et croire comme le pilote d'Adoam qu'une image mensongère les lui avait fascinés, il était trop tard; nous avions manqué le vent qui nous aurait menés en quelques heures à Ghélindjik. Nous fûmes forcés de louvoyer pendant toute la journée, et cela une veille de Pentecôte, en face de cette côte inhospitalière. Toute la journée de la Pentecôte même (21 mai / 2 juin) se passa à ramer et à profiter d'un léger souffle du vent qui nous poussa enfin vers le port.

Mais peu s'en fallut que nous ne fissions une seconde bévue. Nous ne prîmes pas, il est vrai, le faux Ghélindjik, dont j'ai parlé, pour le vrai; nous fûmes assez sages pour cela : mais nous tombâmes à peu près de Scylla en Carybde; car nous nous imaginâmes voir le vrai Ghélindjik dans cette autre anse assez bien marquée et assez profonde, qui est à l'embouchure de la Mézippé à 6 ou 7 verst au sud de Ghélindjik. Des navigateurs trompés comme nous, lui ont aussi donné le nom de faux Ghélindjik; il est à droite de l'entrée, et l'autre à gauche.

Dans le fait, l'entrée de la baie de Ghélindjik est assez difficile à reconnaître, parce que les promontoires qui l'embrassent comme deux bras sont très bas : il n'y avait dans ce temps-là ni phare ni signaux.

Cependant il y aurait un moyen bien sûr et bien facile de s'orienter. Dès qu'on a reconnu le Tatchagus, et qu'on est à sa hauteur, on n'a qu'à compter sur le rivage, en commençant du pied du Tatchagus vers le S. E. une bande de neuf festons pointus, au bout desquels on trouve la fausse baie. On peut alors se diriger en toute sécurité vers l'extrémité de la longue bande blanche qui termine les neuf festons, et qui marque la gauche de l'entrée de la baie.

Au sud, ou à droite de l'entrée, il y a encore d'autres festons, mais ils sont arrondis.

Tandis que nous cinglions donc tout droit vers le deuxième faux Ghélindjik, nous apperçûmes des mâts, dont les corps de vaisseaux nous étaient cachés : nous crûmes d'abord que c'étaient quelques bâtimens turcs faisant la contrebande, et le capitaine jurait déja qu'il en ferait bonne prise; mais le pavillon russe que nous reconnûmes nous retira bientôt de notre double erreur. Nous sûmes où était Ghélindjik.

Nous entrâmes dans la baie à 4 heures du soir faisant toujours force rames; car le vent nous avait complètement quittés. Nous laissâmes à l'entrée à gauche quelques maisons du village tcherkesse d'Atsesboho. Pour notre bienvenue sur cette côte, nous eûmes le spectacle des six petits vaisseaux de guerre à l'ancre au fond de la baie, pavoisés en l'honneur de la fête, de pavil-

lons et de flammes de toutes couleurs. Je cherchai avidement des yeux sur le rivage la nouvelle forteresse : à peine distinguait-on alors autour de quelques groupes d'arbres ses huttes de terre et ses remparts en gabions. Nous la saluâmes de sept coups de canon ; elle y répondit par un nombre pareil, et déja le soir je pus me promener dans cette nouvelle création de la Russie.

Conquête de Ghélindjik.

Lorsqu'on eut décidé de soumettre les Tcherkesses par la force, et qu'on eut adopté pour système celui de détruire autant que possible leurs ressources, en les tenant bloqués de toutes parts, et en leur ôtant tous les moyens de communication et de commerce avec les Turcs et toute autre nation, on reconnut la nécessité d'occuper quelques points de la côte, et l'importance de la position de Ghélindjik. Par conséquent on envoya par mer les deux régimens de fusiliers de Nachembourg et de Kozlof, avec l'ordre de s'en emparer. La flotte de débarquement comptait quinze voiles, et portait, tout compris, soldats et matelots, près de 5,000 hommes, commandés par le général Bergmann. Les Tcherkesses, qui s'attendaient à cette expédition, avaient mis autant de monde sur pied. La descente, chaudement disputée,

s'exécuta par le cap qui forme la baie au sud-est, et les Tcherkesses, repoussés, s'appuyèrent d'un magasin que M. de Scassi avait fait construire quelques années auparavant pour son commerce d'échange, et tinrent ferme. Ce fut là que se fit l'attaque principale; on fut obligé de tirer long-temps avec de l'artillerie sur ce point avant d'en débusquer les Tcherkesses. Le petit bouquet de bois de Cathrine, qui avoisinait ce magasin, témoigne, par les nombreuses traces des boulets, la vivacité de l'attaque.

Ainsi fut conquis, dans l'été de 1831, le petit hameau de Koutlizé, qui appartenait à un noble Tcherkesse dont on ignore le sort actuel.

Les troupes, avec leurs officiers, se campèrent sous les arbres, auprès du hameau brûlé; et attendirent qu'on leur envoyât les bois de construction qui devaient leur venir de Kertche et de Théodosie. Mais l'été se passa, et l'automne et ses tempêtes menaçaient déja sans que l'on eût pu exécuter quelques-uns des préparatifs nécessaires. L'armée se vit obligée de se créer elle-même des refuges pour l'hiver.

Sans bœufs ni chevaux, il fallut porter à dos d'homme, des forêts voisines, tout le bois dont on eut besoin pour loger 3,000 hommes sous des huttes chétives. C'était un cruel contre-

temps, mais ce ne fut pas tout. On fut au moment de manquer de provisions.

Cette prise de Ghélindjik et les suites inévitables d'un premier établissement coûtèrent à la Russie près de 400 hommes. On ne s'étonnera pas de cette perte; ne sait-on pas ce qu'il a coûté à la France pour son Algérie et ses colonisations?.... L'avantage ici pourrait être du côté de la Russie; car, de tous les soldats européens, le Russe est certainement celui qui est capable de supporter le plus de fatigues, de travaux, de surmonter le plus d'obstacles; c'est le plus sobre, le plus endurci.

Cependant ces braves soldats de Nachembourg et de Kozlof, qui venaient de gagner les drapeaux de S. Georges, dans les campagnes contre la Perse et la Turquie d'Asie, gémissaient de tomber lâchement comme des mouches, au lieu de succomber glorieusement sous les coups de l'ennemi. Dans leur désespoir, ils regrettaient les beaux pays du midi du Caucase, le bon vin et les belles Géorgiennes qu'ils y avaient laissés. Maintenant seuls, séparés du monde entier, renfermés dans un étroit espace, sans cesse luttant contre les intrépides et irréconciliables Tcherkesses, ils cherchaient à étouffer de doux souvenirs en se tuant à force de travail. Leurs officiers, attristés et souffrants comme eux, ne pouvaient les contenir. Combien ont ainsi

trouvé la mort, et en se sacrifiant à leurs souvenirs, ont encore cherché à utiliser leur sacrifice pour le bien public !

Une soixantaine d'entre eux, la plupart Polonais, se sauvèrent chez les Tcherkesses ; mais c'était tomber de mal en pis. Six sont revenus de bon gré et ont trouvé que les misères qu'ils supportaient à Ghélindjik étaient encore préférables à celles qu'ils enduraient chez les Tcherkesses qui les traitaient presque comme des prisonniers. Leur première question auprès de ces fugitifs est de s'informer s'ils savent faire de la poudre à canon.

Un autre Polonais, pour mettre fin à sa pénible vie, s'élança du haut d'un rocher de 150 pieds d'élévation, et se fracassa la cervelle sur les cailloux du rivage.

Tout ce que je viens de dire est vrai à la lettre ; les officiers qui me le racontaient avaient encore la paupière humide de ces tristes réminiscences.

Mais déja en 1833, quand je passai à Ghélindjik, la plupart des causes de ces premiers malheurs avaient cessé, et un tout autre avenir se préparait pour cette nouvelle colonie..... Quatre ans plus tard, le son du canon lui annonçait l'arrivée de son grand monarque qui venait dire à ses enfans qu'il ne les avait pas abandonnés.

Description de Ghélindjik.

La baie de Ghélindjik est sans contredit le plus beau port de la côte de la Circassie et de l'Abkhasie. Elle a à peu près 3 verst de large et 2 verst de profondeur, et forme un ovale qui s'ouvre sur l'un des côtés longs par une bouche (passe) de 1 verst de large. C'est un beau bassin que la nature a réservé au centre des bancs de schiste à fucoïdes qui l'encaissent de toutes parts. Ni fleuve, ni courant ne l'ont creusé et ne viennent l'encombrer. Isolé comme celui de Soudjouk-Kalé, ces deux bassins sont de beaux exemples de grandes baies dans les formations crayeuses.

Partout le fond en est uniforme et très sûr; il varie de 5 à 7 toises (sagènes) de profondeur (1). L'encrage en est commode et c'est un séjour agréable pendant toute la belle saison pour les plus grands vaisseaux. Mais en hiver et au printemps, les vents de N. E. qui se précipitent avec impétuosité du haut des collines y sont presque insupportables, et le séjour de

(1) Taitbout de Marigny (*Voy. en Circassie*, p. 283, ed. Klaproth) dit que la baie a, à l'entrée, 10 brasses de profondeur, et que cela va en diminuant jusque près de terre, où on ne trouve plus que 4 brasses.

Soukoum-Kalé, quoique infiniment plus ouvert, est alors beaucoup moins fatigant pour les vaisseaux.

Le bras ou cap qui ferme la baie par le sud est une espèce de plateau légèrement arrondi de 30 toises d'élévation tout au plus. Une plaine légèrement sillonnée de 3 à 4 verst de large borde comme une ceinture le reste du pourtour de la baie : le léger talus du rivage n'a que quelques pieds de hauteur.

Lorsque les officiers, las d'attendre des secours retardés par des contretemps qui ne dépendaient pas de la bonne volonté du gouvernement, se décidèrent à se fortifier pour l'hiver, sans ingénieurs et sans guide, ils ne choisirent pas pour leur camp la plus forte assiette comme forteresse, mais l'endroit qui leur parut le plus commode : ils s'établirent au pied du plateau, le long d'une grève douce, au bord d'un petit ruisseau et de quelques belles sources ombragées de vieux arbres, qu'admirait déja Taitbout de Marigny en 1818.

Les casernes de l'artillerie s'établirent à l'abri d'un beau frêne et d'un magnifique tremble qui mesurait 23 pieds de roi de pourtour. Une grande tente qu'on adossa à un vieux chêne servit d'église. On plaça entre les branches d'un second chêne la sentinelle qui devait observer les mouvements de l'ennemi. Sauf quelques autres chênes

qu'on ménagea, on fit malheureusement main basse sur le reste.

Chacun se logea tant bien qu'il put, sous terre et sur terre. Des murs en clayonnage blanchis avec de la glaise; des toits en terre assis sur des couches épaisses de branches, ou des caves creusées dans la terre devaient servir de premiers abris contre les rigueurs de la saison. On se fit des fours à la hâte et tant bien qu'on put. Les soldats pétrirent et cuisirent des briques; les soldats murèrent les cheminées; les soldats taillèrent les poutres dans les bois, les apportèrent, les dressèrent; ils furent architectes, maçons, charpentiers, serruriers; avec quelques morceaux de verre empruntés d'un vaisseau, ils se firent des fenêtres : en un mot, les soldats furent et firent tout au monde. Ils creusèrent le fossé qui devait entourer le camp, construisirent le rempart avec de doubles-étages dont ils comblèrent de terre l'intervalle; ils couronnèrent ce rempart de gabions qu'ils remplirent aussi de terre et qui devaient leur tenir lieu de créneaux. Les officiers qui dirigeaient leurs travaux, leur firent élever au quatre coins quatre plate-formes semi-circulaires pour y placer leurs canons. Il est vrai que l'espace était si petit que les affûts se touchaient et que les pièces étaient si mal pratiquées qu'on ne pouvait pas même balayer de loin le rempart; mais on était

bien heureux d'avoir suffi aux premiers besoins.

Quand les ingénieurs vinrent, un peu tard il est vrai, déja tout tout était créé, et ils n'eurent plus qu'à critiquer. Ils blâmèrent surtout messieurs les officiers de ligne d'avoir pu placer leurs fortifications à 2 ou 300 pas d'un plateau d'où, avec deux pièces de canon, en tirant quelques volées, on pouvait mettre sa forteresse sens dessus dessous. Les officiers leur répondirent qu'ils avaient cherché de l'eau, du bois et un abordage facile, et que nulle part ils n'avaient trouvé ces trois conditions aussi bien remplies.

Dès-lors messieurs les ingénieurs, qui sentaient fort bien la force de ce raisonnement, n'ont été occupés qu'à trouver un moyen de corriger, par des travaux, la faiblesse de cette position : ils avaient le projet d'élever un fort sur le sommet du plateau; la seule difficulté qui les arrêtât était celle d'y trouver de l'eau; je ne sais si elle a été résolue d'une manière satisfaisante.

Ghélindjik est fâcheusement placé pour des constructions de tous genres. Bien loin à l'est et à l'ouest de cette nouvelle forteresse, la côte n'appartient, comme nous l'avons vu, qu'à une seule formation, celle du schiste gris et blanc à fucoïdes; il est fortement chargé de talc et d'alumine, et parsemé de rognons de fer sulfureux; il est disposé par couches feuilletées à l'infini et dont l'épaisseur varie d'un pied à une ligne.

C'est une vraie craie à cassure terreuse, écailleuse ; quelques couches rappellent la craie marneuse bulliforme que j'ai décrite près de Baktchiséraï, en Crimée (1).

Les fucoïdes dont quelques couches sont remplies, tandis que d'autres en sont complètement dépourvues, se rapprochent beaucoup du fucus que M. Studer a fait dessiner dans les Nouveaux Mémoires de la société helvétique des sciences naturelles (2), comme caractérisant le schiste crayeux des Grisons, des Alpes de Glaris et de Saint-Gall.

Cette craie schisteuse fendillée à l'infini, est à peine sortie de la carrière qu'elle tombe par éclats; son usage est donc presque nul pour des constructions.

Quelques couches de silex corné (Kieselschiefer) seraient d'un excellent emploi si elles étaient plus fréquentes et plus épaisses ; elles alternent avec le schiste marneux à un verst et demi de la forteresse, lorsqu'on longe le rivage pour tourner le plateau dont j'ai fait mention plus haut. Dans cette partie du rivage les couches ont été redressées ; celles de schiste ayant été détruites facilement, il n'est resté que celles de

(1) Bulletin de la société de géologie de France, 1837, p. 385, tableau.

(2) Voyez Die Gebirgsmasse von Davos, tab. 3, fig. 6.

silex corné qui sortent leurs têtes et forment, à travers le plateau, de longs dos qu'on prendrait pour des remparts.

La chaux manque aussi tout-à-fait autour de Ghélindjik, et ce sera assez loin qu'il faudra aller chercher les traces du calcaire jurassique ou du calcaire grossier.

Cependant avec un peu de dépense, il sera facile de remédier à ces désavantages, étant à portée de Kertch et de la Crimée qui sont si riches en matériaux de bâtisse et en chaux.

Ghélindjik n'a pas de rivière, ni même de ruisseau; un filet d'eau qui coule en hiver et au printemps, tarit complètement en été. Mais le sol est riche en sources (1); où elles ne jaillissent pas d'elles-mêmes, on aura de l'eau avec falicité en creusant des puits.

Le sol qui entoure Ghélindjik est fertile, le schiste à fucoïdes, se décomposant très facilement, donne en résultat une terre végétale susceptible de presque tous les genres de culture.

Les forêts qu'on voit s'étendre dans la plaine et jusque sur les collines, consistent principalement en chênes, en charmes, en érables, en frênes, en térébinthes, en trembles, en poiriers, à

(1) J'ai trouvé la température des deux sources qui sont dans les jardins, au N. E. de la forteresse, de 10° 5 de Réaumur.

l'ombre desquels croissent une multitude de rosiers d'espèces variées, entremêlés de chèvrefeuille (Lonicera caprifolium), de troène, de cormiers ou cornouilliers.

Plusieurs espèces de *cratægus* deviennent ici des arbres dont le tronc mesure de 9 pouces à 1 pied d'épaisseur.

Le fustet des corroyeurs (Rhus cotinus) si recherché par les tanneurs en Turquie et en Crimée, comme tannin, couvre des espaces grands comme des champs.

Le rosier nain (Rosa pumila) qui n'a tout au plus qu'un pied d'élévation, est innombrable.

Le genévrier cade (Juniperus oxycedra) est rare.

Parmi les térébinthes qui bordent les falaises au sud de l'entrée de la baie, j'en ai vu dont le tronc avait près de 2 pieds d'épaisseur.

La vigne sauvage ou abandonnée rampe partout, particulièrement au pied des collines. Cette année (1833) dès les premiers jours de juin (v. s.), elle a commencé à fleurir, et le 6 et le 7 elle était en pleine floraison. Il m'a paru qu'il y en avait de plusieurs espèces.

A 5 verst au sud de Ghélindjik commencent, au bord de la mer, des forêts d'un pin qui a beaucoup d'analogie avec le *Pinus taurica*. J'ai remis les cônes de ces deux variétés de pins, avec tous ceux des autres conifères que j'ai re-

cueillis dans le Caucase et en Arménie, à M. le professeur Meyen à Berlin, pour les faire passer à M. Lambert à Londres : je n'ai reçu encore aucune nouvelle de cet envoi, quoiqu'il se soit déja écoulé deux ans depuis lors; j'espère cependant que ceux qui s'intéressent à cette famille de plantes, trouveront un jour dans la publication de l'ouvrage de M. Lambert les explications que je ne puis leur donner.

Ici comme sur plusieurs points de la Crimée, le chapeau d'évêque ou épine de Christ (Rhamnus paliurus) est le fléau des forêts qu'il peuple; il en rend l'abord difficile.

M. de Stéven à qui j'envoyai une cinquantaine de plantes que j'avais recueillies sur le sommet et sur les pentes de la colline la plus élevée des alentours de Ghélindjik, n'y en trouva pas une qui ne fût aussi indigène en Crimée, à l'exception d'une *anthemis* qui lui parut douteuse (1).

(1) Voici, pour les botanistes, les noms de ces cinquante plantes : Coronilla emerus; Campanula siberica, — glomerata, — rapunculoïdes; Lathyris tuberosus; Polygala major; Salvia verticillata; Asclepias fuscata; Allium rotundum; Scorzonera hispanica; Hesperis steveniana; Helianthemum vulgare; Smyrnium nudicaule, — perfoliatum; Linum tenuifolium; Thalictrum medium; Ranunculus lanuginosus; Pastinaca pimpinellifolia; Achillea biserrata, — nobilis; Scabiosa bibersteinii; Althæa hirsuta; Dianthus bicolor, — prolifer, — atrorubens; Vicia polyphylla;

Les régiments qui sont à Ghélindjik ont autour de la forteresse de beaux jardins qui produisent tous les légumes d'Europe : chaque compagnie a le sien qu'elle soigne avec zèle. Les choux, les ognons, les concombres sont surtout l'objet de tous les soins : fidèles compagnons du soldat russe, ils le suivent à toutes les extrémités de l'empire et sous tous les climats ; quand le soldat est établi quelque part que ce soit en Perse ou en Sibérie, sa première pensée est de trouver un petit coin de terre où il puisse semer et planter ses chers légumes, et quand il peut y joindre quelque peu de pommes de terre, il se croit riche. Les choux et les ognons sont les ingrédients principaux de ses soupes favorites, le chetchi et le borchitche.

En 1833, à l'époque où je m'y trouvais, être à Ghélindjik ou aux avant-postes d'une armée en face de l'ennemi, c'était à peu près la même

Anthemis tinctoria,—an nova spec.?; Phlomis herbaventi; Triticum *junceum ?*; Hipericum perforatum; Bromus sterilis; Agrostema githago; Carduus hamulosus; Vaillantia taurica; Adonis æstivalis; Physalis alkekengi; Convolvulus cantabrica; Alyssum murale; Erysimum cuspidatum; Dorycnium herbaceum; Lithospermum officinale; Linaria genistifolia; Nigella arvensis; Anacamptis pyramidalis; Lysimachia verticillata; Rosa pumila; Caucalis latifolia; Delphinium consolida; Phleum annuum; Dictamnus cretensis.

chose. Ghélindjik était cerné de toutes parts par les Tcherkesses dont les habitations commençaient déja à 4 ou 5 verst de la forteresse. Leurs partis maraudaient et guettaient sans cesse autour de la forteresse ; cachés derrière de petits tas de pierres, ils attendaient patiemment l'occasion de tuer leur ennemi ; les bois étaient parsemés de ces cachettes, qui furent fatales à nombre de soldats, surtout dans les premiers temps. On ne pouvait faire un pas hors de la forteresse sans convoi considérable. Le bétail même n'était mené au pâturage qu'avec cinquante hommes d'escorte et une pièce de canon.

Cependant les Tcherkesses voyant les précautions des Russes et souvent l'inutilité de leurs attaques et de leur attente, s'étaient un peu relâchés dans leur système de *guérillas*, pour se réserver pour les grandes occasions... A cet effet ils avaient placé une sentinelle au sommet de la plus haute montagne qui avoisinait Ghélindjik. De ce point élevé, on pouvait observer tout ce qui se passait dans la forteresse, tout ce qui entrait, tout ce qui sortait. Accoutumés à voir sortir le bétail tous les jours avec son convoi, ce n'était plus un sujet ni d'inquiétude ni d'attaque : mais dès que la sentinelle remarquait un mouvement un peu extraordinaire, des préparatifs pour une expédition plus lointaine, un coup de fusil donnait l'allarme, et à l'instant on

voyait toute la population des alentours se précipiter armée hors des villages, et courir vers le point sur lequel se dirigeait l'expédition, prêts à disputer chaudement aux Russes le passage et la retraite.

A l'approche de la nuit, dès que les Russes avaient fermé les portes de la forteresse, les Tcherkesses se hasardaient jusqu'à une portée de fusil du rempart; ils auraient même pillé les jardins, si l'on n'y eût placé des gardes pour les défendre. Il n'était donc pas rare d'être reveillé en sursaut par des vives fusillades au milieu de la nuit. C'est ainsi que nous le fûmes le 30 mai, vers minuit. Quelques Tcherkesses maraudaient et voulaient arracher les balles de plomb qui se perdent dans les buttes de terre contre lesquelles on exerce les fusiliers. L'un entre autres s'avança jusque dans les jardins pour y prendre quelques ognons, et il fut tué sur la place. Ses compagnons se sauvèrent, et les soldats traînèrent le mort dans la forteresse. C'était un tableau digne de pitié; on reconnut un pauvre garçon de dix-neuf à vingt ans, chez lequel tout portait l'empreinte de la misère. Il n'avait pour tout vêtement qu'un tchok (1) avec des pentalons déchirés de gros drap brun, sans aucun linge quelconque. Nous apprîmes par la

(1) Redingote ou habit long tcherkesse.

suite que c'était le fils unique d'une pauvre vieille femme d'Aderbey, et qu'heureusement il n'était pas marié. On ne trouva sur lui qu'une seule charge de poudre, et la misère l'avait poussé, ainsi que ses compagnons, à venir hasarder leur vie pour tâcher de trouver de quoi charger leurs fusils.

Le lendemain de cet événement, un parlementaire tcherkesse vint annoncer l'arrivée de deux des principaux habitans des alentours, qui voulaient, suivant l'usage, traiter du rachat du mort. On indiqua une place découverte à 500 pas de la forteresse; on y établit un poste de quelques soldats. Les deux Tcherkesses s'avancèrent à cheval d'un côté; le commandant de la forteresse avec son interprête de l'autre, et là à une distance respectueuse, les Tcherkesses descendirent de cheval, s'assirent sur l'herbe, et l'on commença à entrer en pourparler. Ils offrirent plusieurs pièces de bétail, qu'on ne voulut pas accepter : le commandant exigeait d'eux la reddition de deux soldats déserteurs, porteurs de la croix de S. Georges. Après de longues discussions et mille objections, ils la promirent pour le lendemain : mais le jour venu, on les vit arriver les mains vides. Ils n'avaient pas voulu ni osé trahir les droits de l'hospitalité, et l'on fut obligé de se contenter d'un cheval. Tout en avouant qu'il y avait beaucoup de la faute du jeune Tcherkesse,

ils avaient cependant sur le cœur qu'on l'eut tué pour quelques ognons.

La vie de Ghélindjik n'avait donc rien de bien agréable, ni pour un naturaliste ni pour personne. La plus petite promenade ne s'y faisait pas sans convoi; on était gêné de toutes manières par mille mesures de précaution, et s'il n'y avait pas eu ce joli bouquet d'arbres couvert de vigne, que l'on appelait le bosquet de Cathrine, et sous lequel on pouvait aller prendre le frais à 100 pas de la porte du sud, je ne sais ce qu'on y serait devenu.

Excursion sur le Merkhotkhi.

J'avais été chargé de faire un mémoire sur les ressources minéralogiques et agricoles des environs de Ghélindjik. Pour être à même d'y travailler, je fis plusieurs excursions dont je vais donner les détails; je décrirai ce que j'ai vu des alentours de la forteresse et des Tcherkesses.

Afin d'embrasser d'un seul coup d'œil le plus d'étendue de pays et d'en saisir d'autant mieux l'ensemble, j'avais prié M. le colonel Tchaïkofski, commandant de Ghélindjik, de me permettre d'escalader la plus haute cime du Merkhotkhi. Personne n'avait encore osé s'y hasarder, à l'exception d'un officier qui eut le courage d'aller mettre le feu à une hutte qui servait de

guérite aux Tcherkesses postés là pour surveiller les Russes comme du haut d'un observatoire. Les Tcherkesses n'avaient pas rétabli cette hutte, et la sentinelle plus prudente s'était placée sur la pointe d'un mamelon; on la distinguait parfaitement de la forteresse et rien ne pouvait échapper à ses regards. Comment donc la tromper? Voici comment nous nous y prîmes. Nous sortîmes, M. le lieutenant d'artillerie Jakovlef qui m'accompagnait et moi, de la forteresse avec notre escorte de quarante-six hommes, commandés par un officier, à l'aube du jour, pêle-mêle avec le bétail et le convoi qui devait le garder au pâturage. Nous traversâmes ainsi la plaine qui s'étend du pied du Merkhotkhi jusqu'à la baie, sans que le Tcherkesse en faction se doutât le moins du monde de nos intentions.

Cette plaine est couverte d'un terreau noir, très fertile. Toutes les espèces d'arbres forestiers y sont d'une belle venue; le poirier ou sorbier torminal y était le moins commun.

A chaque pas nous retrouvions les traces d'une population considérable qui a dû habiter longtemps sur le pourtour de cette baie. Nombre de grands tombeaux, semblables à de longs coffres en pierres comme les tombeaux mahométans, excepté qu'ils avaient jusqu'à dix et quinze pieds de long, étaient semés çà et là dans toutes les directions. La vigne d'une abondance extrême,

rampait principalement sur cette partie de la plaine qui aborde insensiblement le pied de la colline. La végétation des graminées était superbe, et différentes céréales, restes de l'ancienne population, le seigle entre autres, y croissaient sauvages. Nous entendions le rossignol, le pinson et le merle doré s'égosiller à la venue de l'aurore: tout nous promettait une superbe journée.

Dès que nous eûmes abordé, assez brusquement, le pied de la montagne, l'officier intelligent qui commandait l'escorte, nous guida à travers les forêts de chênes et de charmes qui recouvrent les deux tiers des pentes, et dont quelques lambeaux rémontent parfois jusqu'à la cime. Nous profitâmes de l'un de ces lambeaux, et ce ne fut qu'à quarante pas du sommet que nous nous trouvâmes à découvert.

C'est en montant que je cueillis sur les pentes de schiste crayeux, les cinquante plantes de Ghélindjik que j'envoyai à M. de Stéven. Les couches du schiste sont fréquemmment à nu et se présentent tantôt horizontales, tantôt inclinées. Leur couleur blanchâtre donne aux déchirures et aux ravins de la montagne cette teinte éclatante qui n'est propre qu'aux ravins et aux déchirures de la craie.

Le sommet de la montagne, superbement gazonné d'une herbe touffue dans laquelle les soldats se couchèrent pendant que je faisais mes

observations, était marqué par un léger aplatissement de trente à quarante pas de large, derrière lequel recommençait immédiatement la contre-pente.

Il est difficile de décrire la magnificence de ce point de vue et la beauté du paysage qui s'étendait en panorama à nos pieds. L'on conçoit que les Tcherkesses l'aient choisi pour observer leurs ennemis; car on plane si bien sur la forteresse, qu'il ne peut pas s'y promener ni soldat ni officier dans les rues qu'on ne le voie; ils peuvent compter les pièces de bétail qui en sortent, le nombre des hommes qui composent les convois, etc.; rien n'échappe à leurs regards. Ils se servent même de lunettes d'approche: pendant que j'étais à Ghélindjik, ceux de Pchade envoyèrent vers nous un des leurs, qui avait son entrée libre dans la forteresse, pour tâcher d'en obtenir une de nous; la leur s'étant gâtée.

Voici en peu de mots l'ensemble de ce paysage.

En me tournant vers le N. E. j'ai, parallèlement au Merkhotkhi, une autre chaîne de collines élevées dont les cimes festonnées se dessinent en forme de dômes ou de mamelons arrondis, gazonnés, semblables à des tumulus. De longs contre-forts à dos étroits, boisés et gazonnés alternativement, s'en détachent, séparés par des vallées ou plutôt par des ravins plus étroits et plus resserrés encore; le fond en est

marqué par de petits filets d'eau et par quelques champs qui entourent les *ounes* (habitations) tcherkesses. Tous ces ravins s'ouvrent dans la vallée longitudinale d'Aderbey, que le Merkhotkhi flanque d'un côté. Elle est arrosée par la rivière d'Aderbey, qui prend le nom de Mézippé lorsque, réunie à une autre petite rivière, elle entre dans la gorge taillée dans le Merkhotkhi, qui s'ouvre pour la laisser couler près de là dans la baie de la Mézippé, autrement dite le faux Ghélindjik.

Le village d'Aderbey s'étend au bord du ruisseau de ce nom; c'est l'un des plus beaux et des plus grands de cette partie de la Circassie ; il est bâti à la manière du pays, c'est-à-dire que les maisons sont semées à de grandes distances les unes des autres parmi les arbres, chacune au milieu de ses plantations et de ses champs, sans faire de ces corps de village auxquels nous sommes habitués en Europe. Une pareille habitation rappelle celles des Lettes en Courlande, et s'appelle *oune* en tcherkesse des *Ratoukhai*; il paraît qu'ils n'ont pas d'autre terme pour exprimer un village (ouna), mot qui correspond à celui d'aoule qu'on emploie dans tout le nord du Caucase. L'ouna d'Aderbey comprend la majeure partie de la vallée de ce nom, le Merkhotkhi, et s'étendait même, avant l'arrivée des Russes, jusqu'à Koutlizi, le Ghélindjik actuel. Une ouna ou

aoule est donc bien plus un district qu'un village.

Le Merkhotkhi ne conserve son nom que jusqu'à la gorge de la Mézippé; au-delà commence le Ghenségur, qui s'étend au S. E. jusqu'à Pchade; tout ce pays est coupé de jolies vallées, en partie boisées et en partie cultivées, qui appartiennent à un prince tcherkesse, dont l'habitation se voit à quelques verst au-delà de la Mézippé. Les rives de cette rivière, qui coule dans une légère dépression du sol au milieu des champs et des prairies en sortant de la gorge du Merkhotkhi, sont semées de quelques habitations disséminées au milieu des enclos; on les appelle les bergeries de Mézippé.

La baie de la Mézippé est fermée de part et d'autre par de hauts rochers de schiste crayeux, le fond de la baie n'est qu'une plage basse par où arrive la Mézippé.

A partir du S. et en se tournant au S. O. se dessine ainsi en profonds festons, au-devant d'une mer brillante et sans bornes, une côte coupée de baies et sillonnée de ravins.

La baie de Ghélindjik, qui paraît un lac intérieur, et celle de Soudjouk-Kalé, dont l'œil pénètre toute la profondeur au N. O., resserrent si bien le mont Tatchagus, que c'est une vraie presqu'île, comme qui dirait celle d'Au, dans le lac de Zuric.

Tout ce côté du paysage est partagé entre plusieurs *ouna* ou aoules; la limite de celles

d'Achampet et d'Atsesboho commence au milieu de la baie de Ghélindjik et s'étend jusque sur le revers du Tatchagus. Dans l'angle de cette montagne et du Merkhotkhi, au défaut de la baie de Soudjouk-Kalé, est celle de Dobé; et sur le revers du Merkhotkhi commence le puissant district d'Adokau ou Atakoum, qu'un long dos étroit sépare du district d'Aderbey. Trois petites rivières, l'Atakoum, la Chadotopche, la Nâ, coulant dans des vallons ou ravins aussi étroits, aussi resserrés, aussi escarpés que ceux que j'ai décrits plus haut, l'arrosent et, se dirigeant dans le sens inverse de l'Aderbey, vont se jeter dans le Kouban.

Tel était le vaste paysage qui s'étendait à nos pieds. A perte de vue tout était schiste à fucoïdes. Un pionnier juif, qui avait été fait prisonnier par les Tcherkesses près d'Anapa, et entraîné par eux dans l'intérieur du pays, d'où il parvint à s'échapper après six mois d'esclavage, m'a assuré avoir vu de très hautes montagnes couronnées de pierre blanche, dure.... Mais c'était très loin, disait-il.

En attendant, la sentinelle tcherkesse, qui d'abord nous tournait le dos, perchée sur son mamelon, s'était retournée de notre côté et avait aperçu avec effroi ce nombreux groupe de visiteurs qui, couchés sur l'herbe, semblaient tombés du ciel. Mais rien ne la décontenance; son coup de feu se fait entendre, et tout le village

d'Aderbey est comme frappé de terreur; on court aux armes; de toutes parts des Tcherkesses armés fourmillent parmi les arbres, s'accostent, se questionnent et escaladent en hâte les pentes si escarpées du Merkhotkhi aux signes que leur fait la sentinelle qui leur montre l'ennemi. L'officier qui commande l'escorte suit avec anxiété tous leurs mouvemens, et me presse de dessiner et de prendre mes notes, me demandant à chaque instant si je suis bientôt prêt.... Déjà nous pouvons compter une cinquantaine de nos ennemis qui sont sur le point d'atteindre la cime de la montagne : leur nombre augmente à chaque minute. Le danger était imminent; si nous leur donnions le temps d'atteindre le revers, nous pouvions être coupés sur plusieurs points et fort mal menés.... Nous n'eûmes que le temps de redescendre en toute hâte la colline, glissant sur le gazon, tombant, nous retenant aux branches, et suivant la plus courte pente. Les Tcherkesses nous voyant si habiles à nous retirer, nous crièrent plusieurs houras pour se moquer de nous, mais ils virent bien l'inutilité de nous poursuivre.

Quand nous fûmes dans la plaine, chacun reprit haleine et se félicita d'être de retour sain et sauf; car nous avions échappé à plus d'un danger. Si la sentinelle nous eût suivis dans la plaine, nous eût bien observés, elle aurait pu deviner

notre projet, et nous aurions été immanquablement attaqués dans les bois remplis de petites cachettes de pierres et massacrés : si, lorsque nous montions, elle eût pu voir dans quelques places découvertes briller nos fusils, malgré le soin que nous mettions à les cacher, il y avait assez de temps pour que la population d'Aderbey pût venir nous recevoir au sommet de la colline, et nous fusiller misérablement quand nous nous y serions le moins attendus, les bois nous masquant ce qui se passait autour de nous. Un maraudeur pouvait de même nous rencontrer, en porter la nouvelle, et nous étions aussi perdus.

M. le major Tausch qui avait passé sept ans de sa vie dans cette partie de la Circassie sous les ordres de M. de Scassi, et qui connaissait parfaitement les localités, ne pouvait comprendre comment nous avions eu la hardiesse de nous exposer d'une manière aussi évidente, car au premier signal l'aoule d'Aderbey peut, dans une heure de temps, mettre 500 hommes armés sur pied.

Excursion à Atsesboho.

Le 11 juin, à quatre heures du matin, nous nous mîmes en route pour une seconde excursion. On ne peut pas faire aux alentours de la forteresse assez de foin pour nourrir tout le bétail

qu'on est obligé de garder pour les approvisionnemens de l'hiver, où aucun vaisseau de transport n'ose se hasarder en mer pour en amener. On prit le parti d'aller fourrager les blés de l'aoule d'Atsesboho, qui est à cinq ou six verst de la forteresse, dans la direction de Soudjouk-Kalé : c'était aussi une occasion de harceler les Tcherkesses. Cette mesure était très impolitique de la part du commandant et contre l'esprit des ordres donnés par le gouvernement; car ces ordres disent bien qu'il faut, autant que possible, détruire tout le commerce des Turcs avec les Tcherkesses, et ôter à ceux-ci tout moyen d'avoir des munitions, du sel et d'autres objets de première nécessité, et les forcer par-là à ouvrir des relations amicales avec les Russes; mais ils ne disent pas qu'il faut aller, sans de fortes raisons, faucher leur blé, détruire leurs chaumières, ravager leurs héritages, etc., petites injustices, petites cruautés d'autant plus sensibles qu'elles pèsent sur des individus, et que sans grand profit pour les Russes, elles ne font qu'augmenter l'aversion et la haine invétérée que les Tcherkesses leur portent. Ce n'est pas par des détails de petites vengeances, mais par un appareil formidable de puissance, par la fascination d'une immense supériorité de force, de générosité, de civilisation, que la Russie, et surtout son monarque, veut engager le

Tcherkesse, fier de sa liberté, à se soumettre.

Notre convoi, qui consistait en 300 chasseurs et fusiliers et en deux pièces de canon, se mit en marche à travers la plaine boisée qui borde la baie. A un verst et demi de la forteresse, nous traversâmes un assez vaste cimetière tcherkesse, ombragé de superbes cratægus (aubépines), d'un pied d'épaisseur, qui avaient l'air de poiriers...

La plupart des tombes consistaient en un cercueil ou caisse de six à sept pieds de long sur deux pieds de large : elles sont grossièrement travaillées en grosses planches de chêne. Le mort est étendu de son long sur la terre ; le tout est recouvert d'une grande planche avec deux entailles aux deux bouts pour y adapter les deux petites planches qui représentent le turban et les autres insignes funéraires des mahométans. Point de clous ; les planches tiennent ensemble appuyées par un petit mur sec de pierres qui les entoure. Le tombeau est ainsi au-dessus de terre, et le mort n'est séparé de l'air extérieur que par une simple planche, à travers les joints de laquelle on peut voir ses restes que se disputent de grands serpens jaunes qui paraissent avoir choisi ces tombes pour demeure.

Quelques-unes de ces tombes diffèrent de celles que je viens de décrire en ce que, au lieu d'être entièrement en bois, elles sont construites

en grandes dalles de pierres, dressées sur le coin et appuyées aussi d'un petit mur. Elles sont exhaussées légèrement, posées sur un petit tertre qu'encaisse un second mur de vingt pieds de long sur dix de large : ces coffres en pierres sont recouverts de dalles plus grandes; c'est une imitation des pierres levées qu'on observe dans leurs montagnes sur les bords de l'Atakoum; je les ai retrouvées aussi en Crimée, sur la côte méridionale près de Gaspra, et elles ne diffèrent en rien de celles qu'on voit dans le nord de la France. Celles de l'Atakoum, aux environs du fort S. Nicolas, ont sept pieds de haut et à peu près autant par les côtés; elles consistent en quatre dalles de pierres dressées, et surmontées d'une cinquième dalle qui déborde d'un côté; sur la face de devant, il y a un trou rond par lequel on peut passer la tête; mais on ne peut entrer dedans. On les appelle dans le pays les maisons que les géants ont bâties pour les nains.

Au-delà de ces tombeaux, je retrouvai, parallèlement à la baie, un rempart en terre, très bas, presque effacé, qui se dirige vers une vaste place dégarnie de bois, où les Tcherkesses avaient anciennement des champs et des prairies. Tout cet espace est couvert de débris de briques et de poterie semés sur le sol. C'était l'emplacement d'une ville si antique que jusqu'aux traces des maisons ont disparu sous le labour;

je n'ai pas vu de tumulus, excepté ceux que nous rencontrâmes dans notre excursion sur le Merkhotkhi.

Ces ruines s'appuient sur un ravin qui débouche tout près de là dans la mer, près de plusieurs sources abondantes.

Un second ravin, arrosé d'un filet d'eau qui tarit en été, se présente à quatre verst de la forteresse; nous eûmes de la peine à le franchir et à faire passer nos chariots et nos canons par-dessus les broussailles qui en tapissaient les flancs.

A chaque pas nous heurtions contre de grandes tortues qui vont sur le rivage manger les plantes marines: les serpens jaunes, longs de quatre pieds, nous étonnaient par leur fréquence sans nous effrayer; car ils sont aussi innocens que les tortues; nous en vîmes monter sur les arbres pour échapper aux baïonnettes des soldats qui les poursuivaient.

Je pris à Atsesboho l'idée d'une aoule tcherkesse. Rien de plus pittoresque que leurs habitations, groupées çà et là parmi les arbres : ce sont des chênes, des frênes, des poiriers, des pruniers, des beaux ormes, des charmes, que la hache a respectés, et qui rafraîchissent tout de leur ombrage dans la brûlante saison.

La maison principale est bâtie en bois ou en clayonnage recrépi de terre glaise; le toit est fait de planches, par-dessus lesquelles on étend

de la paille qu'on assujétit avec de longues perches : du côté de l'entrée, le toit avance de trois à quatre pieds et recouvre une galerie comme chez les Tatares de Crimée, dont les habitations se rapprochent le plus de celles des Tcherkesses (1).

Sur l'un des côtés de cette galerie, à l'extrémité de la maison, s'ouvre une petite écurie bien étroite, faite en treillis, dont la porte peut être barricadée de l'intérieur de la maison.

Cet intérieur consiste en une ou deux chambres, sans autre plancher que de la terre battue : elles sont plâtrées de terre glaise, et n'ont que le toit pour plafond à la manière tatare. Chaque chambre a une porte à l'extérieur et même deux, avec une communication intérieure. La plus grande a quinze pieds de long, sur douze de large. La cheminée semi-circulaire est appuyée contre le mur extérieur; elle est faite en claie et plâtrée, dépassant de cinq à six pieds le comble du toit ; son ouverture en bas n'a pas plus de quatre pieds ; son manteau est suspendu librement à trois pieds de terre.

Autour de la cheminée des rayons supportent les ustensiles du ménage, et on suspend les armes et les vêtemens à des clous de bois.

A trente pas de l'habitation principale, six

(1) Voyez Atlas, 2e série, pl. 5, le dessin d'une maison tcherkesse d'Atsesboho.

pieux de quatre pieds de long supportent six grandes pierres plates de deux pieds et demi de large : six petites pierres sont au centre, quatre fortes poutres s'appuyant dessus, soutiennent toute une bâtisse ; c'est le magasin du Tcherkesse.

L'intérieur en est divisé, comme une clête (1) courlandaise, en quatre compartimens pour les différentes espèces de blé. Le toit est en paille assujétie par des perches.

Un troisième édifice se joint quelquefois à ces deux premiers ; c'est une longue étable pour les brebis et les chèvres.

La même cour, fermée d'une haie morte avec une porte, renferme ces trois bâtiments. Tout à côté sont des enclos dans lesquels le Tcherkesse sème du froment, du seigle, de l'avoine et surtout du millet. Ces enclos sont entourés d'arbres ou de forêts, et même il laisse çà et là au milieu de ses champs les plus beaux arbres isolés ; car les arbres, les bois, sont pour lui de première nécessité.

Les alentours de Ghélindjik qu'on avait complètement dépouillés d'arbres, étaient déja desséchés, tandis que tout était ici de la plus belle verdure ; sous un climat aussi chaud, cela ne se

(1) Clête est le nom lette d'un grenier en bois, tel qu'on en construit en Courlande et en Livonie.

devait qu'à ce soin des Tcherkesses de conserver et de ménager des ombrages épais autour de leurs enclos.

La Russie a le vaste projet de s'assujétir cette partie de la Circassie en la colonisant : cette mesure est certainement la meilleure; mais pour y réussir, il faudra faire usage de l'expérience des habitans et adopter leur système de culture. Le schiste à fucoïdes décomposé produit une bonne terre végétale ; mais elle a le défaut de se dessécher et de se gercer facilement. On n'a pas ici les rivières et les canaux de la Géorgie et de l'Arménie pour y remédier par des irrigations régulières en grand. Il faut donc chercher une autre manière de lui conserver sa fraîcheur et son humidité, celle que les Tcherkesses ont adoptée et qui a un second avantage, celui de rompre la force des vents du N. E. si violents le long de la côte.

On a commencé à dépouiller les collines de leurs belles forêts : il faut aussi agir ici avec une grande prudence; car une fois que la hache aura dégarni leurs flancs escarpés, il sera bien difficile d'y voir renaître de nouvelles forêts, et on peut être assuré qu'avec la diminution de ces forêts, disparaîtront nombre de sources qui ne doivent leur perpétuité qu'à ce manteau préservateur qui retient les brouillards, les pluies et l'humidité sur les pentes, et les conserve, sans

que les ardeurs du soleil puissent dessécher sous l'herbe et sous le feuillage vert ce réservoir bienfaisant.

Je ne citerai pour exemple que ce qui est arrivé depuis qu'on a fondé Ghélindjik ; on trouva sous les beaux ombrages de Koutlizi un joli ruisseau qui fournissait toujours de l'eau, été et hiver. Depuis qu'on l'a mis à découvert en coupant tous les arbres à plusieurs verst à la ronde, il a tari, et il n'est resté qu'une mare infecte qui sera dangereuse pendant les chaleurs.

Revenons à notre excursion. Pendant qu'on fauchait le seigle vert, qu'on coupait les plus beaux arbres, qu'on emportait ce qu'il y avait de meilleur en fait de poutres pour le charger sur nos seize chariots, je dessinais et je jouissais de la nouveauté de ce paysage. Bientôt le lieutenant-colonel Ganter m'appela pour prendre part à un déjeûner servi sur l'herbe, et nous étions gais et sans souci comme si la forteresse n'avait été qu'à deux pas.

On fit rentrer ensuite les postes avancés, et l'on se mit en marche, les chariots au centre, les chasseurs sur les flancs et nous à l'arrière-garde.

Mais les Tcherkesses avaient eu le temps, pendant les deux heures que nous fûmes occupés à faucher, de se rassembler sur le sommet d'une montagne nue à droite de l'aoule d'Atsesboho. Nous en avions compté un soixantaine sur ce

point; nous ne pensions pas qu'ils eussent la hardiesse de nous attaquer en si petit nombre.

Cependant à peine eûmes-nous pénétré dans les bois que nous nous vîmes attaqués et chargés de toutes parts; d'autres groupes de Tcherkesses de huit à dix hommes s'étaient cachés derrière les buissons, et nous tiraient dessus à la débandade. Notre position était embarrassante; arrêtés par nos pesants chariots, et dans l'impossibilité de voir ce qui se passait autour de nous, notre plus grande crainte était que nos ennemis, parmi lesquels nous avions reconnu quelques soldats fugitifs, ne se jetassent dans le ravin que nous devions passer et ne nous coupassent tout retour. Dans ce cas-là nous étions perdus. Heureusement nos tirailleurs en haillons firent si bien leur devoir, qu'ils tinrent en respect les Tcherkesses; la fusillade durait depuis une demi-heure quand nous trouvâmes au milieu du bois une butte sur le sommet de laquelle nous plaçâmes une pièce de canon; nous n'eûmes que le temps de tirer quelques volées à mitraille sur les Tcherkesses qui couraient autour du bois pour se jeter dans le ravin; en même temps un vaisseau qui longeait la côte pour nous appuyer de ce côté-là leur envoya quelques boulets de fauconneau par-dessus nos têtes; nous leur tuâmes deux hommes, et pendant qu'ils hésitaient nous passâmes heureusement le ravin. Ils revin-

rent à la charge; mais le danger était passé et nous rentrâmes chez nous sans avoir perdu un seul homme.

Nous fûmes aussi heureux le 14 juin. Nous allâmes faucher les champs des bergeries de Mézippé; on nous disputa encore plus chaudement que la première fois notre retour; mais notre contenance commençait à rebuter les Tcherkesses, quand je passai à l'avant-garde avec un officier pour prendre les devants; déja nous nous comptions hors de tout danger, lorsqu'une balle qui m'était destinée vint à passer sur ma tête; quelques pouces plus bas, elle me rayait du nombre des vivants, et j'aurais payé cher ma curiosité.

Le Tcherkesse, comme tous les montagnards, est très brave et passe pour très adroit à tirer; malgré cela, il est toujours en désavantage en luttant avec les Russes.

Le Tcherkesse charge son fusil en chassant les balles avec un marteau, et atteint par conséquent de très loin; mais pendant qu'il charge une fois, le Russe charge cinq fois avec une balle coupée en quatre.

Pour tirer juste, le Tcherkesse appuie son fusil sur une fourchette qu'il porte toujours à la main en guise de bâton; il faut qu'il soit à son aise, tandis que le soldat russe ne perd pas ainsi son temps, et est habitué à tirer à bras franc.

Le Tcherkesse ne tire que quand il est bien sûr de son coup, parce qu'il craint de brûler inutilement sa poudre qu'il ne peut remplacer que très difficilement depuis qu'on lui a coupé toutes les ressources du côté de la Turquie. Même suivant le rapport du pionnier juif et du vieux Russe dont j'ai parlé plus haut, à peine avaient-ils une charge de poudre sur dix hommes. Le Russe au contraire ne ménage pas ses munitions, et hasarde ses coups, qui portent souvent.

Le Tcherkesse qui a tiré est pour le moment un homme perdu, on peut l'aborder sans danger pendant qu'il charge ; il ne peut plus se défendre qu'avec son sabre et son kindjal. Le soldat russe a à peine tiré qu'il a déja rechargé, et demeure toujours redoutable.

A ces points de comparaison, ajoutez que le soldat russe joint à la discipline la ruse du Tcherkesse, qu'il court comme lui dans les espaces ouverts, se couche et guette derrière les buissons, se glisse et se cache derrière les arbres dans les bois; qu'il a sa mobilité et son œil exercé, et il sera facile de juger de quel côté doit pencher la balance.

Nos soldats de Ghélindjik s'étaient si bien faits à cette guerre des Tcherkesses, qu'ils ne les craignaient plus du tout, et qu'une expédition était pour eux sous ce rapport une partie de plaisir.

Enfin ce qui donne avec tout cela une immense supériorité aux Russes, c'est leur artillerie que les Tcherkesses, qui n'en ont pas, craignent par-dessus tout et qu'ils n'abordent qu'à une distance respectueuse.

Ces détails sont pour l'époque où j'étais à Ghélindjik ; j'ignore si les circonstances ont bien changé depuis lors.

HISTOIRE

DE LA

NATION TCHERKESSE.

Histoire de la nation tcherkesse.

Mais avant d'aller plus loin, je vais consacrer quelques pages à la nation tcherkesse: la grande lutte qui s'est engagée entre ce peuple et la Russie, a attiré l'attention de l'Europe, et je ne crois pas pouvoir trouver un moment plus propice pour publier les premiers éléments de la première histoire qui ait jamais été faite de ce peuple; les sources sont si peu fécondes que ce ne sera certainement qu'une ébauche, mais d'autres viendront après moi, trouveront d'autres matériaux et feront mieux.

En faisant l'histoire des Tcherkesses, je tiens principalement à faire un parallèle de leurs moeurs et de leur gouvernement, depuis le moment où nous apprenons à les connaître jusqu'à nos jours, et à faire ressortir un fait remarquable, c'est le peu de changements qu'à éprouvés la

nation tcherkesse et la constance qu'elle a mise à suivre les coutumes antiques.

La partie de la chaîne du Caucase qui longe la Mer-Noire, présente une série de cimes élevées de douze à treize mille pieds, dont l'angle vers la Colchide est le Djoumantau, la cime la plus voisine de l'Elbrous de ce côté-là. C'est ici qu'on peut le mieux embrasser d'un seul coup d'œil l'ensemble de ces cimes granitiques et porphyriques, flanquées de masses informes de schiste noir, sur lequel s'appuie une muraille de calcaire jurassique, haute de sept à huit mille pieds, fendue de distance en distance par de profondes écluses pour donner passage aux eaux. Au débouché de la Colchide (1), cette muraille est encore séparée de la mer par une plaine uniforme, large de sept à huit lieues, qui borde la haute chaîne sur une longueur de trente lieues, se rétrécissant toujours davantage jusqu'à la hauteur de Gagra, où la muraille jurassique vient heurter contre la mer de toute sa hauteur : elle ne laisse ici qu'un passage aussi étroit que les Thermopyles grecques ; une plage sablonneuse, qui n'a quelquefois que huit toises de large, est le seul chemin possible qui mène de cette longue plaine au prolongement de la chaîne, qui change

(1) J'emploie le terme de Colchide pour désigner le bassin qui renferme le Gouriel, la Mingrélie et l'Iméreth.

complètement de nature. Les hautes cimes s'abaissent, les schistes noirs et les calcaires jurassiques se cachent petit à petit sous les flots ou sous les vastes lits d'une formation crayeuse qui termine ici le Caucase. Vous ne voyez plus ces cimes blanchies par la neige; un long dos de montagnes basses, arrondies, boisées, longe à courte distance la côte profonde; ce dos est coupé d'une multitude de vallées latérales, étroitement encaissées, arrosées de ruisseaux dont aucun ne devient rivière navigable. La mer elle-même est bordée d'une longue suite de hautes falaises blanches ou grises, battues par les flots.

Tel est le sol qui tomba en partage aux Tcherkesses et aux Abkhases; ceux-ci se concentrèrent sur les hautes parties de la chaîne; les Tcherkesses se contentèrent toujours de l'extrémité crayeuse, et jamais aucune de leurs tribus ne parait avoir occupé les hautes vallées. La singulière conformation de leur pays le défendit toujours contre toute invasion étrangère par terre. La mer seule le rendait tant soit peu accessible.

Si nous voulons en croire les historiens grecs, déja dans les temps les plus antiques, à cette époque où l'esprit aventureux des Grecs les faisait courir à travers les mers, à Troie, en Chypre, en Colchide, ces peuples seraient venus fonder deux associations coloniales grecques sur cette

côte, celle des Akhéens et celle des Héniokhes.

Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque les Milésiens régnant sur la Mer-Noire, semaient leurs colonies sur ses rives, nul point dans l'intérêt de leur industrie et de leur commerce, ne fut négligé.

On vit aux embouchures de tous les grands fleuves, dans toutes les baies commodes, sur tous les débouchés faciles, s'élever leurs villes populeuses. Ces colonies, devenues de riches métropoles, semaient à leur tour les bourgades et d'autres colonies autour d'elles, et chacun sut exploiter à son profit, et les produits du sol, et le génie des habitants.

Olbia, commandant les embouchures du Dnépr et du Bog, exporta les riches moissons des Scythes agricoles, en échange des vins, des fruits de la Grèce.

Tanaïs assise sur le Don, aux débouchés d'une navigation intérieure et des caravanes de l'Inde et de la Sibérie, exporta les fourrures de l'une, les étoffes et les épiceries de l'autre, contre de l'or (1).

Phanagorie, heureusement placée sur les bouches du Kouban, et dont le port s'ouvrait sur le Pont, sur le Bosphore Cimmérien et sur la Mer d'Asof, fut l'Emporium des Bosphoriens

(1) Strabon, p. 486, ed. Basil.

d'Asie, des Méotes et de tous les peuples du nord du Caucase (1).

Panticapée, reine du Bosphore, concentra en elle tous les intérêts divers de Tanaïs et de Phanagorie, qui bientôt la reconnurent pour métropole; elle mit dans la balance du commerce, le blé de sa presqu'île et le sel de ses lacs salins.

Les villes grecques de Toricos et de Bata s'élevaient au fond des baies de Ghélindjik et de Soudjouk-Kalé.

Dioscourias, au centre de la magnifique Abkhasie, troqua le sel de Panticapée aux habitants des hautes montagnes voisines, contre des peaux et d'autres produits, et s'ouvrit même une route de commerce à travers les monts du Caucase (2).

Phasis fut l'Emporium des Colches à l'embouchure de la rivière de ce nom; il exporta du lin, du chanvre, de la cire, de la poix, de la toile, du bois de construction, du miel (3).

Ces colonies furent-elles toutes fondées par des Milésiens, ou ne furent-elles que régénérées par eux?

La Mer-Noire nous cache dans l'antiquité un mystère dont nous aurons peine à déchirer le voile. Les mythes locaux entés sur la fondation

(1) Strabon, p. 475.
(2) Strabon, p. 486.
(3) Strabon, p. 478.

de la plupart de ces colonies, remontent presque tous plus haut que les Milésiens, et les faits cachés sous ces allégories mythiques, se rattachent à des événements plus ou moins connus, sans que nous puissions émonder la vérité de son enveloppe fabuleuse.

C'est ainsi que Strabon (1) fait venir les Héniokhes d'une colonie de Laconiens que conduisaient Rhécas et Amphistratus, cochers de Castor et de Pollux (2), et les Akhéens de la côte des Tcherkesses sont les Phthiotes Akhéens de l'armée de Jason qui sont venus s'y coloniser.

Appien explique la chose autrement (3); il suppose bien que les Héniokes sont, d'après les récits des Kolkhes mêmes, un monument du passage de Castor et de Pollux avec les Argonautes; mais pour lui, les Akhéens sont des Grecs revenant de Troie, que la tempête jette sur ces côtes où ils sont durement traités par les barbares qui les habitent; ils parviennent à envoyer cependant quelques-uns d'entre eux demander du secours aux Grecs de leur patrie, qui les repoussent, ce qui les met dans une telle fureur qu'ils adoptent la coutume des Scythes, d'immoler tous les étrangers qui viennent abor-

(1) Strabon, éd. citée, p. 476.
(2) Pline dit Telchius et Amphitus, liv. VI, ch. 5.
(3) Appien, p. 1066.

der chez eux : ils les sacrifient tous indistinctement ; ensuite ils choisissent le plus beau, et enfin le sort désigne la victime (1).

Qu'y a-t-il de vrai dans ces mythes ?

Depuis long-temps l'Europe, recevant des lumières de la Grèce, s'est habituée à adopter toutes les illusions que l'amour-propre suggérait aux Grecs ; selon eux, la Grèce est un foyer de création, et leur orgueil veut que toute lumière, toute science, toute civilisation, tout système religieux, soit parti de son sein. Les Hellénistes de nos jours ont cherché constamment à appuyer cette façon de voir.

Cependant les mythes cités par les Grecs démentent souvent ces idées orgueilleuses, et qui lit Homère, qui étudie l'histoire des Argonautes de Phrixus et de Hellé, et l'enlèvement d'Europe dans Hérodote, etc., serait porté fréquemment à croire le contraire de ce qu'avancent les Grecs, et à voir les Grecs civilisés du plus ou du moins par ceux qu'ils appellent Barbares. Le roi et le peuple qui reçurent les Argonautes, les Tyriens, les Troyens, etc., étaient tous bien supérieurs en civilisation à ces aventuriers et

(1) Cette colonisation d'un peuple étranger sur la côte des Tcherkesses ne serait-elle point la trace du passage des Kimmériens poursuivis par les Scythes, qui longèrent la côte, tandis que les Scythes passèrent par Derielou par Derbent ? Ce passage mérite d'être étudié.

à ces armées qui venaient, comme les Normands du moyen-âge, les piller en violant les lois de l'hospitalité (1).

(1) Tous les anciens poètes et historiens semblent avoir choisi la Mer-Noire pour théâtre des exploits de leurs héros. Toutes leurs relations les reportent vers l'Orient comme la source de la civilisation et des richesses. Jusqu'à nos jours, on a cherché à transporter la scène des livres X, XI et XII de l'*Odyssée* sur les rives de la Sicile et de l'Italie. C'est là qu'on cherche les Cyclopes, les Lestrigons, Scylla et Carybde. C'est à tort : le poète a voulu faire voyager Ulysse sur cette mer inhospitalière qui lui paraissait être l'extrémité du monde.

On se reconnaît déja sur les rives de la Mer-Noire, au moment où Ulysse aborde sur la côte des Lestrigons, qui ne peut être que la Crimée barbare. Qui ne reconnaîtra, dans la peinture du port des Lestrigons, celui de Balaklava, unique dans son genre, le port d'où les Taures exerçaient leurs pirateries et leurs brigandages... Homère donne ici, à juste titre, aux Taures le surnom de Lestrigons, qui vient de ληστὴς, pirates, brigands.

Ulysse est poussé ensuite sur une côte basse, l'île d'Aca, où régnait Circé, sœur d'Actès. Nous voici en Colchide : qui la méconnaîtra à la peinture de ce large fleuve qui reçoit la flotte d'Ulysse, de ces vastes forêts qui couvrent le rivage, de ces cerfs qui y trouvent un refuge, de ce vaste palais caché dans les arbres comme la Nakolakévi de nos jours ? Le vin y est toujours séduisant, le miel frais et les femmes y sont toujours occupées de broderies comme du temps d'Homère.... D'ailleurs, pour qu'on ne puisse pas se tromper sur la position d'Aca, le poète n'y place-t-il pas le palais de l'Aurore où sont les chants et les danses des Heures, et où renaît le Soleil ?

Ritter est allé encore plus loin dans ses Propylées (1). Il s'est proposé de prouver, autant

Circé envoie ensuite Ulysse consulter l'oracle des Dieux infernaux, et c'est quand ce héros suppose avoir franchi tout l'empire de Neptune (qu'il se croit au bout du monde) qu'il trouve une côte d'un accès facile, ombragée de hauts peupliers, de saules stériles, où sont les habitations des Cimmériens toujours couvertes d'épais nuages et d'une noire obscurité.

La position de ces Cimmériens nous est connue par Hérodote et Strabon, qui les placent dans la presqu'île de Kertche et dans l'île de Taman, à l'extrémité de la Mer-Noire, qui devait paraître l'extrémité de l'empire de Neptune à Homère. C'est là qu'aborde Ulysse pour y trouver une des bouches des enfers, et c'est aussi là, au milieu de ces Cimmériens, que se trouvent ces sources de naphte noire, qui coulent leurs eaux puantes comme le Cocyte et l'Achéron, ces volcans de boue qui s'enflamment, et versent la boue par torrents dans leurs explosions volcaniques.

Ulysse, retourné chez Circé, reprend sa route vers Ithaque, et sort de la Mer-Noire en passant entre Carybde et Scylla, ces deux rochers bordés de gouffres qui en ferment l'entrée. Ce sont les Cyanées, ou Symplegades, ces écueils fameux dans l'antiquité chez les navigateurs peu expérimentés; ils hérissent l'entrée du Bosphore de Thrace, vers la Mer-Noire, et bien loin qu'Homère entende ici le détroit de Messine, il montre que ce sont bien ces Cyanées dont il parle, ces deux rochers que la seule Argo, l'objet de tous les chants, volant vers l'empire d'Actès, la Colchide, passa d'un essor heureux.

(1) Carl Ritter's Vorhalle Europäischer Völkergeschichten von Herodotus, um den Kaukasus und an den Gestaden des Pontus. Berlin, 1820, p. 8.

que faire se pouvait, d'après les plus anciens monuments que nous offrent l'ancienne géographie, l'archéologie, la mythologie, l'architecture et les systèmes religieux, que des colonies de prêtres indiens, parties avec l'ancien culte de Boudha, du centre de l'Asie, sont venues directement ou indirectement, avant les temps historiques de la Grèce, s'établir sur les rives du Phase, autour du Pont-Euxin, dans la Thrace, sur l'Ister, dans beaucoup de contrées de l'Europe occidentale, et même dans la Grèce; que ces colonies y ont exercé une influence religieuse remarquable, et que cet état de choses se prouve non-seulement par les récits des Asiatiques, mais découle principalement de l'étude des plus anciens fragmens des historiens de la Grèce et de la Petite Asie, et surtout du tableau que fait Hérodote des Scythes dans son livre IV.

Je ne désire pas traiter dans ce moment de ce que cette hypothèse a de vrai; il faut se placer sur un théâtre plus connu que la côte des Tcherkesses, être à une source plus abondante de faits, au milieu d'un puissant peuple qui, depuis l'origine de l'histoire, s'est trouvé en contact direct avec tous les autres peuples, et qui, sans quitter le poste que lui a assigné la Providence, s'est assimilé à toutes les révolutions de l'Asie et d'une partie de l'Europe, et qui a été heurté plus ou moins violemment dans tous ces chocs

de migrations politiques et religieuses...... Je veux parler de la grande nation khartoulienne ou géorgienne qui, depuis la nuit des temps, garde l'isthme Caucasien et les rives de la Mer-Noire et de la Mer Caspienne, et qui, comme la vigne aux longs rameaux, lancée sur un orme antique, s'est vue entraînée, balancée, soulevée par les tempêtes, sans que leur rage ait pu l'arracher de cet asile. Les traditions géorgiennes peuvent jeter un grand jour sur l'histoire de l'Asie; je renvoie à cette partie la solution (si possible est) des doutes que j'avance ici, et j'en reviens aux Tcherkesses, dont je vais chercher à suivre les traces jusqu'à nos jours, car on ne saurait appeler histoire les faibles notions que nous retrouvons à leur sujet, isolées dans les géographes et les historiens.

Lorsque Scylax, l'un des plus anciens géographes, vivant sous Darius d'Hystaspes (522 ans avant J.-C.), nous décrit dans son Périple les côtes du Pont, et nous en donne les plus anciennes notions connues, voici les nations telles qu'elles se suivent du Don au Phase (1).

1° Les Sauromates Gunocratoumènes (gouvernés par des femmes), sur les bords du Don.

2° Les Maëtes, sur la côte de la Mer d'Asof.

(1) Scylax Caryand. éd. de David Hoeschel, Augustæ Vindel. 1600.

3° Les Sintes, qui occupent toute la presqu'île de Taman et la rive de la Mer-Noire jusqu'à Anapa.

4° Les Kerkètes, Natoukhai de nos jours, établis au sud d'Anapa jusqu'à Ghélindjik; chez eux se trouve la ville grecque de Toricos, qui donne son nom à la baie de Toricos, aujourd'hui Ghélindjik.

5° Au S. E. de Ghélindjik s'étendent, sur la côte, les Akhéens, qui sont voisins des Héniokhes.

6° Les Héniokhes ont pour frontière au S. E. la Grande-Dioscourias.

7° Enfin, on voit les Colches remplir la lacune qui s'étend des Héniokhes au Phase.

C'est la première fois que le nom de Kerkètes (Tcherkesses) paraît dans l'histoire (1). Lesquelles des autres nations sont aussi tcherkesses, lesquelles ne le sont pas?

Boeckh classe les Sauromates et les Sindes parmi les peuples d'origine indo-germanique, ou, pour être plus exact, parmi les Mèdes (2); tandis que les Scythes sont pour lui des Mongoles (3). Jean Potocki les regarde comme de

(1) Orphée de Crotone, dans son poème des Argonautes, cite aussi les Sintes et les Kerkètes. Il était contemporain de Scylax.

(2) Corpus inscriptionum, II, 83.

(3) Id. II, 81. Vide Niebuhrius, p. 362.

TABL

DES NOMS DONNÉS AUX TRIB

PAR LES

	1838	Chégaki. . .	Natoukhaï. . . .	. . Chapso ×
INTÉRIANO.	1551	. . . .	Zychi (Ciarcassi	s'appel
FRÉDUCE D'ANC.	1497	. . . .	Zicchia.	. . . . . . ×
CONST. PORPHYR.	959	. . . .	Zèkhi.	Papag . . . . . . ×
MASSOUDI.	943	. . . .	Kéchek.	. . . .
PROCOPE.	529	. . . .	Zeckhi.	. . . . . . ×
ARRIEN.	110	Sindique.	Achaïa Vetus. . .	. . . . Zikk
PLINE.	74	Torètes. ×	Kerkètes. ×	Akhéens. . . . . .
STRABON.	29 ap. J.C.	Sindes.	Kerkètes. ×	Akhéens. . . . . Z
SCYLAX.	522	Sindes.	Kerkètes. ×	Akhéens. . . . . . .

Ce tableau est fait pour assigner la position que chaque auteur de l'antiquité peuplades de la côte de la Circassie qu'il décrit, en les comparant avec les trib que j'ai mises en tête, telles qu'on les connaît aujourd'hui.

Quand un nom ancien appartenait à plusieurs tribus modernes, la marque × ind quelle limite il s'étendait. Par exemple prenez Fréduce d'Ancone, 1497, sa Zicchia les Chégaki, les Natoukhaï et la moitié des Chapsoughes, et son Auogassia renfe moitié des Chapsoughes, et s'étendait jusqu'à la Kodor qui est la limite entre les Al Abjouases.

race finoise, comme des Tchouds, et cela avec beaucoup plus de raison (1).

Les Héniokhes, entourant la Grande-Dioscurias, sur le sol actuel des Abkhazes, virent leur puissance se développer par le commerce.

La Polipolis akhéenne resta inconnue à l'histoire. Le voisinage du royaume du Bosphore l'éclipsa, et même il paraît qu'une partie des tribus tcherkesses passèrent sous la domination des princes qui gouvernaient cet état. Car les noms de Kaukasiens, de Thatéens, de Torètes, qu'on retrouve dans les belles inscriptions des Périsades, sont sans doute ceux de peuplades tcherkesses.

Les monuments de Panticapée, dont je donnerai la description en son lieu, ont ici une valeur que n'auraient pas ceux de la Grèce, c'est de nous offrir de la main des artistes du pays, des portraits vrais de toutes les nations voisines avec lesquelles les Panticapéens étaient chaque jour en relation, et qui étaient soumis à leur roi. Leur étude pourra nous donner des lumières sur bien des points obscurs.

Jusqu'à Mithridate cessent toutes notions directes sur ces tribus qui nous intéressent spécialement, les Kerkètes, les Akhéens et les Hénio-

(1) Jean Potocki, Voyage au Caucase et dans les steppes d'Astrakan, II, p. 20.

khes. Le seul auteur qui eût pu nous en dire quelque chose, Skymnus de Chio, présente ici une longue lacune.

Mithridate, en 65 avant J.-C., poursuivi par Pompée, son vainqueur, s'en vint des rives de l'Euphrate en Colchide, et de là alla passer l'hiver à Dioscourias. Continuant sa route, il tenta le premier ce que personne n'avait tenté avant lui; il longea la côte des Tcherkesses de Dioscourias au Bosphore (1).

Les Héniokhes alors avaient quatre rois.

Pour la première fois paraît sur la scène le nom des Zyghes, que Strabon place entre les Héniokhes et les Akhéens, tandis que celui de Kerkètes disparaît dans la position où le place Scylax.

Strabon, qui écrivait 26 ans avant J.-C., et qui avait été à même d'apprendre à connaître à fond les circonstances du pays, est le premier à citer ce nom. Existait-il auparavant? Cela est plus que probable. Dès qu'un peuple resté à la même place, ne change ni d'esprit ni de caractère, il est presque certain qu'il doit avoir ses dénominations à lui, qui ne changent pas et qui percent à travers les siècles; les étrangers leur donnent des sobriquets, mais ils passent, et il n'y a que les noms nationaux qui restent. Non-seu-

(1) Strabon, p. 476.

lement les Géorgiens, aussi anciens que l'histoire, n'ont jamais eu d'autres noms que ceux de Djikhes et de Djikhethi, qu'ils donnaient à la côte de la Circassie, mais il paraît que les Tcherkesses ne se sont jamais connu d'autre nom collectif que celui d'Adighes, qu'ils se donnent à eux-mêmes. Le nom grécisé de Zyghes aurait été le vrai nom local qu'auraient masqué les noms d'Akhéens et d'Héniokhes, forgés par les Grecs, et de Kerkètes, nom local d'une tribu que son voisinage du Bosphore aurait fait connaître.

Ces Zyghes, Djikhes ou Adighes proprement dits, occupaient la partie de la côte la plus hérissée de montagnes crayeuses, la plus entaillée de ravins, la plus inaccessible; Strabon nous donne un tableau remarquable et frappant de vérité de cette partie de la nation tcherkesse.

« Après la Sindique et Gorgippie, dit-il (1), « le long de la mer, habitent les Akhéens, les « Zyghes et les Héniokhes, sur une côte presque « sans ports et montagneuse, qui fait partie du « Caucase. Ils vivent de leurs pirateries. Ils ont « de petites galères légères, recourbées et capables de porter vingt hommes, rarement trente. « Les Grecs appellent ces galères camara. — « Formant une flotte de ces camaras et navi-

(1) Strabon, p. 476.

« guant tantôt contre les vaisseaux chargés de « marchandises, tantôt vers quelque contrée ou « quelque ville, ils maîtrisent les mers. Les Bos-« phoriens les reçoivent souvent dans leurs « ports et leur fournissent des vivres et l'occa-« sion de vendre leur butin. Retournant chez « eux, quand ils ne peuvent plus tenir la mer, « ils portent sur leurs épaules leurs camaras dans « les bois, où ils habitent et où ils labourent « quelque peu de terrain peu fertile. Quand l'é-« poque de la navigation revient, ils les repor-« tent à la mer. Ils en font de même partout où « ils abordent (car ils connaissent toutes ces con-« trées boisées); ayant ainsi caché leurs ca-« maras, ils errent à pied et de nuit, quelquefois « de jour pour faire des prisonniers, qu'on peut « rançonner facilement; car avant de s'en re-« tourner, ils font savoir quelles sont toutes les « choses qu'ils ont prises à ceux qui les ont per-« dues. C'est pourquoi les lieux qui sont soumis « à des princes, et qui ont été ainsi pillés, ont « obtenu de leurs chefs une garnison, qui sou-« vent poursuit ces pirates et les prend ainsi « que leurs camaras.

« La contrée qui est soumise aux Romains, « est celle qui a le moins de secours, à cau-« se de la négligence de ceux qui y sont en-« voyés.

« Telle est la vie de ces pirates. Ils ont des

« chefs, et sont gouvernés par des skeptoukhes,
« et ceux-ci sont soumis à des tyrans ou à des
« rois. »

Ce fut autant la difficulté du sol que la fierté des Zyghes, les Chapsoughes, Ouboukhes, Sakhes de nos jours, qui engagea Mithridate à cotoyer à grande peine le rivage escarpé et à faire des détours par mer, plutôt que de se hasarder dans l'intérieur du pays..... Mais dès qu'il eut atteint les Akhéens, les Natoukhai, il obtint leur aide pour achever son voyage jusqu'au Bosphore... On voit que les Akhéens étaient amis des Bosphoriens, s'ils ne leur étaient pas soumis.

Je ne m'arrêterai pas long-temps sur Pline qui, soixante-quatorze ans après J.-C., compile l'ancien et le moderne, et qui fait très souvent de doubles emplois.

Arrien est beaucoup plus instructif : voyageant par l'ordre de l'empereur Adrien, qui régnait de 117 à 138 de J.-C., il lui rendait compte de tout ce qui pouvait intéresser ce grand monarque ; visitant lui-même le pays, il ne cite plus que des noms vraiment nationaux. Le nom d'Héniokhes disparaît définitivement pour faire place à ceux de Sanighes, d'Abaski, d'Apsiles ; les Zykhes font oublier les Akhéens, dont il ne reste que le nom du vieux bourg d'Akhaïa, aujourd'hui Pchade. Tous ces peuples obéissent aux Romains,

et les quatre rois qui les gouvernent sont nommés par l'empereur.

Appien, qui écrivait à peu près à la même époque, se sert bien encore des noms d'Akhéens et d'Héniokhes; mais c'est pour se transporter au temps de Mithridate dont il écrit l'histoire; après lui ces noms disparaissent entièrement.

En 455, les Chroniques géorgiennes disent que Vakhtang Gourgaslan reconquit la Mingrélie et l'Abkhasie, qui avaient été déchirés de la Géorgie par les Grecs, et qu'il soumit aussi la province de Patchanghi, l'Abata d'aujourd'hui.

Procope, né en 529, est un exemple des erreurs dans lesquelles un auteur qui écrit sans critique et sans connaître le terrain, peut tomber quand il veut combiner ce qu'il a compilé dans les anciens avec les notions du jour. Procope parle en détail de l'Abkhasie, des peuples qui l'habitent, de leurs relations avec l'empire grec sous Justinien; on ne peut rien lire de plus exact; le secrétaire de Bélisaire, qui avait eu l'occasion, sans doute, de voir les rapports officiels que les officiers de Justinien envoyaient à la cour, en parle avec une parfaite connaissance de cause, et dépeint les localités qui sont le théâtre de la guerre en Abkhasie, avec une rare vérité. Après les Abasghi, il place les Zeckhis sur le prolongement de la côte, vers le Bosphore. Telle est la géographie d'alors. Puis trouvant dans ses

anciens auteurs et vraisemblablement dans Arrien qu'il consulte et compile souvent, le nom des Saghides (1), dont les Zeckhis et les Abasghis avaient de son temps masqué le nom, ne sachant où les placer, il les rejette au-delà des Zeckhis, et y place Sébastopolis et Pythius, qu'il a déja nommées parmi les places des Abasghis.

Aucune étincelle historique ne perce sur les Tcherkesses à travers les 7e, 8e et 9e siècles.

Ce n'est qu'au 10e siècle que nous voyons un monarque puissant, Constantin Porphyrogénète, avoir l'heureuse idée de nous laisser un monument de son règne, plus précieux pour nous qu'un arc-de-triomphe, c'est son livre de l'administration de l'empire, écrit par son fils. Ce tableau si vrai, nous prouve que de son temps, comme du temps de Procope, l'on ne connaissait de la côte de la Circassie que deux grands peuples, les Zikhes et les Abasghis, derrière lesquels il place la Papaghia, la Kasakhia et l'Alania. Sauf les Alains, tous ces peuples sont tcherkesses (2).

(1) Il paraît qu'il y a chez Arrien et chez Pline corruption de texte, et qu'il faut lire comme Procope, Saghides au lieu de Sanighes; car cette ancienne tribu tcherkesse existe encore aujourd'hui où la placent Arrien et Pline, sous le nom de Sakhi.

(2) Les Alains sont les *Ossètes* des nos jours, les *Ass* ou *Iass* du moyen-âge : les Ossètes s'appellent eux-mêmes Ir, ou Irones, et leur pays Ironistan.

Massoudi (1), qui écrivait en 943 en même temps que Constantin, ou peut-être quelques années avant lui, est encore plus circonstancié. Sur les bords du Kouban, il place les Adem-d'hat (Adémi), occupés de la pêche de ce fleuve, derrière les Alains, entre le Caucase et la Mer de Roum (Noire) les Kéchek (2). « Cette nation, « dit-il, est d'un caractère doux et professe la « religion des Mages. On ne trouve pas parmi « tous les peuples qui habitent ces pays, qu'il y « en ait aucun chez lequel les hommes aient « les traits plus réguliers, le teint plus éclatant « et la taille plus svelte. On dit que les femmes « sont d'une beauté surprenante et très volup- « tueuses. Les Kéchek emploient pour s'habiller « des toiles blanches, des soieries grecques, de « l'écarlate, et d'autres étoffes de soie, brochées « en or. Les Alains, quoique plus puissants que « ce peuple, n'ont pourtant pu l'assujétir; il « leur résiste par les places fortes qu'il tient sur « le bord de la mer. Quelques personnes pré- « tendent que c'est la Mer de Roum, d'autres « que c'est celle de Nithis (Pont). Il est cepen- « dant certain que le peuple de Kéchek est à peu

(1) Massoudi, dans le Magasin asiatique de Klaproth, p. 289.

(2) Les Ossètes appellent les Tcherkesses *Kasakh*, et les Mingréliens *Kachak*.

« de distance de la ville de Trébizonde, avec la-
« quelle il communique continuellement au
« moyen de barques qui y portent et en rappor-
« tent des marchandises. Jusqu'à présent il n'a
« pu se mesurer sur le champ de bataille avec
« les Alains, la raison en est que les Kéchek n'ont
« pas de roi qui puisse réunir toute la nation ;
« car si elle était bien d'accord, ni les Alains, ni
« aucun autre peuple ne seraient en état de lui
« tenir tête. Le mot de kéchek est persan, et
« signifie orgueilleux, arrogant. Dans leur voi-
« sinage et sur les bords de la mer, habite un
« autre peuple qui occupe le pays nommé les
« *Sept-Cantons ;* il est nombreux et belliqueux,
« et son territoire est d'un accès difficile. Je ne
« sais pas quelle est sa religion (1). »

Ces Kéchek sont les Zykhes de Constantin, et Massoudi leur donne aussi pour voisins au sud les Abkhazes : on reconnaît dans cette notice que je viens de transcrire les élémens de la description de Strabon, une nation livrée au commerce qui parcourt la Mer-Noire jusqu'à Trébizonde, montée sur des barques ; l'éloge que Massoudi fait de la beauté des hommes et des femmes nous apprend que la vente des esclaves était la principale base de ce commerce ; Massoudi y joint

(1) Sont-ce les Alti-Kessek de nos jours, les six familles, les Tapanta ?

aussi des étoffes. Les Kéchek, comme du temps de Strabon, n'ont point de roi commun, mais ils obéissent à des chefs isolés, séparés, qui sont les Skeptoukis de l'auteur grec. Je n'y vois qu'une seule différence, c'est que la nation kéchek ou zykhes avait des mœurs plus douces, influencée par la nation des Abkhazes, ses voisins, qui était montée à un haut degré de puissance et de civilisation par ses relations avec l'empire grec.

En 1015 mourut le grand-duc de Russie Vladimir, laissant douze fils auxquels il partagea, selon les us du temps, ses états, sous la suzeraineté de Iaroslave.

Mtislave, l'un de ces douze fils, ayant aidé en 1016 l'empereur de Constantinople, Basile II, à détruire l'empire des Khazar en Crimée, poursuivit ses exploits vers l'orient. A la tête de ses Slaves russes, il passa dans l'île de Taman, déclara la guerre aux Kassoghes (Kéchek, Tcherkesses), et vainquit leur chef Rededja dans un combat singulier. Il soumit aussi les Iass, qui étaient sujets, à ce qu'il paraît, du même prince que les Kassoghes, et fonda une principauté à laquelle il rattacha ces deux peuples. Il en établit le siège à Tmourtarkan, le Taman d'aujourd'hui (1). Ce petit état subsista plu-

(1) Tamartarka chez Constantin Porph., Materca chez les Génois.

sieurs siècles sous la suzeraineté de la Russie.

Mais pendant que les Russes venaient ainsi reconnaître les pentes septentrionales du Caucase, ils s'opérait sur les pentes opposées une révolution qui devait exercer une influence encore plus directe sur la nation tcherkesse.

L'Abkhasie et la Colchide ou Lazique, subjuguées par les Romains et par les Grecs, dévastées par les Persans, reprenant leur élan, placèrent leurs rois sur le trône de Géorgie, qui se vit illustré, depuis le commencement du onzième siècle jusqu'à la fin du treizième siècle, par une suite des princes aussi sages que vaillants qui changèrent la face de cette partie de l'Asie. Les invasions des Seldjoukides en Arménie réveillèrent le courage des nations chrétiennes (1), et Thamar, la célèbre reine, si bien secondée par ses généraux, se vit respectée et obéie par tous les peuples du Caucase. Les Alains ou Ossètes (Iass) avaient été chrétiens, et, en 931, avaient chassé leurs évêques et leurs prêtres; Thamar fit reprêcher le christianisme chez eux et bâtir des églises.

(1) C'est ainsi qu'on a vu la nation Lithuanienne sortir de son assoupissement à l'arrivée des chevaliers Teutoniques et Porte-Glaive, et, quoique païenne, lutter pendant deux siècles et demi contre des armées puissantes sans cesse renaissantes.

Les Tcherkesses qui jusqu'alors étaient restés idolâtres, reçurent aussi le flambeau de la foi par les soins de la reine Thamar; il éclaira pour la première fois ces vallées inconnues; des églises dont on trouve çà et là les traces abandonnées, datent de cette époque brillante de l'histoire de la Géorgie, et la tradition les attribue généralement à la reine Thamar.

L'obéissance des Tcherkesses cessa quand le trône de Géorgie vit des princes faibles remplacer ses grands rois. Déja en 1390 (circa), Dadian Wamek, éristhav de Mingrélie pour Bagrat VI, roi de Géorgie, se vit obligé de faire une grande expédition contre ces peuples pour les faire rentrer dans le devoir; il eut un plein succès, et remporta pour trophées une quantité de chapiteaux et de tronçons de colonnes et de fragments de marbre de temples chrétiens et peut-être de temples païens, dont il fit construire une chapelle adossée à l'église épiscopale de la Khopé en Mingrélie; voici l'inscription géorgienne qu'il fit placer sur la porte de la chapelle pour expliquer cette mosaïque bizarre.

« Au nom de Dieu, le seigneur Eristhav, le
« chef des Mandator, Dadian Wamek, succéda
« à son père le seigneur Eristhav des Eristhav
« Dadian Ghéorghi, et il alla dans le Djiketh et
« l'Alaneth, à cause de leur infidélité et de leur
« désobéissance, afin de les soumettre. Il les

« vainquit et rendit méprisables et inutiles
« leurs fortifications ; il emporta de force tous
« leurs défilés et leurs routes difficiles ; il
« exerça de grands ravages chez beaucoup de
« princes djikhes ; à tous ceux qu'il subjugua,
« il prit des otages, et mit le reste en fuite.
« Alors il enleva ces colonnes et ces pièces de
« marbre et y déposa le cercueil et les ossements
« de ses père et mère ; il est bon de penser à
« eux un moment (1). »

Mais quand, en 1424, Alexandre, roi de Géorgie, s'avisa de partager définitivement ses états à ses fils, ce fut comme le signal de la révolte chez tous les peuples montagnards et chez tous les grands vassaux de la Géorgie ; les Tcherkesses furent les premiers.

Car au nord du Caucase, depuis long-temps, la principauté de Tmoutavakan avait cessé d'exister, et le pays avait changé de face. Pendant la durée de cette principauté, quelques tribus tcherkesses avaient quitté leurs montagnes, s'étaient répandues dans les plaines autour de la Mer d'Asof, et avaient pénétré même en Crimée : la plus connue et la principale, la tribu kabardah, alla s'établir au milieu des Tatares (2), entre

(1) Traduction du prince Levan Dadian, revue par M. Brosset jeune.

(2) Les Tatares s'étaient emparés de la Crimée en 1237.

le Kâtche et le Belbek dont la partie supérieure s'appelle encore aujourd'hui Kabardah ; la plaine qui est entre ces deux rivières, a conservé de même le nom tatare de Tcherkesse-Tuss, plaine des Tcherkesses, et l'on y voit les ruines du château de Tcherkesse-Kerman qui les dominait.

Abdoun-Khan, que la tradition fait descendre de princes d'Arabie (1), se trouvait à la tête de ces Kabardiens en Crimée à la fin du quatorzième siècle et au commencement du quinzième.

Ces Kabardiens quittèrent la Crimée en bateaux et allèrent aborder à Soudjouk-Kalé d'où ils passèrent aux embouchures du Kouban : ils s'établirent dans la plaine qui est au sud, et fondèrent la ville de Chantchir entre le Psiff à l'orient et le Néfil à l'occident. Le rempart et le fossé qui entouraient la ville sont visibles, ainsi que quelques tumulus qui ont pu servir de retranchements (2).

Le plus fameux des descendants d'Abdoun-Khan fut Inal ou Inal Teghenn ; il fut vaillant, prudent et généreux ; sous son règne beaucoup de peuples vinrent se soumettre et vivre sous

(1) J. Potocki cite, I, p. 155 de son Voyage au Caucase, éd. Klapr., une généalogie des princes de la Kabardah, qu'il commente ainsi que Klaproth. Voyez aussi Reineggs, I, 243.

(2) Ce rempart a quatre sorties comme un camp romain. Pallas, I, 423.

ses lois. Il régna long-temps, fut fameux par tout le Caucase et toujours heureux à la guerre. Les habitants de la Kabardah parlent encore de lui et l'on y conserve sa croix d'or.

Ce fut sans doute sous ce prince que les Djikhes firent une grande invasion dans l'Iméreth en 1509. Quoi qu'il en soit, il n'y a pas à douter que cet Inal ne soit ce Tzandia Inal Daphita que l'auteur de la Chronique géorgienne de Brosset traite d'éxécrable, et qui repoussa les Mingréliens et les habitants du Gouriel qui voulaient se venger de l'expédition des Djikhes : ils furent complètement battus; le Dadian et les autres princes et chefs de l'armée furent massacrés ou faits prisonniers. Malakie, patriarche d'Abkhasie, vint racheter ceux que le glaive avait épargnés (1).

Cette concordance de la Chronique géorgienne et des traditions généalogiques est un fait d'autant plus intéressant, qu'il fixe d'une manière certaine l'époque du règne d'Inal sur lequel Pallas, Jean Potocki et Klaproth n'avaient que de vagues données.

Au règne d'Inal se rattache une autre tradition qui m'a été racontée par le général Engelhardt à Pétigorsk et que j'ai retrouvée dans les auteurs que je viens de citer; je vais rapporter

(1) Chronique géorgienne, trad. par M. Brosset jeune, p. 7 et 8.

ce qui m'a été dit : « Les Francs ou Génois habitaient toutes les vallées du pied nord du Caucase, et vivaient en paix et en bonne amitié avec les naturels du pays. Les demeures des Francs remplissaient principalement la vallée de Kislavodsk, et ils s'étendaient même au-delà du Kouban. Cependant un chef des Francs devint amoureux de la femme du chef des Kabardiens et le pria de la lui céder. Le Kabardien ne voulait pas entendre raison ; mais sa femme, qui aimait peut-être le Franc, ou qui plutôt voulait servir sa patrie, lui conseilla de la céder au Franc, à condition que celui-ci exécuterait les conditions qui lui seraient imposées trois jours après le mariage. Les Francs se réunirent aux Kabardiens dans l'église qui est derrière le Kouban, vis-à-vis Kamara, et les chefs des Francs et des Kabardiens prêtèrent les serments réciproques. . . Ce qui fut renouvelé auprès des idoles des Kabardiens. Le troisième jour arrivé, le chef des Kabardiens déclara que ses conditions étaient que les Francs repasseraient le Kouban : ce qu'ils furent forcés d'éxécuter. Une partie se retira au pied de l'Elbrous ou elle oublia et sa religion et son origine. Cependant le chef des Kabardiens était très mal vu pour avoir cédé sa femme au Franc, et il s'éleva même un chef qui menaça de le chasser du pouvoir. . . Les Francs n'étaient plus là pour le soutenir. » [1]

Klaproth, qui rapporte moins en détail cette tradition, ajoute que les Kabardiens ont encore un proverbe qui y fait allusion : « Nous avons donné nos femmes pour ce pays (1). »

D'après les Tcherkesses kabardiens eux-mêmes, telle est l'histoire de leurs migrations et la manière dont ils se sont emparés des rives du Kouban et des plaines de la Kabardah : ils en chassèrent le tribus Ossètes qui furent forcées de se retirer dans les hautes vallées.

Inal est regardé comme le chef de toutes ces familles premières qui se partagèrent la suzeraineté de ces nouvelles conquêtes : ces princes cependant ne purent soumettre les Djikhes des bords de la mer qui se trouvèrent libres de fait après la défaite de Mamia Dadian.

George Interiano, Génois, qui écrivait en 1551, nous fait de ces Djikhes un tableau que je ne voudrais pas passer sous silence : c'est une peinture fidèle et très intéressante de ce qu'ils étaient de son temps, et j'en fais d'autant plus volontiers ici un extrait que la collection de Ramusio, où elle se trouve en italien, n'est pas à la portée de tous ceux qui voudraient la consulter (2).

« Les Zyghes, ainsi appelés en italien, en

(1) Klaproth, Voy. au Caucase, I, 347, éd. fr.

(2) Ramusio, Delle navigationi et viaggi, in Venetia, 1583, II, p. 197 et 198.

grec et en latin, et que les Turcs et les Tartares nomment Ciarcassi, se donnent eux-mêmes le nom d'Adiga. Ils habitent du fleuve de la Tana ou du Don, sur toute la côte asiatique jusqu'au Bosphore, appelé aujourd'hui Vospero, Bouche de S. Jean et Bouche de la Mer de Zabache : ils s'étendent ensuite le long de la mer vers le midi, jusqu'à la baie du Buis (cavo di Bussi), dans la direction du Phase, et confinent ici avec l'Avogasie, qui est une partie de la Colchide : toute cette côte au-dedans et au dehors du palus peut avoir 500 milles de long : elle ne s'étend tout au plus qu'à cinq journées au levant dans l'intérieur des terres.

« Ils habitent tout ce pays, sans avoir un seul lieu muré : leur plus grand et leur meilleur endroit est une petite vallée dans le centre du pays, nommée Cromue : elle est mieux située et plus habitée que le reste. Ils confinent, par terre, avec les Scythes ou Tartares.

« Leur langue est complètement différente de celle de leurs voisins, et se parle du gosier.

« Ils se disent chrétiens et ont des prêtres grecs; mais ils ne baptisent leurs enfants que quand ils ont plus de huit ans, les prêtres les aspergent simplement d'eau bénie à leur mode en y joignant une courte bénédiction. Les nobles n'entrent dans les églises que quand ils ont atteint la soixantaine. Vivant tous de brigan-

dage, ils s'en font scrupule et croiraient profaner l'église. Mais passé ce temps-là, quand ils cessent de voler et de piller (robare), ils assistent alors aux offices divins, qu'ils n'entendaient dans leur jeunesse que hors de la porte de l'église et étant à cheval.

« Leurs femmes accouchent étendues sur la paille, qui, selon eux, doit être le premier lit de toute créature (l'enfant). Après cela, ils le portent à la rivière où ils le lavent, nonobstant le gel et le froid qui est particulier à ces contrées. Puis ils imposent au nouveau-né le nom de la première personne étrangère qui entre dans la maison après l'accouchement.

« Ils n'ont pas d'écriture à eux. Leurs prêtres officient à leur manière, et font usage de formules et de caractères grecs qu'ils n'entendent pas. Quand ils veulent écrire à quelqu'un, ce qui est rare chez eux, les juifs en font l'office en se servant de lettres hébraïques; du reste leurs messages se font toujours verbalement et par des exprès.

« Ils se divisent en nobles, en vasseaux, en serfs et en esclaves. Les nobles sont très révérés des autres et passent leur temps à cheval. Ils ne souffrent pas que leurs sujets aient des chevaux, et si quelqu'un d'entre eux nourrissait un poulain seulement, ils le lui enlèveraient et lui donneraient à la place quelque pièce de bétail, en

lui disant : Voilà qui est fait pour toi et non pas un cheval.

« Beaucoup de ces nobles ont des vassaux : ils vivent indépendants les uns des autres et ne veulent aucun autre supérieur que Dieu. Ils n'ont ni loi écrite ni personne pour administrer la justice. La force, l'adresse ou des arbitres terminent leurs procès.

« Ces nobles se massacrent les uns les autres; le parent n'épargne pas le parent, ni le frère son frère, et dès qu'un frère a égorgé l'autre, il ne se fait aucun scrupule d'aller passer la nuit suivante avec la femme du défunt; car ils se permettent tous d'avoir plusieurs femmes qu'ils regardent toutes comme légitimes.

« Dès que le fils d'un noble a atteint l'âge de deux ou trois ans, on confie son éducation à un serviteur qui le fait monter à cheval et lui enseigne à tirer d'un petit arc sur les poules, les oiseaux, les cochons, etc. Puis, quand il est plus grand, il fait lui-même la chasse de ces animaux dans l'intérieur du domaine, et quand il est homme, sa vie n'est qu'une chasse continuelle de bêtes sauvages, et encore plus de domestiques et même de créatures humaines.

« La majeure partie de leur pays est marécageuse et couverte de roseaux et de joncs acores : ils ont des sentiers et des passages secrets par lesquels ils s'en vont furtivement piller les pau-

vres paysans, auxquels ils enlèvent leur bétail et leurs enfants pour les vendre. Et comme dans ce pays, surtout dans l'intérieur des terres, on ne fait usage d'aucune monnaie, tous les contrats se font par *boccassins*, pièce de toile à faire une chemise.

« On mène au Caire la plus grande partie de ces esclaves, où ils passent de la condition la plus basse aux premières places, et deviennent les premiers seigneurs de notre siècle, comme sultans, amiraux, etc.

« Leurs vêtements de dessus se composent d'un manteau de feutre, ouvert pour laisser passer le bras droit : ils ont en tête une barette de feutre en forme de pain de sucre. Sous le manteau ils portent des *terrilicci* de soie ou de toile plissés de la ceinture en bas, comme l'antique jupon romain.... Ils mettent des bottes et des bottines très élégantes l'une sur l'autre, et de larges pantalons de toile (calzebrache). Ils ont de très longues moustaches.

« Ils portent continuellement pendue au côté une petite bourse de cuir brodée par leurs femmes, dans laquelle ils mettent un briquet : ils ne quittent jamais non plus le rasoir et la pierre à aiguiser, pour pouvoir se raser les uns les autres, ne se laissant, sur le sommet de la tête, qu'une longue mèche de cheveux, pour qu'en cas qu'on la leur coupe on puisse l'empoi-

gner sans la souiller avec des mains ensanglantées et homicides.

« Ils ont chez eux de puissantes coupes d'or de 300 jusqu'à 500 ducats et d'autres d'argent dans lesquelles ils boivent en grande cérémonie, au nom de Dieu, des saints, de parents, d'amis morts, faisant commémoration de quelque action distinguée ou d'un fait notable, par de grandes révérences comme dans un sacrifice, et la tête toujours découverte pour montrer plus d'humilité (1).

« Ils dorment avec leur cotte de maille sous la tête pour oreiller, et leurs armes à leur côté pour n'être pas surpris à l'improviste : leurs lits sont des peaux remplies de fleurs de roseaux.

« Ils ont pour opinion que personne ne doit être réputé noble dont on ait connaissance qu'il ne l'ait pas été dans un temps, quand bien même il serait roi. Ils veulent que le gentilhomme ne sache faire ni compte, ni négoce, sinon pour vendre son butin, disant que l'affaire d'un noble est de gouverner les peuples, de les défendre, d'aller à la chasse et aux exercices militaires.

« Ils louent hautement la libéralité et donnent facilement tout ce qu'ils possèdent, excepté leurs chevaux et leurs armes. Et chaque fois qu'ils

(1) Ceci rappelle les coupes d'or qui jouaient un si grand rôle dans les cérémonies des héros d'Homère. *Iliade*, ch. IX, I, 167.

mettent un habit neuf ou une chemise de soie cramoisie, ce serait une grande honte pour eux s'ils ne les donnaient pas aussitôt de bon gré au premier qui les leur demande; aussitôt la prière faite, ils s'en dessaisissent pour revêtir la pauvre dépouille, souvent sale et déchirée du demandeur : c'est pourquoi les nobles sont presque toujours plus mal vêtus que les autres, à l'exception des bottes, des armes et du cheval, qui ne se donne jamais, et qui est leur principal luxe. Quelquefois un noble donne tout ce qu'il a pour un cheval, tant il le regarde comme une chose précieuse.

« S'ils trouvent de l'or ou de l'argent dans leur butin, ou s'ils en obtiennent d'une autre manière, ils en font faire à l'instant de ces grands vases dont j'ai parlé, ou ils l'emploient à en orner leurs selles ou leurs armes, parce que ces métaux n'ont pas cours chez eux : ceux qui habitent le bord de la mer sont plus avisés au commerce.

« Ils se battent journellement contre les Tartares qui les entourent de tous les côtés. Ils passent même quelquefois le Bosphore sur la glace, pour aller piller ceux de la Chersonèse Taurique; un petit nombre d'entre eux chasse toute une armée de ceux-là, parce qu'ils sont mieux armés, plus agiles et plus braves.

« Les Tartares supportent mieux toute es-

pèce de privations et de fatigues, et ils vainquent souvent leurs ennemis quand ils peuvent les attirer dans quelque marais, dans la neige, dans les glaces, ou dans des lieux privés de toutes ressources, où leur constance et leur obstination leur donnent la victoire.

« Les Zykhes sont en général beaux et bien faits, et se font admirer parmi les Mamelouks au Caire. Les femmes sont très apprivoisées avec les étrangers.

« Ils exercent l'hospitalité envers chacun avec grande amitié, et ils appellent conak et l'hôte qui reçoit et l'hôte qui est reçu : quand l'étranger part, ils l'accompagnent jusque chez un autre hôte, et le défendent au péril même de leur vie, et bien qu'ils regardent le pillage comme un gain fait en toute justice, cependant les conaks usent entre eux de la plus grande fidélité, soit dans les maisons, soit au dehors.

« Ils vivent en grande partie de poissons anticei (esturgeons), qu'ils appellent encore aujourd'hui ainsi, et boivent de l'eau des fleuves de leur pays, qui est très bonne pour la digestion. Ils mangent toute espèce de chair d'animaux domestiques et sauvages; ils n'ont ni froment ni vin; ils ont beaucoup de millet et d'autres grains semblables dont ils font du pain et divers mets, et ils boivent du boza et de l'hydromel. Leurs maisons sont toutes de paille, de

roseaux, de bois. Ce serait une grande honte pour un seigneur ou pour un gentilhomme de se construire une forteresse ou une maison de pierre, disant que ce serait témoigner ainsi de la crainte, et avouer qu'on ne sait ni se garder ni se défendre; ils habitent tous ainsi ces maisons, et dans aucun domaine ni dans tout le pays il n'y a la moindre forteresse habitée; et comme il se trouve çà et là quelques tours et des murailles antiques, ce sont les paysans qui s'en servent pour leur usage, car les nobles en auraient honte.

« Chaque jour on les voit travailler eux-mêmes leurs flèches, même à cheval; elles sont parfaites et peu de flèches peuvent être comparées aux leurs pour la légèreté, pour l'élégance, et la trempe des pointes et pour l'effet.

« Les dames nobles ne s'occupent pas à autre chose qu'à broder des bourses à briquets et des ceintures de cuir très uni.

« Leurs funérailles sont très extraordinaires. Après la mort d'un gentilhomme, ils construisent à la campagne une haute estrade en bois, sur laquelle ils placent le corps dans une posture assise, après lui avoir ôté les intestins, et pendant huit jours, les parents, les amis et les vassaux le visitent et lui présentent des tasses d'argent, des arcs, des éventails, etc. Aux deux côtés de l'estrade sont les deux parents les

plus âgés (stretti d'éta), appuyés sur un bâton, et sur le lit, à main gauche, se tient une jeune fille avec un éventail recouvert d'un morceau de soie en main; elle s'en sert pour chasser les mouches quand même il gèle. En face du mort, est assise, sur une chaise placée par terre, la première des femmes du défunt, qu'elle fixe sans détourner les yeux, mais sans pleurer, car ce serait une honte : pendant huit jours, elle ne le quitte guère. Au bout des huit jours, on prend un grand tronc d'arbre qu'on fend en deux et qu'on creuse pour y placer le corps et les dons : après quoi on le transporte à l'endroit destiné à la sépulture, où la multitude, qui suit le cortége, élève la tombe en entassant de la terre sur le cercueil, et plus le défunt était puissant, plus il avait d'amis, de sujets, plus le tumulus est grand.

« Après l'ensevelissemeut, pendant plusieurs jours, à l'heure du dîner, on selle le cheval du défunt et on donne ordre à un serviteur de le mener par la main à la tombe nouvelle, et d'y appeler par trois fois le défunt par son nom pour le convier à dîner de la part de ses parents et de ses amis. Cela fait, le serviteur s'en retourne en ramenant le cheval, disant que le défunt ne répond pas; après quoi, croyant avoir fait leur devoir, les parents et les amis se mettent à table. ».

Tel est le tableau que faisait des Zikhes George Interiano en 1551.

Quatre ans plus tard commence une nouvelle époque pour la Circassie. Les Tcherkesses n'avaient eu à lutter jusqu'alors qu'avec les Tatares qui les entouraient et qui leur étaient inférieurs en force.... Un autre peuple vient se remettre sur les rangs : ce sont les Slaves russes, qui ont détruit les empires tatares du Kasan et d'Astrakan, et qui s'avancent par l'orient sur les flancs des Tcherkesses pendant que les Tatares les pressent de l'autre. Depuis lors le rôle des Tcherkesses, placés entre ces deux puissances rivales, a été de lutter contre l'une ou l'autre, et cette lutte dure encore.

En 1555, les Tcherkesses du Béchetau se soumirent au tzar Ivan Vassilevitch (1), et furent reçus dans l'armée où ils se distinguèrent (2).

Le Khan de Crimée, Chah-bas-Ghérai, jaloux de cette influence que prenait la Russie, réunit une grande armée et tombe sur les Tcherkesses, pille leurs villages, et les force à venir habiter les bords du Kouban et à embrasser l'islamisme. Cé-

(1) Ivan Vassilevitch épousa, en 1560, Marie, princesse tcherkesse, fille de Temrouk.

(2) Voyez les extraits de Jean Potocki, faits par Klaproth dans son Voyage au Caucase, éd. all., I, 389 et seq.

dant à la force, ils y demeurèrent pendant quelques années, mais lorsque la Russie recommença la guerre contre les Turcs et les Tatares de la Crimée et du Kouban, ils retournèrent, à l'aide des Kalmouks, qui étaient sujets du tzar, dans leurs anciennes habitations du Béchetau. Mais les Tatares du Kouban les inquiétant sans cesse pour les forcer à rentrer sous la domination des khans de Crimée, les Tcherkesses, ennuyés de cette guerre continuelle, abandonnèrent enfin le Béchetau, se portèrent vers le Térek et se colonisèrent sur le territoire russe des bords du Baksan (1).

A leur tête se trouvaient deux princes, les frères Kabarty-Bek, vraisemblablement Tau-Sultan et Kaïtoukho, petit-fils de Inal (2). Lors de ce changement de territoire ils eurent un dé-

(1) Reineggs explique la chose autrement : « Les Kabardiens, dit-il, devenus nombreux et puissants dans le pays fertile où ils vivaient en paix, se mirent à inquiéter et à chicaner les Tcherkesses jusqu'à les forcer, pour ne pas être détruits entièrement, de quitter leur territoire pour se retirer au-delà du Térek, et chercher plus à l'est dans les contreforts du Caucase de nouvelles demeures, qu'ils appelèrent Aghko Kabak. Un seul prince tcherkesse fut autorisé à rester sur la rive gauche du Térek : ce fut Dephschorughä, dont les Kabardiens respectaient la bravoure. » V. I, 244.

(2) Voyez la généalogie de Inal dans Pallas, Voyage dans les gouvern. mérid., part. 1re, p. 428, et dans J.

mêlé, se séparèrent et partagèrent le peuple tcherkesse entre eux. L'aîné resta sur les bords du Baksan, le plus jeune se retira sur le Térek, d'où vint, dans la suite, la division du pays en grande et petite Kabardah. Les princes et les nobles se disaient mahométans (1); mais le peuple était chrétien du rit grec, et avait dans ses villages des églises et des prêtres orthodoxes.

Cependant les khans de Crimée ne cessèrent de poursuivre leur projet de soumettre les Tcherkesses, et de les arracher à la croyance et à la domination de la Russie : ils les battirent en 1570.

Enfin, les Tcherkesses du Béchetau et de la Kabardah, ennuyés d'être sans cesse en but au pillage et aux ravages des Tatares de Crimée, d'Ackerman et des Nogais, s'engagèrent à payer un tribut annuel de 6,000 esclaves (2) et autant de chevaux au khan de Crimée et au prince des

Potocki, Voy. au Caucase, I, 159. Ces deux généalogies ne s'accordent point du tout. Que faire?

(1) Les princes et les nobles kabardiens quittant la Crimée dans le quinzième siècle, devaient être mahométans, tandis que la nation tcherkesse des bords du Kouban et des bords de la Mer-Noire, convertis au christianisme par les princes russes de Tmoutarakan, et encore plus tard par Ivan Vassilevitch, étaient restés chrétiens.

(2) Voyage en Europe, en Asie, etc., de de La Motraye, II, 54.

Nogais, pourvu que ceux-ci les protégeassent contre leurs sujets.

Mais ce ne fut pour les Tatares qu'une marque de faiblesse et un attrait de plus pour poursuivre leurs brigandages. Ce manque de parole irrita tellement les Tcherkesses qu'ils refusèrent le tribut.

Le khan résolut de les en punir, et avec le consentement de la Porte, il mit sur pied, en 1705, une armée de 100,000 Tatares, et marcha contre les montagnes du Béchetau. Les Tcherkesses se préparèrent à les recevoir, et se sentant les moins forts, ils pensèrent d'user de finesse. Les Tatares campèrent au pied d'une haute montagne dans une longue plaine : les tentes du khan et des chefs furent dressées contre la montagne. Les Tcherkesses se retirèrent dans l'intérieur des montagnes qui encaissent le Baksan, et construisirent, dans les passages les plus étroits de ces défilés, des retranchements en pierres, qu'on appelle encore aujourd'hui *murailles de la Crimée* (1). Les Tatares se contentèrent d'aller à la maraude de tous les côtés, les Tcherkesses ne voulant pas engager d'action générale. Enfin, faisant semblant d'être effrayés de ce brigandage continuel, les Tcherkesses envoyèrent des députés

(1) Pallas, Voyage dans les prov. mérid., I, 429.

pour demander grace et faire leur soumission... On leur imposa de rigoureuses conditions auxquelles ils acquiescèrent, promettant de remettre, dans le courant de dix jours, le nombre de jeunes garçons qu'on leur demandait, et dans vingt celui des filles comme plus difficiles à trouver et à choisir.... Au bout des dix jours, ils tinrent effectivement parole, envoyant en même temps toutes sortes de provisions et de liqueurs fortes.... Et la veille du vingtième jour, lorsque toute l'armée, après s'être bien réjouie, s'était livrée au repos où l'ivresse les conviait, une partie des Tcherkesses se glissent sur les pentes de la montagne, et commencent à rouler de grosses pierres sur les tentes qui étaient au bas : les autres, bien armés, se précipitent sur le camp, sans donner aux Tatares consternés le temps de se reconnaître. La lune guide les Tcherkesses qui taillèrent en pièces un si grand nombre de Tatares qu'il n'en échappa que fort peu. Le khan y perdit un frère et un fils, son camp et tout son bagage.

Depuis ce temps-là, les Tcherkesses de la Kabardah se sont trouvés libérés de toute domination tatare ; ils recoururent de nouveau à la protection de la Russie qui les protégea et à laquelle ils prêtèrent le serment de fidélité.

Quant aux Tcherkesses des montagnes et des bords de la mer, leur position les soustrayait

aux invasions des Tatares dont l'influence ne fut pas considérable sur ces tribus isolées; ils s'efforcèrent d'y prêcher l'islamisme que les principaux de la nation adoptèrent, mais sans que cela leur donnât de pouvoir réel sur la nation.

Leur pouvoir devint encore plus précaire quand les Russes, que le traité de Kutchuk-Kanardji avait reconnus en 1774 maîtres des deux Kabardah de Kertche, obtinrent encore, en 1781, le Kouban et la Crimée. Il ne resta aux Turcs, qui s'arrogeaient le souverain pouvoir sur les Natoukhadjes, les Chapsoughes, que les ports de Soudjpuk-Kalé et d'Anapa. Dès l'an 1781, après la cession faite à la Russie des forteresses de Kertche, de Taman, les Turcs transportèrent leurs forces dans ces deux nouvelles forteresses qu'ils construisirent à cette époque (1). Un pacha qui résidait à Anapa, fut chargé de conserver, d'augmenter les relations de la Turquie avec les montagnards, et de les exciter, de les encourager de plus en plus contre la Russie; Anapa était le foyer des machinations de la Turquie. Il devint le principal ou plutôt l'unique débouché des produits de la Circassie, marché qui approvisionnait les harems de Constantinople de ces beautés si vantées et si recherchées.

(1) Anapa fut construit en 1784.

Les Russes firent tous leurs efforts pour s'emparer d'Anapa; ils sentaient bien que c'était l'un des uniques moyens de se rendre maîtres du Caucase et de le pacifier. Anapa fut pris en 1791 et en 1807. Ils gardèrent cette place jusqu'en 1812; elle fut alors rendue à la Turquie. Les circonstances si pénibles et si désastreuses pour la Russie avaient pu seules forcer Koutouzof à rendre à la Porte ce point qu'elle redemandait sans cesse; les harems étaient aux abois. On ne pouvait porter de coup plus cruel à la Russie que celui-là, et c'était la faire reculer de 20, de 50 ans dans ses projets de pacification du Caucase.

Les Turcs ont su profiter de leur temps en cherchant à reprendre leur influence sur les Tcherkesses, pour les animer contre la Russie, et pour les séparer d'une manière encore plus tranchante de cet empire en leur faisant embrasser sincérement le mahométisme.

Ils réussirent pleinement dans leurs projets, et les montagnards Natoukhaidjes, Chapsoughes, Abadzèkhes, n'en reprirent qu'avec plus d'ardeur, plus de zèle, leur ancien genre de vie de brigandage; leurs luttes continuelles contre les Tatares les avaient exercés, et les chefs qui commandaient sur la ligne voyaient de jour en jour s'accroître les difficultés pour arrêter leurs pillages et leurs incursions.

Le duc de Richelieu, gouverneur général de la Russie méridionale, fatigué de cet état de choses, voulut tenter un nouveau moyen d'attacher ces Tcherkesses à la Russie et de les soumettre, celui de les civiliser. Le duc, enthousiasmé de ce projet, l'avait présenté en 1813 à l'empereur Alexandre. — Le duc de Richelieu, comme le dit fort bien M. Gamba (1), avait reconnu parmi les montagnards tcherkesses, malgré un amour déréglé du pillage, des sentiments assez élevés, et il avait jugé que leurs incursions continuelles tenaient moins à leur esprit guerrier, et à la facilité qu'ils avaient de se retirer dans des montagnes inaccessibles, et dont eux seuls connaissaient les passages, qu'à la misère excessive qu'ils éprouvaient depuis qu'on les avait resserrés dans leur territoire, et que, par défaut de commerce intérieur, ils ne trouvaient plus le débouché du produit de leur chasse et de leurs forêts.

Le mode de civilisation que proposait M. de Scassi, Génois, premier auteur du projet, était de faire sentir à ces tribus pillardes la nécessité de l'industrie et du commerce, au lieu de la traite des esclaves; de leur donner des besoins auxquels on ne peut satisfaire que par le travail et la paix; de leur inculquer une haute idée de la supériorité de la Russie, etc.

(1) Gamba, Voyage, 2e éd., I, p. 61 et 62.

Ce projet n'avait rien que de noble, de généreux. Etait-il exécutable? Peut-être.

Mais a-t-on tenu parole au gouvernement? A-t-on exécuté ses ordres? A-t-on rempli ses vues? Bien loin de là : que de fausses mesures! quelle perte de temps! Qu'on lise attentivement la relation de M. Taitbout de Marigny, qui fut envoyé par M. de Scassi à Ghélindjik en 1818, et je n'aurai pas besoin d'expliquer les causes de tout ce désordre.

Les premières relations amicales et commerciales furent ouvertes avec Mehmet-Jendar Oglou, prince natoukhadje de Pchade, par le moyen d'une princesse de ses parentes, très belle (1), qui avait épousé le général de Buchholtz, protecteur de M. de Scassi.

Sous la protection du prince, on commença deux établissements; l'un à Pchade même, l'autre à Ghélindjik. Une petite flotille de quinze voiles fut mise sous les ordres de M. de Scassi; M. Taitbout de Marigny commandait l'un de ces bâtiments.

M. de Scassi nomma commissaires de ces deux établissements M. Tausch, aussi distingué par sa capacité que par sa prudence, et un Grec nommé Moudrof.

(1) Elle vivait encore pendant mon séjour en Crimée, et je l'ai vue souvent.

Mehmet-Jendar-Oglou, conak des Russes, protégeait, avec la plus grande bonne foi, leur commerce; il désirait ardemment contribuer à faire réussir ce projet de pacification et de civilisation. Mais la coupable négligence de M. de Scassi arrêta tous les bons effets de cette entreprise.

Depuis plus de sept ans qu'on était en relation avec les Tcherkesses, on n'avait pas fait les moindres progrès : on demeurait stationnaire, et des sommes considérables destinées à activer l'entreprise, se fondaient on ne sait où. On me trouvera sévère, étant lié avec M. de Scassi par les liens de l'hospitalité, de dévoiler ainsi la vérité; mais elle a été dite avant moi, elle importe, et la justice des nations va avant les intérêts d'un particulier.

Les années s'écoulaient et l'on ne voyait aucun résultat quelconque de ce projet. Les Tcherkesses des montagnes, fidèles à leurs habitudes antiques et toujours tels que les avaient dépeints Strabon, Intériano, etc., sans cesse passaient le Kouban, se cachaient dans les roseaux et allaient piller et ravager les villages du territoire russe.

Deux circonstances graves vinrent encore prouver bien mieux la vanité des espérances qu'on s'était faites, et servirent à désillusionner la Russie.

On venait de mettre le siège devant Anapa en

1829, et le prince Mentchikof commandait l'expédition; M. de Scassi fit tout au monde pour en arrêter la poursuite, prétendant que c'était manquer de bonne foi et de politique envers les Tcherkesses, si près de se soumettre à la Russie. — Mentchikof lui prouva que cinq mille Tcherkesses servaient parmi les Turcs, et lui ferma la bouche; ce fut le commencement de leur inimitié.

La seconde affaire qui perdit M. de Scassi, ce fut lorsqu'il s'avisa de faire mettre en jugement un général qui venait de battre trois mille Tcherkesses et d'en noyer dix-sept cents dans le Kouban, à Kolaus, lorsqu'ils venaient de piller les villages russes... M. de Scassi eut le front de les défendre, et de prétendre qu'ils étaient du nombre des Tcherkesses paisibles et fidèles. La chose parut trop ridicule.

Le gouvernement ouvrit les yeux : le prince Mentchikof surtout en voulait à M. de Scassi, qui fut enfin mis en jugement, et trop heureux d'obtenir grace......

Le gouvernement abandonna ses idées si misérablement exécutées, pour se porter entièrement vers des moyens de rigueur et de représailles. On voulut, coûte que coûte, soumettre les Tcherkesses et arrêter leurs brigandages par force, puisqu'on ne pouvait pas les y engager de bonne grace.

Reprendre les idées de M. de Scassi n'était plus faisable ; on avait irrité les Tcherkesses par de fausses mesures; on avait donné le temps aux Turcs de reprendre leur prépondérance : le moment propice était passé, la terreur qu'avait inspiré la peste apportée par les Turcs, et qui avait diminué de deux tiers la population du pays, était en partie oubliée.

Un peuple comme les Tcherkesses, chez lesquels le brigandage est de première nécessité et même une vertu, s'étonne de ce qu'on lui en fait un crime et de ce que l'on veut le priver de sa liberté pour cela : il s'en offense, et plus il est brave, plus il fait d'efforts pour repousser l'ennemi injuste qui veut lui ôter sa liberté et le droit de brigandage qu'il s'est arrogé.

Mais avant de poursuivre les expéditions des Russes, je vais faire un tableau de l'état actuel de la Circassie, de ses habitants, de leurs mœurs et de leur politique.

Les races tcherkesses, c'est-à-dire les nations du Caucase qui se touchent de près par les affinités d'une langue commune, sont les Tcherkesses proprement dits ou Adighes, les Kabardiens, les Abadzes et les Abkhases.

La langue que parlent ces quatre grandes branches a plus ou moins d'affinité ; on y retrouve des racines et des formes communes : toutes se rapprochent plus du finois que de tout autre

système de langue; mais c'est surtout avec le Vogoule et l'Ostiake de Sibérie que cette ressemblance est plus marquée.

Le kabardien ne diffère que fort peu du tcherkesse proprement dit; il n'en est pas de même des deux autres dialectes qui ont beaucoup de ressemblance entre eux, mais qui diffèrent considérablement des deux autres, et même à un point que ce n'est qu'après une profonde étude qu'on peut parvenir à se convaincre qu'ils appartiennent à la même souche (1).

Nulle langue ne m'a paru plus difficile à prononcer et à écrire que le tcherkesse. Rien n'est variable comme les voyelles et les diphtongues qui subissent une foule de modifications et d'accentuations difficiles à saisir pour une oreille européenne. Le son de la voyelle est tantôt court, tantôt long; il est dur, sec, doux, grasseyé; il est creux, aspiré, et chacune de ces modifications peut changer le sens d'un mot. Je trouverais dans cette forme de langage quelque chose d'approchant avec ce qu'on m'a dit du chinois. Aucun gosier européen ne peut rendre le son de quelques lettres gutturales et palatales, qui s'expriment par des inflexions et des claquements tout particuliers.

(1) Voyez les vocabulaires de Guldenstädt, de Klaproth, de Taitbout de Marigny.

La Russie est en possession de la majeure partie des Kabardahs ; ce n'est plus sur cette partie de la Circassie que se portent ses regards. Ce pays, soumis déja depuis long-temps, a pris depuis peu un élan remarquable, et l'on est étonné des nouvelles colonies qui se forment chaque jour (1).

Je traiterai aussi en son lieu des Abkhazes et des Abadzes, leurs voisins.

C'est aux Tcherkesses proprement dits que se rattachera le tableau que je vais tâcher de faire d'après le peu que j'ai vu et que j'ai appris et d'après ce que d'autres ont écrit avant moi.

Les Tcherkesses proprement dits ont été petit à petit repoussés et renfermés dans l'angle resserré entre la Mer-Noire d'un côté et le Kouban de l'autre. Logés sur l'éperon du Caucase qui vient mourir aux bouches du Kouban et que bordent étroitemement 280 verst (70 lieues de France) de côtes, leurs tribus ne remontent pas plus haut qu'aux premières cimes de la haute chaine. Le premier groupe, l'Ochetène, qui se présente de ce côté-là au-dessus de Gagra, est la limite de leurs tribus contre celles des Abkhazes et de Abadzes ; plus au nord, la Laba les sépare des Tatares Nogais.

(1) Ce sont principalement les Tcherkesses des Kabardahs qu'ont en vue, dans leurs descriptions, Pallas, Guldenstädt, Stählin, Nachrichten von Tchirkassien, dans le Büschings magazin, VI Theil, p. 451.

On en compte quinze principales, dont la première, en commençant près d'Anapa, est celle des Chégaki ou maritimes (1) ; leur frontière va jusqu'auprès de Soudjouk-Kalé où la petite rivière de Chapsine les sépare de la seconde tribu, les Natoukhadjes, ou villages des Natou (2) ; le long de la côte, ils s'étendent jusqu'à Pchade et touchent au nord au Kouban.

Au-delà de Pchade et de l'Abyn, commence la troisième et principale tribu tcherkesse, celle des Chapsoughes (3), qui occupe 95 verst (24 lieues de France) depuis Pchade à l'aoule de Mamaï; sa frontière, le long du Kouban, est plus rétrécie.

Le long de la mer viennent après eux les Oubikh (4), qui de Mamaï ne s'étendent que jusqu'au village de Fagourka, et ne remontent que jusqu'au faîte de la chaîne de montagnes, sans redescendre sur l'autre revers.

Les Sacha (5) plus loin habitent sur le cap Zenghi jusqu'à la Kamouïchelar.

(1) *Szeghakeh*, Khatof; *Chahhakei*, Peyssonnel, du Commerce de la Mer-Noire, II, 318. *Skhegakeh*, Klapr.

(2) *Natoukhaszsy* ou *Neczkwadja*, Khatof. *Netoukhatche*, Peyss., id. *Khadje* ou *Khwadje*, signifie village, district en tcherkesse.

(3) *Szapsoughi*, Khatof; *Chapsik*, Peyss., id. *Schapsich*, Güld. Beschr. der Kauk. Länd, éd. Klap., 133. *Chapchikh*, Klapr.

(4) *Oubouch*, Güld., 133. *Onbech*, Peyss., id.

(5) *Sakhi*, Güld., 133. *Chacha*, Peyss., id.

Les Ardona sont la dernière tribu tcherkesse au S. E. le long de la mer; Gagra est la frontière qui les sépare des Abkhazes.

Ces deux tribus ne passent pas non plus la ligne de faîte de la chaîne de montagnes.

Tout le revers de cette chaîne est habité par une septième tribu, celle des Albédzekh (1), vrais montagnards qui se sont logés entre ses contreforts sans descendre jusqu'à la plaine. Ils possèdent une bande de 130 verst (33 lieues de France) de pays.

8° Les Ezéroukouaï (2), petite tribu, les sépare à l'est des Abadzes.

La plaine et le pays bas, le long du Kouban, depuis les Chapsoughes jusqu'à l'Ouroup sont le partage de sept autres tribus.

9° Les Khamichii.

10° Les Gatikoï (3).

11° Les Tchertchénéghi.

12° Les Kémiourgoï ou Témiourgoï (4).

13° Les Adémi (5).

(1) *Abezache*, Peyss., id. *Abazekh*, Klapr.

(2) *Kichékéné-Egherkouaï*, Peyss., id. *Egérokoï*, Klap.

(3) *Hattikwähé*, Klapr.; chez les Russes, *Hattoukaï*. *Khatoukaï*, Khatof; *Hadjoukaï*, Peyss., id.

(4) *Kémir-Kéuï*, Peyss., id. *Kémourkwähé*, Klapr. *Témirgoï*, en tatare, id.

(5) Ce sont les Adem-Dhat de Massoudi, Magasin asiatique de Klaproth, p. 290.

14° Les Mokhoches (1).

15° Les Bezléni (2).

Voici un tableau approximatif de la population de la Circassie, dans laquelle je ne fais pas entrer les Kabardah, l'Abadsa et l'Abkhasie.

Tribu des Chégaki	20,000 hab.
— des Natoukhadjes	60,000
— des Chapsoughes	200,000
— des Oubikh, Sacha, Ardona	19,000
— des Albédzekh	160,000
— des Ezéroukouaï	10,000
— des Khamichii	10,000
— des Gatikoï	2,000
— des Tchertchénéghi	10,000
— des Témiourgoï, Adémi	25,000
— des Mokhoches	3,350
— des Bezléni	7,500
	526,850 hab.

Je ne donne ce tableau que comme approximatif; il est tiré de ce qui a été publié par Pallas et Klaproth, dans le Journal militaire de France, t. 23, mai 1837, p. 154 et seq.; dans la Gazette d'Augsbourg, 11 nov. 1837, p. 2225, etc. Du reste, on n'a aucune donnée certaine pour

(1) *Mouchosti*, Peyss., id. *Moukhosz*, Khat. *Moukhoct*, Klapr.

(2) *Besteneï*, Peyss., id. *Bezlenié*, Klapr.

calculer la population de cette partie de la Circassie.

Peyssonnel dit que les tribus abazes et tcherkesses proprement dits, de son temps pouvaient mettre 100,000 hommes et plus sur pied, ce qui ferait une population de 700,000 ames environ.

Les peuplades du Caucase, en général, sont un exemple rare de la constance que mettent certaines nations à conserver leurs anciennes mœurs ; ce qui se faisait mille ans avant Jésus-Christ, ce qui se faisait du temps de Strabon se fait encore aujourd'hui. Plus on pénètre dans l'intérieur des vallées, moins exposées à l'influence des révolutions étrangères, plus on y rencontre les usages antiques, les vieilles coutumes; souvent on se croit aux temps homériques en visitant les descendants des Colches géorgiens aux sources du Phase et de l'Engour. Mais aucune de ces races primitives n'est restée plus fidèle à ses antiques mœurs que celle des Tcherkesses.

On se représente ordinairement les Tcherkesses comme un ramassis de brigands et d'hommes sauvages sans foi ni loi ; on se trompe. L'état actuel de la Circassie nous donne une idée de la civilisation de la Germanie et de la France sous ses premiers rois. C'est un modèle de l'aristocratie féodale, chevaleresque, du moyen-

âge, c'est l'aristocratie héroïque de la Grèce antique.

La constitution est purement féodale : l'esprit des castes est aussi sévère que naguère en France, en Allemagne. Les princes, les anciens nobles, les affranchis, les serfs, les esclaves, forment cinq classes bien tranchées (1).

Le titre de prince, pcheh, pchi en tcherkesse, ne s'acquiert plus que par la naissance. Aussi les princes sont-ils très sévères dans leurs alliances pour se conserver une généalogie sans tache. Ils ne se marient qu'entre eux, et tiennent à grand déshonneur une mésaillance. Leur puissance dépend du nombre de vassaux, de parents et d'alliés qu'ils peuvent mettre sous les armes (2). Leurs filles, à défaut de fils, transmettent quelquefois la principauté à ceux qu'elles épousent, mais elle est inférieure à celle acquise par les exploits militaires.

La seconde classe est celle des nobles, *work*, dont quelques-uns deviennent très puissants en s'alliant à des familles nombreuses. Ils

(1) Le système féodal est aussi antique que l'histoire dans les régions caucasiennes, et dans l'Arménie on le retrouve à toutes les époques : il faisait aussi partie de la constitution des nations Sarmates. Voyez Lebeau, Histoire du Bas-Empire, éd. de St-Martin, II, 248.

(2) On y reconnaît toujours les Skeptoukhes, ou porte-sceptre d'Homère et de Strabon.

sont les écuyers des princes, les servent à table.

La classe des affranchis comprenait les serfs qui avaient obtenu la liberté pour quelques services rendus, ou qui, ayant été vendus comme esclaves, revenaient dans leur patrie avec une petite fortune, avec laquelle ils faisaient l'acquisition d'un domaine. La liberté passait à leur descendance, et ils jouissaient des mêmes droits que les nobles.

La quatrième classe, celle des vassaux ou serfs, semblables à ceux qui existaient en Europe lors de la féodalité, vivent, de père en fils, sous la dépendance d'un prince ou d'un noble dont ils labourent le champ en temps de paix, et qu'ils défendent en temps de guerre. Chacun d'eux possède un terrain et des bestiaux sur lesquels le seigneur n'a aucun droit; il n'en a point non plus sur le vassal lui-même ni sur sa famille qui, sur des motifs de mécontentement, est libre d'aller s'établir ailleurs. Ce n'est qu'à titre de punition et après un jugement qu'un seigneur peut les vendre, et dans ce cas l'affaire doit être jugée par une assemblée.

Ces quatre classes diffèrent peu entre elles pour l'habillement et la vie domestique; la plus parfaite égalité même règne parmi eux, tant l'influence du prince et des nobles sur leurs vassaux est peu sensible; c'est une influence de confiance, de persuasion patriarcale; toute

l'autorité est réglée par les anciens usages.

La cinquième classe est celle des esclaves, *tcho'hhotl.* Tout étranger qui s'aventure dans ces pays-là, et qui ne peut nommer son conak ou son hôte, peut compter d'être fait esclave; les princes et les nobles en augmentent journellement le nombre dans leurs courses sur le territoire russe, et c'est un objet de richesse pour le propriétaire qui les vend aux Turcs, ou qui les garde pour augmenter le nombre de ses vassaux et les marie.

Tous les princes sont égaux entre eux, de même que les nobles. Dans toute cette vaste population opposée à la Russie, et qui, comme je viens de le dire, peut mettre près de 100,000 hommes sous les armes, aucune tête influente ne peut régulariser une coalition, un plan général d'attaque et de défense; chaque prince, chaque noble, même chaque affranchi est son maître et n'obéit qu'à lui-même. Des milliers d'intérêts divisent donc ce peuple en une multitude de tribus, de familles indépendantes, jalouses les unes des autres, jalouses de leur liberté, et souvent séparées pour toujours par la terrible loi du sang, la loi de la vengeance que perpétue pendant des siècles la haine entre les tribus et les familles.

Cet esprit d'indépendance et de défiance se remarque dans leurs mœurs, dans leurs habitations, dans leur législation.

La Circassie, comme du temps d'Intériano, n'a ni villes, ni bourgs, ni villages proprement dits. Le pays paraît très boisé au premier abord. Chaque Tcherkesse voulant vivre isolé et dans son domaine, se choisit, loin de son voisin, une demeure qu'il a soin de placer au milieu de quelques beaux arbres si fréquents dans ce pays, et à la portée d'un bois où sa famille puisse se réfugier en cas d'attaque.

La maison est en bois ou en clayonnage, récrépi de terre glaise; le toit est fait de planches recouvertes de paille, assujéties avec des perches: ces habitations ressemblent toutes du plus ou du moins à celles que j'ai décrites plus haut. Les seuls ornements des parois des chambres des princes sont des armes de tous genres, des cottes-de-mailles, des arcs, des flèches, etc., suspendus, comme dans la chambre d'Ulysse, à des clous. La puissance du prince se dénote aussi par le nombre de ses maisons; car le prince, sa famille, ses écuyers et vassaux, ses hôtes en ont chacun une séparée où ils donnent ou reçoivent l'hospitalité. La faible haie morte qui entoure cette économie est la seule défense contre toute attaque.

Le Tcherkesse défriche le terrain qui entoure sa demeure pour y semer du millet ou du froment, ayant bien soin de conserver une guirlande d'arbres autour de son champ pour le défendre

et pour lui procurer l'humidité nécessaire sous ces climats. Il laisse même çà et là au milieu de ses champs les plus beaux arbres isolés. Aussi, vues de la mer, rien de plus pittoresque que ces pentes de vallées boisées, dans lesquelles s'encadrent tous ces champs de diverses nuances de verdure. On ne voit que rarement les maisons cachées sous le feuillage.

Un certain nombre de ces habitations, disséminées au long et au large, dépendantes du même prince, ou réunies par les mêmes intérêts, par quelques circonstances locales, prend un nom, qui est le plus souvent celui de la rivière qui coule dans le voisinage.

Une habitation s'appelle *ounéh;* je me suis informé si les Natoukhadjes avaient un autre terme pour exprimer un hameau, un village; il paraît que non, et qu'ils se servent aussi du mot de *ounah* pour village. C'est le *aoule* du nord du Caucase, expression qui vient des Tatares et qui s'emploie aussi comme collectif pour désigner plusieurs habitations réunies. C'est enfin le *gau* des anciens Germains, le *kau* des Ossètes d'aujourd'hui. Dans les plaines du Kouban, dans les Kabardahs et chez une partie des Tcherkesses des montagnes, on se sert aussi du terme de *koudjé*, *kwadjé* (en tatare *kabak*), pour désigner quarante à cinquante habitations disposées en cercle.

Je ne connais rien qui ressemble mieux à cette économie tcherkesse que celle des Lettes, en Courlande, race moitié Slave Vende, ou Lithuanienne, moitié Finoise, qui a reçu les premiers éléments de sa civilisation des fameux Coures finois, qui maîtrisaient la Baltique dans les dixième, onzième et douzième siècles.

Devoirs du serf.

Le serf travaille au champ de son prince, et est obligé, par les anciennes coutumes, à certaines redevances; j'ignore si elles sont aussi considérables que dans les Kabardahs, où chaque serf est obligé de payer quatorze sacs de millet par paire de bœufs qu'il emploie.

Le principal devoir du serf est d'accompagner son seigneur et de le défendre.

Noble Tcherkesse.

L'éducation fait du noble tcherkesse un chef de brigands, un guérillas. La gloire des Natoukhadjes, des Chapsoughes et des Abedzekhs, est de revenir d'une expédition chargés de butin et de prisonniers ; c'est leur seul talent, leur seule étude, prince ou vassal. Dès qu'une expédition est résolue, soit contre les Russes, soit contre les Tcherkesses, avec lesquels on est en inimitié, l'assemblée, qui s'est réunie à ce sujet, se choisit un chef, qui l'est seulement pour le temps qu'elle

dure ; ce choix est libre et retombe sur le plus hardi, sur le prince ou sur le noble qui a le mieux su se faire un parti.

Tout, dans les mœurs du prince ou du noble tcherkesse, se ressent de ce goût déréglé d'aventures et de pillage, mœurs, occupation, sentiments, éducation. L'orgueil de la noblesse n'est poussé nulle part plus loin, et la plus grande honte repose sur une mésaillance.

Mariage.

Marié comme à Lacédémone, il n'ose être vu auprès de sa femme; il ne peut la visiter qu'à la dérobée, et c'est une grande impolitesse qu'oser lui en parler ou lui en demander des nouvelles. L'âge seul peut apporter quelque adoucissement à ce cérémonial.

Education.

L'usage des princes est de confier leurs fils en bas âge à des vassaux qui les emportent chez eux, les dressent à tous les exercices du corps, à monter à cheval, à se servir de ruse dans une expédition périlleuse ; c'est Pélée confiant Achille au Centaure Chiron. On voit que c'est encore à présent comme du temps d'Intériano (1). Ce

(1) Reineggs donne des détails fort curieux sur la manière dont se faisait cette espèce d'enlèvement, et des soins minutieux que l'atalik, aidé de sept témoins, prenait pour

système d'éducation existe aussi chez les Abkhazes et chez une partie des Géorgiens. Les parents ne paient au gouverneur, *atalik* en turc, ni sa peine, ni l'entretien de l'enfant; mais lorsque l'élève est parvenu à l'adolescence, il donne à son atalik la meilleure part du butin qu'il peut faire dans les pillages ou à la guerre, tant qu'il reste chez lui. Le gouverneur apprend aussi à son élève le grand art de l'éloquence et du raisonnement, afin qu'il puisse briller dans les assemblées ou diétines improvisées où se traitent les intérêts de la nation.

C'est aussi lui qui se charge souvent de marier son élève; dès qu'il a trouvé la personne qui lui convient, il l'enlève aidé de ses amis, et paie ensuite en se cotisant avec eux le kalim ou la dot que l'on doit remettre aux parents comme prix de la fille; ce kalim, qui est réglé à l'amiable, consiste en fusils, sabres, bœufs, chevaux, etc. (1). Mais le gouverneur répond sur sa tête d'une

pouvoir constater l'idendité de l'enfant qu'il recevait, avec l'adolescent qui rentrait dans la maison paternelle. V. I, 251.

(1) Cet usage appartient aussi aux temps héroïques de la Grèce : Agamemnon voulant donner l'une de ses filles à Achille pour l'apaiser après l'enlèvement de Briséis, dit : « Que loin d'exiger de lui les dons accoutumés, il dotera sa fille d'immenses richesses. » *Iliade*, ch. IX, p. 151, trad. de Bitaubé.

mésaillance qu'il pourrait faire pour son élève.

L'époux qui ne trouve pas pure la femme qu'il a épousée a le droit de la renvoyer, en gardant le kalim, à ses parents qui la tuent ou la vendent.

Le père ne revoit son fils en général que quand il est marié ; c'est alors l'époque de sa rentrée dans la maison paternelle ; elle est célébrée par une grande fête, où tous les parents sont invités, et après laquelle l'atalik s'en retourne chargé de présents, et jouissant dans la famille de son élève d'un degré de parenté que rien ne peut détruire : quand il est serf, on l'élève au rang des nobles. D'ailleurs celui-ci lui conserve un attachement inviolable, qu'il est facile de concevoir par la froideur qui doit exister entre un père et un fils qui ont appris à se connaître si tard.

Les filles des princes de la Kabardah sont aussi élevées comme les fils, et sont remises à des gouverneurs, qui leur font apprendre les ouvrages du sexe et les marient, en ayant soin de choisir un époux d'un rang sortable ; car ils en répondent aussi sur leur tête ; je ne sais si cette éducation des filles est de même répandue chez les peuplades du bord de la mer.

Le Tcherkesse de la côte est assez grand ; il a la taille élégante et bien prise et il cherche sans cesse à augmenter ce genre de beauté en se serrant la taille avec une ceinture de peau. Sa démarche est gracieuse et légère ; il a la tête

ovale; comme les Mahométans, il se rase les cheveux; il porte des moustaches et laisse croître sa barbe noire peu épaisse. Ses yeux sont aussi noirs et enfoncés; son nez, sans être long, est mince et assez bien formé. L'os de sa mâchoire est long et bien prononcé (1).

Les cheveux châtains et la barbe de cette couleur ne sont pas rares aussi.

Il est bon cavalier, bon piéton; son costume actuel est encore le pantalon serré et le surtout des anciennes races germaniques et le sermédje des Lithuaniens de nos jours; c'est le costume qu'on voit sur les monuments de l'ancienne Panticapée (2).

Ils mettent sous le surtout une chemise en toile peinte, en soie ou en cotonade, qu'ils ne quittent que quand elle tombe en lambeaux. Le pantalon de drap couleur feuille morte ou de toile est attaché sous la chemise, comme chez les Russes; les canons serrent les mollets en faisant des plis sous le genou. Le bout des pantalons entre dans des chaussons de drap brun, sur lesquels sont passés des souliers faits d'une seule pièce, qui dessinent la forme du pied; ils

(1) M. Edwards croit reconnaître, dans les figures tcherkesses, les mêmes traits que dans les figures représentées sur les monuments de Panticapée.

(2) Voyez 4e série, pl. 24, fig. 1, et pl. 17 même série.

sont recousus en dessus par le milieu, et munis sur le coude-pied, au lieu d'empeigne, d'un petit gousset de deux morceaux de cuir brut.

Le *surtout*, ou *tchok* ou *tsich*, serre la taille; il n'a point de collet : c'est exactement la coupe et la forme de l'habit que porte ce Scythe ou Sarmate en terre cuite que j'ai dessiné 4ᵉ série, pl. 24, ou ceux de la pl. 17, fig. 1. Des deux côtés sur la poitrine sont deux petites poches, ou le plus souvent deux rangs de petites boîtes ou étuis à cartouches en bois, roseau, os ou métal. Chez les plus riches, les couvercles de ces étuis sont assujétis sur les épaules par des chaînettes en argent.

Le Tcherkesse ne fait consister sa richesse que dans ses armes et dans ses chevaux. Ce Tcherkesse qui a à peine de quoi se vêtir et une hutte pour se couvrir, possèdera un fusil de plusieurs centaines de roubles de valeur, des sabres, des kindjals et poignards en conséquence. Il s'en pare dès qu'il sort de chez lui. Son sabre ou *tchacheka* pend à la turque à son côté, la poignée dans le foureau jusqu'au bec recourbé qui est ordinairement en argent. Il porte en bandoulière son fusil enveloppé d'un étui de feutre noir, tenant par deux anneaux en cuir rouge à la bandoulière. Il passe son poignard ou *kindjal* à sa ceinture à laquelle pend en outre un briquet tournevis, une petite bourse en peau où est son

amadou et sa pierre à fusil, un couteau dans un étui ou *pétchak* de Baktchésérai , un bourse à tabac et enfin une petite boîte joliment travaillée en argent sulfuré, où il met la graisse dont il oint ses balles pour les faire mieux glisser. Il porte à la main la petite fourchette composée de deux baguettes légères sur laquelle il appuie son fusil pour tirer.

Telle est l'armure de presque tous les peuples du Caucase; les cottes-de-mailles, les casques en acier, les brassards et les gantelets du même métal (1), si fréquents jadis dans les Kabardahs, sont très rares parmi les tribus tcherkesses de l'ouest. Le Tcherkesse, pour bonnet, porte une espèce de calotte qu'il nomme *păkho*, bordée d'une large bande de pelisse à longs poils qui lui pendent sur le front. Le bonnet phrygien tel qu'on le trouve représenté avec son capuchon et ses deux bouts pendants, plus ou moins longs, dans les monuments et sur les vases étrusques de l'antique Panticapée, s'est conservé principalement chez les Oubboukhes, les Sakhas, les Abkhazes. Les Turcs l'appellent *bachelik*, les Abkhazes *ghétaph*. On a vu une tribu des Ogores, distinguée par le sobriquet de Tchornykalpak, bonnet noir, parce qu'ils portaient ce bachelik

(1) Voy. Pallas, Voyage dans le midi de la Russie, atlas. Voy. aussi mon atlas, 3e série, pl. 26.

de couleur noire. Les Lithuaniens l'ont porté jusqu'à nos jours, mais sans bouts pendants et tel exactement qu'il est représenté 4ᵉ série, pl. 24, fig. 1 (1).

Pour compléter le costume tcherkesse, j'ajouterai le manteau de feutre qu'il porte en voyage, et qui n'est rien autre que la chlamyde des anciens. Son nom tcherkesse est *djako;* il est aussi d'usage chez toutes les peuplades caucasiennes et arméniennes sous les noms de *bourca*, *japoundji*, etc.

Habillement et portrait des femmes.

Les femmes tcherkesses rivalisent en beauté avec les Géorgiennes, sans qu'on puisse se décider pour les unes ou pour les autres. Taitbout, qui a mieux vu que moi les premières, dit que leur tête est allongée, et que leurs traits sont communément grands et réguliers (2); leurs yeux, la plupart noirs, sont brillants et bien fendus, et elles les regardent comme une de leurs plus puissantes armes. Les sourcils sont bien marqués ; elles ont le teint olivâtre.

Les jeunes filles portent de très bonne heure,

(1) Gamba, Voy. I, 91, dit que le bachelik est en usage parmi tous les matelots de la Méditerranée, et surtout parmi les Grecs de l'Archipel.

(2) Pallas fait le même portrait, I, p. 433.

dès l'âge de dix à douze ans, un corset ou large ceinture en cuir, cousu sur la peau; les filles nobles l'attachent avec des agrafes d'argent. Ce corset leur serre tellement la taille, qu'il n'y a pas de femmes qui l'aient plus mince; il comprime aussi le buste de façon à en empêcher tout le développement. Les jeunes tcherkesses non mariées ont toutes la poitrine (gorge) plate et frappent sous ce rapport. Ce n'est que le jour de leur mariage que leur époux a le droit de découdre leur corset avec la pointe de son poignard. Pour conserver cette taille svelte qui est un apanage de la beauté chez les Tcherkesses, on nourrit très mal les jeunes filles; on ne leur donne que du lait, des gateaux, de la pâte de millet.

Si les femmes doivent avoir la taille mince au-dessus des hanches, il faut que le bas du corps soit gros, le ventre saillant, ce qui nous paraîtrait une difformité.

Elles laissent pendre, comme les Tatares, leurs cheveux liés en tresses; leur costume consiste en une chemise qu'elles nouent avec un cordon, et en larges pantalons, que ne masque pas la robe de dessus, ou antéri, agrafée par la ceinture.

Les jeunes filles ne prennent le costume des femmes mariées qu'après leurs premières couches; elles commencent alors à se couvrir la tête d'un linge blanc, qui, serré sans plis sur le front, s'attache sous le menton.

M. Taitbout de Marigny ne fait pas l'éloge de leur démarche qui lui a paru lente et nonchalante; mais ici je crois que nous ne jugerions que par des exceptions. Il leur a trouvé de l'esprit; leur imagination est vive, susceptible de grandes passions; aimant la gloire et s'enorgueillissant de celle que leurs maris acquièrent dans les combats.

Les jeunes filles apprennent chez leurs ataliks à broder, à tisser des galons, à coudre des robes, à tresser des corbeilles, des nattes de paille et autres ouvrages agréables de leur sexe. Elles ne sont point séquestrées comme dans l'orient; elles participent au contraire aux mêmes divertissements que les jeunes garçons; elles ne sont ni gênées, ni timides; elles servent les étrangers qui arrivent chez leurs parents.

Leurs danses ne diffèrent guère de celles de toutes les peuplades caucasiennes; les danseurs s'étudient à faire toutes sortes de pas et d'entrechats, comme les Cosaques qui tiennent peut-être leur danse favorite des Tcherkesses. Leur musique est un violon à trois cordes, un flageolet et un tambour de basque, comme chez les Tatares Nogaïs; ce qui ne forme pas une harmonie des plus agréables.

Les Tcherkesses ont aussi des troubadours ou romanciers, *kikoakoa*, respectés de tous les partis et même des voleurs. Leur instrument est

une guitare à deux ou trois cordes ; ils n'ont qu'à le montrer pour passer librement partout. Leurs chansons ne sont point rimées ; elles conservent certaines époques de leur histoire et les anciennes traditions, comme chez les bardes des Francs et des Celtes, et chez ceux de l'antique Irlande.

Le Tcherkesse, de quelque classe qu'il soit, est paresseux et se livre le moins qu'il peut à un travail un peu pénible ; il préfère courir le hasard des brigandages à se livrer à une occupation qui lui donne du pain : c'est surtout le cas chez les Natoukhadjes, chez les Chapsoughes, chez les Ouboukhs et chez toutes ces tribus montagnardes peu favorisées par le sol. Là, le paysan laisse aux femmes presque tous les soins du ménage ; elles vont même labourer la terre en la piochant ; car ils n'ont point de charrue. Alors ces laborieuses ménagères quittent même leurs pantalons pour ne pas les déchirer et restent en chemise.

On voit que la femme, comme chez tous les peuples qui mettent leur gloire dans le pillage, est très subordonnée à l'homme, et sa servante plus que sa compagne.

J'ai dit qu'on achète ici sa femme en payant une forte dot qui va jusqu'à plusieurs milliers de francs ; de cet usage à celui de vendre sa fille ou sa nièce à un étranger, il n'y a qu'un pas.

De tout temps l'ancienne Zykhie, aujourd'hui

la côte de la Circassie, et l'Abkhasie ont été un marché d'esclaves; voilà plusieurs milliers d'années que cela dure; on peut dire que des millions d'habitants ont été ainsi vendus et transportés dans d'autres contrées. Si j'étais plus hardi à décider des voies de Dieu, je dirais que la Providence a voulu recréer, renouveler d'autres races dégradées en les mêlant avec la belle race tcherkesse; mais nous appartient-il de mesurer ainsi l'intelligence suprême.

Strabon, Procope, Intériano et tous les auteurs modernes, parlent de ce commerce d'esclaves. C'est devenu un besoin chez ces peuples que ce trafic; mais il a certaines bornes que le Tcherkesse ne dépasse pas.

Jamais un prince ni un noble ne vend sa fille ou son fils, à moins que l'un ou l'autre ne lui aient donné de graves sujets de colère : un père cependant à ce droit sur ses enfants; mais ce ne sont que les pauvres gens qui en font usage, pressés souvent par la misère ou endurcis par le brigandage. Une jeune fille ne regarde pas toujours cet acte barbare d'un père sous ce point de vue; quand elle est jolie, elle espère pouvoir occuper une place dans un harem en Turquie; avec ces idées romanesques, elle se tranquillise; telle et telle autre qui a été vendue comme elle, a reçu sa liberté et est revenue dans son pays avec une petite fortune, et ses récits

des brillants intérieurs d'un harem la consolent.

Un frère a aussi le droit de vendre sa sœur quand ils n'ont plus de parents; un mari vend de même sa femme devenue coupable d'adultère.

Mais un Tcherkesse ne vend pas un autre Tcherkesse; il craint la loi du sang, de la vengeance qui serait aussi sévère pour lui que pour un meurtre : j'ai même dit qu'un prince ne pouvait pas vendre son serf, à moins que comme punition de sa félonie, et sur un jugement porté par une assemblée nationale.

Un Tcherkesse n'a ce droit que sur son esclave et son prisonnier : mais il ne les vend pas toujours. On aime les Russes, parce qu'on remarque qu'ils sont industrieux, laborieux; aussi un Tcherkesse, qui sait fort bien apprécier ces qualités-là, n'est point cruel envers eux, dès qu'il remarque leur bonne volonté; au contraire dans son propre intérêt, il traite son prisonnier avec douceur, se prive même de ses habits pour les lui donner, afin de l'engager à rester, surtout il cherche à le marier, supposant qu'une femme et des enfants le retiendront bien plus facilement que tout autre lien; il a encore un autre but dans ces mariages : comme les enfants qui en naissent sont aussi ses esclaves, c'est une richesse pour lui dont il peut disposer, et il le fait sans scrupule; car le sort de ces enfants de prisonniers, dès qu'ils sont beaux, bien faits, est d'être enlevés

par leur maître qui les fait élever ailleurs, pour les vendre ensuite aux Turcs, et ces pauvres malheureux sont le fond principal de ce commerce. Nous retrouverons plus bas cet usage barbare répandu aussi chez les Abkhazes; les Mingréliens et les Gouriéliens le feraient bien encore si la Russie n'y avait mis bon ordre par ses mesures sévères.

Une chose à laquelle les Tcherkesses veillent sévèrement, c'est à ce que leurs esclaves et leurs prisonniers n'aient jamais d'armes.

Législation.

Les lois de la chevalerie tcherkesse, comme l'appelle Pallas (1), se basent sur trois principes fondamentaux: l'exercice de l'hospitalité, le respect pour les vieillards et le droit de la vengeance.

J'ai déja rapporté ce que Intériano disait de cette hospitalité tcherkesse de son temps, au commencement du 16e siècle; rien n'a changé depuis lors et l'inviolabilité de l'hospitalité est toujours la même; l'hôte défend son hôte au péril de ses jours et de ceux des siens; il ne le laisse pas partir sans lui donner une escorte à cheval, ni sans le confier à ses alliés; et le meurtre de la personne à qui l'on a donné l'hospitalité

(1) Pallas, Voyage dans les contrées mérid., etc., I, 440.

se venge avec autant de fureur que la mort d'un proche parent (1). L'étranger qui se met sous la protection d'une femme, ou qui peut effleurer son sein du bout des lèvres, est à l'instant garanti comme un frère, fût-il un ennemi de la famille et même le meurtrier d'un parent.

Cette singulière adoption, rapportée par Pallas, est encore consacrée chez les Natoukhadjes, comme le raconte M. Taitbout de Marigny, et comme M. Tausch me l'a confirmé.

Le respect pour les vieillards, ou enfin pour toute personne plus âgée que nous, est tel que quand elle entre, il est d'obligation de se lever, cette personne fût-elle même d'une classe inférieure à la nôtre. Cela se pratique chez les hommes comme chez les femmes, et l'on ne peut s'asseoir que quand la personne pour laquelle on s'est levé l'a ordonné par le mot *tizé*, assieds-toi. Les Tcherkesses n'y manquent jamais, et même en famille il sont fidèles observateurs de cet usage incommode.

Loi du sang.

On sait ce que c'est que la loi du sang, notre

(1) Cette hospitalité des Tcherkesses est celle des temps héroïques de la Grèce; lisez Diomède rencontrant Glaucus pendant le combat devant Troie, et lui expliquant comment les liens sacrés de l'hospitalité les unissent. *Iliade*, chant VI, p. 107.

talion ; mais nulle part cette loi de représaille ne s'accomplit avec plus de fureur, plus de sévérité que chez les Tcherkesses et chez tous les peuples du Caucase. Tout sang répandu doit être vengé; le plus proche parent hérite en naissant de l'obligation d'exterminer tôt ou tard l'auteur d'un attentat commis contre son parent ; l'hôte doit venger l'hôte, soit à force ouverte, soit par ruse, sous peine d'être chassé comme un lâche. Ces haines qui se transmettent de génération en génération, deviennent quelqufois la part de toute une tribu, de toute une caste;.... et si pendant cette lutte de vengeance, le coupable venait à mourir, la vengeance n'en serait pas pour cela accomplie, elle retombe sur le plus proche parent du mort, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle soit enfin assouvie, ou qu'on ait racheté le sang par une somme fixée par des arbitres, ou qu'on se soit arrangé par un mariage.

C'est à ces affreux principes qu'il faut attribuer cet état de guerre continuel, de crainte, de méfiance qui règne sans cesse entre les tribus et les familles tcherkesses. Personne ne sort qu'armé. Les princes et les nobles sont les plus terribles dans ces cas de vengeance ; car ils n'acceptent jamais le *thlil ouassa*, ou prix du sang (1); il leur faut toujours du sang pour du sang.

(1) Cruel ! il n'est pas rare qu'un homme accepte le

Ce principe anti-chrétien de vengeance, au premier coup d'œil, contraste étrangement avec l'amour de l'hospitalité et le respect pour les vieillards; mais il n'en est qu'une suite immédiate; c'est par ce respect outré pour un hôte ou pour un parent, un ami, que le Tcherkesse se croit obligé de venger ses offenses et de les laver dans le sang.

Tels sont les grands principes du droit des Tcherkesses; ils n'ont pas de code écrit; toute affaire administrative est remise à la décision d'une assemblée populaire ou diétine, tenue dans un bois et où les plus âgés ont le plus d'influence; les princes, les nobles, les serfs même, y ont voix délibérative (1). Aucun tribunal stable, aucune police, aucune autorité quelconque ne règle ici le cours de la justice, et n'est chargé de poursuivre un coupable et d'exécuter les lois. Les affaires litigieuses, les dissensions entre familles, entre tribus, les vols, les meurtres, etc., se jugent et se décident dans ces assemblées im-

prix du sang, pardonne le meurtre de son frère ou même de son fils; le meurtrier, après avoir sacrifié une partie de ses richesses, demeure avec lui dans la même ville;... quant à toi, etc. Ainsi s'exprime Ajax en parlant à Achille, *Iliade*, ch. IX, p. 165, trad. Bitaubé. On voit combien sont anciens ces principes de vengeance qui tenaient lieu de loi dans le temps où régnait le droit du poing.

(1) Ce sont les assemblées des héros grecs devant Troie.

promptues ; on élit un nombre de juges proportionné à l'importance de l'affaire, on en choisit quinze environ pour un meurtre ; ces juges ne siégent que pour l'affaire en question (1). On voit que rien n'est plus républicain que le Tcherkesse, malgré les principes de féodalité qui séparent le peuple en castes très distinctes. Le prince lui-même est toujours obligé de consulter son assemblée pour toute affaire qui ne regarde pas l'intérieur de sa famille et de son économie.

La coutume veut que le vol découvert soit puni par une restitution de plusieurs fois la valeur ; non découvert, comme à Lacédémone, c'est un objet de gloire, et le plus grand reproche que, selon M. Taitbout de Marigny, une jeune fille puisse faire à un garçon, c'est de lui dire qu'il n'a pas encore pu dérober une vache. Mais la propriété est respectée par les personnes que lient la parenté, l'hospitalité, l'amitié.

Le parricide est condamné à l'ignominie ; la punition de l'adultère dépend du mari qui peut tirer une vengeance sanglante, mutiler sa femme, lui fendre les oreilles, lui raser les cheveux, lui couper les manches de son habit et la renvoyer ainsi à ses parents, ou bien s'accomoder avec le

(1) Voyez les singuliers jugements portés par ces assemblées, dans le Voyage en Circassie de Taitbout de Marigny, éd. Klapr., I, 291 ; du Voyage de Jean Potocki.

séducteur pour une somme d'argent... Il est rare que le mari se porte à ces premières extrémités, de tuer le coupable et de mutiler sa femme, car malgré la justice de sa colère, il n'en est pas moins tenu de payer la loi du sang aux parents des coupables, pour leur mort ou pour chaque membre mutilé.

Religion.

Dire quelle est la religion des Tcherkesses serait fort difficile, tant est intime chez eux le mélange du christianisme, du mahométisme et du paganisme.

Dans les onzième et douzième siècles, les princes russes de Tmoutarakan et les rois de Géorgie les avaient convertis plus ou moins au christianisme. Les princes tcherkesses kabardiens et leurs adhérents, qui vinrent de Crimée soumettre une partie de la Circassie dans le commencement du quinzième siècle, étaient mahométans. Depuis le milieu du seizième siècle, la Russie et les Tatares mahométans, se disputant la Circassie, ont mis le christianisme et l'islamisme en lutte ouverte dans ce pays; chacune de ces puissances cherchant à influencer le peuple par les idées religieuses, ce combat a duré jusqu'à nos jours, et qu'en est-il résulté?... Beaucoup d'indifférence pour l'une et pour

l'autre, et un retour complet aux anciennes superstitions.

Il est sans exemple qu'une religion succède à une autre sans mélange; toujours la nouvelle religion se greffe sur l'ancienne; les propagateurs du nouveau système permettent cette greffe par politique, pour ne pas trop effrayer les populations routinières. Qu'on suive bien notre christianisme dans ses détails, il s'est modifié de mille manières malgré son apparente orthodoxie, et chaque peuple y a mêlé quelque ancienne fête, quelque ancien rit, y a consacré le souvenir de quelque ancien culte. Il ne serait pas difficile de faire cette analyse pour le christianisme de plusieurs peuples que j'ai étudiés dans mes voyages.

Les princes tcherkesses seulement et les grands sont musulmans et en observent les rites; mais ils le font par acquit de conscience et avec indifférence, se moquant quelquefois de toutes ces cérémonies.

Le peuple, dans le fait, est aussi païen

Les Tcherkesses de la côte célèbrent encore par tradition la fête de Pâques, sans savoir en mémoire de quoi, et quinze jours auparavant, s'abstiennent de manger des œufs à l'image du carême; ils ont des arbres marqués d'une croix, qu'ils révèrent, et auxquels jamais la hache n'a touché; ces arbres sont dans des bois sacrés que

tout le monde respecte; on célèbre des fêtes devant ces arbres à jour fixe. M. Peyssonnel en cite entre autres un qui était dans le centre du pays, et qu'on appelait Panagiasan; le culte qu'on lui rendait était une vraie idolâtrie.

M. de la Motraye, qui parcourut la contrée en 1711, raconte aussi que les Tcherkesses des montagnes marchaient en procession, avec des torches allumées, autour de ces arbres consacrés, au pied desquels ils sacrifiaient divers animaux, comme taureaux, béliers, agneaux, chèvres et brebis. Leurs mages ou prêtres, choisis parmi les plus vieux d'entre eux, en distribuaient la viande aux assistants, et en portaient aux malades et aux pauvres qui étaient absents. Ces sortes de prêtres ne savaient ni lire ni écrire, et se contentaient de répéter certaines formules de prières, qu'ils transmettaient à leurs successeurs telles qu'ils les avaient reçues.

De tout temps les peuples du Caucase ont penché vers le druidisme (1), c'est-à-dire qu'ils ont eu de tout temps le plus grand respect pour les vieux arbres, dans lesquels ils croyaient qu'habitaient des divinités invisibles. Du plus ou du

(1) Procope de Bello Goth., liv. IV, p. 471, dit expressément que les Abasghiens adoraient encore de son temps les forêts et les bocages, mettant les arbres au nombre des dieux.

moins, cet antique respect, cette adoration pour les arbres s'est affiliée avec la religion chrétienne. Il n'y a pas d'église ni de chapelle en Colchide sans quelques vieux arbres qui l'ombragent ou qui l'entourent. Les Abkhazes, qui ont conservé plus de traces du christianisme que les Tcherkesses, ont aussi des arbres consacrés.

Les apôtres du christianisme auront profité de ce respect pour les arbres, auront gravé des croix dessus ; peut-être que les chapelles en bois qu'on avait bâties à côté, auront disparu, et ainsi se seront assimilés des usages du christianisme à l'ancien druidisme.

Aujourd'hui encore, suivant le récit de M. Taitbout de Marigny (1), dans les environs de Ghélindjik, des prêtres couverts d'un simple *bourca*, ou manteau de feutre, s'avancent vers la croix qui consacre le bois, au milieu d'un peuple qui garde le plus profond silence, et adressent des prières au Créateur pour lui demander la conservation de leurs champs, l'abondance des moissons et de les exempter de la peste. Plusieurs petites bougies sont attachées à la croix. Avec l'une d'elles, ils brûlent un peu de poil d'un bœuf qui va être immolé, et sur la tête duquel ils versent du bouza, dont on fait

(1) Taitbout de Marigny, éd. Klaproth, I, 307, dans le Voyage de Jean Potocki.

offrande à Dieu, ainsi que d'un pain azyme, dans lequel il y a du fromage. La cérémonie se termine par des festins auxquels chaque habitant du canton a contribué selon ses moyens, et enfin par des danses et des jeux.

Ce sacrifice est aussi une des particularités du christianisme de toutes les peuplades du Caucase; il accompagne toutes les grandes fêtes en Ossétie, dans le Ratcha, en Mingrélie, en Abkhazie; les Arméniens eux-mêmes l'ont conservé; ce n'est proprement pas un sacrifice, mais, comme toutes ces fêtes sont précédées de longs carêmes, en immolant un bœuf le jour de la fête, on envisage cela comme une espèce de bénédiction de la première viande que l'on va manger, comme cela se pratique chez les Grecs, chez les catholiques de Lithuanie, de Pologne, etc.

Les Tcherkesses ont des divinités subalternes, ou des espèces de saints entés sur des divinités du paganisme. Ils ont *Mérissa*, protectrice des abeilles. Ils prétendent qu'à l'époque où elles périrent toutes, la seule qui resta vint se réfugier dans la manche de Mérissa, qui l'y conserva, et que cette abeille a produit depuis toutes celles que nous avons. Sa fête est célébrée en été (1).

Elle s'appelle aussi *Mérëime*, et on la dit mère de Dieu.

(1) Taitbout de Marigny, éd. Klapr., I, 308 et seq.

Séossérès était un grand voyageur auquel les vents et les eaux étaient soumis. Il est particulièrement en vénération chez les Chapsoughes et chez les Natoukhadges. Son image est un jeune poirier que les Tcherkesses coupent dans les forêts, et qui, après avoir été ébranché de façon que les tronçons restent seuls, est porté chez eux pour y être adoré comme une divinité protectrice des troupeaux. Presque toutes les familles en ont un; vers l'automne, le jour de sa fête, on le porte en grande cérémonie dans l'intérieur de la maison au bruit de différents instruments et aux cris de joie de toute l'habitation, qui le complimente sur son heureuse arrivée. Il est couvert de petites bougies et à son sommet est attaché un fromage; on boit autour de lui du bouza, on mange, on chante, après quoi on le congédie et on le replace dans la cour, où il passe le reste de l'année appuyé contre la haie, sans aucune marque de divinité.

Tliebsé, roi, protecteur des forgerons. Le jour de sa fête, on fait, en son honneur, des libations sur un soc et sur une hache.

Noakatché, *Yémik* et *Mesté* sont d'autres saints ou demi-dieux, qui ont chacun un jour qui leur est consacré.

Les Tcherkesses, sans avoir de dieu du tonnerre, croient que c'est une marque de sainteté d'être frappé de la foudre; c'est un ange qui

apporte ainsi cette marque de bénédiction, et on enterre le mort de la manière la plus solennelle, et les parents se félicitent de l'honneur qui leur est arrivé. Ces peuples sortent en foule au bruit que fait cet ange dans sa course aérienne, et quand ils ne se fait pas entendre de quelque temps, on fait des prières pour le faire revenir

Funérailles.

Les funérailles des Tcherkesses varient de localité en localité, et selon la condition du défunt; c'est comme partout.

Chez les Natoukhadjes, le corps cousu dans une toile blanche, après quelques chansons, ou bardits en son honneur et après une espèce d'oraison funèbre, est déposé dans une tombe semblable à celles que j'ai décrites plus haut; on lui met la tête vers l'Orient, et on le couche de côté comme chez les mahométans. Le moullah, quand il y en a un, assiste à cette cérémonie. Durant le cours d'une année le lit du défunt et ses armes sont conservés avec le soin le plus religieux, à la même place qu'ils occupaient de son vivant. A certaines époques, les parents et les amis viennent exprimer, par des sanglots et des coups sur la poitrine, leur désespoir; la veuve donne aussi alors les marques de

son affliction, se déchire le visage et les bras jusqu'au sang (1).

Un jour entre autres est fixé pour donner le grand festin qui doit toujours accompagner les funérailles: les riches, qui ont tout en abondance, le donnent sitôt après l'ensevelissement; mais les gens peu aisés renvoient souvent de plusieurs mois de le donner, jusqu'à ce qu'ils aient pu rassembler les provisions nécessaires. Le repas se fait le plus grand possible; il s'y trouve quelquefois jusqu'à quatre cents personnes: on le donne dans un bois sacré, sous les arbres, où se font, comme je l'ai dit, toutes les cérémonies religieuses.... Le commun du peuple ne cuit que de la viande et du câchat de millet: c'est tout le festin, et c'est déja un grand luxe, le Tcherkesse à l'ordinaire étant très sobre et ne se contentant que de bouillie ou pâte cuite ou séchée en forme de gâteau, avec son câchat de millet.

Le festin est accompagné de jeux et de prix décernés en l'honneur du défunt, comme aux funérailles de Patrocle; plusieurs étoffes em-

(1) Les Kabardiens se donnent des coups de fouèt sur le visage pour porter ainsi les marques de leur douleur: faire couler du sang pour témoigner sa douleur, est un usage général chez les peuplades du Caucase; les anciennes peuplades scythes de la Crimée se lacéraient le corps avec des pierres à feu aiguës qu'on jetait et qu'on retrouve dans les anciens tumulus autour du corps.

portées par un rapide cavalier deviennent la récompense des plus habiles coureurs qui, aussi à cheval, font leurs efforts pour l'atteindre et lui enlever le prix de leur célérité. Des courses à pied et des exercices de ce genre terminent la fête (1).

Reneiggs rapporte encore une autre coutume usitée chez les Tcherkesses, c'est de sacrifier aux mânes de leurs parents, de leurs amis, comme Achille le faisait sur la tombe de Patrocle, des prisonniers et des esclaves (2). Cette coutume certainement n'existe plus, et la mode en était déja bien passée du temps de ce voyageur, qui assure que des Tcherkesses de ses amis lui avaient assuré qu'ils regardaient ce sang répandu comme très salutaire pour le repos des ames.

L'on rachète les morts tués à la guerre, et ce sont des héraults qui vont traiter de la rançon du mort, contre des bœufs, des chevaux et d'autres objets : encore Homère quand il nous peint le rachat du corps d'Hector.

(1) Intériano, parmi ces jeux, cite une pratique qui se faisait de son temps et que je n'ose rapporter, tant elle choquerait nos mœurs : que ceux qui veulent la connaître la lisent dans Ramusio, Raccolti di Viaggi, à l'article Intériano, t. II, p. 197.

(2) Reineggs, I, 259.

Écriture.

Les Tcherkesses ne connaissent pas mieux l'écriture que du temps d'Intériano; les traditions et les grandes époques de leur histoire se conservent dans leurs chansons. N'ayant que peu de relations de commerce et d'industrie, ils ne sentent pas la nécessité de ce grand moyen et un exprès est pour eux une lettre vivante..... Quand ce moyen ne peut pas suffire ils ont recours à quelqus moullahs turcs qui habitent parmi eux et qui leur rendent ce service. Les seuls hiéroglyphes que connaissent les Tcherkesses sont ceux dont ils se servent pour marquer leurs chevaux.

Outre la langue tcherkesses, les princes et les nobles du pays, qui se réunissent en septembre avec leurs affidés, pour faire des incursions, font usage entre eux, en se déguisant, d'une langue toute particulière qu'ils appellent chakobza, et qui n'a aucune ressemblance avec le tcherkesse. Il n'est pas permis au peuple de la parler. Reineggs, II, 248, est le seul qui rapporte quelques exemples de ce jargon, qui pourrait bien être une langue originale et nous prouver qu'il y a plusieurs éléments de population dans la nation tcherkesse, et que les prin-

ces et la noblesse sont des intrus (1).... Mais d'où viennent-ils?

Industrie. — Commerce.

L'industrie et le commerce sont presque nuls chez les Tcherkesses. Les relations qu'ils ont eues jusqu'à présent avec les Turcs n'ont été que celles d'un pauvre commerce d'échange. Le fond en a toujours été les esclaves; je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit plus haut à ce sujet. Toute l'industrie du Tcherkesse a roulé jusqu'à présent sur les moyens de se procurer cette monnaie courante, soit par des incursions sur le territoire russe et sur celui des tribus ennemies, soit par des pirateries. Ce dernier moyen est toujours le même que du temps de Strabon, quoique dix-neuf siècles aillent bientôt s'écouler. Le vaisseau de guerre qui me reçut à son bord et que commandait le capitaine Woulf, reçut deux fois l'ordre de donner la chasse à ces galères tcherkesses et aux pirates qui les montaient; j'eus occasion de les observer à l'aise. Le seul changement que j'aie remarqué, c'est que ces galères sont plus grandes, et montées généralement d'un plus grand nombre d'hommes;

(1) Jean Potocki, Voyage, etc., t. I, p. 168.

on en compte jusqu'à 60 et 70 (1). Elles vont seulement à la rame et se glissent le long des côtes pour ne pas être vues : le port de Mamaï, célèbre déja dans l'antiquité par sa piraterie, est encore le point central de ces corsaires tcherkesses.

Les femmes, dans chaque famille, sont occupées de la confection de la plupart des objets qui sont de première nécessité dans une économie; elles tissent une espèce de drap d'un tissu clair, de couleur tantôt feuille morte, tantôt grise; elles savent aussi fabriquer des manteaux de feutre (bourca en russe, djako en tcherkesse); elles cousent les souliers, les habits, et se chargent même des coussins de selle, des bandoulières et des fourreaux de sabre et de fusil.

Les besoins des Tcherkesses ne sont donc pas très nombreux

Importation.

Ce qui est chez eux d'une impérieuse nécessité, c'est le sel, qu'ils ne peuvent obtenir que de Kerkche; car il n'y en a pas de trace dans leur pays. Depuis la guerre qui leur a été déclarée par la Russie, ils se trouvent dans une pénurie

(1) Ces galères s'appellent, en tcherkesse, *kaf* ou *kouafa*, et aussi *kamara*; en abkhazien, *akhbat*; en turc nogais, *ghemet*.

complète de cet objet, et commencent, dit-on, à apprendre à s'en passer, mais non sans être fort irrités de cette privation.

Les Turcs leurs portent de grosses toiles, des étoffes de soie, de coton, de la poudre, du plomb, des fusils, des sabres, des pistolets, des maroquins; car les Tcherkesses ne fabriquent aucun de ces objets.

La seule industrie qu'ils aient poussée à un assez haut degré, est celle de l'orfévrerie. Ils ont chez eux des ouvriers fort habiles, surtout dans l'art de travailler l'argent avec des dessins en noir d'argent sulfuré; ils en recouvrent les poignées des pistolets, des sabres, les fourreaux des kindjals; ils savent aussi en orner par incisions (damasciner) les canons de fusil... Ils font de charmantes boîtes, des boutons de ceintures, des agrafes, des bagues, des gobelets, des coupes, etc.

L'art de la tannerie ne va pas plus loin qu'à passer et repasser un cuir brut entre deux bois; ils le frottent de graisse pour l'amollir; ce cuir sert à tous les usages, pour baudriers, souliers, etc., et il est extrêmement fort et durable.

Exportation.

L'exportation de la côte de la Circassie consiste en miel, en cire, en peaux de bœufs, de chèvres,

en pelleteries, en céréales telles que seigle, blé, orge, maïs, que les Turcs transportent en Anatolie. On trouverait sur plusieurs points de la côte de très beaux bois de construction, du chêne, du hêtre, du pin. Le buis est commun dans le voisinage de Gagra.

Les Tcherkesses ont beaucoup de bétail, chevaux, bœufs, vaches, moutons et surtout des chèvres. Quelques propriétaires ont plus d'un millier de moutons, de cinq cents chèvres; mais tout est de petite race. Ils possèdent aussi l'espèce de brebis à grosses queues (tchamtoukh) de plusieurs couleurs, à laine mi-fine. Par-ci par-là, on trouve quelques pièces de gros bétail volé à Anapa, mais dont ils ne savent pas se servir.

Les poiriers et les pommiers sauvages sont chez eux en grande quantité; ils ont aussi des prunes longues, mais point de cerises. La vigne est sauvage partout, le raisin qu'elle produit est petit; ils n'en font pas de vin chez les Natoukhadjes; ce n'est qu'en avançant vers l'Abkhazie, chez les Oubòukhes, les Sakhas, etc., qu'on voit cette branche d'économie exploitée; le vin de ces tribus est bon.

Nourriture.

La nourriture ordinaire des Tcherkesses est une bouillie épaisse de millet (*panicum miliare*),

espèce de polenta ou de câchat (1) polonais et slave, qu'ils accompagnent d'une pâte non levée cuite en forme de gâteau, comme en Géorgie. Ils y ajoutent pour boisson du bouza (2), de l'hydromel et du lait aigri; mais dans les grandes occasions, ils y ajoutent de la viande cuite ou rôtie simplement (3).

Chez les princes, on est plus raffiné; on y

(1) C'est une chose fort remarquable à observer que la similitude qui règne dans le mets principal de toutes les peuplades caucasiennes et slavonnes qui s'échelonnent jusqu'au golfe Adriatique, et même on pourrait poursuivre cette similitude jusqu'à l'Inde. Tout le centre de l'Asie, jusqu'à l'Arménie et à la Géorgie, fait du riz cuit sous forme de plaf, le fond de sa nourriture. Les peuplades de la Colchide vivent d'une bouillie épaisse, nommée gômi, faite de millet d'Italie (panicum italicum). Les Tcherkesses y ont substitué le millet ordinaire (p. miliare); toutes les peuplades cosaques, polonaises, mangent un mets pareil, le câchat, mais fait avec du blé noir ou sarrasin; les Lithuaniens et les Lettes qui lui donnent plus la forme de bouillie, se servent de gruau d'orge (dichgrütz). Les Slaves du midi jusqu'en Illyrie, font ce gômi, câchat, avec de la farine de blé de Turquie; partout c'est un mets fondamental et national.

(2) Bouza, bière de millet.

(3) Une des manières de rôtir la viande est de la couper par morceaux, de l'embrocher sur de petites brochettes de fer, comme les héros grecs devant Troie, et de les présenter à l'ardeur des charbons enflammés. Les Tatares appellent ce mets *tchislik*.

trouve des plav, des ragoûts, des mets composés au miel et au beurre, etc... Mais ni chez les uns, ni chez les autres, ils n'y a d'heures fixes pour manger; chacun mange quand il a faim, le père d'un côté, la mère de l'autre, et les enfants chacun dans un coin; ce n'est que quand on a des étrangers qu'on met plus de cérémonies; mais les Tcherkesses en les servant splendidement, regardent toujours comme une honte et un manque de politesse de manger devant eux.

En voyage, la sobriété la plus extraordinaire règne parmi ce peuple; un peu de farine de millet aigrie et pétrie avec du miel, qu'on renferme dans une bourse pendue à la selle, leur sert pour plusieurs jours.

Le Tcherkesse n'est pas plus difficile pour son coucher que pour sa nourriture. Le commun du peuple s'étend à terre sur son bourca qui lui tient lieu de lit; en hiver, on s'étend près du feu; les places les plus rapprochées du centre de chaleur sont les plus distinguées et réservées aux chefs de famille, aux étrangers; le reste se garantit du froid comme il peut (1).

Que de choses de la Grèce antique, de la Grèce

(1) Laërte, père d'Ulysse, dormait aussi en hiver enveloppé de vils manteaux, entouré de ses esclaves, près du feu, dans la poussière. *Odyssée*, ch. XI, v. 189.

homérique nous retrouvons chez les Tcherkesses!

La féodalité des Skeptoukhes de la Grèce n'est-elle pas celle des Tcherkesses d'aujourd'hui? féodalité dont les esclaves et les prisonniers faisaient le principal fond. Agamemnon, Ulysse, Achille, montés sur leurs vaisseaux agiles, pour tomber tout à coup sur des villes riches, qu'ils pillent et dont ils enlèvent les habitants, trouveraient nombre de portraits vivants parmi nos Tcherkesses de Mamai ou de Djouhoubou.

Pàris enlevant Hélène et les Sidonniennes agissait comme on agirait encore aujourd'hui.

Tout ce que j'ai dit sur l'éducation des hommes et des femmes, sur les travaux de celles-ci, sur cette honte qui repose sur le mari qui est vu avec sa femme, sur les repas, les funérailles, les tombes, sur le druidisme, etc., nous ramène dans la Grèce, et l'on est forcé de convenir qu'il doit y avoir eu quelque colonisation, des rapports fréquents dans l'antiquité pour que les Tcherkesses aient conservé tant de traits des moeurs primitives des Grecs. Mais, comme je l'ai dit, quelle est la nation qui a donné, quelle est celle qui a reçu?

Mais ce qui m'a frappé le plus dans le tableau que je viens de faire, c'est la singulière similitude qui existe entre les Tcherkesses d'une part et les Litvaniens et les Lettes de l'autre.

La manière de bâtir, la disposition des mai-

sons, des habitations, le costume, les idées religieuses, l'adoration des arbres et du tonnerre, le goût pour certains mets, le respect pour les lois de l'hospitalité, l'ancien féodalisme, etc., sont autant de points de rattache entre ces peuples éloignés. Cependant ces nations sont de races bien différentes, puisque les Litvaniens appartiennent plutôt à la race indo-germanique et que les Tcherkesses rentrent dans les affinités de la race finoise.

Nous savons que les Tcherkesses n'ont pas changé de place; comment donc trouvons-nous une partie de leurs mœurs chez ces peuples du Nord?

Ceci semble nous dévoiler un fait important, c'est que ce peuple litvanien, l'un de ceux qui touchent le plus près à la souche samscrite, n'a pas toujours été vers le nord; qu'il a sans doute passé au pied du Caucase, et qu'il a peut-être paru dans l'antiquité sur ce théâtre sous un nom que nous ne savons plus lui donner.

Les tribus alanes ou ass, ou ossètes, qui ont aussi tant d'analogie avec les races samscrites, et qui sont restées sur les flancs du Caucase, gardant une très grande ressemblance de mœurs avec les tribus tcherkesses, ne seraient-elles point la souche de ces Litvaniens, et principalement de ces Jastvinghes, l'une des plus interessantes des tribus litvaniennes? Les historiens les

ont toujours soupçonnés de venir du midi, et d'être un reste des Jaszyghes.

Les Lettes, frères des Litvaniens, ont été fortement mélangés avec les Finois (1).

Amazônes.

Enfin n'est-il pas extraordinaire de trouver chez ces Tcherkesses cette séparation si bizarre de l'homme et de la femme, dans une contrée où toute l'antiquité a toujours placé les Amazônes et ces Sauromates gunocratoumènes.

Quelque absurde que puisse paraître cette histoire ou fable des Amazônes, elle doit avoir un fond; Strabon en était déja convaincu, et les traditions que les Tcherkesses eux-mêmes ont conservées en sont une preuve. Voici cette tradition rapportée par Reineggs, I, 238, et que le véridique Jean Potocki s'est donné la peine de vérifier.

Dans le temps que nos ancêtres, disent les Kabardiens, habitaient sur les rives de la Mer-Noire, ils étaient souvent en guerre contre les Emmétches, peuple de femmes qui habitaient l'angle des montagnes entre la Circassie et le

(1) J'ai fait, pendant plusieurs années que j'ai habité la Courlande et la Litvanie, de nombreuses recherches sur l'histoire, les mœurs, les monuments de ces contrées : peut-être pourrai-je un jour publier le résultat de ce travail.

Svanéthi, et qui s'étendaient jusqu'à la petite Kabardah actuelle. Elles ne voulaient point d'hommes parmi elles, mais s'associaient toute femme courageuse qui voulait prendre part à leurs expéditions et entrer dans leur confrérie. Après une guerre longue et indécise, les deux armées se trouvaient derechef en présence pour se livrer bataille, quand tout à coup la commandante des Emmétches qui possédait un esprit prophétique, demanda un entretien secret avec Thoulme, chef des Tcherkesses, possédé aussi du même esprit. On dresse une tente entre les deux armées; le prophète et la prophétesse s'y rendent; quelques heures après, la prophétesse en sort et déclare à ses compagnes qu'elle a été vaincue, qu'elle veut prendre Thoulme pour son époux, et que suspendant les hostilités, elle leur conseille de faire comme elle, et de se choisir un mari parmi les ennemis : ce qui s'exécuta, et les Tcherkesses, nos ancêtres, joyeux, retournèrent avec leurs nouvelles compagnes dans leurs demeures.

Cette tradition de l'existence des Emmétches, est confirmée par un fait que rapporte le P. Lamberti (1) : de son temps, le Dadian faisant la

(1) P. Archange Lamberti, Recueil de voyages au Nord, t. VII, p. 180 et 181. Comparez aussi ce que raconte de La Motraye, t. II, p. 84, des femmes tcherkesses.

guerre aux peuplades des hautes montagnes à l'ouest de l'Elbrous, on trouva nombre de femmes armées et cuirassées parmi les morts. Dadian offrit une grande récompense à celui qui lui en amènerait une vivante.

Je reviens à l'histoire des relations de la Circassie avec la Russie.

La Russie venait d'acquérir par le traité d'Andrinople, du 2 septembre 1829, tous les droits de suzeraineté que pouvait avoir la Turquie sur les Tcherkesses et sur tout le littoral de la Mer-Noire, d'Anapa au fort de Saint-Nicolas. Ce fut alors qu'elle résolut de mettre fin sérieusement et par la force à cet état de troubles, de guerillas, de brigandages, qui durait depuis tant d'années.

On avait cherché à conclure des traités avec les Tcherkesses; mais dans une nation partagée en autant de partis ennemis et indépendants les uns des autres, qu'il y a de têtes un peu hardies, s'attacher à l'un, c'était déclarer la guerre à l'autre.

On voulut séduire les principaux chefs par des grades dans l'armée russe, par des pensions; mais les Tcherkesses ne virent dans ces démarches que des preuves de la faiblesse des Russes, et non des moyens qu'emploie une nation forte et sage pour éviter le sang répandu.

Lorsque les partis tcherkesses vinrent piller

les villages russes et enlever des prisonniers pour en faire des esclaves, on usa de représailles; mais il arriva que ces représailles tombèrent le plus souvent sur des innocents, et dans ce pays de vengeance, on se fit des ennemis acharnés, on fomenta des haines inassouvissables.

La position de la Russie était on ne peut plus embarrassante : il fallait laisser subsister cet état de choses; les Russes devaient être les ilotes des Tcherkeses ou les soumettre totalement, puisque par leur état de civilisation, ils n'avaient aucune des qualités qu'on demande à une nation civilisée pour traiter avec elle.

L'empereur Nicolas, habile à saisir les mesures les plus efficaces, celles qui tranchent le mal par la racine, ne pouvait balancer un instant. Dès la paix d'Andrinople, il a déclaré la guerre à la Circassie, protestant vouloir faire usage de tous les droits qui lui étaient acquis par le traité d'Andrinople. Un plan a été adopté depuis dix ans et l'exécution s'en poursuit avec constance, quoiqu'on soit loin d'avoir accompli la tâche qu'on s'est proposée.

Le feld-maréchal prince Paszkevitz fut le premier à mettre la main à cette grande entreprise; on supposait alors que des démonstrations hostiles épouvanteraient les Tcherkesses et que leur soumission serait prompte; on trouva le contraire : leur ardeur guerrière s'augmenta avec

l'acharnement des Russes qui furent repoussés, même du temps du maréchal. Quand il quitta le Caucase, à peine remarquait-on quelque avance dans ce projet gigantesque.

Le général Emanuel qui vint après lui, ne fut pas plus heureux ; d'ailleurs il ne garda que trop peu de temps le commandement pour obtenir de brillants résultats ; il ne fit que la conquête de l'Elbrous, résultat d'une expédition moitié de reconnaissance, moitié scientifique qui a apporté de très beaux résultats pour la connaissance du pays.

Après le général Emanuel, le baron de Rosen, commandant le corps détaché du Caucase, fut appelé à l'est de cette chaîne de montagnes par une guerre aussi difficile que celle des Tcherkesses, mais qui eut de glorieux résultats ; il s'agissait de réduire l'implacable Kazi-Moullah dans ses repaires de la vallée de Gamri.

En 1834, le général Wiliaminof, sous les ordres du baron de Rosen, fut mis à la tête du corps qui devait agir contre les Tcherkesses.

Dès-lors un plan spécial fut arrêté. Ce plan dont on avait en partie commencé l'exécution les années précédentes, consiste à prendre pied petit à petit sur le territoire des Tcherkesses, à les isoler par des lignes militaires qui traverseront leur pays, et à leur couper toutes les ressources du côté de la Turquie et des autres puis-

sances qui voudraient bien s'intéresser à leur sort.

La première expédition a eu lieu en septembre 1834, commandée par le général Wiliaminof lui-même ; elle eut pour but spécial de prendre une idée du pays qui s'étend entre le Kouban et Ghélindjik, et de voir quelle serait la voie de communication la plus sûre, la plus commode et la plus facile à ouvrir entre cette forteresse et la ligne du Caucase.

Ghélindjik n'avait de communication que par mer ; les approvisionnements étaient pénibles et dépendaient des saisons ; on était des temps infinis sans avoir des nouvelles de ce qui se passait dans cette forteresse, qui était comme une petite île perdue dans l'océan.

Deux passages se présentaient pour arriver de Oghinskaïa sur le Kouban à Ghélindjik ; l'un débouchait en remontant l'Atakoum par le défilé d'Aderbey, qui a 15 verst de long, puis par le village même de ce nom et enfin par Mézippé.

L'autre passait par Dobé ; c'est celui qui paraissait le plus praticable ; sur cette distance de 80 verst on n'aurait eu à faire qu'un pont sur une eau stagnante.

Le premier présentait des difficultés insurmontables ; trois cents chariots d'approvisionnements devaient suivre l'armée, et il était indubitable qu'attaqué dans ce long défilé d'Ader-

bey, on en aurait été embarrassé, et les Tcherkesses auraient eu tout le temps d'écraser les troupes en se postant sur les hauteurs.

On préféra de remonter la Chadotopche, ruisseau dont la vallée est si étroite aussi qu'on fut obligé de mettre les chariots de file pour la remonter. On fut campé dix jours avant d'avoir nettoyé le pays. Puis on se mit en route, non sans de grandes précautions ; l'on fut dix heures en marche avant d'arriver à la ligne de faîte, qui sépare la vallée de Chadotopche de celle d'Atsesboho ; il ne fallut qu'une heure pour descendre et arriver à Ghélindjik, où ce brave corps d'expédition fut reçu avec des houras ; c'était la première fois qu'une armée russe traversait l'éperon du Caucase.

L'on prit une autre route pour s'en retourner ; on passa le col du Tatchagus, on descendit au village de Dobé, et de là remontant la chaîne de collines qui borde la mer, on atteignit la ligne de faîte près des sources de la Na, petite rivière qui s'unit plus bas à la Chadotopche ; après leur jonction, elles vont se jeter quelques verst plus loin de l'Atakoum ou Adokau, qui donne son nom à ce district des Natoukhadjes, comme j'en ai parlé plus haut.

On retourna fort content de cette expédition à Oghinskaïa et sans avoir essuyé de pertes très considérables, quoique le pays soit un des plus

difficiles que je connaisse pour la marche d'une armée; car dans le sol de schiste crayeux et de craie, toutes les vallées sont si étroites, si resserrées, ce sont tellement des défilés qu'on peut être arrêté à chaque pas. Les Tcherkesses se logeant dans les buissons et sur les pentes escarpées, sont les maîtres de la vie de ceux qui passent à leurs pieds. Avec quelques pièces de canon, ces défilés seraient imprenables : que de difficultés donc et que de courage nécessaire pour repousser et déloger devant soi ce peuple aguerri.

La seconde expédition qui eut lieu en 1835 eut pour but de déblayer la route qu'on s'était ouverte l'année dernière, de la rendre praticable pour plusieurs chariots de front; on construisit les forts d'Abyn et de S. Nicolas sur l'Atakoum, et on se disposa à s'emparer de la position de Dobé... Car le projet des Russes était d'abord de se fortifier à Soudjouk-Kalé; mais les officiers de la marine déclarèrent tous que la position de la baie ouverte aux vents du N. E. la rendraient intenable et dangereuse pour les vaisseaux de guerre pendant la mauvaise saison, et qu'on serait infiniment mieux à l'opposite de la baie, dans l'anse de Dobé, cet endroit étant le plus abrité et le plus sûr pour y jeter l'ancre.

La troisième expédition commença en mai 1836; on fit des reconnaissances vers Pchade et

Soudjouk-Kalé ; avant de commencer l'expédition, le général Wiliaminof fit paraître une adresse ou proclamation aux Tcherkesses, où on leur proposait de se rendre à la Russie et d'obéir au traité d'Andrinople. La réponse qui fut faite au général et qui se trouve aussi dans la Gazette d'Augsbourg, à la suite de la proclamation, si elle est vraie, est une preuve du jésuitisme de l'Angleterre, qui a voulu se soumettre la Circassie en dépit des Russes.

Cette année on perdit beaucoup d'officiers dans un défilé : le général qui commandait le corps d'expédition, averti du danger qu'il y avait de s'y avancer, ne voulut pas croire à des raisons de prudence, et n'eut pas fait cent pas dans le défilé qu'il fut atteint d'un coup de balle ; je n'ose plus reculer maintenant, dit-il, et le corps d'armée forçant le passage, se fit jour après lui... Mais les Tcherkesses tuèrent une vingtaine d'officiers ; car ils dédaignent de tirer sur des simples soldats et ne visent que sur leurs chefs qu'ils reconnaissent fort bien ; cependant les officiers cherchent maintenant à se distinguer le moins que possible des simples soldats par leur mise et par leurs chevaux.

Tel est le résultat des dernières opérations qui se firent par terre.

Du côté de la mer, tout devoit coïncider avec ces plans, et la Russie mit en mer une flottille

capable d'exécuter ses projets ; deux croisières furent établies, le long de la côté, l'une à Ghélindjik, l'autre à Soukoum-Kalé. La première devait avoir principalement l'œil sur la côte jusqu'à Gagra, et de Soukoum-Kalé on devait veiller sur l'Abkhazie.

On fit défense à tous vaisseaux étrangers d'aborder la côte de la Circassie, défense qui fut présentée comme mesure sanitaire. Ce blocus fut publié et chacun devait en avoir connaissance. . . C'était le seul moyen de couper toutes ressources aux Tcherkesses.

Le résultat de cet embargo mis sur toute la côte de la Circassie fut, en 1832, la confiscation de sept vaisseaux turcs qui furent menés à Théodosie et à Kertche, où on les vendit avec leur chargement. Les équipages, consistant en 150 hommes, furent mis en liberté. Le produit de la vente des prises appartient aux vaisseaux qui s'en sont emparés.

On dira que les Turcs ont droit de se plaindre de l'injustice d'une pareille confiscation ; on aura tort. Quand la Russie a mis l'embargo sur ce pays, elle s'est empressée d'en donner connaissance au gouvernement turc, et le sultan, sentant très bien qu'il avait cédé à la Russie tous ses droits, défendit sévèrement à tous ses sujets de faire le commerce avec les Tcherkesses. Les pachas ont renouvelé ces ordres à plusieurs repri-

ses, à la prière de l'ambassadeur et des consuls russes et surtout de celui qui est à Trébizonde, d'où partent presque tous les vaisseaux qui vont en Circassie. Le pacha de Trébizonde s'est donné beaucoup de peine pour faire comprendre aux habitants les suites de leurs démarches et que ce sera à leurs risques et péril que les Russes brûleront ou confisqueront leurs cargaisons, sans que jamais le sultan ait l'intention de faire la moindre réclamation à ce sujet.

Les Turcs savent donc ce qui les attend; mais le gain est trop grand et l'appât trop irrésistible, pour qu'ils puissent ne pas se laisser entraîner à hasarder quelque chose. Ils ont toujours l'espérance de pouvoir se glisser le long des côtes, dont la hauteur empêche les croisières d'apercevoir ces petits navires, et une fois là, ils sont reçus à bras ouverts par les Tcherkessès qui les défendent jusqu'à la dernière extrémité.

Le résultat des expéditions de 1833 fut que l'on brûla en tout seize petits vaisseaux et sept magasins.

En attendant, la guerre de la Circassie avait attiré les regards de toutes les nations de l'Europe jalouses de la puissance de la Russie et du progrès de ses armes en Orient et en Turquie.

L'Angleterre surtout ne pouvait voir de bon œil qu'un état fît tout son possible pour s'assurer la paix sur ses frontières; elle voulait pres-

que lui en contester le droit, elle qui cependant n'a demandé à personne la permission d'aller assurer sa puissance dans l'Inde et de repousser les peuplades qui cherchaient à en compromettre la sûreté.

Les Français criaient aussi bien fort, eux qui faisaient pis dans l'Algérie; nous leur demanderons s'ils avaient plus de droits que la Russie à pacifier leurs conquêtes par les moyens qu'ils employaient, que la Russie n'en avait à pacifier le Caucase avec lequel elle est en guerre depuis des siècles.

Quoi qu'il en soit, attendons avec patience le résultat de cette lutte acharnée et qui devient toujours plus formidable et plus intéressante en ce qu'elle met ce peuple tcherkesse inconnu jusqu'à présent sous un tout nouveau jour. La Russie, cherchant à soumettre les Tcherkesses, ne réveillera-t-elle point leur industrie, leur intelligence, leur énergie? Ne les forcera-t-elle point par la force des circonstances à unir leurs intérêts, à se choisir un chef, à se consolider en nation? Ce ne serait pas pour la première fois qu'on aurait vu un peuple ignoré et divisé d'intérêts, se réveiller tout à coup à l'aspect d'un danger toujours croissant et sortir de son apathie et de son obscurité, en présence d'un formidable ennemi, pour prendre place et jouer son rôle parmi les nations. La Géorgie contre

les Seldjoukides, la Suisse contre l'Autriche, la Hollande contre l'Espagne, la Lithuanie contre l'ordre Teutonique, etc., en sont des exemples qui ne sont pas si loin de nous.

COTE DE LA CIRCASSIE,

DE

GHÉLINDJIK A GAGRA.

Mon séjour à Ghélindjik.

Je passai quatre semaines à Ghélindjik 21 mai/2 juin jusqu au 17/29 juin, à attendre le vaisseau qui devait me transporter à Soukoum-Kalé. Je n'eus guère le temps de m'ennuyer, malgré le peu de ressources que paraissait offrir un camp militaire. C'était un événement tout-extraordinaire que l'arrivée du premier Européen voyageur au milieu des Tcherkesses. Aussi chacun s'empressa-t-il de me faire paraître mon séjour à Ghélindjik aussi agréable qu'il lui fut possible. Les officiers cherchèrent à favoriser mes recherches, et les soldats eux-mêmes se réjouissaient de me voir de toutes leurs expéditions, partageant les mêmes dangers.

Mais personne n'eut plus de bontés pour moi que M. le colonel Tchaikovski, commandant de la forteresse. Il ne voulut pas que pendant tout

le temps de mon séjour, j'eusse d'autre table que la sienne, et je trouvai dans sa maison une société bien capable de faire oublier qu'on était si loin du monde civilisé : je veux parler de madame la colonelle et de sa sœur, personnes aussi bien élevées et aussi aimables qu'on puisse en trouver dans nos grandes villes, et à qui il devait paraître bien bizarre, après avoir vécu dans le grand monde à Saint-Pétersbourg et à Moscou de se voir tout d'un coup transportées en Asie au milieu d'un camp de soldats sans autres ressources qu'elles-mêmes, et les femmes de quelques officiers, qui représentaient toute la population féminine de la forteresse. Pas une seule boutique, si ce n'est quelques vivandiers; nulle ressource; il fallait tout faire venir d'Anapa ou de Kertch. Pas une seule promenade pour les dames que celle du bosquet de Cathrine. Mais ces dames avaient du courage; leur petit intérieur leur suffisait, les occupait; elles comptaient sur un avenir meilleur; mais je ne les entendis pousser aucune plainte.

M. Jakovlef, lieutenant des ingénieurs, m'avait cédé une de ses chambres, où je pouvais travailler à mon aise, et je trouvai toujours dans cet officier instruit le plus complaisant et le meilleur compagnon de mes courses; sa sollicitude pour moi fut celle d'un frère. Je me rappellerai toujours ses inquiétudes quand je faisais quel-

ques courses, et surtout son angoisse un jour que la demi-compagnie qui avait accompagné le bétail au pâturage rentra sans moi! J'étais allé me promener le long du rivage, visitant soigneusement toutes les couches du terrain pour me faire une idée de la position du silex corné, et je m'étais tellement oublié que je n'avais pas entendu qu'on avait battu la retraite et qu'on s'en était retourné. M. Jakovlef me crut tué ou enlevé, et, tout effrayé, il courut chez le commandant lui faire part de ses craintes. On envoya en hâte un peloton de soldats à ma recherche; M. Jakovlef venait à leur tête; ils battirent en vain les halliers, parce que j'étais caché par les rochers; enfin ils m'aperçurent, et je ne comprenais d'abord ni leur joie ni tout ce cortége; mais je compris bientôt ce que c'était quand on m'eut bien grondé de mon imprudence et qu'on m'eut fait promettre d'être attentif au son du tambour ou de la trompette une autre fois.

Cette partie du pourtour de la baie où l'on était venu me chercher, est celle d'où l'on jouit de la plus belle vue sur la baie, sur la forteresse et sur tout le territoire d'alentour. Je l'ai dessinée, et on la trouvera dans mon Atlas, II[e] série, pl. 1. Dans l'extrême lointain s'avance le promontoire de Oussoussoup, avec ses roches schisteuses, et l'on distingue l'entrée de la baie de

Soudjouk-Kalé, que cache la montagne du Tatchagus, marquetée des champs du village d'Achampet. En avant de Tatchagus s'avance la pointe qui ferme la baie de Ghélindjik par le nord, et sur laquelle s'étend le village d'Atsesboho. La chaîne de montagnes qui longe la baie fait partie du Merkotkhi. Entre cette chaîne et le fond de la baie, au milieu du paysage, derrière le plus grand des vaisseaux, est l'emplacement des ruines que j'ai décrites plus haut. A droite, on reconnaît Ghélindjik, son retranchement, le bosquet de Cathrine, etc.

La position de cette pointe, qui s'avance du sud pour fermer la baie, devait attirer les regards des colons, et je ne m'étonnai pas de la trouver parsemée de traces d'habitations tcherkesses, de tombeaux anciens et modernes. Il y a plus : il paraît même qu'elle avait été fortifiée jadis : car un rempart et un fossé qui commencent à peu de distance de la forteresse, et qui s'étendent à deux verst, ferment hermétiquement cette pointe ; une des entrées, qui n'est pas loin du rivage, est défendue par un tumulus. En avant s'en trouve un second qui sert aujourd'hui de cimetière. Quelques fouilles qu'ont fait les officiers n'ont amené aucun résultat.....

J'ai exprimé déja plus haut mon opinion sur l'identité de la baie de Ghélindjik avec celle de

ARRIEN. 110 ap. J. C.		PTOLÉMÉE. 211 ap. J. C.			
anticapée.	<				
	540 stades.	Corocondamen.	64° 15	47° 30	Taman.
		Hermonassa.	65 »	47 30	Bougaz.
S............		Syndicus, lim.	65 30	47 50	
·ndique, ville.	×	Synda, κωμη.	66 »	48 »	Anapa.
....	300 stad.	....	.....	.....	Oussoussoup.
·iéros, limène.	×	Bata, limène.	66 30	47 40	
F............	180 st.	Bata, κωμη.	66 20	47 30	Soudjouk-Kalé.
·grai, limène.	×	Psychri, fl. Ostia.	66 40	47 30	
T............	150 st.	....	.....	.....	Ghélindjik.
·haïa vetus.	>	Achæa, κωμη.	67 »	47 30	Pchade.
		Cercetus, κολπος.	67 30	47 20	

Toricos de Scylax (1), au bord de laquelle il place une ville de ce nom. Il me sera facile de prouver mon assertion. Je prie de jeter les yeux sur le tableau ci-joint, d'après lequel on verra que les anciens ont connu et bien distingué les trois grandes baies ou limènes qui commencent la côte de la Circassie en allant du nord au sud.

Le limène Sindique est le liman Kisiltache d'aujourd'hui et Sindique, la ville était dans le voisinage d'Anapa, sans doute sur le Bougour.

Le limène de Bata, avec la ville de ce nom, est la baie actuelle de Soudjouk-Kalé, qui, du temps de Pline et d'Arrien, prend le nom de Hiéros.

Enfin le limène de Toricos de Scylax est la baie de Ghélindjik.... Pline, qui traduit le limène des Grecs toujours par *fleuve*, parcequ'il suppose que ce sont des limans produits par de grandes rivières, comme ceux du Danube, du Dniester, du Dniéper, au lieu du limène Toricos place ici un fleuve Tarusa.

Arrien ne connaît pas Ghélindjik sous ses anciens noms ; il l'appelle baie de Pagrai, et nous ne pouvons douter nullement de cette identité en voyant la manière si exacte d'après laquelle il procède dans son périple. Prévoyant que la mort de Kotys II, roi du Bosphore, entraînerait peut-être les Romains dans quelque guerre, il fait

(1) Vide supra.

l'énumération des ports et des abordages qui pouvaient être utiles aux Romains sur cette côte: il les qualifie chacun selon sa nature. Le premier qu'il cite est la station navale (ορμος) de Pithius; l'autre de Mamaï et de la vieille Lazique, ne sont pour lui que des endroits à l'abri d'un vent quelconque, des σκεπη. Il ne cite aucun limène, aucun liman, enfin, aucun de ces grands ports sur toute la côte, qui en est dépourvue, comme l'ont fort bien remarqué Strabon, Artémidore, et tout à coup voilà vers l'extrémité deux limènes qui se suivent. Peut-il y avoir quelque doute que ce soient ceux de Ghélindjik et de Soudjouk-Kalé, quand il n'y en a que deux en effet et qu'il n'y a pas à choisir? D'ailleurs, les distances qu'il donne sont d'accord avec la position des localités.

Arrien ne parle pas du limène Sindique; mais il mentionne la ville, qu'il place à sa vraie distance de la baie de Soudjouk-Kalé.

Maintenant le Pagrai d'Arrien est-il le Toricos de Scylax et n'y a-t-il qu'un changement de nom; ou sont-ce deux localités que représenteraient fort bien les deux ruines que j'ai décrites plus haut? Ma science ne va pas jusqu'à décider la question.

La baie de Ghélindjik, surtout dans le voisinage de la forteresse actuelle, offre les emplacements les plus favorables et les plus commodes

pour des bains de mer; une plage douce et sablonneuse, une onde tranquille en font le mérite. On s'amuse à voir les dauphins jouant sur les flots, et soufflant en se promenant dans la baie.

C'est en me baignant que j'ai pris un jour dans l'onde salée un Dyticus dimidiatus. Ma surprise fut extrême de trouver là ce coléoptère qui ne vit que dans les eaux douces, et pour voir si ce n'était point par hasard qu'il se trouvait dans l'eau salée, je le mis dans de l'eau douce; au bout d'une demi-heure l'insecte était mort.

L'inimitié des Tcherkesses contre les Russes en 1833 était encore si grande qu'il était rare que l'un d'eux voulût mettre le pied dans la forteresse pour y vendre une vache ou des poules: cela me peinait d'autant plus que je désirais tant voir ces fiers ennemis de près: ma curiosité ne fut que rarement satisfaite. En 1834, ils abondaient déja davantage, et on serait peut-être parvenu à les apprivoiser, si l'on n'avait pas eu le malheur d'en tuer un qui ne répondait pas à la sentinelle; ce qui renouvela la haine et la méfiance.

Pendant que j'étais à Ghélindjik, je fis la connaissance du colonel d'artillerie Stépan Alexiévitch Kussnezov, que des folies d'ivresse avaient fait mettre en jugement; mais qui, du reste, jouissait de la réputation de la plus grande bravoure. Il avait reçu une très bonne éducation,

et s'était distingué dans les campagnes de Perse et de la Turquie d'Asie, et son nom est encore bien connu parmi les soldats qui ont fait ces campagnes. Il me racontait quelquefois quelqu'une de leurs expéditions, et me parla entre autres de ce pont de soufre, qui se trouve, dit-on, près des sources du Mourad-Tchai dans le pachalik de Bajazed. Il me dit avoir passé dessus, et pour me confirmer la chose, il fit venir un bas-officier qui avait fait la campagne avec lui, et que l'on questionna en ma présence; il me confirma naturellement tout ce que m'avait raconté son colonel. Il n'y aurait cependant rien d'étonnant de trouver ainsi au pied de l'Ararah, ce volcan colossal, des masses de soufre natif considérables : n'en voit-on pas autour du cratère de l'Alaghèze ?

Le colonel Kussnezow étant à Kars, inventa une machine pour monter les farines en magasin dans la forteresse; il voulut en faire l'essai, se fit guinder lui-même; mais malheureusement les cordes étant pourries se rompirent, et il tomba d'une grande hauteur; il eut la jambe cassée et la cervelle en mauvais état, ce dont il se ressentait toujours un peu depuis lors.

Il mourut fort peu de temps après mon départ de Ghélindjik.

D'après mes observations thermométriques, la température du $\frac{24 \text{ mai}}{5 \text{ juin}}$ au $\frac{16}{28}$ juin n'a pas varié

de plus de 14° de Réaumur du plus au moins.

Le minimum de la chaleur a été le 31 mai / 12 juin à 9 heures du soir 10°.

Le maximum de chaleur, les 15 et 16 juin n'a pas dépassé 24°.

Avant 5 heures du matin, c'est-à-dire avant le lever du soleil, la température moyenne, sur 18 observations, a été de		14° $\frac{1}{4}$
à 6 heures du matin, sur 18 observ.		15° $\frac{7}{9}$
à 8 heures du matin, sur 12	—	18° $\frac{7}{12}$
à 10 heures du matin, sur 12	—	20°
à 12 heures du matin, sur 22	—	20°
à 2 heures après midi, sur 20	—	20° $\frac{3}{5}$
à 6 heures du soir, sur 18	—	19°
à 7 heures du soir, sur 16	—	17°
à 9 heures du soir, sur 18	—	15° $\frac{3}{5}$
Moyenne.		18°
Plus grande moyenne à 2 h. après midi.		20° $\frac{3}{5}$
Plus petite moyenne, au lever du soleil.		14° $\frac{1}{4}$
Différence.		4° $\frac{7}{20}$

Ce qui frappe, c'est que la moyenne de la température étant à 10 heures du matin de 20°, elle ne soit pas plus forte à 2 heures; mais ordinairement il s'élevait un vent de mer vers midi qui rafraîchissait tant soit peu l'atmosphère.

Sur ces vingt-quatre jours, douze avec des brouillards ont caché les montagnes, dix ont été marqués par de l'orage, presque pas de pluie.

Voilà ce que j'ai pu recueillir d'intéressant sur Ghélindjik et sur ses alentours. Ghélindjik peut devenir, avec le temps, un des points les plus importants de la côte. Mais en attendant, Ghélindjik, avec son amas de huttes de terre ou de treillis, ses vieilles moustaches, ses figures brûlées, balafrées, ses cors qui résonnent sans cesse dans les airs, cette masse d'hommes sans femmes, me rappelaient Rome dans sa naissance, luttant contre les Sabins. Puisse ma comparaison être d'un heureux présage pour Ghélindjik!

Je quittai Ghélindjik le 17 juin, monté sur la goëlette le Vestnik, que commandait le capitaine lieutenant Nicolas Pavlovitch Voulf, connu comme l'un des bons et des braves officiers de la flotte. Notre départ fut précédé d'une grande fête que les officiers de la flotte donnèrent à ceux de la forteresse. Notre destination était Soukoum-Kalé. Je ne pouvais faire ce voyage sous de plus heureux auspices, tant le ciel s'était plu à me favoriser. Je passai en revue presque tous les points de cette longue et superbe côte : car le calme de la nuit nous faisait stationner en face de la côte jusque vers les dix heures du matin qu'une brise légère qui s'élevait pour nous remettre en route, nous faisait glisser sans effort à peu de distance du rivage.

Non-seulement le capitaine voulait que je visse tout en passant, mais il faisait gouverner

sur tous les points qui pouvaient m'intéresser; nous entrions dans les rades et dans les baies dont notre vaisseau longeait (esquissait) le pourtour. Il faut avouer que voyager ainsi est une rare faveur.

Je ne manquais pas d'occupation, et dessiner la côte, la décrire, questionner les officiers et le pilote, prendre mes notes, et travailler à mon journal, remplissaient fort bien mes journées.

Les heures du midi étaient assez chaudes, mais les soirées délicieuses les faisaient oublier, et la lune, qui dominait les collines de la Circassie en se reflétant dans les flots qui se balançaient mollement, venait éclairer ces délicieux moments déja si loin de moi. J'aurais pu, je crois, attendre ainsi l'arrivée de l'éternité, et si madame de Genlis en avait voulu faire un des tourmens auxquels elle condamne quelques-uns des héros de son roman du *Palais de la Vérité*, elle aurait trouvé des amateurs de ce supplice.

Qu'on ne se figure pas qu'il soit impossible de *flâner* sur mer : je ne connais pas de *flânerie* plus agréable que celle de voir, penché sur le bord du navire, les flots se jouer autour de ses flancs : en foule ils s'empressent autour de sa frêle quille pour l'engloutir, ils s'élancent contre elle de toutes leurs forces : mais le navire brave leurs efforts réunis; il les repousse avec majesté, et les flots vaincus rejaillissent bien loin en dé-

chirant leur sein rempli d'écume. Les flots, ce sont les hommes; l'écume, c'est la gloire; le vaisseau, c'est le temps qui brise, qui nivelle, qui efface tout. Un peu plus d'écume par-ci, un peu plus d'écume par-là : à peine a-t-il passé que l'éternité engloutit tout.

J'observai aussi la vie des marins russes. Les équipages des vaisseaux sont composés de toutes les nations. Celui du Narcisse, sur lequel je fis ma première traversée, était formé de soixante-huit hommes, dont une dixaine étaient des Tatares de Kasan, qui se distinguaient à l'instant par leur figure hunnique: l'un entre autres avec son teint basané, son large nez retroussé, son visage de pleine lune, ses cheveux plats, noirs comme du jais, ses yeux noirs écartés, recouverts de sourcils noirs des plus touffus, ses grosses lèvres, bordant une large bouche, était un affreux portrait d'un vrai hounne. Deux juifs, l'un calfateur, l'autre charpentier, et un Tchouvache se trouvaient encore mêlés au reste de l'équipage composé de Russes, venus des différents coins de la Russie. On a soin en général, pour recruter la flotte, de ne choisir que ceux qui habitent auprès de la mer ou des grandes rivières et des lacs; et qui se sont déja familiarisés avec l'eau. Sept à huit Polonais étaient venus ici trouver un terme à leur gloire : l'un avait servi dans l'infanterie de la garde polonaise, s'était trouvé

dans l'affaire de Dvernicki, et avait été fait prisonnier. Un dragon polonais apprenait aussi à manier la rame; les autres, la plupart Mazoures, avaient eu des sorts semblables. Tous voyaient la mer pour la première fois. Malgré qu'ils ne sussent que fort peu de russe, ils eurent assez vite appris les noms des voiles, des cordages, etc.

L'équipage du Vestnik était composé à peu près de même que celui du Narcisse.

J'ai eu l'occasion de me convaincre non seulement sur ces deux vaisseaux, mais aussi par le témoignage des officiers de la flotte que j'ai connus, combien en général les Slaves polonais développent plus d'intelligence et de bonne volonté que les autres nations qui servent sur la flotte. Ils sont aimés de leurs chefs qui répètent leur éloge et qui les préfèrent pour compléter leurs équipages. Les officiers des troupes de terre au-delà du Caucase leur rendent aussi le même témoignage... mais il faut les empêcher de déserter.

Sur toute la flotte le déjeûner des matelots est du biscuit sec. A onze heures, le sergent (bas officier) apporte dans une assiette au capitaine, un échantillon de la soupe ou de la ration de l'équipage; je l'ai souvent goûtée et je l'ai trouvée bonne et saine; ce sont des gruaux de différentes espèces, des pois, des lentilles, etc., cuits tant qu'on peut le faire avec de la viande fraîche, sinon avec de la viande salée; de temps en temps

venaient des câchats assaisonnés de beurre fondu.

L'échantillon de soupe était un signal important; le quartier-maître allait pomper l'eau-de-vie des rations. Les sifflets des bas officiers convoquaient l'équipage, et à cet appel joyeux chacun venait, à la lecture de son nom, boire à son tour sa ration. Rien ne m'amusait davantage que de contempler l'air épanoui, et de suivre l'expression de tous ces visages pendant cette cérémonie.

Le dîner suivait l'eau-de-vie. A sept heures du soir venait le souper qui ressemblait au dîner excepté qu'il était sans eau-de-vie. Pendant le reste du temps le biscuit était à discrétion.

Le matelot russe sans contredit est mieux nourri, mieux soigné que le soldat. On sait que c'est le seul moyen de le préserver des maladies, et de lui faire braver avec gaîté et avec courage les fatigues sans cesse renaissantes de la vie de marin et les nombreux dangers qui l'accompagnent.

Les officiers sont bons et très humains. J'ai vu avec quels soins les capitaines lieutenants Voulff, Sinitzen, Svirski, Kastrisitz, etc., qui commandaient chacun un bâtiment de guerre, s'occupaient de leurs matelots, et combien ils avaient l'œil sur les détails de leur entretien et l'état de leur santé; aussi n'y avait-il que très peu de malades sur les treize vaisseaux que j'ai vu sta-

tionner à Ghélindjik et à Soukoum-Kalé, ou croiser sur les côtes.

Les officiers en second étaient de bons enfants, dont je ne vanterai pas les connaissances, hors celles de leur service ; les pilotes (conductor en russe) entendaient fort bien leur affaire. Tous se comportaient d'une manière exemplaire, à très peu d'exceptions près. Je citerai entre autres un mitchmann d'une bonne famille, qui malheureusement s'était trouvé très jeune à la tête d'une petite fortune. Il l'avait employée à boire; ses parents avaient tout fait pour le faire revenir de cet abîme de perdition et pour l'arracher à ses mauvaises habitudes, on avait supplié les chefs supérieurs de l'employer et de le faire partir ; il arriva sur le Narcisse où on l'avait commandé, sans bottes, sans manteau, avec un surtout, une chemise et une paire de bas ; des cartes, une pipe, une bouteille composaient le reste de son avoir ; il avait acheté la doublure d'une couverture qu'il avait fait ourler par un matelot, et qui lui tenait lieu de drap et de robe de chambre ; un vieux matelas formait son lit, et quelques pavillons roulés lui tenaient lieu d'oreiller ; quand il avait froid, il se faisait recouvrir de ces signes de la gloire. Vous m'avouerez que c'était pousser bien loin le cynisme philosophique. Le jour de notre arrivée à Ghélindjik, il célébra si bien notre bienvenue, qu'on le ramassa dans

les rues, et qu'on lui fit passer la nuit au corps-de-garde, où on lui ôta, afin de l'empêcher de courir, les bottes qu'il avait empruntées. Cet échantillon d'officier était unique, il est vrai ; immédiatement après, il fut chassé ignominieusement du service.

Le soldat russe, malgré sa laborieuse vie, chante d'un bout de l'empire à l'autre. C'est la seule panacée à ses maux, quand il n'a pas d'eau-de-vie; et quand il en a, il n'en chante que mieux.

A Ghélindjik les compagnies s'étaient préparé une place spéciale sous un arbre avec quelques bancs pour se livrer à ce plaisir. Quand on chante on est dans sa patrie.

Nos capitaines faisaient aussi chanter leurs matelots. On voit que dans l'antiquité les néréides aux yeux bleus, les jolies nymphes, les tritons à la barbe humide, accouraient en foule autour des vaisseaux pour jouer et s'ébattre aux doux accents de la lyre. Nous autres du 19e siècle, où nous avons tant de peine à nous résoudre à croire en Dieu, nous ne voyons plus rien de ces spectacles des dieux..... mais nous chantons toujours.

Des Russes, dont un vieux matelot présidait le chœur, faisaient résonner l'espace des chants nationaux de la grande Russie, terminés par de bruyants refrains.

A côté de ce groupe, les Polonais, tristes débris d'une brave armée disséminée dans tous les coins du globe, leur répondaient par les chants de Chlopicki, et si les échos du Caucase y répondaient, ils durent être bien étonnés de la nouveauté de ces chants. La Mazoure chantée par des matelots russes mazoures en face de l'Elbrous !

Des Tatares de Kasan coupaient ces tristes accents de victoire par une mélodie dont l'harmonie lente, monotone, contrastait avec la hardiesse de la Mazoure... Les Russes reprenaient et étouffaient tous ces chants par des chants de guerre qui n'étaient pas sans grace et sans grandiose.

De Ghélindjik à l'embouchure de la Soutchali, la côte conserve à peu près le même caractère. Des traînées de collines ou de montagnes basses, qui ne dépassent pas les 2,000 et 2,500 pieds de hauteur absolue, bordent sur plusieurs rangs la mer qui bat leurs flancs à pic, minés par les flots, sans qu'aucune plaine de quelque étendue serve de transition de ces collines à la mer. Ceci explique les difficultés que Mithridate trouva pour cheminer le long de la côte.

Quoique assez uniforme, ce paysage est superbe et extrêmement varié dans ses détails. Toutes ces collines de schiste à fucoïdes sont couvertes d'une riche verdure; des forêts ma-

gnifiques servent de cadres à une multitude innombrable de champs et d'enclos qui semblent faire marqueterie. Par-ci par-là on aperçoit des maisons isolées semées sous de beaux arbres; quelques-unes sont situées dans les gorges nombreuses qui sont autant de déchirures par lesquelles débouchent les ruisseaux et les rivières, qui paroissent gagner en importance à mesure qu'on approche du centre de la chaîne.

Mais entrons dans quelques détails sur cette côte qui est plus inconnue que celle de la Nouvelle-Hollande.

Pchade.

De la fausse baie de Mézippé à Pchade, on voit un premier cap au S. E. nommé Abetsai par M. Taitbout de Marigny (1), Khopétchai selon les officiers de la flotte. C'est le Choreca de Bénincasa (2).

Un second cap, celui d'Itokopâskhe, est à trois milles environ du premier. Entre les deux caps s'ouvre le vallon de Tchianghoti (3).

Au-delà du cap Itokopâskhe, vers Pchade,

(1) Taibout de Marigny, éd. Klaproth, dans le Voyage de J. Potocki au Caucase, etc., I, p. 297.

(2) Voyez Mémoire sur un nouv. périple du Pont-Euxin; par le comte J. Potocki, II, 370.

(3) *Djapzkhoti*, Panioutine.

est un second vallon, celui de Neukeupche (1).

La baie de Pchade, tout près de laquelle nous arrivâmes vers le soir du 17 mai, se trouve à vingt-deux verst de celle de Ghélindjik. Elle est évasée et beaucoup plus petite que celle-ci; le cap Essoukougou en marque l'entrée au nord. Sa profondeur commune est de sept à neuf brasses, le fond est de vase et de coquillages.

La petite rivière de Pchade ou Douab s'y jette en serpentant. A droite vous avez de grandes et belles forêts; à gauche des taillis avec une aoule à laquelle les Russes mirent le feu, quand ils vinrent le 27 mai 1833 incendier deux petits vaisseaux turcs qui avaient hiverné dans ce port.

Pchade était la résidence de Mehmet-Jendar-Oglou, konak de M. de Scassi, et c'était ici que celui-ci avait établi le chef-lieu de ses relations avec les Tcherkesses : cette position paraissait très favorable pour cela.

M. Gamba (2) se trompe en attribuant la ruine de l'établissement à Pchade à l'enlèvement d'une jeune Circassienne. Ce fut un grec nommé Moudrov, commissionnaire de l'établissement, qui fit le coup, et qui arracha la jeune Djantine, qu'il aimait et dont il était aimé, du groupe de ceux qui la conduisaient, contre son gré, chez un

(1) *Nakobche*, Panioutine.

(2) Gamba, Voyage dans la Russie méridionale, I, 64.

autre époux que ses parents lui avaient destiné. Ils voulaient la marier à un prince chapsoughe, voisin des Natoukhai de Pchade. Moudrov avait été aidé par les fils de Mehmet-Jendar-Oglou, qui s'étaient mis en embuscade avec lui sur le passage de Djantine. Mais l'affaire s'apaisa plus tard, et ce ne fut que plusieurs années après que les Russes furent forcés de quitter Pchade.

La position de Pchade paraît si avantageuse et si favorable, qu'on serait fort étonné que les Grecs, qui savaient si bien profiter de ces circonstances locales, ne l'eussent pas fait. M. Taitbout de Marigny, qui eut l'occasion de parcourir les environs à loisir, rapporte dans son voyage qu'il visita un chemin assez large qui conduisait à une ancienne forteresse, dont on voyait les ruines sur le sommet d'une montagne qui dominait la vallée au S.E. de Pchade.

Toutes les pentes des collines qui entourent Pchade sont aussi semées de tumulus plus ou moins grands, dans lesquels M. Taitbout trouva, à trois ou quatre pieds de profondeur, des vases en terre cuite remplis de cendres mêlées de boutons de cuivre, d'anneaux de même métal et de quelques ustensiles en fer, devenus méconnaissables par l'oxidation. Il découvrit aussi dans l'un une longue et forte épée avec le fer d'une pique posés en croix sous une couche de charbon, et plus bas, un vase sans bord, ren-

versé, renfermant les mêmes objets que je viens d'indiquer (1).

Qui a vu les ruines des cités grecques du Bosphore et de la presqu'île de Taman, dont les abords sont encombrés de tumulus, ne méconnaîtra pas ici la main du même peuple et le résultat des mêmes mœurs. Il n'y a pas de doute que Pchade n'ait joué un rôle même dans la plus haute antiquité. Tous les anciens auteurs, Scylax, Strabon, Pline, Appien, etc., placent les Akhéens sur la côte qu'occupent actuellement les Natouchai, depuis Soudjouk-Kalé jusqu'au-delà de Pchade, et je prouverai dans mon commentaire sur Arrien, que son *antique Achaïe*, (παλαια αχαια) ne pouvait être autre chose que le Pchade de nos jours.

Ptolémée mentionne cette localité sous le nom de bourg d'Achaïe (άχαια κωμη).

Pchade ne reparaît plus tard que chez les géographes italiens du moyen-âge. C'est le *Mauro Zega* de Petrus Vessconte d'Ianua (1318) et de Fréduce d'Ancone (1497); le Maura Zichia de Gr. Benincasa (1380), etc.

Aujourd'hui Pchade paraît destiné à redevenir quelque chose; car le général Villiaminoff s'en est emparé pendant l'été de 1837 et s'y est fortifié.

(1) Taitbout de Marigny, éd. Klaproth, I, p. 340 et 344.

Voulan.

Le calme de la nuit nous surprit aux environs de Pchade : ce ne fut que le lendemain, $\frac{18}{30}$ mai, à huit heures du matin, que nous parvînmes à la hauteur du Voulan.

Les Génois des quatorzième et quinzième siècles ont fort bien connu cette localité sous le nom de *fiume Landia* et *Londia*. Elle est mal dessinée dans toutes les cartes (1) ; ce n'est qu'une anse très ouverte, de 800 pieds (135 toises sag.) de profondeur et de 425 toises d'ouverture, qui s'élargit ensuite et devient une vaste rade. A l'extrémité O. de cette petite anse débouche la petite rivière de Voulan par une embouchure de 25 toises de large.

On avait appris par un Tcherkesse du parti des Russes, qu'il y avait trois vaisseaux turcs en contrebande à Voulan. La corvette commandée alors par le capitaine Branevski, le Vestnik et

(1) Dans la carte du Voyage de Gamba, elle est marquée sous le nom de Zaliv-Kodos, qui est beaucoup plus au sud ; elle est trop grande. — Dans les cartes Gautier et Panioutine, elle est beaucoup trop fermée. — Dans la carte Khatof, on la trouve sous le nom de baie de Kobas. Les localités sont très mal observées. — Dans la nouv. carte de l'état-major à Tiflis (1834), la baie est à peine marquée, et le village est oublié.

quatre autres petits vaisseaux de guerre s'y rendirent avec une cinquantaine de soldats de débarquement, en mai 1833.

On fut bien étonné en arrivant de ne rien trouver. On ne soupçonnait pas même alors qu'il y eût une rivière à Voulan. On chercha à longer le rivage le plus près que possible et enfin on trouva l'embouchure de la rivière. Sans doute que ces trois vaisseaux turcs avaient remonté la rivière. On envoya donc les chaloupes, les unes pour pénétrer par-là dans l'intérieur du pays, les autres pour débarquer les soldats qui devaient s'avancer à travers une plaine basse, sablonneuse et couverte de broussailles, qui forme le fond de l'anse.

Mais les chaloupes trouvèrent l'entrée de la Voulan barrée par les sables; il n'y avait pas moyen d'avancer. On se trouvait dans le plus grand embarras : où chercher les Tcherkesses? Personne ne se montrait.

Tout à coup part de l'intérieur du pays un coup de canon. Ah! nous sommes sauvés, s'écrient les Russes; en avant! les Tcherkesses sont là. Les Tcherkesses avaient fait à peu près comme les enfants qui se cachent et qui crient ensuite aux autres de venir les chercher.

Ils s'étaient réunis en embuscade à un demi-verst du rivage, autour d'un joli bassin de 50 toises de large et de 300 toises de long que pro-

duit la Voulan repliée avant d'entrer dans la mer.

La plaine basse boisée, résultat des attérissements de la rivière, encaisse d'un côté ce bassin et le sépare de la mer.

Sur la rive droite, s'étend sur des collines rapides et boisées, l'aoule de Voulan.

Une partie des Tcherkesses s'étaient logés sur la hauteur; les autres, réunis autour du fond du bassin, voulaient défendre de près les trois vaisseaux turcs qui y étaient amarrés, et qu'ils avaient fait entrer en débarrassant la barre de sable. Pour la première fois, ils avaient entre leurs mains un petit canon d'une livre que les Turcs leur avaient vendu. Fiers de cette acquisition, ils n'eurent rien de plus pressé que de s'en servir par simple bravade, pour apprendre aux Russes qu'ils avaient aussi de l'artillerie.

Ces pauvres Tcherkesses payèrent cher leur rodomontade.... Les Russes accourent dans la direction du bruit : les uns repoussent les Tcherkesses-Chapsoughes, qui se défendent bravement, et les autres jettent des torches allumées sur les vaisseaux qui sont bientôt la proie des flammes, et sans donner aux ennemis le temps de reprendre contenance, ils se retirent tous rapidement, emmenant, comme trophée, le petit canon des Chapsoughes. C'est ainsi qu'une poignée d'une centaine de Russes déterminés, brava les Tcher-

kesses trois fois plus nombreux, et sut accomplir, sans presque aucune perte, les ordres qu'on lui avait donnés.

Le 11 mai 1833, les Russes y brûlèrent derechef deux vaisseaux, sous le commandement de Romanovitch.

Djuvga, Djouhoubou, la vieille Lazica d'Arrien, la ville de Tasos de Ptolémée, l'Alba Zichia des Génois.

De Voulan vers l'aoule de Ziche, à l'embouchure de la Douchette (1), les couches de schiste, d'abord horizontales, deviennent verticales, faisant presque face à la mer. Près de Ziche, elles reprennent l'horizontalité.

La population qui habite la côte augmente considérablement en approchant de Djouhoubou. Tout est enclos, champs, cadres de forêts; c'est un jardin anglais perpétuel de toute fraîcheur.

La petite rivière de Douchette arrive à la mer par une jolie petite gorge à gauche de l'aoule de Ziche, placé avec ses champs sur la hauteur. De la mer on ne voit pas de maisons; elles sont cachées sous les arbres.

A peu de distance de Ziche s'ouvre une vallée

(1) Peut-être est-ce le P. d'Zurzuchi de P. Vessconte, le P. d'Sirsacho de Gr. Benincasa, le Porto de Susaco de Fréduce d'Ancône, etc.

qui attire tous les regards; elle est large, très peuplée; c'est la première de ce genre qu'on rencontre depuis Ghélindjik. On y reconnaît Djouvga ou Djouhoubou. Le paysage y est ouvert, et laisse apercevoir, au sud du bassin de la Djouhoubou, en face de la mer, une chaîne de collines éloignées, couvertes de champs.

La Djouhoubou, qui arrose cette vallée, est, après la Soutchali et la Kintchouli, une des principales rivières de la côte; son embouchure forme une petite anse ouverte, mais pas de baie ni de port. Elle est fermée à l'est par le cap Kodos, formé d'une suite d'escarpements peu élevés de schiste à fucoïdes, qui s'avance comme une plate-forme large et commode en avant de la chaîne de collines plus reculées dans l'intérieur du pays.

Cette belle et large vallée, cette rivière abondante a dû frapper et attirer les anciennes populations. Tout comme elle est encore aujourd'hui l'un des points principaux, l'un des centres de la Chapsoughie, ainsi elle a dû être l'un des bourgs importants, sinon la capitale du pays des Zikhes.

D'abord il n'y a pas de doute que nous ne devions placer ici ou dans les environs, la vieille Lazica d'Arrien qu'il met à 120 stades de la vieille Achaïe. Peut-être que l'aoule de Ziche est l'emplacement qui y répondrait le mieux comme

son nom semble l'indiquer. Ptolémée en fait la ville de Tazos, et elle reparaît sur toutes les cartes italiennes du moyen âge sous les noms d'Alba Zega et d'Alba Zicchia (1).

Actuellement Djouhoubou est la résidence d'Ali-Bey, l'un des chefs les plus influents des Chapsoughes. Il est à la tête d'une population considérable; l'on m'a assuré qu'il peut se réunir en deux heures de temps à Djouhoubou une masse armée de plusieurs milliers de Chapsoughes seulement des alentours. Ce point est l'un des plus dangereux de la côte à attaquer.

L'importance de cette position imposait aux Russes la nécessité de chercher à s'en emparer et à s'y établir de pied ferme. On se rapprochait ainsi de Gagra ; on morcelait la puissance et l'attention des Tcherkesses ; on les attaquait dans leur centre; on maîtrisait un de leurs principaux débouchés, en communication directe avec le Kouban ; on était à même de veiller plus exactement sur le commerce des Turcs.

A cet effet, on commanda le $\frac{7}{19}$ juin 1833 à Ghélindjik cinq petits vaisseaux de guerre et cent vingt soldats de débarquement pour faire

(1) Ce nom semble s'être perpétué dans celui de Djuvga, qu'on emploie indistinctement avec celui de Djouhoubou. Voy. Voyage de J. Potocki au Caucase, II, 370.

une reconnaissance et une descente à Djouhoubou. Mais on ne put effectuer ni l'un, ni l'autre; les Russes trouvèrent que les Chapsoughes s'étaient fortifiés et les attendaient. Romanovitch, qui commandait, leur avait donné le temps de se réunir en masse. On remit cette entreprise à l'arrivée du général Malinovki, qui devait venir faire l'inspection de sa brigade à Ghélindjik.

Effectivement, au commencement du mois d'août il se mit à la tête de tout ce qu'il y avait de vaisseaux disponibles à Ghélindjik, corvette, brigantin, goëlette, etc., prit avec lui tout ce qu'il put emmener des troupes de débarquement et fit voile vers Djouhoubou. Les Chapsoughes devinèrent à l'instant à qui on en voulait, et ils présentèrent un front formidable pour défendre les deux ou trois petits vaisseaux qui étaient amarrés sur le rivage.

Malgré leur résistance, la descente s'effectua, on leur tua beaucoup de monde, on brûla les vaisseaux, on fit une légère reconnaissance, et l'on se retira avec une perte de douze soldats ou matelots tués et de vingt-sept blessés parmi lesquels le lieutenant-colonel Poltinine, dans la conviction que cet endroit était aussi difficile à attaquer qu'à défendre. Car le fond de la vallée de Djouhoubou, encaissé de collines, ne peut être propre à y construire une forteresse qui serait dominée de toutes parts, et il suffirait aux

Tcherkesses d'avoir un ou deux canons pour en déloger complétement les Russes.

La rade ouverte n'offre pas plus de sûreté pour les vaisseaux qui ne sont que légèrement défendus contre les vents du S. E. par le cap Kodos. Les vents du S., d'O. et de N. O. y soufflent en plein.

Les vaisseaux seraient beaucoup plus à l'abri dans l'anse de Kodos qui est sur le revers du cap Kodos ; mais il n'y a derechef aucun emplacement pour y bâtir un fort, à moins que de le poser sur le sommet de l'une des collines qui avoisinent le rivage.

Djouhoubou, Kodos et toutes ces petites anses où débouchent les rivières qui arrosent la côte jusqu'à Ztchoubéchi, Mamaï, Ardler, etc., sont le refuge d'un nombre considérable de galères que se construisent eux-mêmes les Tcherkesses, et avec lesquels ils commettaient jadis de nombreux brigandages. Je les ai dépeints plus haut tels que Strabon (1) nous les a fait connaître, et l'on s'étonne du peu de changements qui se sont opérés chez ces pirates depuis le temps des Romains. Aujourd'hui comme alors ils ont leurs galères légères que les Grecs appelaient *camara*, et qu'ils appellent eux-mêmes *kaf* ou *kouafa*; elles sont seulement un peu plus gran-

(1) Strabon, liv. XI, p. 476, ed. Bas.

des. Ce sont des barques longues de cinquante pieds, étroites, avec une quille. Du temps de Strabon, elles portaient vingt-cinq à trente hommes; aujourd'hui elles sont montées de quarante à soixante hommes dont les deux tiers rament. N'ayant pas de mâts, et étant très basses, elles échappent facilement à tous les regards, se glissant le long des côtes, et dès qu'on les poursuit de trop près, elles sont si légères que l'équipage peut les tirer sur le rivage et même les cacher dans les bois. On dit qu'en cas de nécessité, les Chapsoughes, les Oubikhes, les Saches ou Sakhi (1) peuvent en mettre quarante sur pied, ce qui pourrait bien être exagéré.

Les Russes cherchent à réprimer de toutes leurs forces leurs brigandages; ils font la chasse à ces galères dès qu'elles se présentent; la piraterie a donc presque cessé sur cette côte; mais il suffirait d'un peu de relâche dans les mesures des Russes pour qu'elle recommençât de plus belle, et qu'on courût le risque, comme le capitaine Gautier relevant sa belle carte, d'être attaqué et fait esclave.

Par un heureux hasard, les Russes, au commencement de l'été 1834, se sont emparés d'Ali-bey, Prince des Chapsoughes de Djouhoubou, qui se rendait monté sur un vais-

(1) Guldenstädt, p. 133.

seau turc avec quarante des siens à Trébizonde.

Le but de toutes les pirateries et de toutes les expéditions des Tcherkesses est de faire des prisonniers esclaves, qu'ils vendent aux Turcs, quand les Russes ne leur paient pas une forte rançon. On rachetait principalement les soldats.

Mais l'expérience prouva que cette méthode était le plus sûr encouragement du brigandage, et l'on eut l'idée d'user de représailles. L'ordre fut donné de faire autant de prisonniers que possible, et ce fut le colonel aujourd'hui général Sass, le démon des Tcherkesses, comme ceux-ci l'appellent, qui fut chargé spécialement de cette branche d'économie militaire, et l'on peut dire que l'on ne pouvait choisir quelqu'un de plus brave, de plus habile, de plus actif. Déja au commencement de l'été de 1834, il avait fait plus de soixante prisonniers tcherkesses qu'on avait menés à Ekatérinodar, pour des échanges; le prince Alibey et ses compagnons allèrent les rejoindre, et l'on fixa à dix hommes la rançon du chef.

Il n'y aura certainement pas de meilleur moyen de corriger les Tcherkesses de leur mauvaise habitude que celui-là; on ne fait rien pour rien, et il est singulier qu'on n'ait pas visé plus spécialement à cela depuis long-temps.

Chapsoukhou et Nighèpsoukhou, rivières. Aoule de Tou et Sanna des géographes du 14ᵉ et du 15ᵉ siècle.

Nous passâmes un peu après midi à la hauteur de la baie de Kodos. Ici la côte fait un retrait de plusieurs verst au fond duquel coule la rivière Kodos, dominée sur sa rive gauche par l'aoule de ce nom. Quelques maisons occupent le fond de la vallée pittoresque.

La paroi de schiste grisâtre borde toujours la côte avec les mêmes accidents de terrain, des champs et des forêts.

Plus loin, à l'extrême pointe S. E. qui ferme la grande rade de Kodos, entre les embouchures de la Chapsoukhou et de la Nighèpsoukou, mais plus près de cette dernière, se voient, près de l'emplacement actuel de l'aoule de Tou, sur une montagne au bord de la mer, les vastes ruines d'une forteresse, consistant en grosses murailles très épaisses murées en chaux. La mer fait ici une petite anse.

Ce sont les restes de la forteresse de Nikopsis que Constantin Porphyrogénète place au bord de la rivière de ce nom, dont il fait de son temps, c'est-à-dire au milieu du dixième siècle, la frontière entre les Ziches au N. O. et l'Abasghie au S. E. (1).

(1) Massoudi, dans le Magasin asiatique de Klaproth,

Tous les auteurs qui ont commenté Constantin et qui ne connaissaient pas les localités, ont cru qu'il voulait parler de la Psirsta, qu'on appelait aussi dans le moyen âge *fiume de Nicofi*, à cause de la forteresse de Anakopi qui se penche sur ses rives; mais cette interprétation était contradictoire avec l'histoire de ce temps-là qui nous représente l'Abasghie comme très puissante et comme s'étendant bien au nord de Gagra, en embrassant une partie du Djikhèti.

Les géographes italiens Vessconte, Benincasa, etc., donnent tous à cette ruine le nom de *Sanna*, et comme Constantin, font commencer, immédiatement après, la côte de l'Avogasie.

Je remarquerai en passant que j'ignore d'où les anciens tiraient la chaux et les pierres dont ils se servaient ici; il paraît qu'au milieu de ces schistes il y a quelque formation calcaire, à moins qu'on ait fait venir ces matériaux des environs de Gagra.

Rade de Ztchoubéchi. Ruine de Chimetdoukhaïtche.

Passé l'aoule de Tou, la côte fait une rentrée jusqu'à l'embouchure de la Chimetdoukhaïtche, en symétrie complète avec celle de Kodos. C'est ce qu'on appelle proprement la baie ou rade de

p. 290, dit que les Kécheks résistaient aux Alains par les forteresses qu'ils possédaient le long du bord de la mer.

Ztchoubéchi, que je suppose être le sképê ou la station navale qu'Arrien place à 120 stades ou 17 verst de l'ancienne Achaïe (Djouhoubou) (1). A six heures du soir, nous nous trouvâmes en face de la petite rivière Ztchoubéchi; elle est séparée de la Chimetdoukhaïtche par une haute montagne dont les flancs présentent les couches du schiste redressées. Une forteresse dans le même genre que celle de Nighepsoukhou, s'appuie contre cette montagne, dans le voisinage de la Ztchoubéchi.

Les forêts qui encadrent ici les champs sont mêlées de hêtres, de charmes et surtout de pin caucasique.

Vardan.

Le cap Vardan, composé de couches redressées de schiste noir et gris, ferme pittoresquement la rade de Ztchoubéchi au S. E., et la sépare d'une autre petite rade à laquelle on donne aussi le nom de Vardan. Ni la carte de Gautier, ni celle de Panioutine, ne me semblent avoir bien marqué cette rade au fond de laquelle coule la rivière de Vardan. Le bord de la mer est boisé et relevé d'une falaise de sable et d'at-

(1) Pet. Vessconte a marqué cette rade sous le nom de Guba ; Benincasa et Fréduce d'Ancone sous celui de Cavo de Cubba.

térissements, couronnée d'un tombeau qu'on voit de la mer.

Les environs de Vardan paraissent très peuplés et superbement cultivés à la manière tcherkesse. La vallée en s'ouvrant laisse voir dans le lointain des montagnes bleuâtres, mais dont les formes ne diffèrent pas de celles qui sont plus rapprochées.

C'est à Vardan que le capitaine lieutenant Woulff, avec trois petits vaisseaux et cinquante soldats, vint le $\frac{24 \text{ mai}}{6 \text{ juin}}$ 1833 mettre le feu à deux vaisseaux turcs, et sans perdre un seul homme. Il paraît que les échanges avaient déja eu lieu, car les flammes furent alimentées par la cire que les Turcs voulaient emporter.

Vardan, comme Voulan et Djouhoubou, paraît un des endroits principaux de centralisation chez les Chapsoughes.

Nous fîmes le tour de la baie pour la visiter; il était sept heures du soir; en faveur de la brise diurne, nous avions fait cinq fois plus de chemin que pendant toute la nuit.

Au sud de Vardan, la côte prend un faux air de celle de Ghélindjik. Dans ces falaises s'ouvrent de petites gorges arrosées de ruisseaux. L'une, entre autres, est quelque chose de charmant, et il me semblait que pour jouir de la paix de la campagne, unie à la magnificenee d'un riche paysage et au luxe d'une végétation de la plus belle fraîcheur, il fallait venir dans ces pe-

tits ermitages, quoique ce ne fussent que des maisons en bois de forme abaze, s'élevant au milieu des arbres, au bord de la mer : des princes du pays s'en contentaient sans doute.

Mamai. Rivière Thapsé ou Touabsé (1).

Nous doublâmes, pendant la nuit du 18 au 19, le cap Mamai, et nous passâmes devant l'anse de ce nom. La Thapsé, ou Touabsé, entre dans la mer au fond de l'anse, à côté de l'aoule de Mamai, le siége principal de la piraterie tcherkesse. Les Chapsoughes de Mamai ont deux grandes galères qu'il peuvent monter de 120 hommes.

M. Tausch me raconta avoir vu à Thapsé (ou Mamaï), entre Aughuïé et Sepsé, une grande pierre de sept à huit pieds de haut et assez épaisse, couverte de figures en relief, de cerfs, de chevreuils, de chèvres. Après l'avoir retournée, il trouva dans un cadre formé d'une chaînette sculptée, trois rangs de figures habillées à la romaine, mais point d'inscription. C'était sans doute quelque tombeau grec.

Placé à la hauteur de cette baie, on peut se faire une juste idée de la position des trois caps

(1) Toutes les cartes que j'ai sous les yeux ici sont plus ou moins incomplètes : néanmoins, j'espère avoir bien saisi les noms des localités et leurs positions relatives.

qui s'avancent au S. E. On reconnaît très bien celui de Soutchali sur le devant, et dans le fond, celui d'Ardler avec celui de Zenghi entre deux.

La tribu tcherkesse des Chapsoughes ne s'étend pas plus loin au S. E. que la Thapsé. Au-delà commence la tribu des Ouboukh ou Oubikh qui ne vont que jusqu'au village de Fagourka.

Les Ouboukhs sont complètement semblables aux Chapsoughes. Les deux vallées de la Sepsé (1) et de la Soutchali leur appartiennent.

Tribu Ouboukh. Rivières Sepsé et Soutchali. Aoule de Dziaché.

Dziaché, qui s'étend au bord de la mer, entre ces deux rivières.

C'est sans doute cette même aoule qui est marquée chez les géographes italiens du moyen-âge, sous les noms d'*Aiazo*, d'*Aiaço*, de *Saiazzo* (2).

L'anse de la Soutchali, s'annonce déja différemment du reste de la côte. Elle est assez ouverte : les falaises de schiste qui bordent la mer sont toujours du même genre. Mais déja les col-

(1) La carte de l'état-major la nomme Psésioapé. (Psé, en tcherkesse, signifie eau, rivière.)

(2) Voyez périple du Pont-Euxin, par le comte J. Potocki, dans son Voyage au Caucase, II, p. 373.

lines prennent un autre caractère; elles grandissent et deviennent des montagnes qui se perdent sur plusieurs rangs au fond de la vallée. Le Caucase s'annonce de loin; cependant les forêts sont toujours entremêlées avec les champs.

Si les montagnes s'élèvent, les rivières deviennent aussi plus considérables. La Soutchali ou Sotcha (1) est la plus grande rivière du Djikhèti: elle a aussi le plus long cours et vient du revers des mêmes montagnes qui alimentent la Bélaïa ou Sagvaché (2).

La Soutchali est l'Achéus d'Arrien, la limite qui séparait les Zikhes au nord, des Samighées (ou Saghides) au sud.

Telle est cette côte que je viens de décrire, de l'ancien Djikhèti des Géorgiens, de cette Zikhie d'Arrien que Mithridate eut tant de peine à traverser, tant par la difficulté des lieux que par l'ardeur guerrière des habitants. On voit que c'est à peu près toute la côte qu'occupent aujourd'hui les Chapsoughes et les Ouboukhs.

Fagourka. Sotché ou Satché. Cap Zenghi.

Au sud-est de la Soutchali, ou Achœus, s'éten-

(1) Chakho, carte de l'état-major, 1834. Ssountschalî, C. Klaproth, 1814.

(2) Chahadgacha, C. Khatof.

dait vers Gagra le peuple des Sannighes d'Arrien et de Pline, que Procope nomme Saghides. Nous trouvons encore dans la même localité la tribu tcherkesse des Sacha ou Sakhi qui ont pour frontière, vers le sud, le cap Zenghi, l'ancien promontoire d'Hercule. Comme les Ouboukhs, ils n'ont que peu de côte et habitent deux ou trois longues vallées toujours plus sauvages, au fond desquelles écument la Séga, la Sioépé, la Satché ou Sotché.

Sur les rives de la première s'aperçoit le bourg de Fagourka, le Hamorka de Chardin et de de la Motraye (1).

Sur celles de la Sotché ou Satché est le village de ce nom : c'est dans le voisinage de ces deux localités que nous devons chercher la Masética d'Arrien.

Nous aperçûmes près du village de Sotché un petit vaisseau turc amarré pour faire des échanges. A l'instant où les habitants du pays nous aperçurent on les vit accourir de toutes parts pour secourir l'équipage turc qui s'était sauvé à terre, supposant que nous cherchions à nous en emparer. Un ou deux boulets que nous leur tirâmes ne portèrent pas, et voyant tant de monde, nous ne voulûmes rien hasarder de

(1) Voyez la carte du Voyage de Chardin et de de la Motraye, Voyage en Europe, en Asie, t. Ier, carte B.

plus ; on faisait contre nous une fusillade qui ne nous tentait pas.

Le cap Zenghi , l'extrême limite des Sacha, s'avance dans la mer par une pointe basse, couverte de superbes forêts de charmes, de hêtres et de chênes. Du temps d'Arrien, l'une des aoules qui sont complètement cachées sous ces ombrages, nous aurait offert l'emplacement de la ville de Nésis, qu'il place sur ce promontoire, à l'extrémité duquel nous devrions chercher les ruines de quelque temple d'Hercule, qui lui avait donné son nom (1).

Tribu des Ardona. Baie et rivière de Kamouichelar.

Enfin, c'est en face de l'anse profonde de la Kamouichelar dans laquelle se jette la rivière assez considérable de ce nom, la Caccari des cartes du moyen-âge, la Borgys d'Arrien, que l'on aperçoit pour la première fois les cimes neigeuses du Caucase. Elles ont l'air de pyramides écrasées et forment une suite de dents rocailleuses et nues, sur quelques-unes desquelles la neige formait encore le 19 juin / 1 juillet une coupole brillante, tandis que sur d'autres cimes elle ne paraissait que par bandes remplissant de longues déchirures.

Les forêts montent très haut et encadrent

(1) Arriani hist. Periplus ad Hadrianum, etc. Plinii, Hist. natur., lib. VI, cap. 5.

d'une belle verdure les têtes chenues de l'Ochetène. Car c'est ce groupe majestueux que nous avons devant les yeux (1), ce même groupe qui domine partout les paysages de l'Abkhasie jusqu'au-delà du cap Kodor.

Plusieurs étages d'autres montagnes, moins élevées et boisées jusqu'à la cime, descendent par degrés jusqu'à la mer, et se teignent de vert de toutes les nuances jusqu'à ce qu'il se perde dans le lointain sous une teinte nébuleuse.

Toutes les gorges nombreuses qui coupent ces montagnes qui s'ouvrent sur le rivage, prennent un caractère sauvage : les forêts magnifiques ne servent plus de franges aux champs et aux enclos : la vigueur de la végétation l'emporte sur les travaux de l'homme et d'une population qui paraît diminuer sensiblement à mesure qu'on approche de Gagra. Les ruisseaux sont mieux alimentés.

Tel est le pays qu'habite la dernière tribu des Tcherkesses, vers l'Abkhasie, celle des Ardona. Cette côte cependant semble, dans l'antiquité, avoir été plus peuplée, plus fréquentée, plus civilisée qu'elle ne l'est à présent.

Je sais bien que c'est précisément ici que Strabon plaçait ses Phtirophages, qu'on tra-

(1) Voyez Atlas, 2e série, pl. 2.

duit toujours par mangeurs de vermine, et qui pourrait bien signifier mangeurs de pousses de pin.

Mais Pline et Arrien y placent les Sannighes ou Saghides, et connaissent très bien ces localités dont ce dernier fait l'énumération.

Les rois d'Abkhasie régnèrent aussi sur cette partie de la côte et la convertirent au christianisme. Il ne reste, au dire de M. Tausch, de trace du christianisme de ce temps-là, qu'une église, qu'on peut visiter près de l'aoule et de la rivière d'Ardokhaitche (1). C'est la première et la seule église dont on trouve des restes sur toute cette côte en commençant à Anapa. Il n'y en a pas de traces non plus dans toute la Circassie occidentale, excepté sur les bords du haut Kouban où M. Bernadocci, dans l'expédition de l'Elbrous, en 1829, en a visité, dessiné et décrit plusieurs avec des croix et des tombeaux en pierres (2).

Les géographes italiens du moyen-âge, excepté

(1) Ardokhaitche signifie village des Ardo, en tcherkesse.

(2) Voyez-en le dessin, 3e série, pl. 4. Les Slaves d'un côté, les Géorgiens de l'autre, faisaient la conquête de la Circassie, et la convertissaient au christianisme; ne faudrait-il point rechercher la raison de ce manque d'églises dans la partie qui était occupée par les Russes slaves, dans ce que ceux-ci, comme aujourd'hui, construisaient le plus ordinairement des églises en bois?

Vessconte, donnent à cette église d'Ardokaitche le nom de Santa Sophia (1).

Une bande de collines basses entièrement boisées, et premier échantillon de ce genre sur la côte, forme le cap Ardler qui sépare l'anse profonde de Kamouïchelar de l'anse aussi profonde de Kintchouli, connue chez les Génois sous le nom de Cavo de Giro (baie du tournant).

Arrien cite au bord de la Kintchouli la ville de Nitica. Ici cette bande de collines basses cesse tout à coup, et un nouveau tableau s'ouvre devant nous : plus de ces humbles falaises; c'est le Caucase tout entier qui vient se heurter de toute sa hauteur contre la mer.

(1) Lieu cité, II, p. 373.

ABKHASIE.

Description de cette province qui s'étend du défilé de Gagra à la rivière Galazga.

De l'Ochetène au Djoumantau, le Caucase présente, sur une longueur de cent quarante verst, un groupe isolé de hautes cimes dont l'axe court de l'O. N. O. à l'E. S. E. dans le sens de la côte.

Au-delà du Djoumantau, commence la chaîne centrale dont la direction jusqu'à l'Elbrous fait un angle presque droit avec le groupe d'Abkhasie. Elle reprend ensuite sa première direction de l'Elbrous au Passmta et au Mqinvari ou Kasbek.

Le chaînon d'Abkhasie que Reineggs appelle chaîne Kéraunienne ou Koubanique (1) et qui constituait une partie des monts *Corax* de Pline et de Ptolémée, ne présente dans sa ligne de faîte qu'une suite continuelle de cimes déchirées, confusément entassées de diorite et de porphyre; l'Ochetène en forme l'avant-garde au N. O., et le Djoumantau au S. E., tandis que les cimes hé-

(1) Reineggs, II, 3.

rissées de roches noires, plaquées de glaciers qui nourrissent le grand et le petit Zélentchouk, en couronnent le centre, dégagées du schiste noir qui les environne et qui encaisse les hautes vallées.

L'Ochetène est en ligne directe à trente-huit verst du rivage, et le Djoumantau à cinquante ou cinquante-cinq verst.

Sur les flancs de ce chaînon s'appuie toute une immense formation de calcaire jurassique et peut-être de craie ; ses énormes massifs arrachés du fond des mers par l'effort plutonique qui créa le Caucase, soulèvent enfin ce schiste crayeux qui bordait la côte ; ce sont ces imposantes terrasses qu'on voit plonger brusquement dans la mer à Gagra, sans transition, en lui présentant ses flancs redressées comme un vaste et gigantesque rempart.

Après avoir heurté ainsi contre la mer, et séparé les tribus tcherkesses actuelles des abkhases, le pied du Caucase rentre en biaisant dans l'intérieur du pays. Un pays bas particulier, de vastes plaines s'avancent en coin jusqu'à Gagra, et vont en s'élargissant vers la Colchide en séparant la haute chaîne du rivage de la mer ; quelques groupes de collines, la plupart métaphyriques et porphyriques avec des lambeaux de calcaire, coupent ces plaines.

Le fond de ces plaines est ou sablonneux

comme à Pitzounda et au cap Kodor; ou c'est un conglomérat grossier comme à Bambor.

Les ruisseaux qui arrivent à la mer quoique courts sont assez abondants. Ils descendent des pentes noires et schisteuses des hautes cimes, se recueillent dans des vallées profondes et traversent ensuite le banc jurassique par des gorges étroites, profondément entaillées, qui sont autant de portes ouvertes pour pénétrer dans le sein des montagnes. C'est seulement par ces portails que des plaines basses de l'Abkhasie on entrevoit des lambeaux de la ligne de faîte comme à travers autant de créneaux; car le banc jurassique, s'élevant comme un bastion jusqu'à sept et huit mille pieds de hauteur, la masque totalement. Ces échappées de vues prêtent aux paysages de l'Abkhasie toute la majesté et tout le grandiose des paysages de la Suisse.

Les plus hautes pointes du chaînon d'Abkhasie atteignent certainement les douze et treize mille pieds.

La plupart ne se dépouillent jamais entièrement de neige. A la mi-juillet (vieux style) où je les dessinai, l'Ochetène seul ne montrait que de longues bandes étroites de neige qui remplissaient des ravins rocailleux qu'on aurait pris de loin pour de simples fissures, toutes les autres cimes étaient encore parées de champs et de coupoles de neige.

Dès que les rivières qui apportent à la mer le tribut des montagnes ont débouché en écumant par ces grandes écluses, arrivées dans le pays plat, elles y ralentissent leur course, y serpentent et s'arrêtent quelquefois dans des marécages, cause de l'insalubrité de quelques points de l'Abkhasie.

Maintenant je vais me promener le long de cette belle côte, aborder le rivage, pénétrer dans ces forêts qui me cachent tant de ruines ; je réunirai dans ma description tout ce que j'ai eu l'occasion d'observer dans une triple promenade que j'ai faite d'une extrémité à l'autre.

Gagra.

Les gorges de la Kintchouli et de Gagra donnent un premier échantillon de ces portes des vallées, et l'on y reconnaît déja ces abîmes qui coupent notre Jura suisse, surtout ceux des gorges du Seyon près de Neufchâtel ou de la Reuse au pied du château de Rochefort. Là comme ici, les parois qui les encaissent sont presque à pic.

Le calcaire de ces gorges est à Gagra une masse de couleur grise, compacte, fissurée, se cassant par éclats, presque sans pétrifications, et ayant l'air d'avoir subi une grande altération qui a détruit les corps organisés. Les couches

assez régulières ont de un à deux pieds d'épaisseur et sont disloquées par grands blocs. Ces couches sont cintrées, inclinées et leur extrémité plonge en biaisant un peu dans la mer. Coupées perpendiculairement à l'axe par cette énorme fente qui constitue la gorge de Gagra, elles correspondent d'un flanc de la gorge à l'autre (1).

C'était au débouché de cette gorge, au bord du ruisseau qui s'en échappe, qu'était resserré, entre le pied escarpé de la montagne et le rivage de la mer, sur une plage de trois cents à quatre cents pas de large, l'antique et triste Gagra.

A droite et à gauche cette plage se rétrécit jusqu'à n'avoir que la largeur de quelques toises; elle longe d'un côté des escarpements inabordables; de l'autre, battue par les flots, c'est un vrai défilé des Thermopyles. Tel est l'unique point de communication praticable qui existe entre l'Abkhasie et les tribus tcherkesses du Djikhèti actuel.

Gagra, au milieu du défilé, était la porte qui le gardait. C'était un château-fort dont les doubles murailles s'étendaient de la mer au rocher. Un long corridor ou galerie séparait ces deux murailles; l'on entrait par-là dans de grosses tours

(1) Voyez Atlas, 2e série, pl. 4.

carrées, basses, adossées de part et d'autre à la double muraille. Elles sont construites en gros cubes de cette roche jurassique de Gagra, et voutées solidement avec les mêmes matériaux. Ces tours servaient d'habitation. On pouvait ainsi repousser l'ennemi, qu'il vînt d'un côté ou de l'autre du défilé dont on était le maître.

Un espace carré enfermé aussi d'une muraille dont les traces ont presque disparu, était adossé du côté du nord à cette fortification. Il n'est resté de ce côté-là que l'église construite en gros blocs comme les tours et les murailles et voûtée de même. C'est ce qu'on peut voir de plus brut, de plus simple en fait d'église des premiers temps (1). Rien qu'une nef en plein-cintre, un chœur semi-circulaire au levant, un vestibule ou pronaon au couchant, et deux portiques bien grossiers sur les côtés. Point d'ornements quelconques. Les Russes en ont fait un corps-de-garde et un magasin à poudre.

L'extérieur porte le caractère de toutes ces ruines de la côte d'Abkhasie. Des touffes de vigne et de clématite sarmenteuse s'enlacent et forment des guirlandes sur ces murailles informes. Un énorme figuier, qui avait pris racine sur le faîte de la voûte, s'était desséché par l'âge et servait d'appui à la sentinelle attentive pendant

(1) Voyez Atlas, 3e série, architecture, pl. 20.

que d'autres arbres l'abritaient de leur feuillage contre le soleil brûlant de Gagra.

En obtenant la suzeraineté de l'Abkhasie, la Russie ne pouvait se dispenser de garder ce défilé de Gagra. On y transporta un bataillon du régiment d'Abkhasie avec neuf pièces de canon : c'était l'envoyer dans le plus terrible des exils. Qu'on se représente tout un bataillon resserré dans ce petit espace de quelques cents pas, sur une plage brûlante, sans oser s'y mouvoir ; les soldats ne peuvent sortir du fort sans courir le danger d'être pris ou tués, et même les rochers boisés dominent tellement le fort, qu'on n'est pas en sûreté au dedans de ses murailles. Les Tcherkesses, cachés par le feuillage et perchés sur les assisses du roc, peuvent tirer d'en haut jusque dans les rues et dans les maisons ; des soldats ont été tués ou blessés, et les officiers à table ont vu tranquillement les balles leur arriver par les fenêtres.

Les Tcherkesses n'ont rien négligé pour chasser les Russes de cette position qui leur intercepte toutes les communications avec l'Abkhasie; ils les ont long-temps inquiétés et se sont résolus enfin à en faire le siége dans les formes, et à l'emporter d'assaut. Plusieurs milliers d'entre eux bien armés tombèrent tout à coup sur Gagra; et le bataillon n'eut que le temps de se mettre en défense contre les ennemis qui voulaient es-

calader les murailles. On tira sur eux à bout portant à coup de canon, et les soldats se défendirent si bravement malgré l'infériorité du nombre, que les Tcherkesses furent forcés de se retirer avec une grande perte de monde. Depuis ce temps-là leur ardeur s'est rafraîchie, et ils se contentent d'inquiéter Gagra, cachés sur les hauteurs.

Mais un ennemi dont on peut déjouer les ruses, un danger dont on connaît les chances n'est cent fois pas aussi terrible que cet air empesté qui sourdement vous tue, que ces maladies qui vous minent, que ces privations de tous genres qui vous rongent. Ghélindjik est un Eden en comparaison de Gagra.

La chaleur en été y est étouffante, aucun courant d'air; les rayons du soleil, réverbérés par ces hautes parois en partie nues; une plage de sable brûlant dans lequel, en ne faisant qu'enfoncer mon thermomètre, le vif-argent sautait tout à coup à 35°; une promenade de quarante pas entre la porte du fort et la vague qui bat le rivage; aucune communication avec un lieu vivant du reste de l'univers; des murailles et des maisons pressées où se concentrent la chaleur et le mauvais air : tel est le Gagra que j'ai vu.

Cette position aurait été encore tant soit peu supportable si on avait toujours de l'eau pour se rafraîchir.

Mais la gorge de Gagra qui paraît n'être qu'une gorge secondaire, et ne pas aborder le pied de l'Ochetène, où la Kintchouli et la Kotoche ont leurs réservoirs, n'est arrosée que par un petit ruisseau; tant qu'il y a de la neige sur les pentes voisines, son lit remplit presque toute la largeur de la gorge, et son eau tombe en cascade avec abondance: sitôt que les chaleurs l'ont fondue, plus d'eau dans le torrent qui tarit entièrement pendant le reste de l'été; le peu d'eau qui arrive jusqu'aux cascades, se perd au-dessous dans les ravins profonds qui remplissent le fond de la fente. Alors un étang et plusieurs sources qui sont dans l'intérieur de la forteresse disparaissent aussi petit à petit, et autant Gagra était heureux au printemps par ses belles eaux fraîches et limpides (1), autant il souffre d'une affreuse disette d'eau pendant l'été.

Quel miracle donc qu'au bout de trois ans, il soit encore resté les cent hommes qui représentaient le bataillon tout entier en 1833.

Le gouvernement, informé de la mortalité qui régnait à Gagra, y a envoyé le colonel Baumer, qui a visité en même temps sous le rapport stratégique, tous les ports et tous les forts de la côte; sur son rapport il m'a été dit qu'on avait décidé qu'à l'avenir on se contenterait de fermer

(1) Elles montraient 10° le 12 juillet 1833.

le passage par une redoute en bois (blokhaus). Cette mesure humaine du baron de Rosen épargnera la vie de bien des soldats qu'on sacrifiait inutilement, et ne diminuera en rien les moyens de défense.

Je débarquai dans une seconde tournée que je fis sur la côte à Gagra avec un officier de la flotte, et j'allai me présenter au major qui commandait le bataillon. Malgré les épaulettes de mon compagnon, il ne put s'empêcher de me regarder d'un œil soupçoneux, me croyant quelque espion français. Je savais que notre vaisseau qui apportait alors la poste de Tiflis pour Gagra, était aussi chargé d'ordres en ma faveur auprès du major : je priai donc l'officier de marine de ne pas s'inquiéter de la mine du major, que bientôt tout s'arrangerait.

Effectivement arrive après nous le bas officier avec les dépêches... Le major les ouvre... il ne sait plus que faire pour réparer sa bévue. Nous étions, Fédor Boutnievitch et moi, à contempler du haut des ruines de l'église ce singulier ensemble que présentait Gagra, quand nous vîmes l'adjudant qui était en négligé courir chez lui, endosser son uniforme et accourir à nous en cérémonie pour m'assurer que le major était prêt à faire tout ce qui dépendait de lui pour faciliter mes recherches, et que si j'avais besoin d'une escorte pour faire une excursion, elle serait prête

en quelques minutes. J'acceptai avec joie cette proposition, et effectivement il ne se passa pas un quart d'heure que je me trouvai entouré d'une demi-compagnie de braves commandés par un officier, qui devaient m'accompagner dans la gorge de Gagra où je désirais pénétrer.

Grâces soient rendues au grand monarque qui avait su me faire sentir sa puissante et généreuse protection jusqu'aux extrémités les plus reculées de son empire.

Notre excursion n'était pas sans risque ; nous échappâmes le plus heureusement du monde à tous les coups de fusil qui auraient pu pleuvoir sur nous de toutes parts du haut des rochers.

Je trouvai l'entrée de la gorge remplie de superbes peupliers blancs très élevés ; des figuiers, du buis, le houx-frélon, la vigne, la ronce chargée en même temps de fleurs roses et de fruits, la clématite traçaient et rampaient partout en nous bouchant le passage. D'énormes roseaux bordaient les rives du ruisseau jusqu'à la mer, tandis que le hêtre, le charme et le frêne couvraient les pentes voisines.

Nous remontâmes jusqu'aux cascades du ruisseau, qui sont à 2 verst de la forteresse ; il n'y avait plus qu'un petit filet d'eau prêt à tarir. En revenant, j'allai au-delà du ruisseau, vers la Kintchouli, examiner la largeur du défilé et la nature des rochers qui le bordent.

Quoiqu'en tout temps un lieu d'exil, principalement sous l'empire grec, Gagra a produit aussi ses saints. Les Russes mêmes révèrent une sainte Hypata de Gagra (Gagrenski).

Cependant Gagra a-t-il toujours été le nom propre à cette localité? Je l'ignore : je ne l'ai trouvé que sur les nouvelles cartes russes.... Sur les cartes plus anciennes on trouve toujours d'autres dénominations. Chardin l'appelle Baladagg, c'est-à-dire montagne élevée, en turc. Jules Klaproth, dans sa carte du Caucase (1814), se sert du nom de Derbend qui, en turc, signifie défilé.

Quoi qu'il en soit, pour voir Gagra, pour jouir de cette vue extraordinaire, il faut être sur la mer et prêt à le quitter; il faut être cet exilé (1) qui va rentrer dans un monde meilleur.... C'est alors que le coeur est fait pour sentir. On suit sans angoisse ces chaînes, ces terrasses qui s'entassent l'une sur l'autre avec des cîmes neigeuses pour couronne. On trouve de la fraîcheur dans ces antiques forêts qui en voilent la base (2) et qui ajoutent à la sauvagerie et à la majesté de ce

(1) Quand on eut fait grace à quelques-uns des conjurés de 1825, on les envoya d'abord comme simples soldats à Gagra : presque tous ont vu plus tard que l'empereur Nicolas savait pardonner.

(2) Le pied des montagnes est couvert de hêtres, de charmes et de chênes du plus beau vert, tandis que plus

paysage où la main de Dieu est encore empreinte comme au jour de la création. Et voir ce paysage au moment où le soleil se plonge dans les bras de Téthys après une journée brûlante, quand un zéphyr frais et léger vient ranimer les sens et réveiller une imagination engourdie, qu'une lumière colorée vient teindre le paysage et y dessiner ces longues ombres qui sont comme autant de mystères où l'homme cherche à pénétrer ; le voir quand la lune, montant à l'autre extrémité de l'horizon, ramène le silence et l'heure des songes dans ce demi-sombre qui tranche sur sa pâle lumière ; voir tout cela penché sur le bord d'un navire qui se balance mollement comme les vagues qui fuient et étincellent, quel rêve ! . . . O! pauvre exilé qui peut voir ainsi Gagra et ses murailles grises fuir devant toi et se perdre comme un point, au pied du Caucase, quel est ton bonheur ! Puisse ta course ne s'arrêter qu'auprès des tiens.

Kotoche et vallée de Bsoubbé.

Au S. E. de Gagra, quatre ou cinq faux ravins dessinent les flancs de la montagne, et à 4 verst du fort, l'embouchure remplie de roseaux d'une petite rivière qui tourne au pied des montagnes,

haut les forêts du pin sylvestre en couronnent les sommités.

marque la limite où commencent les plaines d'Abkhasie.

Nous longeâmes une côte basse de 18 verst de long qui se détache toujours davantage du pied de la chaîne et qui se termine par le cap Pitzounda (1). Nous avions devant nous les plaines à travers lesquelles se promène la Kotoche ou Bsibba, dont la large nappe brillait à travers les arbres avant d'entrer dans la mer à 7 verst au N. O. du cap Pitzounda. Elle colore d'un vert blanchâtre les eaux de la côte à plusieurs verst de distance jusqu'à la hauteur de Gagra, et occasione un courant considérable vers le cap Ardler, tandis que la Kintchouli agit en sens contraire le long de la côte vers Gagra, où elle rencontre le courant de la Kotoche qui la fait virer et l'entraîne. C'est dans ce phénomène qu'il faut trouver l'origine du nom génois de la baie de la Kintchouli, *Cavo di Giro*, baie du tournoiement.

La Kintchouli n'est pas la seule à se porter vers le N.; toutes les autres rivières qui se jettent dans la mer le long de la côte d'Abkhasie et de Mingrélie, en commençant par le Rior ou Phase, déterminent, vers le nord-ouest, un courant semblable qui agit encore à 15 ou 20 verst

(1) Ce cap s'appelle aussi, sur quelques cartes, cap Kotoche.

de la côte, et qui est sensible jusqu'à Anapa (1).

La Kotoche (2) est le principal écouloir des eaux qui descendent des pentes S. E. de l'Ochetène ; elles se réunissent d'abord dans la haute vallée de Bsoubbé et débouchent dans la plaine par le colossal portail de Bsoubbé, l'un des plus pittoresques de l'Abkhasie (3).

Les bords de la rivière deviennent très marécageux dans la plaine. C'est là dans ces roseaux qu'en 1832, un détachement de Russes, venu de Bambor et de Pitzounda pour faire une expédition contre les Abkhases de la Kotoche, s'embourba si bien qu'il eut toutes les peines du monde à en sortir.

Le prince Nartchouk, l'un des principaux seigneurs de l'Abkhasie, a son établissement près de l'embouchure de la Kotoche. Sa fille a épousé Hassan-Bey, l'oncle du prince régnant d'Abkhasie.

On assure qu'il s'est établi dans la vallée supérieure de la Bsoubbé une colonie de Russes fugitifs, qui sont parvenus à conserver leur in-

(1) Taitbout de Marigny, dans sa description de la Circassie, éd. Klaproth, dans le Voyage de Jean Potocki, I, p. 260.

(2) *Bsibbé*, carte de l'ét.-maj., 1834; *Capel*, carte d'Alex., roi d'Iméreth, 1738; *Kapéthi-Tskali*, carte Khatof et Güldenstädt ; *Kotoche*, carte Gautier.

(3) Voyez Atlas, 2e série, pl. 2.

dépendance et à se faire respecter de leurs voisins qui craignent leur courage et admirent leur industrie. Ceci est plus que possible, mais ce qui ne l'est pas, c'est que ce petit état se monte déja à six mille ames.

Un groupe de collines basses, en partie sablonneuses, sépare le bassin de la Kotoche de celui de la Mitchistché. Le village de Bsoubbé qui donne son nom à la rivière, à la vallée et à une tribu des Abkhases, la plus occidentale, est au bord d'un ruisseau au milieu de ces collines.

Pitzounda.

Pour en revenir à ma première navigation, le calme de la nuit du 19 au 20 juin nous avait surpris occupés à doubler le cap de Pitzounda; nous avions fait derechef cinq à six fois plus de chemin pendant le jour que pendant la nuit. Le 20 juin de grand matin nous avions doublé le cap, derrière lequel se dessine la vaste baie ou plutôt anse de Pitzounda assez bien défendue contre les vents du N., mais largement ouverte à ceux du S. et du S. E. (1).

(1) La baie de Pitzounda est très bien placée dans la grande carte de l'état-major de Tiflis, 1834. Reineggs, qui l'appelle Besonta, Besonti et Bitschuinda, la confond avec celle de Ghélindjik, II, 3. Chardin, I, 49, la nomme Pigivihas.

encore su donner à cette partie de l'édifice l'élégance des églises arméniennes et géorgiennes.

Ce qui frappe surtout, et qui donne à cette église l'air le plus pittoresque, c'est le singulier mélange qu'on a fait des matériaux de construction. Le soubassement à plusieurs pieds au-dessus de terre est en pierres de taille; mais de là jusqu'au toit alternent par larges rubans qui donnent tout le tour de l'église, la brique rouge en triplés ou quadruples rangs, et des cubes simplement dégrossis de calcaire grisâtre de Gagra (1).

A ce grandiose, à cette simplicité du style, à ce bizarre mélange des matériaux ajoutez ce lierre foncé qui rampe jusque sur les dentelures des corniches en briques, cette vigne et cette clématite qui s'élancent par-dessus les murailles, ces charmes, ces grenadiers, ces figuiers qui s'enracinent sur les voûtes des nefs et qui vont même masquer la croix du dôme, ces ormes centenaires qui ombragent une partie de l'église, ces vieilles murailles qui l'enclosent, cette chaîne imposante du Caucase qui se présente par échappées de vue à travers le feuillage, et vous ne serez pas étonnés de l'enthousiasme que cette vue inspire à ceux qui visitent le monastère de Pitzounda; car c'est ainsi qu'on l'appelle ici.

(1) Je suppose que c'est de là qu'on a apporté cette pierre; peut-être vient-elle de l'intérieur du pays.

Tel est l'extérieur de cette église dont la coupole était couverte en cuivre qu'on a enlevé, et dont on n'a laissé que quelques lambeaux qui traînent dans le choeur.

L'intérieur répondait à l'extérieur. J'entre; les portiques sont ouverts; je traverse d'abord la grande nef et j'admire le dôme. Sur quatre grands arcs de près de trente pieds d'ouverture et élevés de soixante pieds au-dessus du pavé, repose majesteusement une coupole de trente-six pieds d'élévation, percée de huit fenêtres de quatorze pieds de hauteur (1).

Au dôme aboutissent les quatre grandes parties de l'édifice qui forment la croix grecque; le choeur au levant, la grande nef au couchant et les bras courts de la croix sur les côtés.

Le choeur, éclairé par trois fenêtres hautes de dix-huit pieds, comprenait le choeur proprement dit et l'avant-choeur, mesurant les deux ensemble vingt-huit pieds en profondeur.

La grande nef, du vestibule au dôme, mesurait trente pieds de long.

Les bas côtés n'ont que onze pieds de large, et supportent une galerie fermée par de doubles arcades.

Le vestibule ou pronaos, solidement voûté,

(1) Voyez Atlas, 3e série, pl. 2, le plan et la coupe de cette église.

prenait toute la largeur de l'église, et communiquait par trois grandes portes avec la grande nef et les bas côtés.

Par un escalier en briques, on montait au vestibule supérieur aussi voûté, par lequel on parvenait aux galeries dont j'ai parlé, et dans lesquelles on plaçait les chœurs des chantres et les catéchumènes.

Telle était la disposition générale de l'édifice dont la longueur entière, y compris les murs, était de cent dix-huit pieds, la largeur de soixante-huit pieds et la hauteur de cent deux pieds avec l'épaisseur de la voûte.

Deux petits vestibules accolés plus tard aux bas côtés masquaient les portes latérales.

L'on ne voit point d'ornements particuliers d'architecture dans tout l'intérieur de cet édifice; toute sa beauté résulte de ses grandes et belles proportions.

On n'avait plâtré que le dôme et le chœur; le reste muré en briques, excepté quelques rangs de pierres de taille, était au naturel.

Les peintures à fresque d'un style médiocre sont en partie conservées. On avait représenté une ascension de J.-C. sur le champ de la voûte du chœur, et peint une grande croix sous la clef de la voûte de l'avant-chœur.

Les compartiments supérieurs des parois de côté étaient couverts de scènes tirées des le-

gendes des saints; ou y reconnaissait surtout S. George à cheval, tuant le dragon. La partie inférieure était ornée d'une bande de médaillons avec des portraits de saints qui donnaient tout le tour du choeur. Au-dessous, d'autres saints en pied formaient une grande assemblée de prophètes, de docteurs et de pères de l'Église, qui paraissaient vouloir se mêler aux prêtres, aux évêques, aux archevêques qui, assis en demi-cercle sur les quadruples gradins rangés autour du choeur, entouraient en silence le patriarche d'Abkhasie monté sur son trône, placé plus haut que tout autre siége devant la fenêtre du milieu du choeur. Deux grandes figures d'anges, peintes des deux côtés du trône, augmentaient encore sa gloire.

Je n'ai pas vu le crucifix en relief de marbre blanc, dont Reineggs fait un si grand éloge; il n'était plus dans l'église (1).

L'iconastase qui sépare le choeur de l'église, n'est qu'une petite colonnade, bien grossière, qui a été évidemment ajoutée bien long-temps après la construction de l'église.

Je vis encore quelques lambeaux de vitraux ronds dans les trois fenêtres qui éclairaient les bras de la croix.

Une petite chapelle construite tout entière à

(1) Reineggs, II, p. 4.

l'une des extrémités du grand vestibule, et qui sert actuellement de magasin à poudre, mérite une attention particulière. Elle est voûtée, et la voûte et les parois sont recouvertes de peintures à fresque, très bien conservées, représentant les scènes de la passion de Notre-Seigneur, avec des saints et des légendes écrites en grec; j'ai copié la principale qui est peinte sur le champ d'une niche (1); en voici la traduction faite par M. Hase, de l'Institut de France.

« Souvenez-vous, Seigneur, du père Kyr
« Baouraph, serviteur de Dieu, qui a construit
« ce temple et la coupole; et lors de sa résur-
« rection avec les autres hommes, ayez pitié du
« catholicos. O Dieu, vous connaissez toutes
« choses, accomplissez cela. L'an 7. »

Cette inscription est remarquable : il paraît que nous avons ici le nom et le tombeau du catholicos Kyr Baouraph, qui fit construire un temple et une coupole. Parle-t-il de la grande église ou de cette petite chapelle? Que signifie proprement τουρλεον, qu'on a traduit par coupole?

L'autel actuel, placé au milieu du chœur, est aussi une énigme qu'il sera difficile d'expliquer.

Cet autel, qui causa chez moi le plus grand étonnement, n'est qu'un amas grossièrement

(1) Voyez Atlas, 4e série.

muré de débris de marbre, colonnes, chapiteaux, ornements, tous parfaitement semblables à ceux qui ornaient les églises de Kherson, de Panticapée, de l'Aïoudagh en Crimée. C'est le même style de sculpture, le même genre de croix semés partout, le même marbre rubanné de blanc et de bleu grisâtre, et ce qui est encore plus frappant, c'est que les nombreux fragments de colonnes et d'autres morceaux d'architecture qu'emporta Vamek Dadian en 1390 environ, pour construire le vestibule de l'église de la Khopi, sont aussi de même nature. D'où viennent ces débris de Pitzounda? d'où viennent aussi ceux dont sont construits les deux petits vestibules accolés aux bas côtés, et où vous reconnaissez des débris de corniches, de colonnes creuses, d'un goût qui marque la décadence des arts? Ces fragments sont d'une pierre calcaire blanche qui approche de la pierre dite d'Inkerman en Crimée, et parfaitement les mêmes qu'une partie de ceux qui sont mêlés au marbre de la Khopi.

L'on attribue la fondation de l'église de Pitzounda à l'empereur Justinien, et on la place par conséquent au milieu du sixième siècle.

Voici ce que Procope dit à ce sujet (1):

(1) Procopius de Bello Gothico, Bonnæ, 1833, II, 471, 472 et 473.

« Les Abasghiens, qui s'étendent jusqu'au Caucase, étaient jadis compris sous la domination des Lazes, sous deux princes de leur nation, dont l'un gouvernait la partie du couchant, l'autre celle du levant. Ces barbares adoraient encore, de nos jours, les forêts et les bocages, dans leur barbare simplicité, mettant les arbres au nombre des dieux. Ils étaient horriblement oppressés par l'avidité de leurs princes; car dès que l'un de leurs rois voyait des enfants dans cette nation belle de visage et élégante de taille, sans retard et sans rémission, ils les faisaient arracher des bras de leurs parents, et les ayant fait eunuques, ils les vendaient à un prix très élevé dans l'empire romain. Ils avaient soin de faire périr les pères, de peur que l'un d'eux ne fît parvenir ses plaintes à l'empereur qui punirait l'injustice commise sur leurs fils, et pour n'avoir personne de suspect parmi leurs sujets. Ainsi la beauté fatale de leurs fils conduisait les Abasghiens à leur ruine, et ces pauvres malheureux périssaient misérablement. Maintenant, depuis que Justinien règne, le sort des Abasghiens s'est adouci et amélioré de toutes les façons; car ils ont embrassé le christianisme, et Justinien Auguste leur ayant envoyé Euphrata, Abasghien d'origine, l'un des eunuques du palais, a fait défendre expressé-

« ment à leurs rois de faire par la suite, dans
« cette nation, des eunuques en violant ainsi les
« lois de la nature. Les Abasghiens acceptèrent
« ce message avec grande joie, et appuyés du
« décret impérial, ils mirent tous leurs soins à ce
« qu'il fût exécuté : car chacun craignait d'être
« père d'un bel enfant.

« Justinien Auguste fit aussi élever chez les
« Abasghiens un temple à la mère de Dieu, et y
« ayant placé des prêtres, il eut soin qu'ils leur
« enseignassent tous les rites du christianisme. »

Voilà le passage de Procope sur lequel on se base pour prouver que l'église de Pitzounda a été fondée par Justinien.... Procope, *de Ædificiis* (1), n'en dit pas un mot : il rappelle bien que Pitzounda et Sebastopolis ont été détruites par les Romains dans leurs guerres contre Chosroës ; mais il ne parle que de la réédification de Sébastopolis qui redevient une grande ville, et il passe Pitzounda sous silence.

Les seules raisons qui soient probantes ici pour nous faire croire que nous ne nous trompons pas, en supposant que le temple actuel de Pitzounda est celui qui a été construit par Justinien, c'est que la tradition chez les Géorgiens, et surtout au monastère de Ghélathi, l'a toujours attribué à ce monarque, et que depuis l'o-

(1) Procopii Cæsarensis, de Ædificiis, liv. III, cap. 7.

rigine du christianisme dans ces contrées, elle a toujours été la mère-église et la résidence du patriarche de tout l'ouest du Caucase.

Ces patriarches, qui prenaient le titre de catholicos de l'Abkhasie, exercèrent de tout temps la plus grande influence sur le sort de ces pays, et pendant près de douze siècles, leur siége brava les révolutions de l'Abkhasie.... Aujourd'hui l'église est vide et plus de patriarche.

Jusqu'au onzième siècle, l'Abkhasie réunie au pays des Lazes, ou Colchide, forma, sous l'influence des empereurs de Constantinople, un état indépendant de la Géorgie. Les princes qui gouvernaient ce pays, à l'exemple des patriarches, qui s'intitulaient patriarches d'Abkhasie, prenaient le titre de rois d'Abkhasie, que les Grecs traduisaient par ἐξουσιαστὸς Ἀβασγίας (1), seigneur d'Abasghie.

Au onzième siècle, les rois d'Abkhasie réunirent la Géorgie par héritage à leurs états, et transportèrent leur résidence à Tiflis : l'Abkhasie devint ainsi une province éloignée ; le patriarche de Mtzkhétha fut plus en vue que celui de Pitzounda qui perdit une partie de son influence.

L'Abkhasie, province éloignée, tomba aussi dans la décadence, soit que les habitants eussent oublié

(1) Constantinus Porphyr., de admin. imp., cap. 46.

les liens qui les attachaient aux rois de Géorgie, ou que les habitants du Djikèthi qui cherchaient à se soustraire à la domination des rois fissent des invasions sur leur territoire, Wamek Dadian, gouverneur de Mingrélie, fut forcé de faire une grande expédition pour ramener à l'obéissance et à la paix les peuples de ces contrées, et spécialement les habitants du Djikèthi et de l'Alanethi. Voyez plus haut l'inscription qu'il fit mettre, au retour de son expédition, sur une chapelle qu'il fit ériger le long d'un des bas-côtés de l'église de la Khopi, comme monument de la victoire qu'il avait remportée (1).

La chapelle de la Khopi n'est qu'une mosaïque de débris et de fragments de marbre de tous genres : la plupart sont d'un marbre blanc rubanné de bandes grisâtres ou bleuâtres. Ce sont des chapiteaux corinthiens-composites ; de petites colonnes écrasées, de grandes plaques de larmier ou autres ornements, avec des croix au milieu, des linteaux de porte, des colonnes avec la base travaillée à huit faces, ou des colonnes reposant sur de hauts soubassements travaillés comme une boiserie, des chapiteaux grossiers avec une croix sur chaque face ; des morceaux de pierre blanche travaillés à la géorgienne avec

(1) Vide supra, page 73.

une quantité de figures de rosettes, d'arabesques, de dédales, etc. (1)

Ils appartiennent à nombre d'édifices de tous genres et de tout âge, quelques-uns de ces débris sont grecs; d'autres datent du plus mauvais temps du bas-empire, et un bon nombre sont de l'époque brillante des rois de Géorgie, dans les 11e et 12e siècles.

Le Djikèthi, c'est la côte de la Circassie que je viens de décrire, l'Alanèthi était sur le revers des montagnes d'Abkhasie.

Où ces débris ont-ils été pris? A quels temples appartenaient-ils? Quelle relation y a-t-il entre les marbres de la Khopi et ceux de Pitzounda? Les marbres de Pitzounda sont-ils aussi le fruit de l'expédition de Wamek? Ce sont autant de questions auxquelles il est très difficile de répondre; on ne pourra le faire que quand on connaîtra mieux les ruines de ces contrées si peu visitées.

Il n'y a qu'une chose qui me frappe; c'est l'abondance et la diversité de ces marbres qui prouvent que l'empire grec s'est occupé de ces pays plus qu'on ne pense, et que la civilisation de la Zikhie et de l'Abkhasie dans le 10e siècle n'était point une fable.

(1) Voyez Atlas, 3e série, pl. 20.

Ce n'est que par lambeaux que nous pouvons recoudre après cette grande expédition l'histoire de Pitzounda et de l'Abkhasie.

A peine les Turcs venaient-ils de prendre Constantinople (1444), que Mourad-Bey (en 1451) fut envoyé pour ravager et piller l'Abkhasie avec cinquante vaisseaux et des troupes nombreuses.

En 1509, la nation des Djikhs fit une grande invasion dans l'Iméreth, et traversa l'Abkhasie.

Il parait que ce fut pour venger le royaume d'Iméreth et la Mingrélie que l'on entreprit l'expédition suivante; je rapporte ici le texte de la Chronique géorgienne de M. Brosset, p. 9.

« L'an 1533, Mamia Dadian et Mamia Gou-
« riel voulurent les soumettre comme Wamek;
« ils allèrent par mer dans le Djikèthi pour y
« faire la guerre; ils livrèrent bataille le 30 jan-
« vier. Le premier jour, ils furent victorieux;
« le deuxième jour qui était un vendredi, le sei-
« gneur, irrité contre les Odiches, permit qu'on
« leur tendît une embuscade, et le Dadian et le
« Gouriel furent mis en déroute. L'armée du
« Gouriel revint à la charge, mais les Djikhs
« s'attachèrent à la combattre et tuèrent beau-
« coup de monde. Le Dadian, le Gouriel, et
« son armée furent taillés en pièces. L'exécrable
« Tzandia Inaldaphitha épargna Giorgi, fils du
« Gouriel, et ses nobles qui avaient échappé au

« carnage. Après quoi on dépouilla complète-
« ment le Dadian, le Gouriel, ses trois frères;
« les évêques et les soldats furent emmenés en
« captivité. Le catholicos Malakia vint payer la
« rançon des vivants et racheter les morts. »

Une autre Chronique arménienne rapportée par M. Schulz et traduite par M. St-Martin, rapporte le fait comme suit :

« En 1532, le Dadian Mamia et Mamia Gou-
« riel font ensemble une expédition contre le
« Dchiketh. Le Dadian Mamia y fut tué, et le
« Gouriel fait prisonnier; il fut délivré par son
« fils Rostom-Mamia Gouriel, et il mourut en
« 1534 (1). »

Mais peu importe; ce qui nous intéresse, c'est le fait; maintenant à laquelle de ces expéditions qui menacèrent Pitzounda faudra-t-il rattacher la légende qui me fut racontée au sujet de l'érection de la muraille qui entoure l'église? Dans une invasion ennemie, l'église patriarcale était menacée d'une destruction totale. Le patriarche représenta aux habitants d'alentour la nécessité de défendre ce sanctuaire. Entraînés par le zèle, tous accourent pour élever en toute hâte la muraille carrée qui entoure l'église avec ses atte-

(1) Cette chronique arménienne est encore manuscrite, et j'en dois la communication à l'obligeance de M. Brosset jeune.

nances. Dans l'ardeur du travail, rien ne fut ménagé, et l'on emporta pierres, briques, tout ce qu'on put arracher des vastes ruines d'une ville voisine; on transporta même des pans entiers de murailles, et ainsi naquit le mur qui devait défendre l'église et qui porte bien, comme je l'ai dit, les traces de son origine.

Il est difficile de dire quand les patriarches abandonnèrent Pitzounda pour se retirer à Ghélathi, emportant avec eux les livres et les chroniques de l'église.

On voit par la Chronique géorgienne, traduite par M. Brosset jeune, qu'en 1529, l'auteur de la Chronique accompagna Manoel Mitchkhétidzé qui allait se faire sacrer évêque de Khoni par le patriarche, à Pitzounda. Il est resté un souvenir de cette grande cérémonie; une petite cloche couverte de reliefs, porte la date de MCCCCCXXVIIII (1529); seule restée, elle est pendue à une branche d'arbre et sonne lugubrement la gloire passée de Pitzounda (1).

Aujourd'hui le métropolitain de Kouthaïs prend le titre de catholicos d'Abkhasie.

(1) Lors de Chardin, en 1672, ce catholicos n'allait plus qu'une fois en sa vie faire le mirone, l'huile sainte, à Pitzounda.

Sur la carte d'Alexandre, roi d'Iméreth, 1738, elle est cependant marquée comme le siége du patriarche.

Malgré son abandon, Pitzounda demeura toujours un objet d'une extrême vénération pour les populations de l'Abkhasie ; les Abkhases venaient toujours déposer sur l'autel grossier, en offrande, quelque part de leurs brigandages ou des *ex voto*. L'autel et les gradins du chœur étaient couverts de vieilles armes, de canons de fusil, de sabres, de trompettes, de boucles, de clous, de serrures, de toutes sortes de vieilleries qui s'y étaient accumulées, et que les Russes qui n'ont pas voulu y toucher, ont entassées sous la voûte qui supporte les gradins. Jamais peuple ne porta plus de respect aux objets de l'église que les Abkhases et les Géorgiens. Par le laps de temps, il s'était même accumulé sur l'autel pour une valeur assez considérable de monnaies de toutes espèces dont quelques-unes étaient très antiques. Pendant un siècle elles avaient été respectées; un personnage marquant qui visitait l'Abkhasie, voyant ces monnaies dont il était grand amateur, fit choix d'une cinquantaine des plus anciennes et des plus remarquables, la plupart en or, les fit peser et en rendit en ducats la valeur intrinsèque au Pope. Il fit pourtant mieux que Denys, tyran de Syracuse.

Cette visite coûta à l'église plusieurs autres antiquités.

Telle est cette antique Pitzounda dont j'ai voulu faire remonter la fondation jusqu'à Justi-

nien; j'ai exposé ce que nous savons de l'histoire de cette métropole et rien ne prouve clairement la vérité de cette assertion. Ce que l'étude des monuments d'architecture du Caucase m'a appris, c'est que toutes les constructions de ce genre moitié briques, moitié pierres (1), sont d'origine byzantine et antérieures au 11e siècle.

Dans Chardin (2) qui cite une relation d'un moine théatin Dom Joseph Marie Zampi, il est dit que l'église de Picciota avait été d'abord dédiée à Sainte-Marie, mais que les Abças qui portaient la plus grande dévotion à St. André, avaient appelé l'église de son nom. Ils prétendaient même qu'elle était bâtie à l'endroit où St. André avait commencé à prêcher le christianisme; d'autres vont jusqu'à croire que c'est lui-même qui l'a bâtie. Reineggs dit aussi que l'église de Besònta était dédiée à St. André (3) et qu'elle fut bâtie par Justinien.

L'empereur Nicolas, qui désire ramener cette pauvre Abkhasie au christianisme et à la civilisation, a ordonné de faire restaurer, s'il était possible, Pitzounda. Quand j'arrivai à Tiflis, pas un

(1) Je compte parmi ces constructions byzantines, Tamaratsikhé, Nakolakévi, les fondements de la forteresse de Gori, etc.

(2) Chardin, I, p. 51, éd. in-8°.

(3) Reineggs, II, 8 et 3.

architecte n'avait encore pu se résoudre à aller, au risque de sa santé, en relever le plan et en vérifier l'état de conservation. Le baron de Rosen n'eut rien de plus pressé que de me demander une copie des dessins et des plans que j'avais faits; non seulement ils ont été envoyés à St-Pétersbourg, mais à mon insu et contre ma volonté, le baron les fit lithographier à Tiflis : c'était abuser de ma complaisance!

Quant à l'état de Pitzounda quand j'y ai été, il permettait une réparation; les seules grandes brèches qu'ait reçues l'édifice, étaient une grande fente et un trou dans la coupole, occasionés par la foudre, et la chute de la voûte du vestibule supérieur; outre cela, le temple était entier.

Les restes des bâtiments qui ont dû entourer l'église, ne sont pas considérables; les habitations du patriarche et des prêtres étaient sans doute de bois à la manière du pays. Les seuls objets qui soient restés debout, sont trois petites chapelles ou cellules, au couchant de l'église : elles sont aussi bâties moitié en briques, moitié en pierres.

L'église possédait, à quelques pas au levant du chœur, un puits de source d'une eau délicieuse; une partie de la voûte subsiste encore, couverte d'une masse touffue de verdure et de vigne. Il n'est rien de riche en général comme la nature en Abkhasie, pour savoir parer avec luxe ses ruines et couvrir de fleurs un tombeau.

J'ai parlé de cette ville ruinée où l'on alla arracher les matériaux dont on construisit le mur de l'église. Cette ville c'est l'antique Pithyus, Pitzounda, et, selon la prononciation des habitants du pays et des Géorgiens, Bitchvinda ou Bitchvinta, bâtie à un quart de verst de l'église, au N. O. Sa vaste enceinte, bâtie en carré, était fortifiée de tours ; les tronçons de quelques-unes ont une toise et demie de haut. Les broussailles et le lierre recouvrent ce rempart ruiné. On y reconnaît la distribution des rues et des places ; beaucoup de maisons sont à demi sur pied, et on y lit nombre d'inscriptions turques, arabes ; il y en a même de grecques et de latines avec des dates de 1500 et 1600.

Je ne garantis pas ces dernières assertions ; car je n'ai pas eu le bonheur de voir ces ruines. Personne dans le fort ne me les a mentionnées, quoique je sois descendu deux fois à Pitzounda pour y faire des recherches.

La compagnie qui est commandée à Pitzounda s'est établie au dedans du mur de l'église ; on y a bâti une bonne caserne en bois. Des Abkhases qui demeurent dans un hameau à quelque distance viennent y vendre des fruits et des légumes.

La rade de Pitzounda fut, au printemps 1833, peu de temps avant notre arrivée, le théâtre du naufrage d'un vaisseau de transport de la marine, qui fut jeté tout à coup en plein midi sur le ri-

vage. Le jour était superbe; l'équipage reposait tranquillement; les officiers faisaient leur méridienne, se fiant à une ancre qu'ils avaient jetée sur un fond très incliné. Un coup de vent arracha cette ancre; il fut si subit et si violent que déja le vaisseau de ses flancs battait le rivage avant qu'on eût pu prendre la moindre mesure de sûreté. J'adopte ici la légende la plus favorable pour expliquer ce naufrage. L'équipage, composé de trente-huit hommes, fut sauvé; les matelots se laissèrent couler le long d'une corde du vaisseau jusqu'au rivage; quant au corps du bâtiment, il fut fracassé en mille pièces en un clin d'œil et l'on en sauva à peine quelques débris.

J'ai dit que de l'extrémité du cap de Pitzounda jusqu'au fond de la baie, la côte était sablonneuse, peu élevée, et que le bord de la mer suivait un plan très incliné qui rendait l'encrage très difficile.

Du fond de la baie, en se dirigeant au S. S. E. jusqu'à l'embouchure de la Mitchichetché, la baie est enclose par des falaises basses, tertiaires sans doute, de sable jaune déposé par couches inclinées (1); elles sont coupées de ravins qui s'ouvrent entre les falaises que les vagues battent et rongent continuellement. Ce sont les extrémités

(1) Voy. Atlas, 2e série, pl. 2.

du groupe de collines qui, comme je l'ai dit, séparent la plaine de la Kotoche d'avec celle de Bambor ; on les voit se prolonger bien loin dans le pays sans former de hauteurs élevées de plus de deux à quatre cents pieds. Une belle verdure distingue les forêts de hêtres, de charmes, etc., qui les recouvrent.

Plaine de Lekhné ou de Bambor.

A l'est de ces collines, commence une belle plaine large de 15 verst, qui aborde la mer sans aucun escarpement. Elle n'est que très légèrement ondulée. L'éminence la plus élevée qui en coupe la surface est celle de Lekhné.

Un conglomérat, lié par un ciment calcaire et marneux, recouvre cette plaine jusqu'à la mer ; il perce à travers le gazon quand la glaise jaune qui le masque disparaît. Les éminences sont aussi composées de ce conglomérat ; on le voit à Lekhné, et on peut le suivre jusqu'au pied des montagnes.

Sur cette plaine magnifique se développe, malgré le fond du sol, la plus vigoureuse végétation ; car la glaise qui recouvre le conglomérat, a eu le temps de se fertiliser.

Je débarquai à la zavode de Pchandra, et je fus en admiration en face de ces hêtres centenaires dont le tronc, droit comme un pin et sans

branches jusqu'à vingt pieds et plus de hauteur, se couronne du feuillage brillant le plus touffu. La plupart ont plus de trois pieds d'épaisseur; un bon nombre mesurent jusqu'à cinq ou six pieds de diamètre, et il en est même de plus grands; de superbes charmes, des tilleuls vénérables se mêlent à ces hêtres.

Sous la protection de ces voûtes imposantes croît un second étage de forêts; ce sont des buis en arbre d'une grandeur et d'une grosseur qui étonnent, du houx, du fragon ou houx frélon, toujours verts.

Quelle jouissance que de traverser en toute liberté une forêt pareille sans craindre les embûches des Abkhases ou des Tcherkesses! quel plaisir que d'y errer par un demi-clair de lune et d'entendre la Pchandra qu'on ne voit pas couler en murmurant sous cette verdure, tandis que des milliers de lampyres lumineux (lampyris italica) volent et s'ébattent en étincelant, jusque sur la cime des arbres.

En sortant de cette forêt qui a un verst de large, je me trouvai transporté tout à coup, comme par féerie, au milieu d'une superbe prairie à perte de vue; les toits de bois de Bambor se présentent sur l'un des côtés; c'est une vue bien mesquine au milieu de ce superbe paysage. Une chaîne majestueuse de montagnes l'encadre; des forêts les recouvrent presque jusqu'à

leurs cimes, qui sortent comme un squelette de cette verdure. Dans toute sa longueur, cette crête est déchirée, et ses flancs lacérés sont à peine voilés du réseau d'une pâle végétation. Ce sont les cimes de l'Ochetène qui se présentent ainsi par-dessus les bancs jurassiques.

Par trois immenses écluses, taillées dans le jura comme celle de la Kotoche, l'on voit arriver dans cette plaine trois rivières, la Mitchichetché, la plus considérable à l'O., la Baklanka, la seconde en grandeur à l'E., et la Khipsta entre deux. Le ruisseau de Pchandra qui coule entre la Khipsta et la Baklanka ne fait qu'aborder le pied des montagnes.

Bambor, bâti au bord de ce dernier ruisseau, est à 2 verst du rivage; je ne trouvai pas la forteresse, qui est bâtie en terre et en claie, dans un meilleur état que celle de Ghélindjik; elle est disposée sur un meilleur plan, et défendue par cinq à six cents hommes et douze pièces de canon.

Mais je fus bien étonné d'en trouver l'intérieur très logeable.

Le général Vakoulski et le colonel aujourd'hui général Potsofski, chef alors du régiment stationné en Abkhasie, en voyant ces magnifiques forêts, ont eu l'excellente idée d'encourager un Français, Jean-Baptiste Demange, à venir construire au bord de la Khipsta une scierie aux frais

du régiment. M. Demange était un de ces ouvriers que M. Gamba avait amenés en Iméreth pour y fonder son établissement ; il entendait fort bien son métier, et en très peu de temps il eut construit, à peu de distance de Bambor, la scierie la plus commode et la plus simple, bravant le climat, les Abkhases et mille difficultés ; la place où il voulait placer la scierie était le fourré le plus épais et le plus impénétrable du bois ; il fallait détourner un bras de la Khipsta, creuser un canal, l'encaisser ; rien ne le rebuta ; sa scierie achevée, ce fut lui qui dressa les soldats, qui construisit les chariots hauts de roue, pour transporter commodément les plus énormes pièces. M. Demange a vraiment bien mérité du gouvernement ; mais qui dira à l'autre extrémité de l'empire tous les sacrifices qu'il a faits ?

Presque sans peine et sans fatiguer le soldat, on a pu construire en très peu de temps d'excellentes casernes, vastes et commodes, un bon lazaret, et des maisons pour les officiers. Le colonel est aussi bien logé.

Quelle immense amélioration pour l'état sanitaire du soldat, qui ne succombe pas tant à cause du climat et des maladies qu'il occasione que faute de moyens d'y résister ! Comment ne périrait-il pas de maladie et de contagion, entassé dans des huttes de terre empestées, sous un ciel à la fois aussi humide et aussi brûlant

que celui de l'Abkhasie ? La première condition d'une bonne santé, sous un climat pareil, est une demeure sèche, aérée et élevée autant que possible au-dessus de la terre humide.

Bambor, dont le nom vient de *aborei* en abkhasien, un enclos à renfermer le bétail, est aussi un lieu d'exil comme Gagra et Soukoum-Kalé; mais c'est déja un second degré, une case moins sévère de purgatoire. On est à l'autre bout du monde, séparé de toute civilisation; mais c'est tout. Le pays est de toute beauté, d'une magnificence à rivaliser avec les plus beaux paysages de la Suisse. Avec un peu de soin et de précautions le climat n'est plus si fatal; on s'y habitue, on s'y fait dès qu'on l'a racheté. Il est rare qu'on ait à craindre pour sa sûreté dans les alentours; on peut se promener partout sans crainte jusqu'à dix verst à la ronde. Ce sont les heureux effets du voisinage du prince d'Abkhasie soumis à la Russie.

A peu de distance, au N. O. de la forteresse, s'agrandissait chaque jour un bourg ouvert avec un bazar; on favorisait ceux qui voulaient s'y établir; quelques officiers y avaient des maisons et des jardins. Tout à coup 4 à 500 Tcherkesses tombèrent pendant la nuit, en 1834, sur cette bourgade et la pillèrent; depuis lors on l'a entourée d'un fossé.

Lekhné ou Sououksou et le prince d'Abkhasie Michel-Bey.

Michel-Bey, prince régnant d'Abkhasie, sous la suzeraineté de la Russie, réside à Lekhné à trois verst au nord de la forteresse.

Dans la carte de Gamba Lekhné est marqué sous le nom de Loghine, dans la carte d'Alexandre, roi d'Iméreth (1738), sous celui de Likhin, couvent. Les Abkhases eux-mêmes prononcent Louk'hin, dont les Russes ont fait Lekhné, dans leur nouvelle carte de 1834. Michel-Bey et son frère Saphyr-Bey avaient changé ce nom en celui de Sououksou, eau fraîche, en l'honneur d'une excellente source qui jaillit à travers le conglomérat. Les Mingréliens lui donnent le nom particulier de Zouphou (1), qui est sans doute en relation avec celui de Zoubdidi et Zougdidi (le grand Zoubouzoup), résidence des Dadians de Mingrélie.

De Bambor c'est une promenade délicieuse; bientôt on trouve les enclos de Louk'hin dans toute leur pompe. L'Européen de la zone plus tempérée ne se fait aucune idée de la magnificence pittoresque d'un paysage d'Abkhasie ou

(1) Reineggs, II, 5, place Suppu à 30° au S. d'Anakopia. En général, il règne la plus grande confusion dans sa description de l'Abkhasie et dans sa carte.

de Mingrélie, cette terre bénie des cieux. On n'a aucune échelle pour mesurer ces tilleuls et ces hêtres antiques, enfants de la terre, chargés jusqu'à leur cime de vigne dont les ceps séculaires d'une grosseur énorme embrassent tendrement, depuis tant de générations, le tronc plus colossal encore. Des enclos de maïs et de millet, des maisons en bois ou en clayonnage si frêles et si chétives sont semées çà et là sous les arbres protecteurs ; cent échappées de vues plus champêtres et plus pittoresques les unes que les autres s'ouvrent de toutes parts, et c'est ainsi qu'on arrive à Sououk-sou, à la porte de l'enclos de Michel-Bey.

Ce prince s'est bâti dernièrement une résidence au pied d'une vieille tour qui couronne une éminence semée de gros arbres. La maison est en bois et se rapproche tout-à-fait du style de celles que se construisent les princes les plus riches et les plus puissants en Mingrélie, en Iméreth ou dans le Gouriel. Elle est posée, à la hauteur d'un premier étage, sur une grande cage en bois ou en poutres enchevêtrées, servant d'écurie ; des galeries en saillie sur cette cage en donnent le tour.

L'intérieur consiste en plusieurs chambres assez grandes, très simplement boisées et planchéiées ; elles sont meublées d'énormes et massifs sophas recouverts de tapis, et de quelques chaises par extraordinaire.

Le principal ornement consiste en cheminées taillées avec assez d'élégance par les Turcs dans du diorite bleuâtre.

Le prince nous reçut avec un air d'affabilité.

Les Turcs, pendant leurs guerres sanglantes contre la Perse et la Géorgie, sous Sélim II et Amurath III, s'étaient déclarés seigneurs suzerains de l'Iméreth, du Gouriel, de la Mingrélie et de l'Abkhasie, en reconnaissant les anciens princes du pays comme leurs vassaux ; ils s'étaient réservé seulement les points les plus importants du pays pour y tenir garnison et y surveiller leurs droits. Ils fondèrent à cet effet, en 1578, Poti, à l'entrée du Phase, et Soukoum-Kalé au fond de la baie de ce nom (1). Ces deux forteresses, bâties sur le même plan, furent la résidence du pacha qu'envoyait la Perse.

En 1771, les Abkhases, oppressés par les Turcs, se révoltèrent et s'emparèrent de Soukoum-Kalé. Deux frères de la famille des Chirvachidzé, Lévan et Suraba-Bey, s'étaient mis à la tête de la révolte. Après avoir chassé les Turcs, ils auraient pu, en restant unis, fonder leur indépendance ; mais affaiblis par leur division, Lévan se vit forcé de vendre pour vingt bourses (24,000 fr.) la forteresse de Soukoum

(1) J'ai dit plus haut que Soudjouk-Kalé date aussi de la même époque.

aux Turcs, qui ne la firent garder par des janissaires que pendant trois ans, l'abandonnant ensuite comme une place inutile. Un certain Kéliche-Bey, qu'on a prétendu être aussi de la famille des Chirvachidzé, s'en empara alors, faisant semblant d'être soumis à la Turquie (1).

Mais Kéliche-Bey ayant reçu à Soukoum Téher, pacha de Trébisonde, proscrit par la Porte, celle-ci lui en demanda l'extradition. Kéliche-Bey, qui s'était déclaré le konac de Téher, refusa d'acquiescer à cette demande, tant sont forts les liens de l'hospitalité. La Porte ne pouvant agir ouvertement, ourdit, selon son usage, une conspiration contre Kéliche qui s'était fait chrétien et déclaré vassal de la Russie, pour pouvoir d'autant mieux résister au sultan. — Mais bientôt après sa conversion il fut assassiné par son propre fils Aslan, que la Porte avait su gagner et qui s'était mis à la tête de la conspiration (2). Aslan ne goûta pas les fruits de son

(1) C'est ainsi que ces faits sont racontés par Reineggs, II, 8, que je crois volontiers ; il a connu les personnages et a été maintes fois employé dans les relations qu'avait la Russie avec ces princes du Caucase.

(2) Voyez à ce sujet une nouvelle fort intéressante, intitulée *Kéliche-Bey*, et écrite par un des premiers littérateurs de la Russie, A. N. Bestuchef, que le monde savant vient de perdre ; elle a été publiée dans la feuille littéraire de *L'Invalide Russe*, du 20 février 1837, n° 8.

parricide : il se sauva, et ce fut son frère aîné, Saphyr-Bey, qui fut reconnu prince du pays sous la suzeraineté de la Russie.

Saphyr-Bey régna jusqu'en 1821 : il avait le grade de colonel au service de Russie, et s'était aussi fait chrétien ; mais on dit qu'il penchait intérieurement pour l'islamisme ; cependant il ne se faisait aucun scrupule de boire du vin, et s'enivrait fréquemment avec du rhum, présent le plus agréable qu'on pût lui faire : il avait épousé une sœur du prince Lévan-Dadian.

A sa mort, l'empereur Alexandre reconnut pour prince son fils aîné, qui avait été page de l'empereur. Mais il ne régna pas longtemps ; transporté dans l'anarchique Abkhasie où il devait plier sous le despotisme de sa mère, il ne vécut que deux ans, et mourut en 1823, laissant le trône à son frère cadet Michel-Bey, élevé par un atalik chez les Tcherkesses.

L'état déplorable de ce pays et les prières de Michel-Bey engagèrent la Russie à y envoyer en 1830 un corps de troupes pour le défendre ; on les répartit dans les quatre forts de Soukoum, de Bambor, de Pitzounda et de Gagra.

Nous trouvâmes le prince Michel-Bey dans la plus grande perplexité, et occupé à faire entourer sa maison d'une palissade de dix pieds de haut en grosses poutres : on posait un tcher-

dak (1) en bois sur le sommet de la vieille tour.

Kéliche-Bey, outre Saphyr-Bey, avait laissé cinq autres fils, Aslan, le parricide, Hassan-Bey, Batal-Bey, etc., etc., tous aussi indomptables les uns que les autres.

Les gens de Michel-Bey avaient tué un des vassaux de Hassan-Bey, qui réside à Kélassour, au-delà de Soukoum, près de l'ancienne Dioscourias. Hassan-Bey étant parti avec douze des siens pour en porter plainte à Koutaïs, fut forcé de rebrousser chemin, surpris par 200 Abkhasiens que Michel-Bey avait apostés pour l'arrêter. Ils furent, malgré leur nombre, mis en fuite par Hassan-Bey, qui tua un de leurs chefs, un noble personnage assez considérable auprès de Michel. C'était mettre du sang entre l'oncle et le neveu, suivant l'expression du pays. Depuis lors la famille du défunt n'a cessé de remuer ciel et terre pour obtenir vengeance.

Michel-Bey, en seigneur suzerain, voulait forcer son oncle, qu'il n'aime guère, à s'y soumettre; mais celui-ci, l'homme le plus fin, le plus rusé, le plus intrigant, et par-dessus cela la meilleure tête de l'Abkhasie, s'est moqué tout

(1) Corps de logis entouré de galeries élevées d'un étage ou de deux au-dessus du sol, et dans lequel les Polonais se réfugiaient pour se défendre contre les invasions des Tatares.

net des prétentions de son neveu, prétendant qu'au contraire c'était à lui à demander une cruelle vengeance d'un attentat aussi impudent commis sur sa personne, et il exigeait que Michel-Bey lui remît les coupables ou les fît périr.

C'était renvoyer Michel-Bey, et surtout ceux qui l'entourent, bien loin de compte; car ce prince n'est pas de nature à être maître chez lui. Il est d'abord gouverné par sa mère, sœur du prince Dadian, et ensuite il est à la tête d'un peuple qui est bien plutôt son maître qu'il n'est le leur.

Toute l'Abkhasie est sur pied et la guerre est presque déclarée; il n'y a de sûreté nulle part; les partis s'observent.

Hassan-Bey sentant bien que malgré la justice de sa cause, il ne serait pas appuyé par le gouvernement qui n'approuvera pas qu'un vassal se révolte contre son souverain, a appelé à son secours les Tcherkesses, dont il menace son neveu. Vrai ou non, il lui a fait croire qu'ils allaient venir l'attaquer en trois corps, dont l'un viendrait par mer avec des galères, l'autre suivrait le rivage de la mer, tandis que le troisième lui tomberait dessus du haut des montagnes.

C'est cette nouvelle qui effrayait pour le moment Michel-Bey qui, ayant envoyé des ambassadeurs à son oncle, n'avait rien pu obtenir de lui aux conditions qu'il lui offrait... Celui-ci

voulait mettre la décision de l'affaire à des arbitres, parmi lesquels il voulait appeler le prince Katsomargagni que Michel ne voulait pas accepter.

Et les Russes étaient là entre deux feux, prêchant, menaçant, conciliant sans pouvoir obtenir la paix.

Dans cette attente d'une visite des Tcherkesses, le moment n'était pas favorable pour faire des excursions, et malgré ses offres de protection, de convoi, je crus plus sûr, pour le moment, de renoncer à toute entreprise de ce genre.

Le prince Michel est grand de taille, bien fait; il a le nez long des Géorgiens, les cheveux noirs; mais sa physionomie n'a rien de spirituel. Il portait, quand il nous reçut, l'habit géorgien. A Tiflis il revêt l'habit des gardes de Préobazinski dont il est l'un des colonels.

Quoique chrétien, il ne s'est pas fait beaucoup de scrupule de prendre plusieurs femmes qu'il a répudiées les unes après les autres quand elles ne lui convenaient plus.

Il passe pour avare et on cite de lui plusieurs traits qui ne lui font pas honneur. Il va souvent à la forteresse, où il boit, mange, s'amuse tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et quand on va chez lui, à peine tend-il un verre d'eau à ceux qui lui ont rendu les plus grands services; je l'ai vu de mes yeux.

On peut dire que la Russie trouve dans ses vassaux les plus grands obstacles à ses progrès dans l'ouest du Caucase. La jalousie du pouvoir, qui se nourrit de ce conflit de vassalité et de suzeraineté, fait que naturellement Michel-Bey n'est pas porté à favoriser l'établissement des Russes dans ses états; il les craint, les hait peut-être, et il fera tout au monde pour retarder ou étouffer leurs progrès; il ne les tólérera qu'autant que l'exigera sa sûreté personnelle; car il sait très bien qu'il ne peut être prince sans la Russie, tant il est sûr que dès qu'ils auraient tourné le dos, toute l'ancienne et déplorable anarchie reprendrait le dessus. Qui le défendra contre les Tcherkesses, contre les intrigues ambitieuses de son oncle, contre l'insubordination de ses vassaux? Il est donc forcé de souffrir des protecteurs et un suzerain. Mais il ne fera pour eux que ce qu'il est strictement tenu de faire; il trouvera toujours mille et mille excuses pour échapper à tout le reste. S'il le pouvait sans risque, il serait le premier à aider à chasser les Russes de l'Abkhasie.... car son cœur est Abkhase, son cœur aussi n'aime pas de frein, et ne veut des Russes que la sûreté de pouvoir faire tout ce qu'il veut chez lui.

La Russie a donc ici une tâche très difficile à remplir. Elle veut le bien du pays; mais certainement dans cet état de choses, elle n'a un pou-

voir que de nom; voulant rester dans les limites de la modération, son influence est nulle. Malgré toutes ses menaces et toutes ses prières, elle ne peut ni engager ni forcer les princes du pays et Michel-Bey lui-même à dépouiller cet amour du brigandage et d'une vie vagabonde et fainéante qui caractérise le peuple abkhasien, et qui le met, pour la noblesse des sentiments, même bien au-dessous du Tcherkesse. Michel-Bey et ses vassaux se trouvent fort bien comme cela. Chacun rêve le bonheur à sa manière.

Demandez à l'Abkhasien demi-sauvage quel est le suprême degré de ses désirs? Un fusil, un sabre, un kindjal bien bariolé de ciselures de mauvais argent, des bandoulières et des ceinturons plaqués en métal, des poudrières et de petites boîtes en argent dans lesquelles il met la graisse dont il enduit ses balles, et le voilà heureux.

Ajoutez à cela un habit déchiré, une misérable sacle (1), un peu de pâte de millet, ce sont les accessoires..... Ses armes sont son bonheur et sa fortune.

L'homme le plus heureux parmi eux est donc celui qui a les plus belles et les meilleures armes, et qui est par conséquent le plus grand brigand

(1) Maison en treillis.

du pays (1); car son ambition, pour laquelle il néglige tout, est de rôder d'embuscade en embuscade, de voler le bien du Russe et de l'enlever lui-même s'il le peut.

Car un des commerces principaux des Abkhases consistait jadis en esclaves, et ils n'ont pas encore pu, sous la suzeraineté de la Russie, perdre cette mauvaise habitude. Mais l'Abkhase comme le Tcherkesse, ne vend pas son compatriote; il craint la loi des représailles. Le dernier, le plus pauvre des paysans, en userait sur son propre prince et sur Michel-Bey lui-même, si l'un ou l'autre avait osé vendre l'un de ses proches.

Pour avoir jadis des esclaves à vendre, on s'y prenait d'avance. Quand on faisait des prisonniers, soit en courant dans les mers, ou dans les guerres contre les voisins, ou en maraudant en Iméreth, en Circassie, on se hâtait de marier ceux qui promettaient le plus; mais dès qu'il leur naissait des enfants, on les leur faisait enlever, et on les faisait élever autre part jusqu'au

(1) Le portrait que fait Chardin des Abkhases, n'est pas plus flatté. Les Abcas, dit-il, ne sont pas tout-à-fait aussi sauvages que les Cherkes, mais ils ont le même naturel pour le larcin et le brigandage : leur commerce d'échange consiste en créatures humaines, en fourrures, en peaux de daim et de tigre, en lin filé, en buis, en cire et en miel. I, folio 70.

temps où l'on peut les vendre avec profit. Ces pauvres prisonniers étaient de vrais fabriquants d'enfants.

Cette coutume barbare ressemble beaucoup à celle des Tcherkesses, et les Russes n'ont pu l'abolir entièrement ; car, malgré leur surveillance, il se fait toujours un commerce secret d'esclaves, dont le principal fonds consiste cependant en soldats russes enlevés, que les Turcs achètent sur place aux Abkhases, pour les revendre à Trébizonde ou dans d'autres ports de l'Asie mineure.

Ce commerce affreux cesserait entièrement si Michel-Bey et Hassan-Bey n'en étaient pas eux-mêmes les principaux fauteurs ; ils tolèrent ces enlèvements de soldats et en font leur profit. Certainement personne ne sait mieux ce qui se passe chez lui que Hassan-Bey ; il n'y a pas, dit-on, de Fouché plus habile. Dès qu'il apprend qu'un Abkhase a commis un enlèvement, il fait venir l'individu coupable du vol, et le menace de le rendre aux Russes (ce qui les effraie beaucoup) s'il ne lui donne des vaches, un cheval, etc. Après qu'il a acquitté le tribut, il lui permet de "vendre" son homme et le protège de toutes manières. Les Russes ont beau envoyer chez lui demander justice, et exiger le coupable, il fait mille et mille semblants qui n'aboutissent à rien.

Michel-Bey ne fait pas mieux que son oncle.

Peut-être la Russie parviendra-t-elle à mettre un frein à ce commerce d'esclaves par le traité qu'elle a fait avec la Turquie. Tout soldat russe fugitif qui s'est sauvé en Turquie, tout sujet russe qui a été amené ou vendu comme esclave doit lui être rendu. Si les Pachas turcs exécutent ce traité qui est valable pour eux en sens inverse, les marchands qui vont acheter des esclaves en Abkhasie courront de trop grands risques pour se livrer à ce commerce.

L'Abkhasie actuelle comprend cinq tribus abkhases principales :

1° La tribu des Bsoubbes qui de Gagra s'étend jusqu'à Anakopia ; elle est forte de 18,700 ames.

2° Celle des Abkhases proprement dits, de Anacopi à la Kélassour, forte de 8,100 ames.

3° Celle des Tsébeldiens, renfermée dans les hautes vallées de la Kodor et forte de 15,000 ames.

4° Celle des Abchaves qui s'étendent de la Galazga à la Kodor ; ils comptent 10,500 ames.

En tout 52,300 habitants pour l'Abkhasie.

Je ne compte pas la cinquième tribu, le Zamourzakhano qui est sous la dépendance du prince de Mingrélie.

Tels sont les restes d'une population qui a dû être jadis infiniment plus considérable ; mais que cette vente d'esclaves a diminuée chaque année.

D'ailleurs cette vie de brigandage qui est en

honneur chez les Abkhases entraîne après elle une complète fainéantise. Rien de plus chétif donc que leurs misérables huttes de clayonnage enduites de torchis, dans lesquelles ils vivent pêle-mêle avec leurs bestiaux. Ils ne soignent ni prairies, ni paturâges; ils ne font pas de provisions de foin, et quand l'hiver est rigoureux, le bétail, forcé de se retirer dans les forêts, y périt de misère. Une ou deux vaches sont une grande richesse pour un Abkhase; les princes seulement ont des troupeaux. Les bœufs et les vaches sont d'assez bonne race, quoique de petite taille. Leur économie ressemble assez, quoiqu'en laid, à celle des Tcherkesses; comme eux ils ont beaucoup de moutons et de chèvres. La chair des moutons est bonne, mais la laine est commune. Le maïs, le millet et une espèce de haricots font la base de leur nourriture. Aucune industrie.

Ainsi les Abkhases, quoiqu'au sein d'un des pays les plus fertiles de la terre et avec une belle position pour le commerce maritime, languissent dans la plus profonde misère. « Cette misère, disait M. Paul Guibal dans le n. 103 du Courier de la Nouvelle Russie, 1831, leur a avili le caractère; ils aiment mieux mendier bassement que de travailler; ils souffrent de la faim dans le sens le plus étendu, et dès qu'ils sentent quelque part le feu d'une cuisine, dès qu'ils voient tuer un bœuf ou un mouton, ils viennent rendre

toutes sortes de services qu'on ne leur demande pas, dans l'espoir d'obtenir un petit morceau à manger. Cette bassesse de caractère a détruit chez tous la valeur d'un peuple qui ne vit qu'à la pointe de l'épée, et qui, habitué aux privations, aux intempéries de l'air, préfère à une application et à un travail modérés, mais constants, des fatigues et des dangers momentanés, dont le résultat peut être quelquefois avantageux. Les Abkhases ne sont point braves; ils n'ont opposé ni aux Turcs, ni aux Russes aucune résistance, quoique l'idée de domination étrangère leur soit insupportable. Leurs brigands les plus redoutables ne sont pas de ces gens braves et terribles, toujours prêts à faire le coup de sabre ou de pistolet sur les grands chemins. Ce sont des voleurs fins et adroits, qui attaquent volontiers ouvertement quand ils sont en nombre irrésistible, mais qui du reste n'agissent que dans l'ombre et à la sourdine, et auxquels la moindre résistance fait lâcher prise. »

D'après cet état de choses, il serait de l'intérêt du peuple pour le ramener de demi-sauvage qu'il est à quelque civilisation, que la Russie supprimât tout intermédiaire, si le monarque qui a la ferme volonté de faire le bien, qui y tend de tout son être, pouvait inspirer d'aussi nobles désirs à ceux qui gouvernent sous lui à ces extrémités de l'empire.

Je le répète, la tâche sera bien difficile. Trouver moyen à ce que l'Abkhase ait avantage à quitter sa vie de brigandage et de fainéantise; l'habituer à l'ordre, au travail, lui faire chérir les vertus sociales, lui apprendre à quitter ses armes et à ne pas envisager dans tout autre que lui un ennemi aux aguets, il n'y a que Dieu qui puisse faire un miracle pareil.

La plus grande difficulté sera de régler leur commerce, de faciliter le développement de leur industrie, en conservant l'état de choses actuel. En se livrant à l'agriculture et à toute autre branche d'économie, l'Abkhase doit trouver des débouchés à son industrie. Comment cela pourra-t-il avoir lieu, si sur une étendue de côte de plus de 200 verst, l'on n'a que deux débouchés aussi éloignés, Soukoum et Redoute-Kalé, avec le bazar de Bambor ? Cette mesure financière et sanitaire détruit complètement toute possibilité de commerce chez les Abkhases; car comment peuvent-ils, pour quelques mesures de maïs et quelques peaux, courir à des marchés aussi éloignés ? L'on ne fait que développer chez eux une nouvelle vertu, celle de la contrebande qu'ils font avec les Turcs, cachés dans les embouchures des rivières.

Un employé distingué proposait de fixer dans différentes petites anses de la côte, des époques où les habitants pourraient faire le commerce

avec les étrangers, sous l'inspection d'un bâtiment qu'on y enverrait; ce serait établir des espèces de foires annuelles, où l'Abkhase viendrait commodément se défaire de ses produits.

Il n'y a pas de places de marché dans l'intérieur du pays.

Quelle différence entre cette pauvre et malheureuse Abkhasie de nos jours et cette guirlande brillante de colonies grecques qui la bordait autrefois.

Je visitai dans l'enclos du prince Michel-Bey, à deux cents pas de sa maison, l'ancienne église de Loukhin, assez bien conservée et bâtie absolument dans le même plan que celle de Pitzounda, mais beaucoup plus petite et plus simple; le style en est byzantin; on a choisi pour matériaux une pierre de taille jaunâtre, calcaire, tirée des montagnes voisines. Le dôme est octogone. L'intérieur est couvert de peintures.

L'empereur a destiné cette église à devenir un monastère et le siége d'une colonie de prêtres pour l'Abkhasie. Il a fixé une somme de 1500 roubles en argent (6,000 francs) pour servir à l'entretien d'un arkhiérci (évêque) qui n'était pas encore arrivé.

De Souoūksou, nous allâmes à six verst de là tout droit, sans repasser par Bambor, visiter la scierie de la Khipsta. Le colonel avait eu la bonté de prier M. K., simple soldat au régiment d'Ab-

khasie, de m'accompagner et de me servir d'interprête. C'est en nous promenant dans ce délicieux labyrinthe d'un paysage enchanteur, que j'eus le plaisir de faire plus ample connaissance avec cet homme distingué et de pouvoir parler de la Suisse et d'amis communs. Les adversités changent bien les hommes et les corrigent quelquefois. Ceux qui ont connu M. K. à S. Pétersbourg seraient bien étonnés du changement qui s'est opéré en lui. « Il y a profit à tout, me disait-il, de petit-maître que j'étais à S. Petersbourg, je suis devenu philosophe. Pendant que je servais dans les gardes, l'ambition seule me rongeait; je ne connaissais de la vie que la partie intrigante, que les plaisirs, et que cette suffisance, cet orgueil qui sont particuliers à un corps privilégié. Je ne connaissais de moi, de l'homme en général que l'épaulette et l'uniforme. Je m'égarais dans un ciel vaporeux, dans un abîme vague et sans fond, et à quelle bizarre idée m'a entraîné cette vie sans principe, cette vie de petit-maître et de courtisan! . . . Car toute ma science n'allait que jusqu'à savoir paraître avec élégance, glisser avec adresse à travers les obstacles, courtiser à propos pour faire mon chemin, et à me moquer du reste du monde. Hélas! que les temps sont changés! Tout à coup, d'homme dont l'uniforme brillant faisait la valeur, j'ai dû n'avoir de valeur que par moi-même. Moi et

mon cœur, c'est tout ce que je possédais. Rayé de la société, mort civilement, déchu de toute gloire, de toute espérance, d'ange de lumière que j'étais, plongé dans les ténèbres de la réprobation avec tous les anges rebelles, relégué dans le voisinage du pôle, quelle terrible pensée! Et cependant c'était une grande et belle leçon que la providence me destinait. Je cherchai à me connaître et je fus effrayé du vide de mon intérieur. En m'ôtant mon uniforme, il me paraissait qu'on m'avait tout ôté. Dans ces froides régions, reculées au-delà de toutes les bornes du monde civilisé, je pouvais cependant vivre gaîment dans l'abondance et sans souci, me livrer au plaisir; mais cette cruelle pensée venait sans cesse m'attrister : tu n'es plus rien, tu es moins que rien. C'est alors que je rentrai en moi-même et que je me demandai s'il y avait encore moyen d'être heureux. Je mis la main sur ma conscience, et après quelques pénibles combats intérieurs, je pus répondre *oui*.

« C'était comme si j'étais mort et comme si après le misérable voyage qu'on appelle vie, je me demandais : qu'emportes-tu avec toi de l'autre côté? Quel vide, bon Dieu! Que me restait-il de ma vie passée qui pût m'être utile au-delà du tombeau? . . . Je voulus redevenir homme; on pouvait m'interdire d'être tout au monde; mais on ne pouvait m'empêcher d'être homme. Je

cherchai à l'être autour de moi, aussi loin qu'allait ma frontière. Je m'inculquai bien dans l'esprit que si dans toute une éternité, il fallait se passer de croix, de gloire et d'honneurs, c'était un ouvrage tout fait que d'apprendre à s'en priver déja dans ce monde-ci. J'appris à orner mon ame des choses qui pouvaient m'être toujours utiles, et à estimer les choses à leur juste valeur, et j'attendis avec résignation mon sort. Il a plu à Sa Majesté de me faire grace de l'exil, et de m'envoyer en Abkhasie; je suis soldat; je suis ce que tant de braves sont aussi. Croyez-moi, quoique ma position comme simple soldat soit l'une des plus pénibles qu'on ait pu m'offrir, ce n'est pas sans larmes de joie que j'ai appris cet événement qui me donnait le droit de me compter derechef parmi les autres enfants de la Russie. »

Qu'on ne croie pas que j'invente à plaisir de belles paroles pour toucher les cœurs en faveur d'un coupable et voiler un grand crime. . . . Ce sont celles de M. K., et il n'est pas nécessaire de recourir à des inventions pour rendre un homme pareil intéressant. Sa haute taille, ses yeux noirs, sa figure ouverte contrastaient avec son air souffrant. Il avait aussi racheté le climat par plusieurs rechutes de fièvres bilieuses et intermittentes, qui lui avaient laissé des obstructions,

suites ordinaires de ces maladies dans ces climats. Plusieurs fois ses douleurs interrompirent notre conversation.

Plus tard j'ai retrouvé M. K. à Tiflis, où il a été fait bas-officier; en 1835 il assista aux expéditions de Ghélindjik et fut enfin promu au grade d'officier.

En retournant à bord on me montra les ruines du monastère de Iolagu, bâti au bord de la mer à quelques centaines de pas à droite de l'embouchure de la Pchandra. L'église, qui était petite, mais joliment construite dans le style byzantin, en pierres de taille de mélaphyre bleu et vert reposait sur un rocher de conglomérat, élevé de huit pieds au-dessus du niveau de la mer, qui vient quelquefois heurter contre ses flancs. Un tremblement de terre qui ébranla Bambor le 28 juin 1833, à huit heures et demi du soir, et qui se fit sentir sur le vaisseau de transport le Révénitil, fendit aussi les pierres du monastère de Iolagu.

Le paysage de Bambor, si beau qu'il est vu de terre, ne se présente dans toute sa pompe et dans toute son immensité que de la mer. C'est de là que par une belle journée claire on peut pénétrer à la fois des yeux dans ces trois grands écouloirs ou portiques naturels, par lesquels la Mitchichetché, la Khipsta et la Baklanka s'échap-

pent pour porter le tribut du Caucase à la mer (1).

La gorge de la Mitchichetché, la plus étroite a son thalveg couvert de sombres forêts, et la partie supérieure de ses flancs déchirée et ravineuse. La rivière, échappée de cette étroite prison, s'égare avec complaisance dans cette belle plaine de Bambor, entre quelques légères ondulations du terrain. Ses rives sont bordées d'arbres sous lesquels se cachent plusieurs villages abkhases de la tribu des Bsoubbes ; les principaux sont Paptchi, Batcha, Tchabaloukva, Sandrinisse, tous sur la rive gauche, excepté Tchabaloukva qui s'étend sur les deux rives. Sous un petit affluent de gauche, paraissent Echekha et Touptara.

Là où cessent les collines sablonneuses qui bordent la mer depuis Pitzounda, l'on distingue son embouchure tout au fond de la rade de Bambor. C'était jadis un des principaux marchés de l'Abkhasie ; on le trouve marqué sur la carte d'Alexandre, roi d'Iméreth, sous le nom de port des Abazes ; dans celle de Chardin, sous celui de Portus Abcassorum. C'est le Cavo de Buxo, le Port du Buis de toutes les cartes du moyen-âge, nom qui lui fut donné à juste titre à cause du grand commerce qu'il s'y faisait de cet article. Ce

(1) Voy. Atlas, 2e série, pl. 3.

serait encore un des principaux débouchés de l'Abkhasie si les mesures sanitaires n'avaient forcé la Russie d'en interdire l'abord.

La gorge de la Khipsta, plus dilatée, plus riante et plus boisée, s'ouvre pour laisser voir par échappée les flancs déchirés et schisteux de l'Ochetène, marqués de rubans et de taches de neige. La Khipsta se promène aussi comme la Mitchichetché dans la plaine de Bambor, et après de nombreux détours, se jette dans la mer à trois ou quatre verst de la première. Sur sa rive droite sont Mougoudzourkva, Komkiamla; entre sa rive gauche et la petite rivière de Sououksou est le grand village de Douroupche.

Cettre troisième gorge, qui s'ouvre au-dessus de la colline que couronne l'église de Lekhné est celle de la Baklanka dont l'embouchure est à moitié chemin entre Bambor et Anakopi. Au-dessus de cette gorge se présentent les cimes d'où partent les sources du grand Zélentchouk. Les cimes *d* et *e* sont composées d'une masse noire, dont les blocs, les pointes, les masses déchirées, hérissent les surfaces; c'est quelque porphyre pyroxénique. On y distingue d'immenses moraines de blocs éboulés, et un vaste champ de neige et de glace repose dans la dépression entre les deux cimes ; la neige ne tient pas sur les cimes plus escarpées qu'elle ne fait que toucher.

Les forêts ne remontent toujours pas jusqu'au sommet de la muraille jurassique; on voit son long dos sillonné, dentelé, sortir de la verdure pour monter au-dessus de la végétation des arbres comme à Gagra : les pins terminent aussi ce cycle de végétation. Les cimes paraissent très nues et seulement recouvertes d'un léger réseau de plantes.

On ne peut pas apercevoir la pointe jurassique qui est dans la direction et qu'on appelle le chapeau de Saphyr-Bey; elle est masquée.

Le défilé de la Kotoche se présente, avec ses pentes fortement ravinées, à l'extrémié du paysage à l'ouest. La pointe de Gagra se cache derrière les collines de sable.

Des chemins mènent de l'Abkhasie, entre les cimes de l'Ochetène, sur les bords de la Laba, par les défilés de la Mitchichetché et de la Baklanka : c'est par-là que Michel-Bey s'attend à voir fondre sur lui les Abadzes. Ces passages ne sont praticables que dans le cœur de l'été.

Nous trouvâmes dans la rade de Bambor un vaisseau génois commandé par Paul Boso, qui avait obtenu d'y prendre un chargement de buis; c'est toujours un des principaux articles du commerce d'Abkhasie, et nulle part on ne trouve du plus beau buis, en si grande quantité et à si bon marché. Le buis croît, comme je l'ai dit, jusqu'au bord de la mer, dans les forêts de Bambor; mais

le meilleur vient des gorges de l'intérieur du pays et du pied des montagnes. On troque en raison de trente livres de sel un quintal de buis, que les Abkhases transportent jusqu'au bord de la mer où on le pèse. On le change aussi contre du fer.

Paul Boso était très mécontent; car il s'était accordé avec un Turc qui devait lui fournir son chargement de pièces d'une grandeur fixée : le Turc n'avait pu lui tenir parole, et à peine avait-il pu réunir la moitié d'un chargement. Nous le vîmes plus tard à Soukoum-Kalé où il voulait chercher à le compléter.

Le buis est aussi beau et aussi abondant à Soukoum qu'à Bambor; mais le transport ne pouvant s'en faire qu'à dos d'hommes, sur des distances de plusieurs lieues, cette branche d'exportation est presque nulle.

Paul Boso avait l'intention de vendre son buis à Trébizonde au consul d'Angleterre, et de prendre en retour des objets de Perse, châles, soieries, tuyaux de pipes, etc., pour Constantinople.

Côte de Bambor à Soukoum-Kalé.

De Bambor à Soukoum la côte ne cesse de présenter les plus beaux points de vue. Jusqu'à l'embouchure de la Baklanka, où les Cosaques ont un poste, le rivage est bas et boisé. Au-delà

de la Baklanka commence une suite de collines basses qui bordent la mer, elles vont en s'élevant en approchant de l'embouchure de la Psirste, où elles présentent déja une muraille imposante dans laquelle la Psirste, qui vient des hautes montagnes, s'est ouvert ou a trouvé un passage étroit, profond et pittoresque. C'est un second étage de calcaire de Gagra dont les lambeaux, arrachés des entrailles de la terre par des jets de porphyre pyroxénique, sont confusément redressés, repliés et très maltraités.

A l'angle gauche de l'embouchure de la Psirste, on voit, sur le sommet d'une colline conique, tronquée et boisée de beaux arbres, percer une vieille tour ronde avec d'autres bâtisses ruinées; on ne peut poursuivre sous le feuillage la muraille qui l'unit à une autre tour blanche qui s'élève à mi-pente; mais de cette tour on distingue fort bien les restes de la muraille qui descendait jusqu'au rivage et qui fermait jadis le passage. Cette ruine était Anakopi, le Nicofia des anciennes cartes (1).

Vis-à-vis d'Anakopi, séparé seulement par la rivière, s'élevait à l'angle de la Psirste et du ri-

(1) Anakopi ou Phanakopi, comme on l'écrit aussi, signifie un endroit escarpé, entaillé, qu'on voit de loin. Le nom répond supérieurement à la localité. Voy. Atlas, 2e série, pl. 4.

vage, le château de Psirste. Adossé à la montagne escarpée qui se redresse derrière, il remplissait toute la largeur du défilé qu'il défendait. Car les montagnes calcaires qui séparent les bords de la mer de la plaine intérieure, s'élèvent considérablement en approchant de Soukoum; c'est en petit une répétition de la haute muraille calcaire de Bambor, ou, si l'on veut, une première ligne de circonvallation. De grandes taches jaunâtres se dessinent sur ses pentes rapides dans des cadres de verdure. Outre la gorge de Psirste, deux autres gorges s'ouvrent pour laisser passer en mugissant la Goumista et la Baslata.

C'est cette singulière conformation du pays qui a fait croire à J. de Klaproth, dans la petite carte qui accompagne sa description du Caucase en 1814, que c'était la chaîne centrale qui venait ainsi heurter contre la mer.

Anakopi est précisément le point où cette chaîne basse heurte de plus près la mer, ne laissant qu'un étroit défilé pour arriver des plaines de Bambor aux embouchures de la Kodor et à Soukoum.

On y reconnaît facilement le fameux défilé et cette forteresse que les Grecs avaient surnommés Trachée, et dont Procope parle en détail dans sa guerre des Goths, l. IV, p. 500.

« Au-delà de la frontière des Apsiliens, à l'entrée de l'Abasghie, se trouve un lieu situé comme

suit : Une montagne élevée commençant au Caucase décroît peu à peu, et inclinant son dos en forme d'échelle, se perd en atteignant le Pont-Euxin. Les Abasghiens construisirent jadis sur le sommet de cette montagne un château très fort et très vaste. C'est là qu'ils ont coutume de se réfugier et d'empêcher les incursions des ennemis, à cause des difficultés insurmontables de ce lieu, car la seule issue qui mène à ce château est aussi la seule entrée de l'Abasghie, et elle est si étroite qu'une couple d'hommes suffisent pour résister au front égal des assaillants. Le sentier est dominé par un mur de rochers coupés et arides, qui s'étend jusqu'à la mer et donne à ce lieu le nom de Trachée. »

Plus loin Procope fait la description du siége que les Grecs en firent. En attaquant le défilé du côté de Soukoum, l'armée fut repoussée, et l'hésitation s'emparait déja des esprits quand il vint à l'idée du général Jean, qui commandait l'expédition, d'envoyer la moitié de ses troupes au-delà du défilé, de façon que les Abasghiens serrés des deux côtés se sauvèrent dans leur château. Aveuglés par la peur, les fuyards, poursuivis chaudement par les Grecs, ne purent empêcher ceux-ci d'y entrer avec eux et d'y mettre le feu; le château fut rasé et les Abasghiens furent dispersés. Cet événement est de l'an 550 de J.-C.

Anakopi est aujourd'hui entièrement aban-

donné ; il n'y a plus rien au milieu des ruines qu'une petite église très ancienne qui rappelle les vivants. Elle est très célèbre dans toute l'Abkhasie et en Géorgie même, parce qu'on suppose que c'était là que le corps de S. Simon fut déposé. La chronique géorgienne de Vakhtang V dit en effet que sous le règne d'Aderkhi, fils de Bartom, qui régna peu de temps après J.-C., les deux apôtres S. André et S. Simon le Cananéen, vinrent prêcher le christianisme en Abkhasie et dans l'Egrissi. S. Simon mourut dans la ville de Nikoli ou Anakopi, sur le territoire des Grecs, pendant que S. André allait convertir les Mégrelni (1).

Le château de Psirste (2) n'est qu'un amas de tours et de murailles abandonnées et ombragées de vieux figuiers et de gros arbres qui se penchent par-dessus ces ruines comme pour en cacher l'isolement. C'était, il y a deux cents ans, la dernière possession des Dadians de Mingrélie vers l'Abkhasie. Il y a un poste de Cosaques auprès de ces ruines, depuis lesquelles on compte

(1) Klaproth, Voy. au Caucase, édit. all., II. 113 et 114.

(2) *Pizirdsiza*, nom du château, *Abtsa*, nom de la rivière dans la carte de Khatof; elle porte aussi celui de *fiume de Nirofia*, dans les cartes du moyen-âge. Reineggs, II, 5, l'appelle *Kuri*, et dit que le port qui est à son embouchure est petit et peu sûr.

vingt-un verst jusqu'à Soukoum; je crois que c'est trop peu.

Derrière Anakopi s'ouvre dans le fond du paysage la gorge de la Baklanka. La haute muraille calcaire poursuit sa direction parallèle à la chaîne centrale toujours sous le même niveau : parmi les pointes et les tables qui la couronnent se présente le mieux d'ici le Chapeau de Saphyr-Bey, mamelon surmonté d'une pointe. Le 12 juillet, quelques taches de neige étaient encore semées dans les enfoncements, entre les pointes de rochers et dans les ravins qui rident les pentes. On en voyait jusqu'à 1500-2000 pieds au-dessous du sommet. Je remarquai d'ici que le calcaire de cette formation était par couches très nombreuses plus ou moins horizontales; et en reportant mes yeux dans la gorge de la Kipsta, j'en vis le flanc occidental, marqué jusqu'à une grande profondeur de longues lignes de neige qui expriment le fond des ravins.

D'Anakopi au cap Soukoum, nous ne vîmes rien de remarquable que l'embouchure pittoresque de la Goumista; à quelques verst du rivage, elle s'échappe d'une gorge très étroite, taillée à pic dans le calcaire de la chaîne basse. Il se trouve sur les bords de la rivière, aux environs du village d'Echira qui est à huit verst de Soukoum et à quatre verst du rivage, une très ancienne église dont les quatre murailles sont bien

conservées; l'intérieur est rempli d'offrandes, sabres, fusils, argent même, auquel personne ne touche. Les Abkhases ont encore cette église en grande vénération; ils y viennent célébrer la fête de Pâques, et amènent, suivant l'usage, une vache qu'ils dépècent; ils apportent aussi des oeufs rouges. Le serment fait près de cette église est inviolable. A côté de l'église jaillit une source superbe. Les mahométans jurent par un grand chaudron en bronze qui est à quelque distance de là.

La Goumista, en entrant dans la mer près de l'extrémité du cap Soukoum, baignait les murs du Vieux-Soukoum, bâti le long de la plage, sur la rive gauche. Il ne reste plus de cette ancienne ville, qui était peut-être une colonie grecque, que quelques pans de murailles recouverts de broussailles.

Ce vieux Soukoum est celui dont il est fait mention dans Abulféda, qui vivait dans le treizième siècle : il l'appelle *Sachum* et le place au bord de la mer chez les Abchas.

Soukoum-Kalé.

Enfin à la hauteur du cap, nous entrevîmes dans tout son plein la vaste baie de Soukoum-Kalé (1), de quinze verst d'ouverture depuis le cap Sou-

(1) *Soghumi*, *Soghum-Kalà* ou *Dordap*, Reineggs, II, 7.

koum au cap Kodor et de 7 verst de profondeur.

Après celle de Ghélindjik, c'est la plus belle baie de toute la côte depuis Anapa jusqu'à Batoum. L'ancrage, quoique bon, n'est pas si commode, parce que le fond de la baie est très incliné. Par un vent de terre un peu violent, les ancres labourent le sol, si l'on n'a pas la précaution d'assujétir le vaisseau par une seconde ancre jetée dans la direction du rivage. Le fond de la baie, qui est vaseux, n'est pas uniforme non plus; et c'est un travail qu'on a de plus pour se chercher un bon ancrage.

Nous jetâmes l'ancre à 300 sagènes du rivage par 12 sagènes de profondeur, en face de la forteresse bâtie au fond de la baie, dans le delta de l'embouchure de la Baslata. C'est une construction turque du règne d'Amurath vers l'an 1578; comme à Poti, toutes les fortifications consistent en une grosse muraille en carré, de 100 toises à peu près de face, munie de quatre bastions terrassés avec des canons. Le parapet est bordé de cré-

Sokhoumis-Tsikhe, Khatof; *Sogum*, carte mss. Stéven. Le *Soghoum* primitif était à l'embouchure de la *Goumista*; cette rivière, appelée indistinctement *Goumista* ou *Tzkhomi*, tirait son nom du château fortifié de *Goume*, *Gouma* ou *Tzkhomi*, bâti sur ses rives dans l'intérieur du pays. Le nom de *Soghoum* serait-il en rapport avec ces noms-là? *Dour-doup*, selon Klaproth, est traduit par Montagne des Perles. I, p. 479, éd. all.

neaux. On peut se promener très commodément tout autour, et la vue ne manquerait pas de charme et de magnificence, si l'on n'était à Soukoum.

L'intérieur de la forteresse ne contient que quelques bâtiments délabrés qui servaient à la résidence de l'ancien pacha Kéliche-Bey et dans lesquels demeurent le commandant et les officiers de la forteresse. Les casernes sont misérables. Toute la parure de cette forteresse consiste en quelques cerisiers, grenadiers et poiriers qui ombragent le quartier dévasté du commandant. Les fortifications ne sont pas dans un meilleur état : un des bastions s'est à moitié écroulé dans la mer; des fentes se présentent partout et partout le figuier sait trouver, dans ces fentes, place pour ses grosses racines, en compagnie avec le grenadier.

Le seul objet intéressant qu'il y ait à voir dans la cour, ce sont les tombeaux des anciens pachas et princes du pays, Kéliche-Bey et Saphyr-Bey, père et grand-père de Michel-Bey, prince actuel. L'emplacement où ils sont sert de parc d'artillerie, et les piles de boulets russes pèsent sur leurs cendres.

Sur la porte de l'ouest se lit une longue inscription arabe. La porte de l'est était celle qui s'ouvrait sur la ville même de Soukoum.

Jadis toute cette petite plaine d'un verst et

demi de large, qui s'étend à l'est de la forteresse jusqu'au pied des collines et jusqu'à la quarantaine actuelle, était couverte de maisons et de bazars. Soukoum alors avait une population de six mille ames. Des canaux murés menaient l'eau de la Baslata dans tous les quartiers; on avait construit en briques, à son embouchure, un petit canal pour la commodité des petits vaisseaux turcs. Il ne reste plus rien de cet ancien Soukoum que quelques traces de maisons et de rues, encombrées de ronces et de hautes herbes; une muraille qui défendait la ville du côté de la mer, n'existe plus que par lambeaux rongés continuellement par les flots; les canaux bouchés ne coulent plus; les fossés qui entourent la forteresse sont en partie comblés; la Baslata, arrêtée dans son cours, se perd dans des marécages qui, au cœur de l'été, empestent tellement l'air, qu'après Poti et St-Nicolas, Soukoum peut passer pour l'endroit le plus mal-sain des possessions russes sur ces rivages. La garnison de cent hommes languit et dépérit par des maladies. Et cependant il ne s'agirait que de nettoyer ces canaux de la Baslata, de dessécher ces marécages factices, et certainement Soukoum serait aussi sain que tout autre endroit de la côte. Mais qui exécutera une entreprise pareille? Ce ne sont pas les soldats qui ont déja

bien assez à faire à monter la garde, à conduire leur bétail au pâturage, à faire des foins pour l'hiver, à couper la provision de bois nécessaire, à cultiver leurs légumiers, à réparer ces baraques délabrées qui leur servent de logement, à garder la Quarantaine, surtout quand un tiers ou un quart est à l'hôpital.

Quand les Russes prirent possession de Soukoum, une partie de la ville subsistait encore, mais le général qui commandait alors ordonna de détruire et de raser tout ce qui restait, sous prétexte que ces maisons facilitaient l'enlèvement des soldats russes par les Abkhases. Napoléon au Caire sut s'y prendre autrement et ne fit pas brûler le Caire, parce qu'on lui enlevait ses soldats. Détruire Soukoum, c'était empoisonner la garnison de cette pauvre forteresse. Rien dans ces brûlants climats n'empeste et ne corrompt l'air comme des masures, comme des espaces habités, ravagés et abandonnés tout à coup; on pourrait dire que ces ruines, que ces masures pourrissent; le soleil et l'humidité travaillent de concert sur les matières animales exposées à leur action, et mille miasmes différents engendrent la mort chez ceux qui les respirent. Cette remarque a été faite par un homme d'esprit, M. Chopin, sur Erivan et sur plusieurs autres endroits, et l'on doit être bien convaincu

que pour conserver la salubrité à une ville, il faut lui conserver sa population, et craindre toute ruine, toute masure.

Pourquoi Gandja est-il l'endroit le plus malsain de toutes les villes de la Géorgie? Ce qui y contribue beaucoup, c'est que Gandja est en partie abandonné; quels immenses espaces vides qui pourrissent !

Pourquoi Tiflis qui fut long-temps réputé si mal-sain ne l'est-il plus? Les troupes russes s'en emparèrent après sa destruction par Agha-Mohammed-Khan, le 11 septembre 1795. Pendant maintes années, ils ne demeurèrent qu'au milieu de ses ruines; aujourd'hui Tiflis ne porte plus aucune trace de cette terrible époque; la ville est mieux bâtie qu'auparavant, mieux aérée, et Tiflis n'est plus mal-sain.

Aujourd'hui Soukoum a un misérable petit bazar où l'on peut acheter du vin, de la viande et quelques bagatelles.

A Bambor et ici commence déja la région du vin, la région de l'abondance de ce suc précieux. Encore en Crimée, la vigne demande tant de soins... Ici elle est dans sa vraie patrie et prospère sans culture comme dans un paradis. Celui qui en veut autour de son habitation, a soin de tenir quelques arbres isolés sur lesquels elle grimpe, et forme mille guirlandes de verdure, jusqu'à ce que ses grappes rougies donnent à l'arbre l'air

d'une immense grappe de raisins. On trouve de ces ceps d'une grosseur monstrueuse, et quoique l'orme, le hêtre ou le noyer centenaire montent à une hauteur prodigieuse, on voit la vigne dépasser leurs cimes et les couronner de grappes.

La fabrication du vin commence déja chez les Ouboukhs; celui que fait le commun des Abkhases, qui ne sont pas trop scrupuleux musulmans, n'est pas fameux, parce qu'ils le traitent mal et qu'ils y mettent de l'eau. Mais on en trouve de fort et de spiritueux chez les gens riches; les officiers russes de Soukoum et de Bambor en font aussi qui est très bon, il est rouge et agréable à boire.

Les Abkhases conservent leur vin dans des jarres ou de grandes cruches enfoncées dans la terre; mais elles n'ont pas la capacité de celles qu'on fait en Mingrélie... La capacité des cruches augmente à mesure qu'on avance vers l'est, et c'est en Kakhèthi qu'on trouve les plus vastes : elles sont vraiment gigantesques, quelques-unes mesurant jusqu'à neuf pieds de hauteur.

Sous cet ardent climat, le vin se conserve très bien dans ces cruches, surtout quand elles sont enfoncées assez profondément dans la terre, et recouvertes de trois à quatre pieds de bonne terre glaise qui en ferme l'ouverture hermétiquement. Le vin s'y gâte très rarement; il ne s'aigrit que quand les cruches restent long-temps

entamées, l'usage étant d'aller puiser tous les jours la provision de la famille.

Le vin dans des tonneaux se gâte plus facilement; d'ailleurs il faut avoir de bonnes caves murées et voûtées, grand inconvénient pour un pauvre Abkhase ou Géorgien, qui n'en a pas besoin pour ses cruches qu'il enterre au pied d'un arbre auprès de sa maison.

Cette manière de conserver le vin remonte à la plus haute antiquité; les peuples géorgiens l'ont-ils empruntée des Grecs, ou les Grecs des Géorgiens ?.... C'est une question difficile à décider; la Colchide cependant était déja civilisée quand les Argonautes y débarquèrent.

Dans les ruines de la Crimée, il n'est pas rare de retrouver de ces cruches; on en a déterré un certain nombre à Aloucheta en creusant la nouvelle chaussée dans un terrain sur lequel s'étendait l'ancienne ville. Que de têts de vases de ce genre qui recouvrent la Chersonnèse héracléolique!

La vue que l'on a du fond de la baie de Soukoum sur la haute chaîne, n'est pas à comparer à celle de Bambor; le passage est masqué par la chaîne basse qui vient d'Anakopi, et qui longeant le fond de la baie en couvre le pourtour oriental de petites éminences boisées, derrière lesquelles s'ouvrent les plaines de la Kélassour et de la Kodor.

Mais en s'avançant vers la pleine mer, la vue devient aussi grandiose et aussi magnifique que celles que j'ai décrites plus haut. L'œil se porte principalement sur la gorge par laquelle débouche la Kélassour, sur celle de la Kodor et sur les cimes neigeuses et brillantes du Maroukh qui couronnent la haute chaîne.

A en juger par l'immense quantité de blocs et de cailloux roulés de granit et de micaschiste que la Kodor et la Kélassour ont entraînés du sein des montagnes et déposés sur leurs rives, cette partie du Caucase serait granitique. Quelques-unes de ces cimes ont effectivement l'air d'être cristallisées en grand (1).

Les points les plus intéressants à visiter dans le pourtour de la baie, sont les ruines de l'église de Okhvamé, à trois verst à l'est de Soukoum, et Kélassour à trois verst plus loin. Leurs murailles grises se voient à travers le feuillage.

Les environs de Soukoum, par la trahison d'Hassan-bey, étaient si peu sûrs, qu'on n'osait se hasarder, après le coucher du soleil, à aller du bazar à la Quarantaine, qui est à un verst et demi au bord de la mer. On craignait même de le faire seul en plein jour, pour ne pas courir le risque d'être enlevé par les Abkhases. Si cela se passait sous les yeux des sentinelles et de la gar-

(1) Voyez Atlas, 2e série, pl. 7.

nison, que devait-ce être en se hasardant plus loin dans l'intérieur du pays; l'on connaissait si bien la mauvaise foi et les ruses d'Hassan-Bey.

Pour visiter l'église ruinée d'Okhvamé, mon bon capitaine Voulf fit armer jusqusqu'aux dents une dixaine de ses matelots, et montés sur notre chaloupe qui portait un petit canon en proue, nous cinglâmes tout droit, dans cet appareil militaire, vers Okhvamé.

L'église se trouve à cent cinquante pas du rivage, au milieu d'une enceinte presque circulaire qui peut avoir deux cents pas de diamètre. Elle est assez bien conservée, mais petite et ne mesure que onze pas de long sur cinq et demi de large. Le chœur, suivant le principe irrévocablement adopté par les Grecs, est tourné vers l'Orient. Ce sont exactement les mêmes proportions que celles des anciennes églises grecques semées sur les côtes de la Crimée, ou creusées dans les rochers d'Inkerman. Le service grec se faisait sans sermon; ainsi, pourvu que le prêtre eût la place nécessaire pour officier et pour arranger son lieu très saint, c'était tout ce qu'il fallait pour le service divin; le reste de la place était pour les chantres, pour le lecteur, et celui qui ne trouvait pas de place dans l'église, demeurait dehors, soit dans le petit vestibule, soit à l'ombre de l'un des côtés de l'église, priant et

répétant, en suivant la marche de l'office, le signe de la croix et le kyrié éleyson, que les Géorgiens ont conservé de la liturgie grecque.

Le lieu très saint est marqué par deux angles rentrants; une fenêtre pratiquée au fond du chœur l'éclairait (1); des deux côtés on avait ménagé dans l'épaisseur du mur deux niches qui s'élevaient jusqu'à six pieds au-dessus de terre. La porte principale en face du chœur donnait sur le vestibule adossé à l'église, et destiné d'ordinaire aux femmes. Les hommes entrent par une porte de côté.

L'église ainsi que la muraille d'enceinte, étaient murés avec ces blocs erratiques ou plutôt ces gros cailloux de granit protogyne et de diorite qu'on trouve sur le bord des rivières, chariées de l'intérieur. On avait placé plusieurs rangs de pierres pour faire l'épaisseur du mur : Soukoum a été bâti de même. La chaux paraît être très bonne, malgré ce qu'en dit Gamba, puisqu'elle a pu si bien lier ces cailloux et en faire des murs si solides... La voûte de l'église en plein-cintre s'était écroulée.

Sur les murailles et dans les fentes croissaient le lierre et le laurier noble, entremêlés de syringa (Philadelphus coronaria) et de figuiers. Un figuier centenaire de neuf à dix pieds de pourtour,

(1) Voy. Atlas, 2e série, pl. 6.

planté à sept pas de l'entrée à droite, ombrageait le tout de son large feuillage, resté lui seul témoin vivant du passé.

L'enceinte du monastère n'était qu'un champ de fougères de cinq pieds de haut, entremêlées de grandes lathyris et de ronces à fleurs roses, de viorne et de noisetiers à grands fruits : sur les murailles mêmes la vigne faisait un second étage de murs insurmontables, s'accrochant aux lauriers, aux cerisiers, aux pommiers, aux aunes, aux charmes; c'est une végétation magnifique. Le fenouil sauvage couvre le rivage pêle-mêle avec les figuiers couverts de fruits, l'éryngium à fleurs blanches, le pancratium illyricum.

Partout l'on retrouve de pareilles traces de culture antique et souvent les forêts ne sont rien moins que des forêts; ce sont de vastes jardins où l'on trouve tous nos fruits d'Europe si recherchés croissant sauvages confondus ensemble, la pomme et la poire avec la pêche, l'abricot et l'amande, le coing, la figue et la cornouille avec la châtaigne, la grenade et la noix.

A quelques cents pas du monastère vers Kélassour, coule, pendant une partie de l'année, un petit ruisseau, auprès duquel les Grecs, pendant la dernière guerre, avaient établi des chantiers. Car nul pays n'est plus riche en bois de toutes

espèces que l'Abkhasie. On peut s'en fournir partout sur la côte, depuis Soukoum jusqu'à l'embouchure de l'Engour; surtout derrière le cap Iscouriah et à Ilori. Outre les espèces les plus communes du chêne, du charme, du hêtre, du pin, du sapin, on a de magnifiques frènes, d'énormes ifs au bois rouge, des érables, du poirier torminal d'une grandeur remarquable, du buis, du châtaigner, etc. Mithridate, Strabon, Khosroës, Amurat III, avaient bien su apprécier la valeur de ces richesses; elles sont perdues pour les Abkhases.

Nous visitâmes ensuite Kélassour qui est à six verst de Soukoum. Nous abordâmes à l'embouchure de la Kélassour, torrent assez abondant, qui teint la mer à plus d'un verst et demi de distance. Notre but, en nous rendant ici, était d'aller présenter nos hommages au fameux prince Hassan-Bey, dont la maison est à quelques cents pas du rivage dans le vallon de la Kélassour. Cette petite vallée qui a un demi-verst de large s'ouvre dans une suite de collines superbement boisées (1).

Hassan-Bey apprenant notre arrivée, envoya quelques-uns de ses gens pour nous recevoir. Nous arrivâmes à sa maison à travers une forêt de yèble (*sambucus ebulus*); quelques enclos

(1) Voy Atlas, 2e série, pl. 4.

mal soignés étaient remplis, au lieu de légumes, de mauvaises herbes, dont un filet d'eau détourné de la rivière entretenait la fraîcheur. Des touffes de mûriers blancs, de saules pleureurs, des châtaigniers, des pommiers, des pruniers, des figuiers, etc., étaient semés çà et là sans ordre et abandonnés à eux-mêmes.

Nous trouvâmes enfin la porte de l'enclos en grosses poutres non dégrossies qui défend les approches de la maison, bâtiment assez vaste, construit entièrement en bois de frène et de chêne. Une partie du plain-pied était tout ouvert; le reste servait d'écurie et les portes répondaient à de petits enclos, subdivisions du grand, qui servaient à la garde des chevaux.

Nous montâmes à l'étage, comme chez Michel-Bey, par un escalier en bois, et nous atteignîmes la galerie qui règne sur tout le front du bâtiment. Là se trouvaient rassemblés, accroupis et groupés dans toutes les positions, une quinzaine de commensaux et vassaux du prince, tous armés jusqu'aux dents, me rappelant cette cour des rois de l'Orient qui attendait à leur porte pour être prête au moindre signal à exécuter leurs ordres. Leur costume était presque entièrement tcherkesse; la plupart portaient le *bachelik* ou *ghétapt* en abkhase, et avaient les deux longs bouts passés par devant et noués derrière la tête. Plusieurs d'entre eux devaient être d'un plus

haut rang; car ils portaient le turban fait d'un châle turc. Je vis aussi le bonnet rond tatare, bordé de fourrure noire. Presque tous avaient le *bourca* sur les épaules ou roulé en paquet sur le dos.

Le prince nous reçut sur la galerie, au milieu de ses gens. C'était un homme de bonne mine de quarante à cinquante ans; son turban était roulé d'un châle turc bleu à fleurs; son costume consistait en un justaucorps en soie, avec des pantalons étroits de drap brun par-dessus; des sous-pieds de maroquin rouge passaient sous des bottines de maroquin brun, enchâssées à la manière turque dans ses souliers de maroquin rouge. Son surtout tcherkesse était de couleur feuille-morte; les couvercles des étuis de ses cartouches étaient d'argent, et il s'était mis selon l'usage un beau pistolet, orné d'argent, à la ceinture.

Il nous fit passer par une première pièce, n'ayant pour tous meubles que quelques bancs qui servent de tables, et un large bois de lit très grossier. Puis nous entrâmes dans une seconde pièce qui, avec la première, prenait tout un côté de la longueur de la maison.

Cette seconde pièce était le salon du prince; elle avait pour meubles deux énormes lits ou divans recouverts de tapis; leur solidité pouvait faire honneur aux cyclopes, et leur simplicité était digne d'Homère, ayant pour tout ornement

des dessins semblables à ceux que les cordonniers font sur la semelle des souliers.

Sur les parois de bois de hêtre au naturel, pas d'autre décoration que des armes de tous genres, superbes, appendues à des clous de bois; c'est le seul luxe et la seule prétention d'Hassan-Bey.

Le prince parle bien le russe qu'il a appris par passe-temps en Sibérie. Il fit avec moi un échange de quelques médailles, trouvées à Dandar, contre des objets en fer fondu de Berlin.

Je me récréai long-temps de la vue délicieuse dont on jouit de la galerie de son salon. On plane sur tous les accidents d'un beau parc anglais que la nature a créé ici pour des barbares. Le sommet de la colline qui se présentait en face de nous sur la rive droite de la Kélassour, était dominé par des ruines couvertes de lierre, qui rappelaient nos châteaux suisses. Ces ruines étaient le commencement de la grande muraille dont je parlerai plus bas (1). Par quelques échappées on pénétrait dans l'intérieur du pays qui était d'une fraîcheur ravissante.

Nous vîmes chez Hassan-Bey un de ses frères aînés, costumé comme lui, mais d'une figure plus agréable; car Hassan-Bey a quelque chose de

(1) Voy. Atlas, 2e série, pl. 4.

rusé, de traître, de soupçonneux, de fier dans le regard.

Il nous montra ses armes qui étaient en effet superbes; quand on l'enleva à la suite de ses machinations contre la Russie, pour l'envoyer en Sibérie, on s'empara aussi de ses armes qu'on lui rendit en partie à son retour. Il se plaignit alors vivement de ce qu'on avait retenu la plus belle, la plus chère des pièces de son arsenal, un sabre héréditaire qu'il tenait de son père et dont il fixa la valeur à 10,000 roubles en argent, en cas de non restitution. Le gouvernement de Géorgie se trouva fort embarrassé en apprenant cette prétention, et comme on n'avait pas envie de donner le revenu d'une province, ni même la moitié pour un sabre, on fit toutes les perquisitions imaginables pour le retrouver et on découvrit enfin je ne sais où, dans l'arsenal de Tiflis, cette fameuse lame. On l'expédia aussitôt au gouverneur d'Iméreth, pour la faire passer à Hassan-Bey; le général Vakoulski, curieux de voir une lame d'un si grand prix, la tira pour l'examiner et lut dessus . . . . Solingen.

Il en est presque de toutes les lames fameuses du Caucase comme de celle-ci; j'en ai vu beaucoup dans mes voyages, et la majeure partie n'étaient que des lames d'Allemagne, de France ou d'Italie, qui étaient venues échouer jusqu'ici,

Hassan-Bey nous présenta son fils âgé de dix-huit ans, qui lui est né d'une de ses femmes, fille du prince Nartchouk des bords de la Bsoubbe. Suivant l'usage le jeune prince avait été élevé en Mingrélie, hors de la maison paternelle, sous la surveillance du prince Dadian. Maintenant qu'il était en âge de se marier, Hassan-Bey avait demandé pour lui au prince Dadian une de ses filles en mariage. Mais le prince de Mingrélie n'a voulu la lui accorder qu'à condition que l'époux se ferait chrétien : il l'est devenu depuis un an, et quand il est à Kélassour, il va célebrer ses fêtes à la chapelle de la forteresse de Soukoum.

Hassan-Bey a sa principale habitation d'été dans le Tsébelda, haute vallée de la Kodor, au pied du Maroukh ; il compte 40 à 50 verst de Kélassour jusque-là. C'était là que pour le moment il avait transporté ses femmes, incertain comme il l'était des suites de sa dispute avec son neveu Michel-Bey.

Le prince, qui savait quel était le but de mon voyage, nous dit qu'à trois verst de Kélassour, il y avait une source d'eau aigre, et plus loin des eaux chaudes dans le voisinage d'Iskouriah. . . .

Depuis long-temps le bruit courait qu'il se trouvait aux environs de Soukoum une mine d'argent et de plomb. Le gouvernement russe chargea contre une forte récompense Hassan-Bey de conduire deux ingénieurs russes dans

cette localité. L'un de ces ingénieurs était M. le major Gourief. Hassan-Bey les fit habiller en Abkhases, et avec une forte escorte, il leur fit remonter la vallée de la Kélassour par un chemin des plus difficiles; ils furent plusieurs jours en route et rapportèrent, après avoir essuyé toutes sortes de fatigues, quelques échantillons d'une mine de plomb qui ne parut pas assez riche pour être exploitée.

J'ai revu plus tard le prince Hassan-Bey et à plusieurs reprises, entre autres le jour où il attendait dans la plaine de Soukoum les ambassadeurs de son neveu Michel-Bey; ce jour-là sur son habit tcherkesse il portait un second habit de même forme, mais de fine toile blanche. Pour monter à cheval, comme la plupart des Tcherkesses, il revêt de longues gamaches ou bas de dessus en drap blanc, espèce de flanelle; ils montent jusqu'au-dessus du genou.

Il nous reçut, quelques officiers de la flotte et moi, sur des bourcas étendus sous deux pommiers sauvages auxquels étaient suspendues les armes de tous genres dont sa suite était armée, trophée riche et grotesque. Il nous traita avec du champagne du Don qu'il fit venir de Soukoum; mais il n'en but pas lui-même.

Une autre fois il se présenta à la porte d'entrée du bazar de Soukoum pour parler au commandant; mais il n'entra pas dans le bazar, ni

dans la forteresse, ce qu'il ne fait jamais par crainte de trahison. Il voulait se disculper auprès du commandant de sa conduite à l'égard de son neveu. Pour cette fois-ci c'était bien le brigand du Caucase ; car il n'avait pas moins de deux grands pistolets à sa ceinture, et tandis qu'il causait, il jouait avec le troisième, avec cet air de diable qui vous dit : Ne me touchez pas ou gare à vous.

J'ai appris plus tard que Hassan-Bey, par la médiation de la Russie, s'était reconcilié avec son neveu, et que même pour la première fois depuis son retour de Sibérie, il avait eu le courage de remettre les pieds dans la forteresse de Soukoum et d'y visiter les tombeaux de ses pères. Mais Hassan-Bey n'en restera pas moins un des plus grands ennemis de la Russie.

Cependant on l'a entendu regretter les huit années qu'il avait passées en Sibérie. « Mon Dieu, disait-il, que me manquait-il alors, j'avais une bonne pension, bonne société, le rang de major ; je vivais à mon aise et gaîment, et qui plus est, commodément ; tout le monde me témoignait de l'amitié ; et aujourd'hui que je suis libre, que suis-je ? Livré aux intrigues des Abkhases demi-sauvages, forcé souvent de faire ce qu'ils veulent et non ce que je veux, vivant toujours sur le qui vive, et Dieu sait comme ! ! Quelle vie ! — A sa-

voir s'il était de bonne foi quand il nous tenait ces discours-là.

Prince Hassan.

Un jour notre capitaine nous amena à bord le jeune prince Hassan, fils du prince Salomon qui demeure dans les environs de Sououksou. Il avait trouvé cette petite altesse abkhase au bazar de Soukoum; ce petit bonhomme qui pouvait avoir quatorze à quinze ans, attira son attention, et il lui proposa de lui montrer son vaisseau; cela le mit au comble de la joie, et il monta sans crainte dans la chaloupe avec son serviteur qui savait un peu le russe. Il fallait voir la mine de ce demi-sauvage à la vue de l'intérieur d'un vaisseau, des canons, des boulets; il fut en admiration des cahutes qui sont jolies sur le Vestnik et il avoua que cela valait bien mieux que leur sacle. La première chose qui fixa son attention, ce furent des pistolets et quelques fusils que le capitaine avait appendus à la paroi de sa cahute, et on voyoit que notre petit Abkhase était connaisseur. Les pistolets surtout lui donnaient dans l'œil, et il aurait bien voulu en avoir de pareils. On lui offrit de l'eau-de-vie, du vin; il en but comme un homme, se mit à table sans quitter son plet (1); un Abkhase ne va pas sans cela. Il

(1) Fouet de cavalier

s'amusa beaucoup de sa fourchette, mais mangea avec ses doigts. Il ne refusa aucun mets, n'en prit que peu cependant. Il se déclara notre ami et promit de venir nous revoir. Il n'était pas du tout emprunté et riait lui-même qnand il manquait à nos usages. Il était vêtu à la tcherkesse avec le capuchon sur la tête; ses cartouches, sa poudrière, ses chaînettes étaient d'argent, avec des dessins travaillés en bleu.

Chasse de deux galères.

Le 26 juin, l'on apperçut de Soukoum, un peu avant le coucher du soleil, deux galères abkhasiennes chargées de monde qui, traversant par le large de la baie de Soukoum, faisaient force de rames vers le cap Kodor. Nous reçûmes à l'instant l'ordre de leur faire la chasse : nous levâmes l'ancre à minuit après le lever de la lune; mais le vent était si faible que nous fûmes toute la nuit avant de pouvoir doubler le cap Kodor. (On compte douze milles de Soukoum au cap.) En doublant le cap le lendemain matin, nous apperçûmes un petit bâtiment marchand dont ceux qui le montaient vinrent à nous, en nous exprimant follement leur joie de notre arrivée. Car les deux galères les avaient arrêtés derrière le cap; les brigands s'étaient jetés sur la cargaison, avaient blessé plusieurs personnes; déja ils

avaient transporté un tonneau de vin dans une des galères et enlevé trente roubles en argent au skyper (1), quand leur joie fut troublée par un bout de notre voile qui se montrait par-dessus la pointe du cap. Ils savaient bien à qui on en voulait; car se jeter dans leurs galères, faire force de rames et . . . disparaître fut l'affaire d'un clin d'œil. Il n'y avait pas une heure qu'ils avaient voulu mettre ce petit vaisseau au pillage, et déja il ne restait plus la moindre trace de leur apparition ; ils avaient disparu dans les embouchures de la Kodor, masquées par des bois magnifiques, dans lesquels, suivant leur usage, ils avaient tiré leur galère après eux.

Et qui étaient ces pirates, ces brigands, qui au nombre de cent vingt environ, montaient ces deux galères?. . . C'étaient trois princes des environs de Sououksou, amis de Michel-Bey, avec des Abkhases de Bambor, que le skyper, Abkhase lui-même, avait reconnus en grande partie. Ceci suffit pour donner une idée de la civilisation des Abkhases, et de la confiance que le gouvernement russe peut avoir en Michel-Bey qui bien certainement était de connivence avec eux, et voulait ainsi effrayer un peu son cher oncle Hassan-Bey.

(1) Nom que l'on donne au capitaine de ces petits vaisseaux turcs.

Nous croisâmes pendant trois jours en face de cette côte superbe; nous visitâmes le cap Iskouriah et l'embouchure de l'Iskouriah; nous descendîmes jusqu'à celle de la Tamouiche, et toujours sans rien découvrir. Car, pour le dire en passant, des vaisseaux tels que le nôtre n'étaient rien moins faits que pour ces recherches; ils ne peuvent pas approcher de terre, ni entrer dans les rivières. Le gouvernement russe a le projet d'entretenir à Soukoum quelques galères dans le genre de celles des Abkhases, de les armer de quelques petits canons; cela vaudra infiniment mieux, et l'on pourra poursuivre l'ennemi jusque dans son repaire.

La matinée du 29 juin fut une matinée rare, et telle que les marins assurent en avoir fort peu vu. Levé long-temps avant le soleil, j'étais en contemplation d'un des plus magnifiques tableaux qu'on puisse admirer sur la terre. Placé à deux verst de l'extrémité du cap Kodor, d'un coup d'œil j'embrassais tout l'ensemble de la chaîne occidentale du Caucase, depuis loin derrière Gagra jusqu'aux plaines de la Mingrélie. Pas un nuage. Sur le ciel le plus pur se dessinaient comme le bord d'une frange, des milliers de pointes, de pics, de dômes, de tables de toutes formes, de toutes déchirures, rangés sur plusieurs rangs, entassés les uns sur les autres. Pendant que j'étais en admiration devant ce su-

perbe tableau, et que je remerciais l'auteur de toutes choses de ce moment délicieux, le soleil, dans toute son éclatante majesté, se leva comme au jour où il sortit de la main de Dieu, lançant sa lumière dorée par-dessus les cimes les plus méridionales.... Et comme par enchantement ce paysage gigantesque semblait se ranimer; petit à petit les chaînes multiples se dessinèrent légèrement; des ombres marquèrent ce tableau; les plans se détachèrent comme s'ils entraient dans la vie, comme si le créateur travaillait à tirer un monde des flancs informes de la matière première. Des cimes, des pointes à l'infini étincelèrent soudain, en présentant leurs flancs recouverts de vastes champs de neige, formant mille dessins différents sur des roches noires affreusement entassées. Il m'a semblé assister au grand jour de la création. La parole est insuffisante pour exprimer toute ce qu'il y a de magique dans ce moment-là.

Les paysages d'Abkhasie sont uniques dans leur genre; voir la mer, des plaines, de hautes montagnes et des cimes neigeuses par-dessus, les porphyres et les granites couronnant les calcaires du Jura, la grenade et la figue avec la sorbe et le bouleau, quelle fraternité d'objets!

Je fus toute la matinée occupé à faire un chétif dessin de cette belle œuvre de Dieu; il y a tout au plus de quoi en prendre une grossière

idée (1). Il est nécessaire que j'en donne une explication pour le rendre plus compréhensible; quelques détails sur cette partie de l'Abkhasie complèteront ce tableau.

Explication du panorama.

Dans l'extrême lointain de gauche le pied des montagnes se perd sous l'horizon. En avant se dessine légèrement le groupe des collines d'Anakopi et de Psirste. Les gorges de la Kotoche et des rivières de Bambor se voient à peine. Mais celle de la Baklanka surmontée du chapeau de Saphyr-Bey se reconnaît déja facilement. Le cap Soukoum, l'embouchure de la Goumista, le vieux Soukoum, sont tous sur la même ligne.

Plus à droite paraissent sur la ligne de faîte les cimes A de l'Ochetène qui termine l'angle N. O. du Caucase, et dont les flancs sont seulement recouverts de quelques rubans de neige; ce groupe est le moins élevé de cette partie de la chaîne du Caucase; il atteint à peu près 11,000 pieds. C'est de Bambor que l'on distingue le mieux ses hautes vallées.

Au-devant de l'Ochetène et sur le second plan s'ouvrent à l'œil, de gauche à droite, les vallées de la Psirste, de la Goumista et de la Baslata;

(1) Voy. ce panorama, 2ᵉ série, pl. 7.

les murs de Soukoum blanchissent le bord de la mer.

A droite de la forteresse commence à se montrer bien distinctement toujours sur le second plan, le Tekhe, l'un de ces énormes escarpements calcaires, qui caractérisent ce versant du Caucase. Ses flancs sont nus; sa cime est boisée. Ce haut bastion qui sépare la Baslata de la Kelassour, est le pilier de gauche qui ferme l'entrée de la vallée de la Kelassour. L'autre pilier de l'écluse, le Na, lui est à peu près semblable. On peut pénétrer au sein de ses pentes sinueuses et boisées, jusqu'au pied du groupe superbe des cimes B, d'où partent les sources du grand Zélentchouk, que j'ai décrites plus haut (1). Ce groupe est déja plus élevé que l'Ochetène, et dépasse 11,000 pieds.

Le pied de ces grands escarpements est comme festonné par la traînée de collines basses et bien boisées qui longent le rivage à Soukoum, à Kélassour et qui, de là s'écartant de la mer, va se confondre avec le pied des montagnes. La Kélassour y trouve une issue auprès des ruines de Dandara.

La Kodor s'échappant du pied du Maroukh, traverse la belle vallée de Tsébelda, et débouche aussi à travers un escarpement calcaire pour serpenter ensuite sous les ombrages frais de ces

(1) Voy. page 270.

collines basses. Elle n'atteint qu'à sept verst du rivage la plaine qui porte son nom, et qu'elle arrose partagée en plusieurs bras, dont le principal débouche vers la pointe même du cap Kodor.

Le Maroukh diffère par sa forme du groupe B des sources du grand Zélentchouk ; ses cimes ne sont pas hérissées de pointes ; leur forme est plus arrondie ; sont-ce des porphyres ou des granites ? La roche a une couleur grise. Le Maroukh est en grande partie couvert de neige, et il a l'air encore plus élevé que le groupe précédent.

Le groupe D entre les sources de la Kodor et de la Markoula a derechef l'air déchiré, hérissé, pyramidal, tandis que le groupe E, qui le sépare du Djoumantau, paraît par grandes masses prismatiques noires, dont les têtes sont cachées sous une coupole épaisse de neige. Je lui ai retrouvé une ressemblance avec le Mont-Blanc. C'est sans doute, après le Djoumantau (F), la cime la plus élevée de cette partie de la chaîne du Caucase, et elle dépasse 12,000 pieds.

Le Djoumantau, la pierre de l'angle, ne diffère guère du groupe E par sa nature. Toute sa longue cime, qui a l'air d'un toit, est resplendissante de glaciers : elle est placée au milieu de deux longs rangs de pointes de rochers (Felsenkamm), entre lesquelles sont de petits amas de neige. Cette forme et ces dentelures ont pu être

cause du nom de Strobilus que donne Arrien à cette partie de la chaîne; στροβιλος signifie un corps torse ou tordu comme une vis (1).

En avant de ces deux derniers groupes s'ouvre la haute vallée de la Markoula, qui débouche dans la plaine et entre dans la mer à vingt et quelques verst au-delà du cap Iskouriah.

La gorge de la Galazga est encore plus à l'est; le cap Iskouriah masque l'extrémité de toute cette côte vers la Mingrélie.

Telle est l'esquisse du grand tableau qui se présentait devant nous en face de l'extrémité du cap Kodor.

Je vais revenir sur quelques détails importants de cette partie de l'Abkhasie.

Dioscourias.

Il paraît que tout le delta qu'arrose la Kodor, séparée en trois bras comme le Nil, est un produit des alluvions de cette rivière. Le bord de cette plaine, baignée par la mer, est découpé en plusieurs lambeaux qui sont autant de promontoires : les principaux sont les caps Kodor et Iskouriah..

Le nom que porte le second trahit une localité célèbre, et nous ne devons pas être loin de l'em-

(1) Arrien, Periplus ad Adrianum, Genevæ 1577. Arrien voyait le Strobilus de Dioscourias.

placement qu'occupait cette antique Dioscourias, métropole des colonies grecques de l'Abkhasie. En effet, à peine a-t-on doublé le cap Iskouriah qu'une petite anse qui se dessine au sud-est nous permet d'approcher la place qu'elle occupait. Ses ruines sont à l'embouchure de la petite rivière qu'on appelle Iskouriah, Tskouzamêli ou Marmar.

En traitant de l'origine des Tcherkesses, j'ai déja anticipé sur l'histoire de la fondation de Dioscourias et des autres colonies grecques au milieu des Héniokhes. Dans le mythe des Argonautes, il faut voir plus qu'une fable, il y a un fait historique, politique pour base. Il est fort probable que les Hellènes, Varègues ou Normands de ces temps-là, montés sur des galères tcherkesses, allaient faire des excursions lointaines pour piller les côtes, pour pirater (1). Comme les Normands, en apprenant à connaître un magnifique pays, ils durent avoir le désir de s'y fixer, et que ce soit plus tôt ou plus tard, respectant le mythe tel qu'il est, puisqu'il n'y a pas contradiction, nous regarderons les Tyndarides comme les fondateurs de Dioscourias, et les Héniokhes comme ceux d'Héraclée, de Phasis

(1) Lisez attentivement l'Odyssée, et voyez plus haut, tableau de Tcherkesses.

peut-être, vers le milieu du quatorzième siècle avant J.-C. (1)

Les Grecs réussirent à fonder plusieurs colonies dont l'histoire est obscure, parce qu'elles se trouvèrent trop éloignées du centre des grands événements de la Grèce; mais les traces de leur existence et de leur puissance ne sont pas encore effacées.

Dioscourias fut la métropole d'une espèce de république qui s'étendait des rives de la Kodor au-delà de celles de l'Ingour. Une preuve que la puissance et l'influence de cet état florissant dut s'accroître considérablement se tire des chroniques mêmes des Géorgiens. Pharnavas, premier roi des Karthles ou Géorgiens, vers l'an 299 avant J.-C., ayant chassé Azon, l'un des généraux d'Alexandre, qui tyrannisait le pays après sa mort, ne put recouvrer l'*Egoursi* (2), c'est-à-dire la côte du Phase à la Kodor, qui resta aux Grecs colonisés aux embouchures des rivières; cependant les Grecs ne voulurent pas se séparer des

(1) Strabo, Geogr., lib. XI, p. 94, éd. 1510.

(2) L'*Egoursi* est l'*Ecrectice* de Pline; il tirait son nom de la rivière *Egrissi*, *Engour* ou *Ingour*, le *Singames* ou *Rhiocharès* des anciens; M. Brosset fait aussi venir le nom des *Mégréli* que nous nommons *Mingréliens* d'*Egrissi*; l'*m* est ici déterminatif.

Géorgiens avec lesquels ils firent un traité de paix (1).

Après Dioscourias, les principales colonies étaient Guènos, aujourd'hui Tguanas, sur les rives de la Markoula, Ilori, Bédia, Héraclée, aujourd'hui Anakria. Elles étaient dominées par ces peuples montagnards qui occupaient les hautes vallées. La plus connue de ces peuplades, après les Souanes, était celle des Koraxiens (2), les Tsébeldiens actuels, qui menaçaient sans cesse Dioscourias du haut de leurs vallées, où la Kodor, le Korax de Ptolémée, prend ses sources.

Du temps de Strabon (3), ces Koraxiens avaient un roi et un conseil de 300 hommes. Ils pouvaient mettre 200,000 hommes sur pied unis aux autres peuplades, et cette multitude, quoique indisciplinée, était belliqueuse; elle faisait sa nourriture de lait, de fruits sauvages, de venaison.

C'est sans doute l'esprit belliqueux de ces peuplades qui força les Grecs de se fermer de cette immense muraille qui enceignait tout leur territoire jusqu'au pied des montagnes, et qui excite

(1) Histoire de Vakhtang V dans Klapr., II, 97, éd. all.

(2) Κοραξοὶ ἔθνος, Scylax Caryand. Périp. éd. Hudson, p. 31. *Coraxici montes*, Pline, Hist. nat., VI, 9. Ptolémée, Tab. secunda Asiæ, cap. IX.

(3) Strabon, p. 479.

encore l'admiration de tous ceux qui l'ont vue de nos jours. Cela rentrait dans les idées du temps, et ce n'était qu'une répétition de ce qu'on avait fait pour fermer la Chersonnèse héracléotique, la république du Bosphore, la Chersonnèse de Thrace et tant d'autres banlieues d'autres colonies.

Cette muraille commençait à Kélassour; une tour couverte de lierre adossée à la ruine d'un grand bâtiment qui bordait le rivage était le point de départ d'un haut mur qui allait se joindre sur le sommet de la montagne à une autre ruine. Cet ensemble de fortifications se présente, comme je l'ai dit, en face de la maison d'Hassan-Bey; la plupart des cartes en font l'ancien Dandari (1).

De l'angle extérieur de cette espèce d'Acropolis, partait une seconde muraille qui, remontant la Kodor, s'avançait dans l'intérieur du pays, circonscrivant une vaste étendue de terrain, y compris le premier plan des montagnes. Il fermait ainsi hermétiquement toutes les hautes vallées de la Markoula, de la Galazga, passait au-dessus de Bédia, et venait aboutir à l'Engour, bien au-dessus d'Atanghèlo. Elle avait, selon les opinions actuelles, 160 verst de long. De distance en distance on l'avait fortifiée de tours.

Il sera difficile de fixer exactement l'âge de ce monument; car, quoique ni Strabon ni Arrien

(1) Voy. la vue de cette tour, Atlas, 2e série, pl. 4.

n'en parlent, il est certainement antérieur à leur siècle.

Du temps de ce premier auteur, qui vivait 29 ans avant J.-C., Dioscourias était encore dans toute sa gloire l'emporium du Caucase occidental, et cent peuples divers, selon lui, venaient se rendre sur ses marchés. Le sel était le grand article d'échange.

Mais déja la plus grande partie de ce pays ainsi que Dioscourias, avait perdu sa liberté. Soumises par Mithridate, ces antiques colonies avaient passé après sa mort sous la domination romaine ou sous celle de leurs vassaux. Polémon sous Auguste, fut nommé roi des Colches; après lui, sa femme Pythodoris prit les rênes du gouvernement, qu'elle laissa à son fils Polémon II.

Privée de sa liberté, il paraît que Dioscourias déchut rapidement; elle passa dans le domaine direct des Romains, qui envoyèrent des garnisons dans toutes les villes qui bordaient la côte orientale de la Mer-Noire; déja du temps de Pline (74 ans après J.C.), Dioscourias était déserte, et cette cité où les Romains naguère entretenaient cent trente interprètes pour leurs affaires commerciales, n'était plus qu'un simple castel nommé Sébastopolis (1), bâti sur les rives d'Athemunta, aujourd'hui l'Iscouriah.

(1) Sébastopolis était bien la même que Dioscourias :

Sous Adrien, de 117 à 138 de J.-C., les affaires n'avaient pas changé : Phasis et Sébastopolis avaient toujours des garnisons romaines, tandis que l'intérienr du pays était gouverné par des vassaux des Romains; ainsi les Lazes, les Apsiles, les Abasghis, les Sannighes, etc., avaient chacun un roi nommé par l'empereur.

Enfin la première notion de la grande muraille nous arrive par Ptolémée qui vivait en 211 après J.-C., et qui la place sous le nom de καρτερον τειχος, forte muraille (1), à peu de distance du Korax ou Kodor, comme c'est effectivement le cas. Etienne de Byzance, au commencement du sixième siècle, la mentionne aussi, et l'appelle le *mur koraxien* (2).

La faible autorité que les empereurs s'étaient ménagée sur Dioscourias se conserva jusque sous Justinien; mais, selon Procope, la grande Sébastopole n'était qu'un pauvre castel, le seul qui restât à cet empereur de Trébizonde aux Zyghes, avec celui de Pythius. Encore ses soldats ne s'y crurent pas en sûreté quand Chosroës vint faire la conquête de la Lazique à la tête d'une armée.

Arrien le dit expressément. Il se peut que les Romains donnèrent le nom de Sébastopolis au château qu'ils élevèrent près de Dioscourias pour la défendre.

(1) Sarmatiæ Asiaticæ situs, cap. IX, tab. II, Asiæ.

(2) Stephanus Byz. de Urbibus, p. 165. Ed. Xylandri.

Les Romains, avertis à temps de son arrivée, mirent le feu au château, s'enfuirent outre mer, et les Persans ne trouvèrent que des ruines qu'ils furent forcés d'abandonner. Ainsi tomba Dioscourias.

L'histoire de Dioscourias et de la Lazique, sous la domination des Romains, ne saurait nous faire soupçonner la possibilité que la grande muraille ait été construite par eux, et j'en reste à ma première opinion, d'en faire remonter l'origine à plusieurs siècles avant J.-C., à l'époque où Dioscourias, florissante et puissante, était la métropole d'une république que circonscrivait cette muraille.

Justinien, après avoir fait la paix avec Chosroës, fit rebâtir Sébastopolis; il la fit munir d'une forte muraille et d'autres ouvrages pour la rendre inexpugnable; il l'orna de toutes espèces d'édifices; il en fit enfin une des villes les plus distinguées par sa beauté et par sa grandeur (1).

En même temps, Pitzounda chez les Abkhases fut choisi pour être le sanctuaire du christianisme dans le Caucase.

Dire quel rôle cette ville a joué plus tard, serait difficile, tant nous avons peu de nouvelles de ce pays jusqu'au onzième siècle. A cette épo-

(1) Procopius Cæs. de Ædif. Just., lib. III, cap. 7.

que, l'Abkhasie était dans un état très florissant; elle était couverte de villes, de châteaux, d'églises, de monastères. De la Kodor à la Tskhénitskali, on ne comptait pas moins de douze évêchés; six furent plus tard convertis en abbayes. Les six évêchés étaient Dandar, résidence d'un métropolitain, Mokvi, Bédia, Tsaïchi (1), Tchéléki (2) et Martvili (3). Güldenstädt fait même de Dandar et de Mokvi des archevêchés (4).

Les évêchés devenus abbayes étaient Tguagia (5), Hippurias sur l'Ingour, Khôpi ou Obboughi sur la Khopi, ancienne sépulture des Dadians, Sébastopoli, ruinée par les eaux, à l'embou-

(1) Tchaisi, carte de Delille. Archange Lamberti écrit Ciais, Recueil de voy. au Nord, t. VII, p. 136.

(2) C'est ainsi qu'on trouve ce nom dans la carte d'Alexandre, roi d'Iméreth (1738); Archange Lamberti écrit *Scalingicas*; c'est le *Czélandjiki* de la carte du gén. Khat., le *Tchéliandjikhi* de la carte de l'état-major (1833). L'église principale était dédiée à la Ste-Vierge, et c'était la sépulture des princes du pays.

(3) *Martvili* dont l'église était dédiée aux saints martyrs, est écrit *Scondidi* par Arch. Lamberti. L'évêque de Martvili porte effectivement le titre de *Tskoïndeli Episcopi*.

(4) Beschreibung der Kaûk. Länder, éd. Klaproth, p. 131.

(5) Arch. Lamberti, Recueil de voy. au Nord, t. VII, p. 137, écrit Chiaggi; j'ignore sa position.

chure du Phase (1), Anarghia ou Héraclée à l'embouchure de l'Ingour (2).

L'état florissant de l'Abkhasie ne dura qu'autant que la puissance de ses rois devenus rois de Géorgie. J'ai dit plus haut comment ce pays, devenu la proie des Dadians de Mingrélie dont la frontière remontait le long de la côte primitivement jusqu'aux Ziches, fut tourmenté par des invasions continuelles; les Tcherkesses d'un côté, les Turcs de l'autre ont promené sur ces beaux rivages leur main sanglante. Les Dadians contraints de transporter leur frontière à Anakopi il y a deux siècles, ont reculé aujourd'hui jusqu'à la Galazga, et l'Abkhasie, ce malheureux pays, est devenue aussi sauvage que les forêts de l'Amérique: tout est ruines; toutes les églises se sont écroulées; toutes les traces de civilisation se sont effacées; jusqu'à l'Engour, plus un seul évêque.

Aujourd'hui Dioscourias n'existe plus que de nom : après tant de révolutions, la place qu'il occupait était presque devenue hypothétique.

Chardin débarqua en 1672, à Isgaour, à l'em-

(1) Sébastopoli sur le Phase, pourrait bien être une erreur d'Arch. Lamberti; c'est le seul qui parle d'un Sébastopol dans cette localité; il l'aura confondu avec celui de la Marmar.

(2) Il manque le nom de la sixième abbaye.

bouchure de la Marmarscari, et ne trouva que quelques huttes de feuillage et pas une maison (1).

De la Motraye, qui fut jeté sur les côtes d'Abkhasie en 1712, débarqua aussi à Sébastopolis, où il s'attendait à trouver nombre de ruines ; il ne vit que quelques colonnes d'un beau poli dans deux mosquées, et une tête mutilée qu'un habitant avait trouvée dans sa vigne : on lui vendit quelques médailles dont l'une était de Dioscourias (2).

Rottiers s'y rendit en 1817 circa : il trouva les ruines de Dioscourias sur les bords de la Marmar, et le misérable village d'Iscouriah bâti dessus (3).

Paul Guibal, dans ses notices sur l'Abkhasie, en 1831, fait du nom d'Iscouriah celui de Skourtcha (4).

Enfin l'oubli de ce grand nom devient tel que Gamba, le voyageur le plus moderne dans ces contrées, ne sait déja plus où sont ces ruines, et qu'il les confond avec Soukoum-Kalé (5)

On trouvera bizarre que les Milésiens, qui fon-

(1) Chardin, p. 71, éd. in-folio

(2) De la Motraye, II, p. 103.

(3) Rottiers, Itinéraire, etc., p. 23.

(4) Paul Guibal, Courrier de la Nouvelle-Russie, n° 103, 1831.

(5) Gamba, Voy. dans la Russie mérid., I, 75.

dèrent Dioscourias, ne l'aient pas placée sur la Kodor, la plus grande rivière d'Abkhasie, mais sur une petite rivière dont la source ne remontait pas bien avant dans l'intérieur des montagnes. Les habitants du pays lui donnent indistinctement les noms d'Iskouriah, de Tzkhouzamèli, de Marmar. C'est là qu'on voit des ruines considérables, cachées sous de magnifiques forêts au milieu desquelles sont semées quelques bourgades abkhasiennes. Ces hêtres, ces chênes, ces ormes paraissent être de vieux enfants de la terre. Qu'y a-t-il de si étonnant que les anciens Grecs aient fondé ici de préférence de riches colonies et aient enclos tout cet espace d'un mur. Mais l'homme semble l'avoir abandonné maintenant, ou plutôt la Providence semble faire avec les royaumes ce qu'on fait avec les champs; elle les laisse reposer; elle les met en jachère. Dirait-on à voir ces éternelles et épaisses forêts qui recouvrent la plaine et les monts, et à suivre ce rivage désert, qu'on se trouve dans l'un des berceaux de l'histoire, dans la terre antique des fables et des mythes, dans le point de départ de plusieurs civilisations, aux portes des grandes villes.... Et où est restée cette population qui faisait ses délices de ce paradis ?

Précisément où la Kodor entrant dans la plaine basse, baigne de sa rive droite la dernière colline qui borde son cours, s'élèvent les demi-ruines

de la belle église de Dranda ou Daranda, autrement dite de la Kodor. L'évêque des Dandreliens (1) avait ici sa résidence. L'intérieur, exactement sur le même plan que celui de l'église de Pitzounda, est néanmoins plus petit; il est construit en briques fabriquées comme celles de Pitzounda.

Le chœur était séparé jadis du temple par une colonnade en marbre blanc du même genre que celui de la Khopi; les tambours étant assujétis par une barre de fer qui les traversait, excitèrent la cupidité de quelques *vandales* montagnards qui les ont brisés pour en avoir le fer, et leurs débris sont entassés par terre, tandis que les chapiteaux, dans lesquels il n'y avait pas de fer, sont restés intacts et supérieurement conservés. L'extérieur est en pierres de taille.

Toute l'église est recouverte d'énormes arbres : joints à ceux qui sont enracinés sur le mur d'enceinte, construit en gros cailloux roulés sans mortier, ils masquent si bien l'église qu'on ne la voit que quand on est dedans, et de la mer on prendrait ce massif pour un énorme arbre isolé.

Le chemin qui mène tout droit par terre de Soukoum en Mingrélie passe à côté de cette

(1) Voy. Chardin, citant Dom Joseph Marie Zampi, dans la Relation de son voyage, t. I, p. 110, éd. in-8°.

église. Je tiens tous les détails que je viens de donner de Daranda de la bouche du général Vakoulski, le premier des gouverneurs d'Iméreth qui ait traversé ce pays en temps de paix, sans être à la tête d'une armée.

L'aoûle de Tskhaba n'est pas éloignée de cette ruine, et toutes deux commandent l'entrée de la haute vallée du Tsébelda ou de la Kodor dont j'ai parlé plus haut. C'est une vallée dans le genre de celle du Svànète, du Letchekoum, du Ratcha, etc., plus petite, cependant, quoique la plus grande des hautes vallées de l'Abkhasie. Elle se ramifie en plusieurs branches dans le sens des quatre ou cinq principales sources de la Kodor, la principale des rivières de l'Abkhasie, qui débouche dans la plaine basse par une gorge jurassique aussi étroite que celles que j'ai mentionnées plus haut.

Les Tsébeldiens, comme tous les montagnards du Caucase, aiment la liberté : connus jadis sous le nom de Koraxiens, ils n'ont changé en rien, depuis Strabon, leur manière de se gouverner; conservant leur indépendance, ils ont un conseil composé d'*anciens*, qu'on choisit parmi les plus puissants du pays. La famille la plus considérable est celle des Khirpiss ou Khiripsi dont le chef joue aujourd'hui le premier rôle.

Les principaux villages du Tsébelda sont Da ou

Warda, Otinpoure (1), Amtkète, Macramba, etc.

Ces montagnards n'ont pas changé de caractère depuis la plus haute antiquité. Dès que le peuple de la plaine (du pays bas) ne leur impose pas par la force, ils sont prêts à tomber dessus et à le piller. Leur seul défilé, quand ils veulent se rendre dans la Mingrélie ou dans l'Abkhasie méridionale, est celui de Daranda, toute autre voie ne leur présentant que des montatagnes inaccessibles.... Dans ces derniers temps, leurs incursions sont devenues si fréquentes qu'ils ont forcé le prince Ali-Bey, qui a ses vastes domaines au-dessous de Daranda, de quitter Djépoua et de se retirer sur la Tamouiche.

Du Tsébelda deux chemins passent par-dessus la crête élevée du Caucase; le plus fréquenté part directement de Da, et tourne par un col étroit à l'est dès cimes du Maroukh. L'autre chemin, plus particulièrement fréquenté par ceux qui viennent de l'ouest de l'Abkhasie, passe par un autre col à l'ouest du Maroukh. Tous les deux se réunissent ensuite dans la vallée du petit Zélentchouk, Reineggs a suivi ce chemin, comme il paraît par sa carte.

Le col du Maroukh fut une des plus antiques voies de communication du Caucase, et c'est

(1) Wentper, carte Khatof.

par-là que passe en grande partie la civilisation et le commerce d'un revers à l'autre.

Quand jadis l'Abkhasie, bordée de colonies grecques, florissait par le commerce; que plus tard devenue chrétienne, cultivée comme un jardin, semée de villes, de châteaux, d'églises, elle était le siége du patriarche du Caucase, et le principal joyau de la couronne des rois de Géorgie, le Tsébelda était le Simplon de l'Abkhasie.

Déja Strabon, parlant des sommets des montagnes qui avoisinaient Dioscourias, disait qu'ils étaient inaccessibles en hiver, mais qu'en été, à cause de la neige et de la glace qui s'y trouvaient encore, les habitants se faisaient, pour monter, de larges bottines de peau de buffles en forme de tympans; et que, chargés de fardeaux, ils se laissaient glisser sur des traîneaux (1).

Toutes ces peuplades du Caucase affluaient alors à Dioscourias, qui, placé précisément au débouché de cette grande route, était le grand emporium du commerce du nord et du sud, des steppes et de la Mer-Noire.

Toute route d'un commerce actif se parsème de monuments, de villes, de villages qui se hasardent jusque dans les plus hautes régions; si l'étude du terrain ne nous a pas amenés à des découvertes d'une époque reculée, celles des

(1) Strabon, p. 486.

siècles plus récents sont assez nombreuses pour nous faire croire qu'avec plus de patience nous retrouverions celles de l'antiquité.

Dès qu'on a passé le col du Maroukh, on retrouve déja bien haut dans la vallée du petit Zélentchouk les ruines de Madjar-Ouneh, avec celles d'une grande église dont j'ai vu les dessins chez M. Bernadocci, architecte du gouvernement à Pétigorsk.

Les traces d'une population nombreuse et riche se suivent jusqu'au bord du haut Kouban, où M. Bernadocci, qui était aussi de l'expédition de l'Elbrous, sous le général Emmanuel en 1829, dessina une seconde église dont il a eu la bonté de me communiquer les dessins et que j'ai fait représenter 3[e] série, pl. 4. Elle est sur la rive gauche du Kouban, sur la montagne du Tchouna, en face de Khoumara. On y reconnaît au premier coup d'oeil le style des églises byzantines d'Abkhasie, et le même genre de peintures à fresque (1). Il n'y a pas de doute que le

(1) Le major Potemkin, en 1802, parcourut ce pays, visita ces églises dont il fit quelques dessins; il copia quelques inscriptions grecques, peintes à fresque sous quelques images. Près de l'église de Tchouna il vit aussi une pierre sépulcrale en forme de croix sur laquelle il a lu la date ΣΦΚΑ, 6621 du monde (1013 de J.-C.). Voyez le Voy. de Jean Potocki dans les steppes d'Astrakan, etc., t. I, p. 242.

christianisme n'ait été apporté de là par cette route. Ceci est d'autant plus frappant qu'on ne retrouve nulle part d'autres traces d'églises sur ce revers du Caucase, vers la Circassie, que le long de cette ancienne voie de communication.

Comme Strabon le dit très bien, ce versant septentrional du Caucase s'exprime par une pente beaucoup plus douce que l'autre versant, et il se confond bientôt avec des campagnes qu'occupaient les Siraus du temps de ce géographe.

Effectivement arrivé à Khoumara (1), au-dessous de cette église de Tchouna, l'on aborde un pays que l'on n'ose plus confondre parmi les rudes vallées du Caucase. Le Kouban est encore encaissé par des roches jurassiques et crayeuses; mais de part et d'autre, les sommités voisines ne présentent que des cimes presque nues, de forme radoucie, tapissées du plus magnifique gazon subalpin; ce sont les plus riches pâturages qu'on puisse voir, de tous temps célèbres par les nombreux troupeaux de chevaux qu'on y élevait.

Un embranchement de la grande route du commerce, suivait les bords du Kouban ou Hy-

(1) Reineggs place dans le voisinage d'Arkhandoukof et de Koumara, sa fameuse porte Coumana, dont je n'ai jamais entendu parler sur les lieux mêmes. Voy. Reineggs, t. I, p. 264.

panis; mais il est probable que le principal de ces embranchements était celui qui se dirigeait par Arkhandoukof sur la vallée du Podkoumok, qu'elle atteignait au-dessus de Bargoussan (1), grande ville dont les ruines remplissent la vallée du Podkoumok. Sa forteresse, située sur la plate-forme d'un rocher de grès vert isolé, avait près d'un verst de long : on y montait par deux ou trois escaliers taillés dans le roc vif; le principal était fermé par une porte pratiquée dans la fente même du rocher. Le sommet est couvert de décombres, de ruines presque effacées d'habitations, d'ossements, etc., point de grandes ruines. On y a fait quelques fouilles, et on y a trouvé différents objets, entre autres de petites croix en cuivre. Quoique la forteresse fût bien défendue par la nature, on avait entouré le pied du rocher d'un rempart destiné à défendre ceux qui allaient puiser l'eau de quelques sources qui jaillissent au pied du rocher.

La tradition des habitants du pays du temps de Pallas supposait que ce fort isolé avait servi de refuge à des Francs ou Européens (2). Cette tradi-

(1) Pallas lui donne le nom de Bourg-Oussan; voyez la vignette 8, t. I, p. 374, de son Voyage dans les contrées mérid. de la Russie, etc. Bouzgoussant, carte Khatof; Bourgoustan, carte de l'Etat-Major.

(2) Pallas, l. c. 375.

tion cadre avec celle que j'ai rapportée plus haut en faisant l'histoire des Tcherkesses (1).

Treize verst au-dessous de Bargoussan, toujours en descendant la vallée du Podkoumok, la route atteignait un rempart qui fermait la vallée au-dessous de la réunion de cette rivière avec le Narzan et le Kokourt qui viennent de Keslavodsk. Ce rempart, qui remontait sur les rives élevées de la droite du Narzan jusqu'auprès des célèbres sources acidulées, défendait les abords de cette fontaine des géants, le côté de l'ennemi étant tourné vers la steppe.

En dedans du rampart, quelques tumulus, des grottes nombreuses taillées dans les bancs de grès chlorité qui encaissent à l'est la vallée du Podkoumok formant des suites de deux à trois appartements, nous mettent derechef sur les traces de Strabon, qui place ici une nation troglodytique ayant du pain en abondance (2).

Au-delà du rempart, les traces d'une ancienne population sont encore fréquentes jusqu'en face

(1) Voy. p. 53 et suiv.

(2) Voici le texte de Strabon : « En descendant le versant septentrional du Caucase (à partir de Dioscourias), la pente est plus douce que l'autre, et elle se confond bientôt avec les campagnes des Siraus. On y trouve certains Troglodytes qui habitent, à cause du froid, dans des cavernes. Déja ces gens ont aussi du pain en abondance. » Page 486. éd. Basil.

de Constantinogorsk, où, sur une colline isolée à droite de Podkoumok, s'élève un dernier rempart qui en couronne le sommet couvert de terre végétale : les Russes lui donnent le nom de Czorna gora (montagne noire).

Ici l'on atteint les vastes plaines au milieu desquelles s'élève le Béchetau comme un phare au milieu du désert. Ce Béchetau fut toujours un point de mire, un point de centralisation pour les peuples nomades des steppes qui séparent la Mer-Noire de la mer Caspienne : les plaines fertiles qui l'entourent furent souvent disputées, prises et reprises, d'autant plus que les sources merveilleuses des bains du Caucase s'échappent toutes dans son voisinage. Je parlerai en son lieu de cette localité célèbre.

Je ne poursuivrai pas plus loin cette route de commerce dans les vastes steppes où elle s'égare au milieu des tribus nomades.

La route que je viens de décrire fut celle par où Sarodius, roi des Alains, fit passer Zémarch, ambassadeur de Constantinople qui revenait de la cour de Dizaboul, khan des Turcs, qui campait au mont Ektel ou Altaï, et auquel les Persans avaient dressé des embuscades. Ménandre l'appelle le *chemin de Darina* (1). Nous avons vu que Da était le principal village de la

(1) Jules Klaproth, dans le Voy. de J. Potocki dans

haute vallée de la Kodor à laquelle Guldenstädt donne le nom de Dal; on appelle aussi *Urdani*, les montagnes calcaires dans lesquelles une partie de la vallée est encaissée (1).

Il est certain que si jamais la Russie veut maîtriser et civiliser le Caucase, son premier soin doit être de chercher à rétablir, si le terrain le permet, cette grande route. Elle mettra les Kabardiens hors de rapport avec les Tcherkesses de l'ouest du Caucase. Elle morcellera les peuples et interceptera leurs communications. On s'ouvrira une route directe vers l'Abkhasie, l'une des plus belles possessions des Russes au sud du Caucase et l'un des plus beaux pays de la terre, susceptible des cultures les plus riches et les plus variées. On donnera à ce pays un grand élan en lui ouvrant une route de commerce courte et sûre avec l'est de la Russie. On pacifiera ce malheureux pays en maîtrisant d'une main forte ces brigands de montagnards du Tsébelda toujours prêts à tomber comme des oiseaux de proie sur l'Abkhasie et la Mingrélie qu'ils ravagent. Ce sont des routes courtes et commodes qui peuvent seules rendre la Russie maîtresse du Caucase. Forte comme elle est, il lui faut en un clin

les steppes d'Astrakan, etc., I, 218. Lebeau, Hist. du Bas-Empire, éd. St-Martin, t. X, p. 70.

(1) Guldenstädt, p. 133, éd. Klapr.

me croire transporté aux siècles du bon Homère. Faisait-on autrement quand on voulait honorer un étranger, un hôte? Voyez Ulysse chez les Phéaciens, détachant la meilleure partie du dos succulent d'un porc dont on lui avait fait sa portion, pour l'offrir au chantre mélodieux Démodoque (1).

On dansa pour divertir le général; cependant c'est une grande honte pour celui qui quitte le premier la danse; j'ai vu si souvent les efforts extraordinaires que font les danseurs pour garder le champ de bataille. Le général avait prié une dame qui était présente de danser aussi; déja elle figurait depuis une heure dans un pas de deux avec un jeune Abkhase, déployant toutes ses graces et cherchant à lasser son danseur, qui, de son côté, ne voulait pas lâcher prise. Affublée de son grand drap blanc qui lui servait de voile, et qui lui couvrait la figure, elle étouffait, ses jambes fléchissaient sous elle; elle était prête à tomber en défaillance. Le général fut obligé d'intercéder auprès du jeune homme en sa faveur, et de l'engager à se déclarer vaincu.

Le prince Ali-Bey est mort pendant l'automne de 1833. Quoique soumis à la Russie, il n'était pas meilleur dans le fait que son suzerain Michel-Bey. Ses domaines formaient l'extrémité de l'Ab-

(1) Homère, Odyssée, chant VIII, v. 474.

khasie, et étaient habités principalement par la tribu des Abjouazes. Sa frontière était la Galazga qui le séparait du Samourzakhan, province qui fait déja partie des états du Dadian de Mingrélie.

Ali-Bey était le premier à tromper la vigilance des Russes, soit pour vendre des esclaves aux Turcs, soit pour faire la contrebande ou un commerce défendu avec eux. On le savait bien; aussi ne nous étonnâmes-nous pas, en cherchant nos galères, de trouver deux petits vaisseaux turcs, cachés et tirés sur le rivage, au bord de la Tamouïche. Nous eûmes toutes les peines du monde à décider ceux qui les montaient à venir à nous, en les appelant à coups de canon; nous en prîmes un à la remorque; c'était celui qui nous paraissait le plus coupable. Son dernier visa de la Quarantaine de Redoute-Kalé datait de trois mois en arrière, et depuis ce temps-là il faisait un commerce très sévèrement défendu sur la côte; peut-être même avait-il fait plusieurs voyages à Trébizonde, violant ainsi les lois de la Quarantaine. A notre arrivée à Soukoum, il fut déclaré bonne prise, et on confisqua la cargaison et le vaisseau au profit de l'équipage du Vestnik. Quant au capitaine Voulff, il renonça à sa part comme il le fait toujours, et j'aurais eu bien mauvaise grace d'exiger celle qui m'était due.

Le vaisseau et les sept Turcs qu'on avait dé-

sarmés furent mis sous la garde de quelques matelots, jusqu'à ce qu'on pût les expédier à Sévastopol, où l'affaire devait être jugée en dernier ressort, légalisée et liquidée juridiquement.

On ferma un peu les yeux quant à l'autre vaisseau, et on le relâcha sans lui faire aucun mal quelconque; car son seul crime en venant de Redoute-Kalé, dont il avait quitté la Quarantaine trois jours auparavant, avait été de s'être arrêté quelques heures sur le rivage, en attendant la brise du milieu du jour. C'était défendu; mais souvent trop de justice est de l'injustice.

Quelques jours après notre retour de croisière, des cris perçants que le silence de la nuit rendait plus lugubres encore me réveillèrent en sursaut. Sentant dans mon effroi le navire se balancer rapidement, je crus que nous enfoncions dans les gouffres de la mer; je courus sur le tillac. Ma peur était vaine; ces cris nombreux et confus venaient du rivage. Je crus que les Abkhases avaient surpris la forteresse; c'était le tumulte d'un assaut. Mais point de coups de fusil. Les officiers et tout l'équipage du Vestnik, rassemblés sur le tillac, étaient dans la plus cruelle attente. Egorgerait-on le détachement qui garde la Quarantaine? L'épouvante était encore augmentée par les cris des matelots qui descendaient dans les chaloupes pour porter du secours, par les jurements des officiers qui

s'emportaient de la lenteur qu'on mettait à exécuter leurs ordres. On s'appelle de vaisseau en vaisseau; les rames à coups précipités frappaient l'onde bruyante et la mer houleuse s'élançait avec fracas sur le rivage. Enfin après une demiheure d'une cruelle incertitude, l'une des chaloupes revint et en nous montrant un Turc trempé d'eau et presque mourant, nous devinâmes à l'instant que c'était de notre prise qu'il s'agissait.

On avait désarmé les sept Turcs; du moins on le croyait; des trois matelots qu'on leur avait donnés pour garde, deux dormaient. Quel fut l'étonnement du troisième qui était en faction, de voir sortir de la cahute le skyper, un kindjal dans un main et un pistolet dans l'autre, qu'il avait retirés du fond de la cargaison de maïs, où il les avait cachés. Le matelot n'eut que le temps de se jeter à la mer en criant au secours, ne pouvant résister au skyper et à ses six compagnons, qui s'y jetèrent après lui. Ils avaient voulu se sauver à la nage chez les Abkhases et s'épargner le voyage de Constantinople. Malgré la promptitude du secours qu'on leur porta, on ne parvint à en repêcher que deux; un jeune homme atteignit heureusement le rivage; les quatre autres, à ce qu'il paraît, périrent dans leur entreprise. Celui que nos matelots avaient retrouvé, était le skyper lui-même, qui leur

père Archange Lamberti (1), m'y fait reconnaître un plus ancien nom encore, celui de *Guènos* que donne Scylax Caryandinien à la rivière et à la ville grecque qui était bâtie sur ses bords. Petro Vesconte, en 1318, l'appelle *Murcula*; mais après lui, chez tous les auteurs qui ont écrit sur ce pays, jusqu'à la publication de la carte de l'état-major de Tiflis (1834), qui revient au nom de Markhoula, elle est bien plus connue sous la dénomination de Môkvitskali (rivière de Môkvi), empruntée de la célèbre église épiscopale de Môkvi, bâtie à six verst du rivage, sur sa rive droite.

La multiplicité des rivières qui coupent la plaine depuis la Kodor au Phase a donné lieu à une telle confusion de noms chez les anciens et les modernes, que j'ai cru rendre service en faisant un tableau comparatif de ces différentes dénominations, afin qu'on puisse s'y retrouver. Voyez la table ci-jointe.

Le Samourzakhan (c'est-à-dire ce qui appartient au Mourza-Khan) comprend cette bande étroite qui de la haute chaîne du Caucase s'étend jusqu'à la mer entre la Galazga au N. O. et l'Engour au S. E. Le bord de la mer s'élargit toujours davantage sous forme de plaine vers la Mingrélie. Plus avant dans l'intérieur du pays,

(1) Recueil de voy. au Nord, t. VII. Voy. la carte.

TA[ER-]

Scylax Caryand.	av J.	
Strabon.	ap J.	
Carte du gén. Khat.		Pokvesz. Illori.
Carte ms. P.		
Carte de l'état maj. de Tiflis.		ξ Ilori.

α Grande vil

le sol est coupé d'éminences et de collines qui abordent insensiblement le pied des hautes terrasses jurassiques.

Le grand embranchement qui part du pied du Djoumantau et qui sépare le bassin de la Galazga de celui de l'Engour, alimente à son extrémité méridionale une multitude de ruisseaux et de rivières dont les plus remarquables sont la Tsorika, la Goudava, la Gaghida.

Pendant les années 1832 et 33, le Samourzakhan a été un théâtre de brigandages : en voici la cause. Un jour le prince Lévan Dadian, seigneur actuel de la Mingrélie, un peu échauffé par le vin, voulut ordonner au prince Antchébadzé qui était auprès de lui, de faire une chose à laquelle celui-ci se refusa, prétextant qu'étant officier au service de la Russie, cela ne convenait pas à sa dignité. Dadian, dans l'emportement que lui causait ce refus, se saisit d'un bâton pour frapper le prince qui se défendit aussitôt avec son kindjal. Dadian n'en devint que plus furieux, et le prince, se laissant aussi emporter, lui lança son kindjal, qui heureusement ne l'atteignit pas. Dadian appela alors du monde; on s'empara du prince qu'il fit enfermer dans une de ses forteresses d'où il s'évada, et se sauva dans le Samourzakhan, qu'il fit le théâtre de ses vengeances contre Dadian. Tombant à chaque instant sur la Mingrélie, la pillant, la ravageant, il mit Dadian

dans l'impossibilité de lui résister, en appelant à son secours les Tsébeldiens qui firent cause commune avec lui. Dadian pria alors instamment les Russes de venir à son secours et de garder par un corps de troupes la frontière du Samourzakhan contre le prince Antchébadzé.

Les Russes fondèrent alors, en 1832, la nouvelle forteresse d'Attanghèlo, sur la rive droite de l'Engour actuel, qui ne garantissait cependant pas entièrement Dadian. D'ailleurs sa colère était passée ; il regrettait le prince Antchébadzé qui était jadis un de ses plus fidèles amis. Il chercha donc à se réconcilier avec lui, et lui envoya une huitaine de seigneurs de sa cour, pour le prier de revenir, et comme caution de sa sûreté. Le prince ne balança pas un instant, se rendit auprès de Dadian dont il obtint son entier pardon.

Le baron de Rosen, gouverneur-général du Caucase, apprenant la manière dont cette réconciliation s'était faite, s'en montra fort irrité, et fit au général Vakoulski des reproches de ce qu'il avait permis qu'un prince régnant donnât des cautions à ses sujets, disant que c'était honteux. Le baron se figurait la législation et les coutumes du Caucase semblables à celles de l'Europe.

Ici Dadian, quoique souverain de Mingrélie, agissait complétement dans l'esprit de ces coutumes ; il ne lui restait que cette méthode de ré-

conciliation, la seule qui fût valable; car le fier habitant du Caucase sait que chez lui la loi du sang égalise tous les hommes et fait la base de sa législation. Dans le cas que je viens de citer, ces huit seigneurs étaient garants de la vie du prince, et si Dadian, malgré sa promesse, en eût tiré quelque vengeance, c'était sur eux que les parents du prince Antchébadzé auraient eu leur recours; c'est à eux qu'ils auraient redemandé son sang; ils auraient eu le droit de les faire tous périr en quelque lieu qu'ils les rencontrassent.

Quand Dadian se fut réconcilié avec le prince Antchébadzé, il ne sentit plus la nécessité du voisinage des Russes, et il aurait bien voulu les faire partir; mais les Russes, trouvant cette position très convenable pour s'assurer de l'intérieur du pays, continuèrent à occuper Attanghèlo, qui n'était cependant qu'un fort bien misérable en 1833. Car Dadian, qui avait promis en appelant les troupes de faire toutes les constructions nécessaires, n'avait plus voulu tenir parole. Le chef du poste, au lieu de se tirer alors bravement d'affaire par lui-même, s'était entêté à guerroyer de paroles avec Dadian et à ne rien faire; et en attendant le soldat souffrait, forcé de vivre sous terre comme les taupes; il était souvent malade, quoique Attanghèlo ne soit pas mal-sain.

Attanghèlo, à vingt verst du bord de la mer, est placé sur une éminence à quelques verst au-dessous de l'endroit où l'Engour, venant du Svanethi, se partage en deux bras en entrant dans la plaine; ces deux branches ne se réunissent plus et entrent séparément dans la mer, enfermant ainsi une île de vingt et quelques verst de long, et de trois à quatre verst de large. Jusqu'en 1832 la branche de gauche était la plus considérable, et l'autre n'était qu'un filet d'eau; mais, depuis peu, tout l'Engour s'est jeté dans le bras de droite et menace d'en faire le bras principal. Cet état de choses a causé aux alentours d'Attanghèlo des inondations et des marécages qui peuvent devenir funestes à l'état sanitaire d'Attanghèlo, si on ne parvient à faire rentrer l'Engour dans son ancien lit.

Attanghèlo est fondé sur l'emplacement de quelqu'ancienne ville ou colonie grecque, bâtie alors sur les bords de l'Engour, qui dans ce temps-là passait par le bras de droite, comme il veut le faire actuellement. Quand on creusa les retranchements, on trouva quelques médailles et d'autres objets; une pierre précieuse gravée, déterrée par les gens de Dadian, fut entre autres le sujet d'une vive dispute; Dadian pour les accorder, la fit briser en plusieurs morceaux qu'il distribua aux plaignants.

Attanghèlo offre aussi les restes considérables

d'une ancienne église ; elle a été très grande et approche de celle de Pitzounda. Elle est construite dans ce genre romain de pierres de taille et de briques mélangées ; il en est resté de grandes voûtes suspendues et des débris énormes qui encombrent l'intérieur de l'édifice, sous lequel il paraît qu'il y avait des souterrains.

Le villa d'Attanghèlo est bâti autour de ces ruines, à la façon abkhasienne. Le seul auteur ancien qui cite cette localité est le père Archange Lamberti, qui lui donne le nom de Satangi (1).

L'intérieur du Samourzakhan est très peu connu. Les habitants sont un mélange de Géorgiens et d'Abkhases, et parlent indifféremment ces deux langues. Partout y sont semées les ruines et les traces d'une ancienne culture, restes des colonies grecques et de l'ancien royaume d'Abkhasie. Déja dans la plus haute antiquité les chroniques géorgiennes font de cette contrée la part d'Egross, fils de Thargamos, le plus ancien roi de la race géorgienne ; Egross construisit alors pour capitale de ses états la ville d'*Egrissi*, aujourd'hui *Bédia*, sur une colline baignée par la Tsorika, à 14 verst de la mer. Ces mêmes chroniques ne font venir que bien des siècles après Egross, sur ces rives, les colonies grecques

(1) Voy. la carte qu'on a ajoutée à sa relation. Recueil de voy. au Nord, t. VII. 1725.

qui s'emparèrent de toutes les embouchures des rivières (1), laissant l'intérieur du pays aux Géorgiens. Bédia, après l'introduction du christianisme, devint le siège d'un évêque qui prenait le titre de Bédellien. Abandonnée après les cruels ravages des Turcs, l'église de Bédia fut toujours un lieu sacré pour le peuple, qui a conservé, malgré son extrême ignorance, une profonde superstition pour toutes ces vieilles églises.

Reineggs (2) parle beaucoup d'une grotte qu'il appelle Ogginn, au sujet de laquelle il parle des cérémonies des Abkhases; je crois que cet *Ogginn* est *Ochums*, situé sur la rivière de ce nom, qui prend plus bas celui de Goudava.

Mais aucune localité de ce genre n'est plus célèbre en Abkhasie que l'antique église d'Ilori, bâtie sur le petit ruisseau de ce nom entre la Galazga et la Tsorika, à deux verst du rivage. C'est ici que le peuple vient célébrer ses pâques. Ce jour-là un bœuf aux cornes dorées s'avançait majestueusement et entrait de lui-même dans l'église; on le tuait; on en distribuait la viande

(1) Voy. Chronique Géorgienne de Vakhtang V, dans le Voy. de J. de Klaproth au Caucase, éd. all., t. II, p. 69 et 97.

(2) Reineggs, II, p. 12. Cet auteur parle du miracle de St Georges et de sa fête, comme ayant lieu à Ogginn; il se peut bien aussi qu'il ait confondu les noms, et qu'il ait voulu parler d'Ilori.

aux assistants; on l'envoyait bien loin aux malades comme remède, et pendant toute l'année on pouvait en recevoir, en cas de nécessité, toujours de la fraîche chez le prêtre. Peu de temps avant mon arrivée, le vieux prêtre d'Ilori mourut; depuis lors le miracle n'a plus lieu; il en a emporté le secret, et l'église même est tombée en discrédit.

Il est encore une fête plus brillante que celle de Pâques pour cette église; c'est celle de saint Georges, son patron, qui se célèbre le 21 octobre par un autre miracle qui doit dater déja de bien loin, puisque le P. Archange Lamberti et Chardin (1) nous en donnent le récit. Saint Georges lui-même faisait descendre dans son église le boeuf qui devait être sacrifié le jour de sa fête... On scellait les portes de l'église, et le bruit courait que quiconque osait en approcher, la veille de la fête, mourait tué par le regard de saint Georges. Aussi régnait-il dans tout le voisinage de l'église, parfaite sûreté pour les gens que le prêtre envoyait voler, au nom de saint Georges, un boeuf qu'on dévalait ensuite avec des cordes dans l'église.

La sainteté du lieu lui a attiré grand nombre d'offrandes; on voit que déja du temps de Chardin,

(1) Arch. Lamberti, Recueil de voy. au Nord, VII, p. 170, et Chardin, éd. in-8°, t. I, p. 110.

elle était remplie de richesses auxquelles ni les Abkhases, ni les Alanes, ni les Zikhes, n'osaient toucher, tant était grande, au milieu de leurs brigandages, leur vénération pour cette église et son saint. Les portes de l'église étaient couvertes de plaques d'argent, sur lesquelles étaient représentés en bosse les images du saint et ses miracles... J'ignore si Ilori a encore ses portes d'argent ; mais je sais que cette église n'a encore rien perdu de sa vogue pour les ex voto. Celui qui apporte une offrande, l'expose dans l'église, si elle est acceptée, il la voit le lendemain dans l'autel; sinon l'offrande reste là jusqu'à ce que la patience du saint soit lassée, ou que le donateur vienne la reprendre. Il n'y a pas de choses que l'on n'apporte ainsi. Dernièrement quelqu'un s'avisa d'offrir quatre fourches en fer ; elles sont dans l'expectative, et il faudra bien un jour que saint Georges se laisse fléchir et prenne les fourches sous sa gracieuse protection.

Les ruines de l'ancienne ville d'Ilori sont à six verst à l'ouest de l'église, sur la rive gauche de l'embouchure de la Markoula, au bord de la mer. Les Turcs ont bâti entre la Markoula et la Galazga une ville qu'ils ont nommée Iéni-Chéri (*nouvelle ville*), par opposition à l'ancienne.

En passant devant les bouches de l'Engour, je vis aussi Anakria, l'Héraclée des Grecs, avec ses vieilles murailles ruinées, bordant la rive

gauche du rapide Engour. Dadian a établi ici une colonie de Turcs qui prospère, dit-on.

Enfin le 21 juillet/2 août 1833, je débarquai à Redoute-Kalé après avoir erré deux mois entiers sur ces rivages inhospitaliers de la Circassie et de l'Abkhasie. Néanmoins ce ne fut qu'avec un grand serrement de cœur que je quittai mon bon capitaine Voulf et son équipage. Abandonné maintenant à moi-même, tout seul, j'étais comme un naufragé sur la plage; trouverai-je plus loin cette bonté, cette hospitalité de cœur, cette complaisance? Nous nous quittâmes les larmes aux yeux; c'est sur mer qu'on sent le prix de l'amitié.

ARRIVÉE A REDOUTE-KALÉ

ET

TRAJET JUSQU'A KOUTAIS.

Redoute-Kalé.

Débarquer à Redoute-Kalé, c'est à peu près débarquer à Damiette ou dans les lagunes de Ravennes. Semblables au delta du Nil ou aux plaines de la Lombardie, la basse Mingrélie et la basse Iméreth ne forment qu'une vaste plaine uniforme encaissée par la chaîne du Caucase au nord, et par les montagnes de l'Akhaltsikhé, l'un de ses embranchements, au sud.

Formée par les attérissements du Phase, presque toujours trouble, de la Khopi et de quelques autres rivières moins considérables, cette plaine de 200 verst (50 lieues) de long, sur 15, 20 et 30 verst de large, est d'une fertilité dont j'aurai peine à donner une idée.

Les Turcs, lors de la paix de 1812 avec la Russie, voulurent absolument garder Anapa et Poti; la possession de cette dernière les rendait

maîtres de l'entrée du Phase, et les mettait à même de continuer leur commerce d'esclaves avec l'intérieur du pays, malgré la surveillance des Russes.

La Russie, quoique maîtresse de l'Iméreth et de la Mingrélie, se voyait sans débouché et sans port.

Cependant le ministre des finances venait de donner pour dix ans, à dater du 8/20 octobre 1821 (1), aux provinces transcaucasiennes une franchise de commerce entière, moyennant un droit d'entrée de cinq pour cent sur toutes marchandises étrangères. Elle concédait à tout sujet russe ou étranger qui voudrait établir un maison de commerce dans ces provinces, les droits de négociant de première classe, sans exiger d'eux aucun impôt. Le ministre, très bien éclairé sur ce point, avait senti que c'était le seul moyen de civiliser ces nouvelles provinces, d'y introduire l'industrie, de leur redonner la vie après tant de siècles d'oppression et de dévastation, d'ouvrir un commerce d'exportation, d'y attirer les étrangers, etc.

(1) Voy. cet ukase adressé au commandant en chef en Géorgie, le général Iermoloff, le 8/20 octobre 1821, dans le Voy. du chev. Gamba dans la Russie méridionale, t. I, p. 355. Cet ukase devait être en vigueur depuis le 1er juillet 1822 au 1er juillet 1832.

Il fallut bien trouver un port de mer qui pût permettre l'exécution de ce nouveau plan régénérateur des libertés du Caucase. Le seul emplacement qui se présentât fut l'embouchure de la Khopi.

Klaproth a parlé dans le temps de cette nouvelle découverte comme de l'une des plus merveilleuses. Le fait est que la Khopi, jusqu'à une lieue au-dessus de son embouchure, forme un canal assez profond (1) qui pourrait contenir d'assez grands vaisseaux. Mais l'embouchure même est fermée par une barre sablonneuse qui ne laisse qu'un petit chenal de deux pieds et demi à trois pieds de profondeur, dont l'emplacement peut changer du matin jusqu'au soir, suivant la direction du vent. Cette circonstance est grave et il faudrait des millions pour y porter remède d'une manière convenable. Il n'entre à présent dans la Khopi que de petites chaloupes et les petits vaisseaux turcs. Tous les plus gros bâtiments sont obligés de rester à un demi-verst du rivage dans la rade la plus ouverte qu'on puisse trouver, forcés de lever l'ancre et de gagner le large aux premiers coups de vent.

Ce port cependant était le seul; Soukoum-Kalé était trop éloigné et aurait alongé la route de terre jusqu'à Tiflis de 100 verst (25 lieues);

(1) Il a jusqu'à dix-huit pieds de profondeur.

il n'y avait pas à choisir. Malgré tant de graves inconvénients, Redoute-Kalé, qui servait déja d'entrepôt aux farines du gouvernement et qu'on avait muni d'une redoute, devint le centre du commerce qui commença petit à petit à s'y établir.

En entrant dans la Khopi on a à droite la redoute ou le fort dans lequel les vagues avaient fait avant mon arrivée une brèche assez large pour y faire entrer une compagnie de soldats de front.

A gauche, vis-à-vis de la forteresse, s'étendaient les bâtiments plus que délabrés de la Quarantaine. On appelait de ce nom quelques misérables huttes entourées d'une haie morte, trouée de toutes parts.

Le bazar est à deux verst de la redoute et de la Quarantaine en remontant la Khopi, sur la rive gauche. Pour ouvrir entre ce bazar et le Phase ou Rion, une communication, on a réuni par un canal avec ce fleuve, la Tsiva, petite rivière qui se jette dans la Khopi, entre le bazar et la redoute : c'est par-là qu'on fait passer les farines et les sels dans l'intérieur du pays ; mais j'ai vu aussi plusieurs bateaux chargés de légumes et d'autres productions, que les habitants du bord du Rion amenaient au marché de Redoute-Kalé (1).

(1) Voy. le plan de ce canal dans l'Atlas de M. Gamba; il appelle la Tsiva, *Syba*.

La liberté du commerce en Géorgie n'avait pas [d'abord été appréciée par les Européens à sa juste valeur. La difficulté des communications, l'éloignement du pays, n'avaient engagé presque personne pendant les trois et quatre premières années à en profiter. Il faut lire dans le voyage de M. Gamba, qui a été témoin oculaire du mouvement du commerce à cette époque, la peine que les premiers Arméniens qui allèrent à Leipsig, eurent à se décider à faire un aussi long voyage. Mais le premier pas fait, rien n'arrêta plus l'élan qui s'ensuivit ; les avantages qui résultèrent de ces premiers essais furent trop considérables pour qu'on en restât là.

La voie de la Géorgie est la plus commode et la moins coûteuse pour faire passer les marchandises d'Europe en Perse. Malgré la chaîne du Likhi qui sépare le bassin de l'Iméreth de celui de la Karthalinie, toutes les marchandises se transportent en voitures jusqu'à Tiflis (1), et de Tiflis à Tauris, le chemin n'offre pas de grandes difficultés pour les caravanes à bœufs ou à chevaux, même au cœur de l'hiver. Une nouvelle route que le gouvernement

(1) On payait de mon temps un rouble argent ou quatre francs par poud de marchandises, pour le transport de Redoute-Kalé à Tiflis. M. Jules de Hagemeister, dans son Mémoire sur le commerce des ports de la Nouvelle Russie,

russe a ouverte de Tiflis à Erivan aura aplani bien des obstacles.

Tiflis devint donc en fort peu de temps l'entrepôt de presque tout le commerce de la Perse par la Mer-Noire. Les Arméniens et les Géorgiens s'enrichirent; des maisons européennes vinrent s'établir dans ce pays. D'autres essayèrent d'y faire des envois. Redoute-Kalé devint un *emporium* comme Dioscourias du temps des Grecs. On a vu à la fois pour un million de marchandises dans ses magasins. De grandes sommes furent versées dans le pays pour payer le transport des marchandises. Des retours développèrent peu à peu quelque industrie parmi les habitants. L'importation entraîna une petite exportation qui s'accroissait chaque jour. On chargea les beaux buis, les magnifiques noyers, les superbes bois de Mingrélie, des cornes, de la cire, des peaux, du tabac, du maïs, du millet, des noix pour la Turquie, et même quelque peu de vin. M. Gamba eut le premier l'idée d'établir des scieries. Son exemple fut suivi par le général Major prince Eristaf, par le régiment d'Abkhasie. Des étrangers industrieux apportèrent dans ce pays leurs talents pour les y mettre à profit.

de la Moldavie, etc., Odessa, 1835, p. 178, fait monter les frais de transport de Redoute-Kalé à Tauris, de trente à trente-cinq francs le quintal.

Mais la ville qui gagnait le plus à cet état de choses était Odessa. Toutes les marchandises destinées pour la Perse et la Géorgie, et que les négociants tiraient des marchés d'Allemagne furent acheminées par Brody, Radzivilof et le midi de la Russie sur Odessa. On a évalué à deux millions la valeur des marchandises qui étaient ainsi expédiées annuellement à Redoute-Kalé.

Le ministre l'avait deviné; c'était le seul moyen de civiliser et d'utiliser ces nouvelles conquêtes, et cet acte d'économie politique, large et généreux, a été couronné d'un plein succès.

Quand les dix années de la franchise furent sur le point de s'écouler, le ministre envoya à Tiflis M. le chambellan Peltchinski pour prendre des renseignements sur l'état du commerce, et voir s'il était temps de substituer le système des douanes russes à la franchise.

Dans ce temps-là, le gouverneur civil de Tiflis Zavileiski, cherchait à fonder une société asiatique du commerce, et il mettait tout en œuvre pour réunir le nombre d'actions nécessaires à cette entreprise. On supposait que cette société ouvrirait un débouché immense de produits russes en Perse, débouché que réclamaient les instances des fabricants russes; mais il fallait fermer pour cela l'entrée des marchandises d'Allemagne et de France par la Géorgie, interdire à

la Perse le commerce avec ces pays et la forcer à se contenter des produits russes.

Quelques Arméniens de Tiflis qui avaient spéculé à leur façon en faisant de grands achats de marchandises et surtout de rhum, en remplirent leurs magasins et crurent qu'il était de leur intérêt d'appuyer la clôture de la franchise, espérant qu'après cela le prix de ces denrées hausserait et qu'ils feraient un monopôle à leur gré.

La franchise fut donc annulée en 1832, pour le 1er janvier, au grand chagrin de tous les habitants de la Géorgie.

Pour remplir le but que l'on se proposait de forcer la Perse à avoir recours aux marchandises russes et pour lui couper toute communication avec les marchés de l'occident de l'Europe par Tiflis et Redoute-Kalé, on fit succéder à la franchise le système prohibitif le plus sévère. Non-seulement les provinces transcaucasiennes rentrèrent dans la ligne des douanes russes, mais tout transit de marchandises européennes fut très sévèrement défendu, et même, pour augmenter l'effet de cette mesure, on centralisa les douanes à Tiflis, à 350 verst de la côte de la Mer-Noire : c'est-à-dire que toute marchandise d'Europe venant par la Mer-Noire, et toute marchandise asiatique ne put acquitter ses droits d'entrée qu'à Tiflis même où devait se faire la révision de la marchandise. Les douanes de Nakhtchévan, d'Akhalt-

sikhé, de Redoute-Kalé ne purent percevoir les droits que pour des bagatelles. Le ministre des finances annonça que ce nouvel ordre de choses serait un essai pour quatre ans.

Malheureusement pour la Russie, la Perse n'a point été réduite à l'alternative à laquelle on voulait la réduire. Le commerce a pris une autre route, ce que l'on ne croyait guère possible. Les marchandises d'Europe débarquées à Smyrne ou à Trébizonde ont été acheminées par Arzeroum sur Tauris. Il n'a fallu que fort peu de temps pour développer dans tout son plein ce système de communication. L'Angleterre a formé à Trébizonde un immense établissement pour exploiter à son profit avec la Perse le commerce que la Russie bannissait de ses états. Les pachas le voyant revenir chez eux se sont bien gardés de l'opprimer, de l'enlacer d'obstacles comme jadis : ils le protègent au contraire et le favorisent de tout leur pouvoir. Smyrne, Trébizonde, Arzeroum s'enrichissent chaque jour davantage, tandis qu'Erivan et Akhaltsikhé surtout déclinent de plus en plus. Quant à Redoute-Kalé, il est tombé dans sa première nullité. Le commerce avait fait oublier tous les désavantages de sa position et même son insalubrité(1). S. Nicolas,

(1) Voyez sur le commerce du midi de la Russie, le Mémoire de M. Jules de Hagemeister, Odessa, 1835. Ce

Poti, Soukoum-Kalé, Gagra, sont en première ligne pour l'horrible insalubrité du climat. Redoute-Kalé n'est pas tout-à-fait aussi mal-sain.

J'ai dit que le bas de la Mingrélie et de l'Iméreth était un produit du Rion, de la Khopi et de toutes les petites rivières qui débouchent directement ou indirectement dans ce bassin. Ce sont des attérissements sablonneux auxquels se mêle cette fine substance alumineuse ou schisteuse, que la plupart de ces rivières, et principalement le Rion, entraînent en passant à travers les parois schisteuses du cœur du Caucase.

La mer lutte sans cesse contre l'embouchure des rivières, et forme en reculant petit à petit de longues barres sèches qui laissent derrière elles des bas-fonds moitié mer, moitié marais, sources de l'extrême insalubrité de ces climats. Pendant les chaleurs de l'été, ces bas-fonds marécageux s'échauffent et se corrompent à un point incroyable. Le vent de mer en emporte les exhalaisons dans l'intérieur du pays, et l'Européen ne résiste guère à cette infection mortelle. Quand le vent souffle de l'intérieur du pays, c'est alors que Poti et Redoute-Kalé souffrent. Quelques causes locales viennent encore ajouter à cette fatalité, comme

que je viens de dire de celui de la Géorgie était écrit déja avant que j'eusse fait la connaissance de l'auteur du Mémoire après mon retour du Caucase.

nous le verrons à Poti et à S. Nicolas. La position de Redoute-Kalé n'est pas de beaucoup plus propice que celle de ces deux endroits; mais on a déja eu le temps de la dégager en abattant les bois, en creusant quelques canaux : on a surtout donné accès aux brises de mer qui sont un baume restaurant pour des poitrines étouffées.

Le 21, le 22 et le 23 juillet (2, 3 et 4 août), nous eûmes entre 24° et 25° de chaleur. Pendant la nuit le thermomètre était à 20°; mais le 24 et le 25 juillet à peine les brises de mer commencèrent-elles à souffler, que le thermomètre tomba. A midi nous n'avions que 21°, et le matin du 25, 16° de Réaumur.

Les mois terribles dans ces parages sont juillet, août et les deux tiers de septembre.

Pour résister à cette chaleur étouffante, à cette humidité empoisonnée, à ces rosées d'une extrême abondance, l'habitant de Redoute-Kalé n'a que de misérables baraques en bois; les logements sont en plein-pied sur terre. On n'y est préservé de rien. Quoique toutes les maisons soient construites en hêtre ou en chêne, aucune ne résiste au-delà de quelques années; car l'humidité d'un côté, et des légions de vers ou de larves qui s'attaquent au bois de l'autre, les font bientôt tomber par pièces.

L'on ne peut rien se figurer de plus étrange pour l'oreille d'un nouveau débarqué peu habi-

tuè à pareil bruit, que les chocs et les heurts cent fois redoublés, semblables à de petits coups de marteaux, que frappent sans relâche, pendant le silence de la nuit, ces petits mineurs empressés. En fort peu de temps la poutre la plus saine n'est qu'une masse de poussière : ils ne respectent que le châtaignier.

Il y aurait eu plus de profit pour les habitants et surtout pour le gouvernement de faire construire leurs édifices en pierres, sinon en briques; mais les employés du gouvernement prétendent qu'on ne peut faire que de fort mauvaises briques à Redoute-Kalé, et que les pierres sont trop éloignées. En attendant ils ont tout le profit qu'ils peuvent espérer dans leur état : ils bâtissent et rebâtissent sans cesse, et le gouvernement paie.

Je débarquai à Redoute-Kalé, chez le commandant du fort, le major Tunaïef. Sa femme l'avait suivi dans cette espèce de lieu d'exil. Certainement je ne pourrai faire l'éloge du caractère du major ni de celui de sa femme. Il est rare qu'un brave homme soit assez bon citoyen pour faire le sacrifice de venir exposer sa vie dans l'un des endroits les plus mal-sains, les plus reculés de l'empire russe. Il ne vient à Redoute-Kalé que des commandants qui espèrent que, si éloignés de toute surveillance, ils pourront faire tout ce

qu'ils voudront (1). Mais il y a des exceptions partout, et même il peut y avoir du bon dans un mauvais sujet. Le major et sa femme eurent le plus grand soin de moi. J'employai les cinq jours que je passai chez eux à prendre quelques informations sur le pays, à visiter les alentours, à me faire à mon isolement.

J'avais été pendant six semaines sous l'égide du bon capitaine Voulf qui m'avait traité en frère. Je m'étais fait à cette vie des marins, à cet espace rétréci de jouissances; je m'étais initié dans leurs moeurs, dans leurs entreprises : la société du capitaine et de ses officiers était devenue mon délassement, mon plaisir, mon conseil, après mes occupations. Nous étions gais, nous chantions; pendant nos stations à Soukoum-Kalé, presque chaque jour les commandants des vaisseaux se donnaient de petites fêtes; on dînait, on soupait ensemble et l'on oubliait le monde entier. Chacun me témoignait de l'amitié..... et tout à coup me voilà débarqué, abandonné tout seul, dans un pays presque inconnu, livré à moi-même et à mes propres forces, ex-

(1) Je ne citerai que le fameux Ragotsi, que la justice a cependant atteint jusque dans son repaire; quand j'ai passé à Redoute-Kalé, l'exécration pesait encore sur son nom.

posé à des dangers de toutes espèces. Il faut plus que de la philosophie pour se faire à de pareilles alternatives. Les premières nouvelles dont on me salue sont celles de l'insalubrité du climat qui commence. A cinquante pas de la maison que j'occupe, mes yeux n'ont pour perspective que ce long hôpital où 150 malades du régiment cantonné à Redoute-Kalé, à Poti, commençaient la terrible série des fièvres chaudes, bilieuses et typhoïdes, si meurtrières sous ces climats.

On a établi le cimetière dans un bois qui borde la mer du côté de Poti, qui est à douze verst de Redoute-Kalé. Le chemin serpente d'abord à travers les tombes, dont on est effrayé de voir le nombre relativement à la population du fort et de la Quarantaine. Cependant rien n'est plus joli que ce chemin. Déja Strabon (1) était enthousiasmé de la magnificence de l'embouchure des fleuves de la Colchide et de ses rivages si fortunés par l'abondance des fruits qui y croissaient pêle-mêle avec les plus beaux bois de construction. La forêt n'est qu'un mélange touffu de néfliers à gros fruits, de pruniers de plusiers espèces, dont les prunes rouges et jaunes jonchaient le chemin ; de poiriers, de hêtres, d'érables champêtres, d'ormes. La clématite, la vigne,

(1) Strabon, liv. XI, p. 478.

le lierre, la ronce grimpent partout. Le troëne, le houx frélon, le houx ordinaire tapissaient le sol; des buissons d'aubépines chargés de grappes de fruits se mêlent aux pommiers; la viorne porte ses beaux ombelles de grains noirs. Par ci par là des charmes aux belles grappes vertes pendantes, des épine-vinettes, des rosiers élevés, des fougères à hauteur d'homme, des lonicères et des chênes dont j'ai peine à reconnaître la feuille. Au milieu des mimoses, le pancratium illyricum se plaît dans les sables exposés au soleil et parfume l'air. N'y aurait-il pas de quoi faire un paradis, si à peu de distance derrière ne commençaient ces affreux marais?

Pendant les cinq jours de mon séjour les Alpes caucasiennes restèrent toujours voilées par les brouillards et les nuages; c'est ce qui nous arrive aussi presque pendant tout l'été à Neuchâtel en Suisse, en face de la belle chaîne des Alpes.

Trajet de Redoute-Kalé à Koutaïs. Khorga et monastère de la Khopi.

Je quittai Redoute-Kalé le mardi $\frac{26 \text{ juillet}}{6 \text{ août}}$ vers le soir, pour commencer mon pénible pélerinage. J'étais muni d'un ordre du commandant aux chefs des stations, de me fournir des chevaux et de me faire accompagner à toutes les postes par deux Cosaques à cheval, jusqu'à Koutaïs. Du reste j'étais complétement seul.

Nous traversâmes le canal de la Tsiva sur un bac, puis le bazar de Redoute-Kalé qui n'est qu'une longue suite de boutiques presque vides depuis la clôture de la Franchise; à peine peut-on s'y procurer les choses de première nécessité, et toutes les denrées d'Europe qui ont débarqué par-là, y sont beaucoup plus chères qu'à Tiflis, parce que le marchand se fait payer comme de juste le transport. Le sucre de Redoute-Kalé, revenu à Redoute-Kalé, a fait 700 verst ou 175 lieues avant de pouvoir être débité.

Nous suivîmes presque toujours les bords de la Khopi, encaissée d'arbres et de vignes dont les guirlandes pendantes baisent les flots paisibles. Tout est forêt. Même le village de Khorga qui commence à 10 verst de Redoute-Kalé, et qui a 14 verst de long, n'est qu'une vaste futaie d'aunes et de frênes, dans laquelle sont semées les maisons en bois, chacune isolée au milieu de quelques enclos de maïs et de millet d'Italie (Panicum italicum, gômi en géorgien). Le maïs, quoique n'ayant pas atteint toute sa crue, avait déja huit à neuf pieds de haut. Le sol est bon, fertile, glaiseux, propre à toutes les cultures qui demandent une bonne terre humide. Autour des enclos sont des ceps de vigne, lancés sur des aunes noirs, dont l'effet est très pittoresque; ce sont les vignobles du pays, qui ne subissent au-

cune culture. Le bétail paît le vert gazon qui s'étend sous ces voûtes de verdure.

Le cours de la Khopi est très tranquille jusqu'à la première station qui est à 26 verst de Redoute-Kalé, à l'extrémité du village de Khorga, J'y passai la nuit dans un misérable hangar où l'on est à peine à l'abri de la pluie.

Le lendemain avec des chevaux frais et deux nouveaux Cosaques, je me fis mener au monastère de la Khopi, qui est à 4 ou 5 verst à droite de la route. Nous quittâmes la plaine pour monter sur les premières éminences qui encaissent le lit de la Khopi. Le pays était superbe et de la plus grande fertilité. Nous traversions des champs de maïs de dix à douze pieds d'élévation, dans lequel nous étions cachés comme dans une forêt, quoique montés sur nos grands chevaux cosaques.

Les maisons du village de la Khopi étaient disséminées comme celles du village de Khorga. Nous abordâmes une de ces maisons pour demander de l'eau, et nous ne vîmes pas les femmes, ni même les jeunes filles se sauver et se cacher d'épouvante comme on me l'avait dit. Au contraire, la plus âgée s'empressa de nous servir. Une des plus jeunes, qui n'avait pas plus de quinze à seize ans, nous montrait les plus beaux traits et le plus bel ovale de visage qu'on puisse voir.... C'est ainsi que je me trouvai

initié par la première fois aux belles formes de la beauté géorgienne.

Partout sur les pentes de la montagne les vieux châtaigniers se mêlaient aux chênes, aux plaqueminiers, aux lauriers, et à cent autres arbustes. La phytolacca avec ses grosses grappes noires croissait partout. Le lip'hani ou juglans ptérocarpa laissait pendre ses chatons verts longs d'un pied, qui se réfléchissaient dans la Khopi, que cet arbre qui aime le bord des rivières, embellit de son beau feuillage ailé comme le frêne. Le mûrier blanc en arbre, en buisson, paraît sauvage et peuple aussi les forêts.

Nous trouvâmes le monastère de la Khopi sur le sommet d'une colline au bord de la rivière. Le mot monastère chez les Géorgiens n'est pas toujours le synonyme de couvent; le plus souvent il ne désigne qu'une simple église. Mais la Khopi est un vrai monastère, habité par quelques moines grecs-géorgiens de l'ordre de S. Basile dont le supérieur porte le titre d'archimandrite. La Khopi était l'un des six évêchés qui, des douze que renfermait jadis la Mingrélie, furent changés en abbayes (1).

L'église comme presque toutes celles du pays,

(1) P. Lamberti, dans le Recueil de voyages au Nord, t. VII, p. 136.

est entourée d'une haute muraille à laquelle est adossé le logement de l'archimandrite.

L'intérieur du temple est assez simple, et recouvert de peintures d'un style peu élégant, ternies par le temps.

La façade extérieure du chœur est construite à la géorgienne avec un assez grand luxe d'arabesques et de méandres sculptés sur la corniche et sur les cadres des fenêtres (1).

La partie curieuse de cet édifice est la chapelle dont j'ai fait mention plus haut, et qu'on a accolée à la droite de l'église. Les murailles ne sont qu'une marqueterie bizarre de débris de sculptures et d'architecture de plusieurs styles. Ce sont des façons d'arcades imitées avec des chapiteaux corinthiens, composites, byzantins, des tronçons de colonnes de toutes formes, adaptés ensemble tant bien que mal; quelques-unes de ces colonnes ont la base travaillée à huit pans et reposent sur des hauts piédestaux cisélés en doucine. Aux chapiteaux grecs d'assez bon goût sont mêlés de grossiers chapiteaux avec une croix sur chaque face. Presque tous ces débris sont en marbre brouillé de bleu et de blanc, ou en marbre blanc rubanné de bleu; de ce nombre sont deux grandes plaques de six pieds

(1) Voy. Atlas, 3e série, architecture, pl. 19.

et demi de long sur trois et demi de large qui ont servi à quelque autel, de belles pièces de larmiers ornées de croix; tandis que quantité d'autres morceaux travaillés à la géorgienne, avec des rosettes, des arabesques, des méandres, etc., sont en pierre blanche crayeuse. Tous ces débris entassés pêle-mêle, je les ai trouvés exactement les mêmes que ceux que j'ai remarqués au maître-autel et dans un vestibule de l'église de Pitzounda. On voit qu'ils sont de la même main, et qu'ils peuvent avoir appartenu au même temple (1).

J'ai donné aussi plus haut la traduction de l'inscription de cette chapelle qui se lit sur la porte, dans le vestibule. Le père et la mère de Vamek Dadian sont effectivement ensevelis dans ce sanctuaire, qu'il avait voulu ériger en leur bon souvenir. Depuis lors presque tous les princes Dadians sont venus trouver leur dernier asile dans cette église. Le Dadian actuel y a aussi fait enterrer quelques officiers russes de sa connaissance.

La porte d'entrée de la cour de l'église est surmontée du clocher, où l'on me montra l'un

(1) Voy. plus haut p. 76 et 229. L'église de la Kkopi est du 13e siècle, car le Dadian Ghiorghi dont il est fait mention dans l'inscription ci-dessus, mourut en 1384, et son fils Vamek, fondateur de la chapelle, en 1396.

de ces longs cors qui ont un son si aigu et si prolongé et qui servent à appeler les habitants de tous ces enclos éloignés au service divin. Dans les temps de guerre, ils servaient à annoncer l'approche de l'ennemi; toute la population s'enfuyait alors dans l'intérieur de ces cours d'église qui tenaient lieu de châteaux forts.

Du haut de la tour, comme on doit s'y attendre, on a une vue superbe sur la plaine de la Mingrélie qui s'étend à vos pieds recouverte d'une végétation digne du nouveau monde. Dans une première cour extérieure, je me reposai sous ces beaux tilleuls de sept à huit pieds de diamètre qui ne manquent presque jamais d'ombrager ces vieux édifices.

Mon projet était d'aller encore à 6 verst plus loin, sur la montagne de Bia, où l'archimandrite de la Khopi a une petite maison pour y passer quelques jours dans la belle saison et y jouir d'une des plus magnifiques vues de la Mingrélie. L'horizon de la haute chaîne caucasienne avec l'Elbrous au centre s'y déroule avec une pompe qu'on aurait peine à trouver autre part. Pour cette fois-ci je ne pus remplir mon projet. Mes Cosaques se perdirent dans ce labyrinthe de petits sentiers qui se croisent dans tous les sens, sous les arbres et qui mènent d'une maison à l'autre; nous fûmes obligés plusieurs fois de rebrousser chemin; pour comble de désagrément,

l'un de mes Cosaques fut saisi d'un violent accès de fièvre. Il fallut nous en retourner; nous regagnâmes, à travers une forêt de châtaigniers, la grand'route au village de Kholoné, à 5 verst de Sakharbet, seconde station des Cosaques depuis Redoute-Kalé, et fatigué de cette journée, je résolus de passer ici la nuit.

Sakharbet, Chekhépi, Maranne.

La station de Sakharbet est au pied de quelques collines, promontoires avancés du Caucase dans la plaine de Mingrélie. Ici la craie d'un blanc jaunâtre, remplie de silex, et presque sans pétrifications, a été arrachée du fond du bassin de la Mingrélie; elle est par couches. La Tsiva qui débouche ici de l'intérieur du pays, fait un saut de huit à dix pieds par-dessus une assise de ce calcaire dont les couches brisées forment une arrête; l'onde se glisse sur cette arrête pour tomber sur le revers des couches. Au-dessous de la cascade un jet de gyps s'appuie contre les couches de la craie.

Cet accident de terrain offre un fort joli point de vue; sur la cascade est suspendu le pont de Sakharbet ombragé de vieux chênes, et sous l'onde écumante, une vieille pile isolée d'un pont brave depuis des siècles son impuissante rage. . . . Car Sakharbet n'a pas toujours été ce

qu'il est à présent; c'était jadis une ville; on voit sur une colline derrière la station, la ruine d'un château fermé de murailles. La chapelle du côté de l'E. m'a offert une particularité curieuse. On avait muré dans les angles du mur du chœur deux grands vases en terre, faits exprès pour conserver les eaux de pluie du toit, pour l'usage des prêtres qui la recevaient dans le chœur au moyen d'un robinet (1). Ces ruines sont étouffées sous une forêt de hêtres, mêlés d'ifs, de houx en énorme quantité et de grenadiers sauvages. Jamais je ne vis tant de ronces et de mures sauvages.

Il n'est resté de Sakharbet que son ancienne église qui est fort jolie; les fenêtres et les corniches sont couvertes de sculptures; le dôme est d'une grande élégance et très élevé.

On prétend que les Turcs construisant Poti, ont tiré de Sakharbet leurs matériaux que le Dadian d'alors leur vendait à un prix exorbitant; on dit même qu'il fit démolir plusieurs édifices pour faciliter ses livraisons (2).

Le gyps de Sakharbet est un avant-coureur

(1) Voy. Atlas, 3e série, architecture, pl. 4.

(2) Le nom de Sakharbet répondrait assez bien à celui de Tsakhar qu'Agathias donne à un château des Missimianes; mais la description ne s'accorde nullement.

des révolutions géologiques qui ont bouleversé plus loin la contrée.

A 6 verst de Sakharbet, sur la route d'Abacha, en paraît le premier échantillon; un petit ruisseau qu'on traverse ne coule qu'au milieu d'un porphyre pyroxénique amygdaloïde, semblable à celui de la Crimée, et plus loin se retrouvent les mélaphyres noirs qui ressortent en forme de dômes sur la rive gauche; on y reconnaît même des formes prismatiques.

La route se glisse pendant 3 à 4 verst entre ces masses pyroxéniques; des ruisseaux sillonnent ces protubérances qui sont en partie recouvertes de débris de craie; ces roches calcaires gagnent en importance et en hauteur à mesure qu'on approche de Chekhèpi, château plus facile à prendre qu'à nommer, comme disait M. P. Il domine une colline à gauche du chemin. M. Gamba (1) lui suppose quatre campanilles où l'on n'en voit que deux absolument; le noyau du château consiste en l'une de ces tours carrées qui ont l'air d'une pyramide tronquée, comme on en retrouve souvent en Iméreth. On ne peut arriver qu'avec une échelle à la porte qui est placée à l'étage.

M. Gamba dit encore que c'est une construction en pierres liées avec de la terre glaise, ce

(1) Gamba, Voy. dans la Russie mérid., t. I, p. 156.

qui est contre l'usage constant du pays où l'on ne voit ni monastère, ni château qui ne soit muré en bonne chaux si abondante dans le pays.

Jusqu'ici la route suit le pied des collines; en face du château on tourne vers le midi, ayant en face, dans le lointain, ces montagnes du Gourriel au-delà de la plaine de Mingrélie.

Quatre verst à peu près avant d'arriver à la station d'Abacha, mon Cosaque, pour prendre plus au droit, me fit traverser un vaste marais desséché où je risquai maintes fois d'enfoncer, tant il y avait de trous. Le fond du sol produit par les attérissements de l'Abacha est sablonneux; les plantes qui le tapissent se recouvrent légèrement de ce sable qui vient des montagnes en temps d'inondation, pourrissent ensuite, et bientôt il en résulte des trous traîtres et dangereux. Je conseille donc au voyageurs de suivre plutôt la grande route.

Abacha est à vingt verst de Sakharbet, et Sakharbet est à quinze verst de Khorga.

D'Abacha à Maranne, on compte dix-sept verst. Excepté les deux premiers verst que l'on fait dans une superbe forêt de hêtres, le pays n'est plus si boisé, il a l'air désert et monotone; on ne remarque plus de champs, ni d'enclos de maïs et de millet.

Avant d'arriver au poste de Maranne, on traverse sur un radeau la Tskhéni-tskali, toujours trouble et tourbillonnante qui sépare la Min-

grélie de l'Iméreth. Tskéni-tskali signifie : rivière des chevaux; c'est le Hippus des anciens qui a la même signification.

Maranne, outre la station de poste, renferme un détachement de je ne sais combien de Cosaques, qui y sont en cantonnement commandés par un officier. Tous ces Cosaques qui font leur service au-delà du Caucase, sont des bords du Don; il y en a fort peu de la Ligne, car ceux-ci restent à leur poste. On ne peut se faire une idée de la différence morale qui existe entre ces deux classes de soldats appartenant à la même nation. Plus le Cosaque de la Ligne est brave, bon et serviable, plus celui du Don est lâche, grossier, incomplaisant, peu serviable, quand le rang de la personne qui lui commande ne lui impose pas. Ceci souffre moins d'exceptions qu'on ne le pense.

Que celui qui veut voyager dans ce pays, ne s'attende pas à trouver partout bon gîte, bon pain, bon lit. S'il n'apporte pas tout avec lui, il ne trouvera rien du tout dans aucune station, fort heureux s'il peut y obtenir une planche pour s'y étendre sans être obligé de se coucher sur la terre. La seule ressource que l'on ait de là en là, ce sont quelques doukani, espèces de marchands ou pintiers imérétiens, chez lesquels on peut acheter du vin, des chandelles, des concombres et quelques autres bagatelles. Un grand

gobelet de vin en détail coûte quatre à cinq paras ou deux centimes et demi, une pinte de vin dix paras ou un sou.

La route de Redoute-Kalé jusqu'à Maranne et même jusqu'à Goubitskali est très mauvaise, et même presque impraticable pendant les pluies pour des voitures; la terre glaise prédomine; on aurait eu cependant la plus grande facilité à construire ici un bon chemin, vu la grande quantité de pierres et de galets qu'on peut se procurer partout. Au lieu de cela, on a suivi l'usage de la Grande-Russie de placer des rondins à côté les uns des autres dans les endroits marécageux. Un second inconvénient plus grave encore a sa cause dans l'obligation où l'on est de traverser à gué la plupart des rivières qui se jettent à la droite du Phase. Il suffit d'un orage dans l'intérieur des montagnes pour augmenter tellement leur volume qu'elles sont prêtes à déborder. Les voyageurs et les transports sont obligés d'attendre quelquefois plusieurs jours de suite campés sur les bords, avant de pouvoir continuer leur voyage. Ce second inconvénient, qui aurait entraîné à des dépenses immenses en ponts et en digues pour y remédier, aura été cause sans doute qu'on aura transporté la grande route sur la rive gauche du Phase jusqu'à Poti. M. le colonel Espejo avait déja présenté le devis de cette nouvelle route, qui ne sera pas non

plus sans difficulté; car on n'aura pas là les galets et les pierres à portée comme sur l'ancienne route; d'ailleurs les bords du Rion sont bas, sujets aux inondations et aux éboulements.

A quelques verst de la station des Cosaques de Maranne se trouve le camp de Maranne ou Ouscié-Tskhénitskali, placé dans une position très mal saine, au confluent de la Tskhénitskali et du Phase; il s'y trouve une ou deux compagnies de soldats qui sont spécialement chargés de garder et de recevoir les farines du gouvernement qu'on y envoie de Redoute-Kalé en remontant le Phase.

Dans le temps que cette secte qui outrageait toutes les lois de la nature et tous les droits de la société sur une fausse interprétation de la Bible, faisait de terribles progrès dans le régiment des chasseurs de Mingrélie, et qu'il y avait jusqu'à six soldats par jour que le fanatisme le plus dégoûtant portait dans le plus grand secret à subir cette affreuse opération qui les effaçait du nombre des hommes, Jermolof, pour arrêter le mal, ne trouva rien de mieux que de réunir tous les coupables à Rionskaïa, et de les condamner au transport des vivres sur le Rion, de Rionskaïa à Ouscié-Tskhénitskali. Seuls avec eux-mêmes, sans communication avec le reste du monde, méprisés, chassés comme inhabiles du rang des soldats, obligés à un travail pénible, ils furent une leçon de fait plus agissante que toutes les

défenses possibles; la contagion cessa presqu'à l'instant dans le régiment.

On remarqua bientôt combien cette opération dénaturait l'homme; il n'est plus en état ni de boire du vin, ni de manger de la viande; tout ce qui l'excite lui est à charge; il est sans barbe, sans ambition, sans voix; sa voix est mince comme celle d'une femme; il est faible; il tremble, quand il doit porter le fusil; ses chairs sont flasques et pendantes. Où ne mène pas la vanité, l'orgueil religieux.

De Maranne à Goubitskali, le chemin est uni et traverse une partie fertile du district de Vaké; ce nom signifie en géorgien *vallée large*.

De Goubitskali qui est la dernière station avant d'arriver à Koutaïs, la plaine est recouverte de galets qui constituent le fond du sol, dont la maigreur influe considérablement sur la végétation qui n'est pas si belle ici que dans le reste de la Mingrélie et de l'Iméreth. Les forêts sur la route sont peuplées de châtaigniers, de grenadiers éclatants, de hêtres, de charmes, de plaqueminiers et de buissons ardents, que je rencontrai ici pour la première fois depuis mon départ de Crimée; cet arbuste aime un sol sec et pierreux.

Tous ces amas de galets s'étendent principalement au devant des débouchés des rivières; comme la part la plus pesante, ils se sont déposés

les premiers dès qu'ils n'étaient plus chassés par le torrent, tandis que les parties plus légères et plus fines ont été entraînées plus au loin.

Après une journée très chaude, prêt à entrer à Koutaïs, l'orage commençait à gronder. Mon Cosaque allait devant moi et se hâtait espérant éviter la pluie. Là où le Phase s'échappe en mugissant des dernières roches jurassiques qui encaissent son lit avant de lui donner entrée dans la magnifique plaine de l'antique Colchide, vous voyez le nouveau Koutaïs s'étendre dans l'angle de la plaine qui commence sur la rive gauche du fleuve. Il serait impossible d'énumérer tous les ponts en bois ou en pierre qui depuis la plus haute antiquité menaient de la rive droite à la gauche; on trouve sur les deux rives des piles et des culées qui appartiennent à tous les âges. Le passage qu'on a adopté actuellement est un des plus difficiles de ceux qu'on pouvait choisir. La route aborde d'abord le pied d'une paroi de rochers à pic, dont le Phase baigne la base; au lieu de tailler une route de niveau dans le roc, on l'a fait monter rudement pour redescendre plus rudement encore avant d'arriver au pont en bois établi sur d'anciennes culées, tandis qu'en établissant un pont en face de l'ancien palais des tzars de Géorgie dans l'endroit où le Phase est presque déja dans la plaine, on aurait abordé la ville de la manière la plus commode.

Ce pont a été projeté depuis long-temps, et les gouverneurs du pays en ont proposé au gouvernement la construction comme un objet de la plus haute nécessité. Le gouvernement chargé de tant d'autres dépenses, a adressé simplement une autorisation aux habitants de Koutaïs de le bâtir à leurs frais, puisqu'il leur était principalement destiné. Mais Koutaïs est trop pauvre pour pouvoir supporter seul la charge d'une pareille entreprise qui amènerait des frais considérables, et la chose en est restée là.

Après avoir passé le pont qui a quatre-vingts pas de long, nous avions traversé une partie du bazar, puis la grande place, puis la rue du Jardin de la Couronne, puis des casernes. Mon Cosaque allait toujours devant moi, et je le suivais très flegmativement. « Mais, monsieur, me fait-il à la fin, nous voilà à l'autre extrémité de la ville ; où allons-nous ? — Ne me mènes-tu pas à la station ? — Mais il y a long-temps que nous l'avons passée ; elle est de l'autre côté du fleuve, avant de monter le chemin taillé dans le roc. — Nigaud, que ne me le disais-tu ! — Monsieur, je croyais que vous sauriez mieux que moi où vous deviez vous arrêter. — N'y a t-il pas d'auberge ? — Oh ! oui, monsieur, » et il me mène chez un Russe qui avait une chambre... Elle était louée au fils du Dadian de Mingrélie. — « N'y a-t-il pas d'autre refuge dans toute la ville ? — Oh ! oui, » et il me mène au

bazar devant une sale boutique de cantinier. Il crie, heurte à la porte, aux fenêtres... Personne ne répond. L'hôte, nous dit un voisin, est à la montagne. — « Enfin n'y a-t-il pas moyen de se loger autre part dans toute cette fameuse capitale de l'Iméreth ?—Non, pas que je sache.—En ce cas, il nous faudra bien retourner à la station. » Heureusement j'y arrivai assez à temps pour m'y mettre à couvert de la pluie qui devenait toujours plus violente. Le soir était là; la nuit se faisait; il n'y eut pas d'autre ressource que d'accepter un sale grabat recouvert d'un vieux feutre, dans un taudis où cinq ou six Cosaques dont la moitié était ivre, dormaient entassés. Le vent me soufflait dessus et la pluie m'aspergeait à travers une fenêtre à carreaux de papier en lambeaux. Des estafettes arrivent avec des dépêches, des ordres, des rapports, etc. L'écrivain grogne en se levant d'être obligé d'aller copier ces adresses qui sont souvent du grimoire pour lui. Pour surcroît de malheur, un transport de jeunes Cosaques qui venaient du Don pour faire leur temps de service, et qu'on avait envoyé pour recompléter le poste de Maranne, avait passé ce jour-là par Koutaïs. Ils apportaient aux vieux des nouvelles de leurs familles, de leur Stanitsa, les vieux les avaient fait boire, les avaient fêtés. Après leur départ, on avait passé le reste de la journée chez le doukani à se

raconter réciproquement ce qu'on avait appris des nouveaux arrivés, et à achever de s'enivrer. On se querella. Toute la nuit ce ne fut qu'une cohue de ces Cosaques ivres qui entraient dans notre chambre pour chercher à débaucher ceux qui y dormaient, ou pour se plaindre; on se disputa, on se dit des gros mots; on se battit; quelques-uns des combattants vinrent tomber sur mon lit; les batailleurs furent jetés à la porte.

Heureusement enfin l'aube radieuse qui venait de remplacer cette orageuse nuit, m'annonça l'aurore du plus beau jour; qu'il me tardait d'aller me présenter au général Vakoulski, gouverneur de l'Iméreth, de la Mingrélie, etc. En attendant j'allai faire bouillir sous un hangar la petite bouilloire qui me tenait lieu de théière. Le thé dans tous mes voyages fut mon meilleur préservatif contre les maladies du pays. Le matin il nétoie l'estomac, lui donne du ton, égaie l'esprit et ranime les forces. Le soir il délasse, et sert de correcteur à toutes les fatigues, à toute la variabilité de température, de sec et d'humide, qu'on peut avoir eu à supporter de la part de l'atmosphère, surtout quand on prend comme moi son thé une fois au moins tous les deux jours, avec du verjus de raisin ou de la crême de tartre. C'est une bonne précaution contre les fièvres chaudes et bilieuses. Il est d'autre chose à recommander aux voyageurs, c'est de ne pas

se faire faute de vin à leurs repas, d'en user sobrement; mais de ne jamais en boire hors des repas ; de ne pas se mettre en route pendant les heures chaudes de la journée depuis dix et onze heures du matin jusqu'à trois heures après midi, dans les mois de juillet et d'août; d'être sur leurs gardes par rapport à l'habillement, de se mettre plus chaudement le soir et la nuit à cause de la fraîcheur que la chaleur qu'il a fait pendant la journée et les nuits plus longues que dans le nord, rendent plus sensible.

Au milieu de la matinée, je me rendis chez le gouverneur; j'étais si pressé de quitter l'étrange abri qui m'était tombé en partage, que ce fut pour moi un cruel désapointement d'apprendre qu'il avait quitté la ville la veille pour aller passer quelques jours à Bagdad, à la campagne. Il me fallut avoir recours au commandant de la ville, que je ne trouvai pas non plus, parce qu'il était allé faire une tournée hors de ville. L'aide-de-camp de place était à Tiflis. Personne pour me protéger ; pas un coin pour me réfugier.

Il me vint alors dans l'idée tous les éloges que MM. Gamba et Rottiers faisaient des révérends pères capucins de Koutaïs. ... Si je m'adressais à eux, me dis-je ! — Très empressé, je me rends à leur église où je trouve toute la population arménienne-catholique à la messe, chantant du ton le plus discordant. J'attendis que le père Céles-

tin eût fini de célébrer l'office, et à la porte de l'église, je me présente à lui comme un étranger européen, dans le plus grand embarras, qui attend tout de sa bienveillance pour trouver un refuge; et je lui raconte ce qui m'était arrivé. Le bon père était accompagné dans ce moment par le célèbre docteur Campocasto, le plus ignare et le plus gredin des charlatans qui se disent médecins, illustré déja par les relations de M. Gamba. « Moun cher, me dit-il, en prenant la parole pour le père Célestin, à quoi pensez-vous, moun cher, de vous adresser aux révérends pères? Comment est-il possible de penser qu'ils puissent vous loger? Moun cher, les bons pères ont déja bien assez à faire à s'arranger, sans avoir des étrangers à leur charge; ils ont si peu de place; leur maison n'est pas un hospice; d'ailleurs, moun cher, songez à vous tirer d'affaire vous-même. » Et voilà la substance de la noble harangue de M. Campocasto, baragouinée moitié en français, moitié en italien. Le père Célestin, pour adoucir un peu la chose, m'invita à boire une tasse de café, et je le quittai ensuite pour aller me distraire parmi les ruines de l'antique ville des Circé et des Médée, de la perplexité dans laquelle je me trouvais. Si ces belles enchanteresses s'étaient seulement trouvées là!!! Ah! Messieurs les voyageurs, ne comptez pas sur les pères capucins de Koutaïs.

Vers le soir, je voulus pourtant voir si le commandant n'était point de retour. Heureusement je le trouvai établi sur la galerie d'une maison qu'il venait de faire bâtir. A peine eut-il vu mon passeport, qu'il me félicita sur mon heureuse arrivée, m'assurant que j'étais attendu, et qu'il allait me faire donner un logement. Et il m'invita à prendre avec lui une tasse de thé.

Quel changement de fortune pour moi! Comme je m'empressai d'aller m'établir chez moi, profondément reconnaissant de la noble protection que m'accordait le gouvernement.

On m'avait donné pour logement une maison géorgienne tout entière, isolée au milieu d'un groupe d'arbres un peu sur la hauteur, à côté de celle d'un pope géorgien. Une large galerie précédait une grande chambre avec une cheminée dans le fond; un vieux lit démantibulé, une chaise, une table en faisaient tout l'ameublement. Un long cabinet sur le côté complètera le plan de la maison, où je passai d'abord dix délicieux jours seul, isolé, sans relations aucune avec personne, occupé seulement à contempler cette nature magnifique. Est-il rien de plus pittoresque que Koutaïs et ses alentours?

Mes matinées se passaient à errer parmi ces vastes ruines, et sur ce sol antique et vénérable qu'avaient foulé Jason, Médée, David II, Thamar, Roussoudan. La ville de Médée est ense-

velie sous tant d'autres ruines qu'elle est introuvable. Et maintenant après tant de siècles d'une vie orageuse, elle est morte. Le mont qui supporte tant de débris s'élève comme un vaste tombeau à côté de la nouvelle ville de Koutaïs. Du milieu des grenadiers, des buis, rien que pans de murs renversés, que murailles grises ruinées, que tours dont la moitié a roulé dans le Phase, et pour enseigne l'antique cathédrale élève comme une veuve abandonnée ses énormes voûtes enfoncées, ses portiques ravagés, pour dire à l'Européen, qui vient rechercher la gloire de cette capitale de l'antique Colchide : — La voici; voici tout ce qu'il en reste. Je me repaissais de mille souvenirs; je dévorais des yeux ces inscriptions mystérieuses, et cette foule de sculptures mutilées; je scrutais les formes du passé d'après les restes du présent; enfin, fatigué de combiner, de restaurer dans ma pensée, de copier, de dessiner, las d'avoir erré parmi des pierres mortes couvertes de lierre ou fendues par le pied des figuiers sauvages, j'aimais à m'asseoir au pied d'une tour renversée, sous un grenadier et à contempler l'un des plus beaux paysages de l'Imérеth. J'aimais à porter mes regards au-delà du Phase, écumant parmi les bancs de rochers et les reposer sur cette nouvelle Koutaïs, où le vert des beaux arbres se mêle à l'irrégularité des maisons semées dans la verdure. J'y

reconnaissais parmi de beaux tilleuls antiques abandonnés, quelques restes de murailles, un vieux clocher.... C'était le vrai Koutaïs, palais d'Aétès, palais des rois des Lazes et des rois de Géorgie. En remontant le Phase je retrouvais d'autres ruines; je voyais le Phase sortant de ces masses et de ces dômes de mélaphyre qui l'encaissent au-dessus de Koutaïs. Les roches crayeuses soulevées portent de vieilles tours, des églises, et dans le fond de la gorge du Phase, au pied d'une de ces roches blanches, je voyais Ghélathi et ses églises nombreuses. Je promenais ma vue sur cette belle et vaste plaine où le Phase las d'écumer, de bondir, va reposer ses ondes fatiguées sous l'ombrage des hêtres, des chênes, des châtaigniers, des lip'hanis, guirlandes de vigne que renvoient à peine ses eaux troubles. Cette plaine ressemble à un lac ou à un golfe de verdure qui sépare les collines avancées du Caucase d'avec la chaîne mélaphyrique et crayeuse d'Akhaltsikhé. Quelle est belle quand elle réfléchit les derniers rayons du soleil qui dorent ses cimes et que toutes ses combes et ses vallées se dessinent dans l'ombre et la lumière (1).

Je revenais enfin gai et content dans mon

(1) Voyez pour comprendre la description de ce paysage, les deux vues que j'en donne dans mon Atlas, 2e série pittoresque, pl. 13, a et b.

asile, comme une abeille chargée de son trésor, et pendant que je repassais, que je complétais le travail de la matinée, je faisais cuire mon dîner tout doucement. Le garçon du pope voisin venait le matin me demander mes commissions pour le bazar, me pourvoyant de vin, de viande, de galettes grecques qui tiennent lieu de pain, de millet, de melons d'eau et autres fruits.

Souvent nous étions fort embarrassés, moi de lui expliquer ce que je voulais avec le mince vocabulaire de M. Gamba, lui de me comprendre. Nous nous désespérions quelquefois; mais un passant charitable, qui savait un peu de russe, venait nous tirer d'embarras.

Mon repas achevé, j'attendais tranquillement sur ma galerie, d'où l'on jouissait d'une charmante vue, que le fort de la chaleur fût passé, pour aller reprendre mon poste parmi les ruines et recommencer mes dessius. Dix jours ainsi sont trop vite passés.

KOUTAIS

ET SES HABITANTS.

La population de Koutaïs, qui dépasse 2,000 ames, sans compter le militaire, se compose d'un mélange d'Arméniens, de Juifs, de Géorgiens, de Russes; il s'y trouve aussi quelques Turcs et quelques Grecs.

Les Arméniens s'occupent presque tous de commerce: quelques-uns ont même fait le voyage de Leipsig: leurs boutiques dans le bazar sont nombreuses; ils vendent principalement des articles manufacturés européens, russes ou turcs. Ils appartiennent à deux confessions; la meilleure partie d'entre eux sont Arméniens catholiques, et leur église, qui est toujours remplie aux jours de fête, est desservie par les pères capucins qui ont aussi soin de l'école. J'ai été étonné le dimanche, au sortir de la messe, de voir la beauté des jeunes Arméniennes, qui s'en retournent à demi-voilées chez elles. Leur costume était riche, en général, et ressemblait à celui des Géorgiennes, mais elles en diffèrent un peu par les traits. Les Arméniennes ont les che-

veux et les sourcils très noirs, le teint coloré, les yeux noirs, grands et vifs; l'ovale de leur visage n'est pas si beau que celui des Géorgiennes; elles prennent de bonne heure beaucoup d'embonpoint. La race arménienne, en général, est une race à gros col, à col épais. Il y a beaucoup de braves gens parmi ces Arméniens catholiques.

Leurs frères du rit arménien ne méritent pas, dit-on, cet éloge. Ils passent pour avares, intéressés, pour trompeurs, pour gens qui se font une gloire d'avoir attrapé un acheteur. Ce tableau n'est pas flatté; ceux qui ont écrit avant moi sur ce peuple ont été bien plus sévères. Malheur à toute nation qui a été long-temps sous le joug et qui professe une religion abhorrée, méprisée, persécutée par le vainqueur : elle ne manque pas de devenir lâche, vile et trompeuse. Les Juifs sous les chrétiens, les Grecs naguère sous les Turcs, les Arméniens sous les Persans, sont de tristes exemples de cette vérité.

Les Arméniens Jacobites ont une église assez misérable à Koutaïs, à côté de la maison du gouverneur. L'ancien cimetière qui entoure l'église est couvert de treilles qui s'étendent jusqu'au bord du Rion et qui font de ce lieu un endroit des plus frais.

Une bonne partie du bazar de Koutaïs est aussi occupée par les Juifs, qui, dans le fait, n'ont de juif que leur mine : car en se promenant le

long de leurs boutiques, on est frappé de retrouver sur ces figures les mêmes traits, le même caractère de physionomie que chez les juifs polonais et lithuaniens, quoiqu'ils n'en aient nullement le costume. Cela est si frappant qu'on croit retrouver à chaque instant des visages connus, et qu'on est tout étonné de ne pas les entendre parler allemand. Leur nez est le plus souvent aquilin, leur visage alongé, leur barbe et leurs cheveux sont noirs ou roux, de ce roux qu'on retrouve si souvent chez les juifs lithuaniens; leurs yeux noirs; ils ne sont pas très grands de taille ni corpulents. Ils portent le costume géorgien ou arménien, avec le bonnet persan de pelisse d'agneau noir; seulement ils laissent croître leur barbe et portent de chaque côté des tempes une longue boucle de cheveux. Ils se livrent la plupart au brocantage, au commerce d'échange des productions de la terre, etc.; ils n'aiment pas les travaux pénibles et ceux des champs. Les jambes croisées au milieu de leur mince pacotille de marchandises, on les voit lire la Bible et instruire leurs enfants dans la langue hébraïque, quoiqu'ils ne fassent usage entre eux que de la langue géorgienne. Ils occupent presque tout un quartier du bazar de Koutaïs, où l'Européen habitué à la pétulance, aux cris, à l'avidité, aux empressements, à la servilité, aux importunités du juif polonais, qui a toujours une si haute idée de lui

même, est tout étonné de les voir assez calmes, tranquilles, et se distinguant fort peu du reste des marchands.

Ils ont été attirés, il y a plus d'une centaine d'années, en Imérèth, où il n'y avait pas de Juifs auparavant, par les rois ou tzars qui les protégeaient ; ils sont venus d'Ahkaltsikhé. L'église de Koutaïs leur a donné un terrain où ils se sont établis près de la maison du gouverneur moyennant une rente qu'ils paient à l'exarque. Ils ont une synagogue fort misérable, où il n'y a que quelques bancs autour d'une tribune : l'intérieur est sombre et non plâtré ; du reste, elle ressemble assez aux synagogues lithuaniennes.

Je parlerai plus bas de leur nom qui, en géorgien, est un phénomène historique.

Les Géorgiens imérétiens composent la moindre partie de la population du bazar de Koutaïs. Pour la plupart, ils sont cantiniers, ou doukhani, comme on les appelle en terme du pays ; c'est-à-dire qu'ils vendent du vin, quelques fruits, des gâteaux, du fromage. Leur boutique ou vendage consiste en deux ou trois grandes jarres de plusieurs setiers de contenance, murées ou plutôt enterrées dans de la terre glaise pour les tenir au frais. Ils puisent dedans avec de grandes cuillers profondes pour verser le vin dans des gobelets. Tout le vin se transporte dans des outres de peau de chèvre, enduites de naphte de bakou

en dedans, ce qui donne au vin un goût particulier d'amertume, auquel on s'habitue très promptement. On vend souvent d'assez bon vin à Koutaïs, et à bon marché; il est rouge et vient de Bagdad, du Gouriel ou des contrées basses de l'Iméreth.

Les artisans sont en partie imérétiens.

Outre la cathédrale, desservie par l'exarque, ils ont encore trois autres églises.

Leur costume est géorgien, excepté qu'au lieu de bonnet, ils portent un morceau de gros drap brun, presque circulaire, qui s'attache sous le menton, et qu'ils appellent *koudi :* c'est exactement la forme d'une fronde. Ils repoussent leurs cheveux derrière la tête, les arrangent bien pour que leur bonnet soit bien assis. Ils l'ôtent en le tirant par devant quand ils veulent saluer quelqu'un.

Tous portent des chemises de soie d'une étoffe jaune écrue, que les femmes fabriquent à la maison, après avoir soigné elles-mêmes les vers à soie. On vend au marché de ces petites pièces de soie, contenant juste ce qu'il faut pour une chemise, pour 4 à 5 abazes (4 francs de France). Les plus belles sont un peu plus chères et vont jusqu'à 6 francs. Les femmes savent teindre cette étoffe d'un beau rouge pour leur usage.

La coutume ordinaire de ces peuples est que quand ils ont une fois endossé une chemise neuve,

ils ne la quittent que quand elle tombe en lambeaux. Aussi l'Imérétien a-t-il une odeur forte particulière. Qu'on pense d'ailleurs à la masse de vermine, qui, sous un climat aussi chaud, s'engendre dans ce laps de temps. C'est un des grands désagréments de ces pays, de ne pouvoir jamais être en sûreté de la part de ces petits êtres qui se propagent partout, chez le grand seigneur comme chez le pauvre, et qui vous assaillent de toutes parts. Sur le gazon, sur les galeries, dans l'intérieur des maisons, partout vous en trouvez; partout vous êtes exposés à leurs attaques.

Les Imérétiens, Mingréliens et Géorgiens sont grands amateurs de la viande de porc en hiver; ils en élèvent beaucoup, qu'ils laissent courir autour de leurs maisons, et se nourrir de figues, de châtaignes, de millet, de fruits sauvages de toutes espèces : enfin, c'est un pays de Cocagne pour les cochons; aussi ont-ils quelque chose de fier, l'oreille courte et en l'air. Homère avait su apprécier leur bonheur, puisque c'est précisément ici qu'eut lieu la fameuse métamorphose des compagnons d'Ulysse. Ces porcs, dans les villes, à Koutaïs entre autres, où ils se promènent par troupes, contribuent singulièrement à la propreté des rues; il n'y a donc rien d'étonnant si les peuples de l'Orient, hormis les Caucasiens, regardent le cochon comme un animal impur et l'ont en abomination.

La population russe de Koutaïs n'est composée que de soldats, d'officiers et de quelques employés civils. Les soldats ont une caserne et un hôpital. De mon temps, il y avait un bon nombre de Polonais parmi eux. On ne peut pas dire que le soldat soit paresseux ; le soldat est tout et fait tout. Quand il n'exerce pas, sa vie laborieuse se passe à des travaux qui concernent le régiment ; on l'envoie couper la provision de bois, faucher les foins ; c'est lui qui charie tout; il pétrit les briques dont on a besoin, maçonne, charpente : en un mot, il est peu de soldats qui perdent moins de temps.

On voit quelques Turcs à Koutaïs : ce sont des tailleurs de pierre, des maçons et des charpentiers. Ils viennent de l'Adjara ou de Trébizonde.

Les Grecs sont boulangers et font un pain plat, tenace, semblable à celui qu'ils débitent en Crimée. Ils cuisent aussi des gâteaux de maïs qui ne sont pas mauvais frais, des craquelins en forme d'anneaux, qu'on vend enfilés sur une ficelle, des pâtes feuilletées à la graisse de mouton, de petits pâtés avec une farce de chair de mouton, etc. Tout cela est fort bon marché.

La vie de toutes ces populations asiatiques de Koutaïs ressemble à celle des anciens Grecs. Les hommes passent toute leur journée dans leurs boutiques ; les oisifs viennent de même au bazar y discourir de chevaux, de nouvelles, de pro-

cès. C'est là comme à Athènes, le point central de la vie et de la circulation. L'artisan y expose de même son industrie en s'occupant de son métier sous les yeux du public : tout se voit, la pâte qui se pétrit, le pain qui cuit, la soupe qui bout chez le cantinier, comme le fer-à-cheval qui se forge, le couteau qui se lime, la botte qui se coud, la tête savonnée qu'on rase. La boutique et l'atelier ne sont que des loges ouvertes par devant, où rien n'est caché au public. Un bazar pareil est quelque chose de délicieux pour un flaneur européen; ces groupes, cette activité diversifiée, ces secrets de l'art qui se dévoilent à ses yeux, tout alimente sa curiosité.

Un jour de bazar ou de marché est bien plus curieux encore. Toute cette foule d'habitants divers des vallées du Caucase, s'empresse et remplit les rues du bazar.

L'Ossète, au bonnet circassien, apporte ses petits fromages renommés dans le pays. Lui, le Svanétien et l'habitant du haut Ratcha, étalent de grands feutres gris ou bariolés de noir et de blanc, longs de sept pieds, larges de trois à quatre pieds, qui servent, repliés, à poser la selle sur le cheval, et de lits aux voyageurs dans les haltes. On les paie de cinq à sept abazes ou de quatre à six francs. Ils apportent aussi des courgines ou grandes sacoches doubles, tissées en laine et en crin, qu'on met une deçà, une delà,

derrière la selle du cheval pour y porter ses provisions de voyage. Il y en a qui sont ornées de jolis dessins et de bordures de différentes couleurs. Elles coûtent de cinq à sept francs. Les *tchoks*, surtout gris ou feuille morte, de gros drap, façon circassienne, sont aussi du ressort de ces montagnards qui les débitent facilement pour le prix de dix à quinze francs.

Les campagnards et les habitants du bas Ratcha viennent avec des fruits, du bétail qui encombre les rues, et qui est de petite race, du millet, du maïs, des poules et des poulets déja plumés et prêts à être embrochés. Ils couchent sur le pavé leurs outres pleines de vin, les quatre pieds en l'air. C'est un train, une presse, une confusion de langues, dignes d'un meilleur pinceau que le mien.

Les soldats russes entassés dans un coin, sous les abat-vents du bazar, offrent à vendre de vieilles bottes rapiécées ou des bottes neuves qui coûtent deux et demi et trois francs, des caleçons, de grosses chemises, de vieux habits, et tout ce que leur industrie a su réunir.

Quelques Imérétiennes à demi-voilées, pauvres et vivant du travail de leurs mains, débitent de ces bonnets frondes, des rubans, de petits sacs brodés, etc., retirées dans un coin.

La journée passée, les boutiques se ferment et chaçun se retire chez soi pour faire son repas

du soir. La vie privée est une vie d'isolement. Les femmes sortent peu, se montrent peu; elles ne remplissent aucune fonction quelconque de la vie publique. Cependant, les jours de fêtes, on les voit souvent aller se promener en famille, dans des sites un peu écartés. C'est ainsi que du haut des rocs de la forteresse, en face du Quamli, j'aimais à les suivre sans qu'elles s'en doutassent dans ces combes mi-boisées qui s'ouvrent sur les rives du Phase. Je prenais part de loin à leurs jeux, à leurs courses; j'entendais leurs cris, quand prêtes à être saisies, elles voulaient s'échapper de la main du vainqueur; des frères, des parents prenaient part à leur gaîté.

Quant à la jeunesse mâle, je la voyais le plus souvent les jours du dimanche se réunir sous quelques beaux arbres de Koutaïs, pour s'y amuser entre eux et surtout pour y danser des rondes. Vingt à trente garçons se prenant par la main, commençaient à tourner en cercle en chantant, les plus jeunes répétant d'une voix féminine un refrain auquel les plus âgés répondaient en chœur par un autre plus court, d'une voix basse et mâle.

J'ai imité ce chant dans une ronde iméré-tienne, dont voici une traduction tant soit peu européenne.

RONDE IMÉRÉTIENNE.

Refrain des jeunes.	Refrain des plus âgés.
Femme jolie.....	Fort bien.
Avec brillants yeux,	Fort bien.
Regards amoureux,	Fort bien.
Taille accomplie,	Fort bien.
Nez de houris,	Fort bien.
Beau front de reine,	Fort bien.
Sourcils d'ébène,	Fort bien.
Menton de lys;	Fort bien.
Lèvres mi-closes,	Fort bien.
Où sur deux rangs	Fort bien.
L'ivoire des dents,	Fort bien.
Perce les roses;	Fort bien.
Bras potelé,	Fort bien.
Doigts de henné;	Fort bien.
Voile de neige,	Fort bien.
Gentil manège;	Fort bien.
Air élégant,	Fort bien.
Marche moelleuse,	Fort bien.
Rire charmant,	Fort bien.
Voix gracieuse;	Fort bien.
La voulez-vous?	Fort bien.
Il est si doux	Fort bien.
D'en être époux.	Fort bien.
Mais femme jolie.....	Ah! oui.
Veut beaux rubans,	Ah! oui.

Gros diamans, Ah! oui.
Riche soirie, Ah! oui.
Nouveaux habits, Ah! oui.
Châle de Tiflis; Ah! oui.
Femme jolie, Ah! oui.
Par bouderie, Ah! oui.
Donne des soucis, Ah! oui.
A des amis, Ah! oui.
Des artifices, Ah! oui.
Et des caprices; Ah! oui.
La voulez-vous? Non pas.
Il est si doux Non pas.
D'en être époux. Non pas.

Mais il en est Cherchons.
Chez qui tout plaît, Cherchons.
Que l'on adore Cherchons.
Pour leur bon coeur; Cherchons.
De bonne humeur. Cherchons.
Avec l'aurore; Cherchons.
Bonnes sans fard, Cherchons.
Douces sans art, Cherchons.
Toujours aimantes, Cherchons.
Toujours charmantes; Cherchons.
Malgré les ans, Cherchons.
Vives, enjouées; Cherchons.
Comme à seize ans Cherchons.
Toujours aimées. Cherchons.
Les voulez-vous? Ah! oui.

Il est si doux — Ah! oui.
D'en être époux. — Ah! oui.

C'est ainsi que le chant se continue, en tournant sans relâche. Tous se font une gloire de ne pas quitter la place les premiers, jusqu'à ce qu'ils tombent étendus, haletants, rompus de lassitude par terre, ce qui n'empêche pas de poursuivre la danse; ils se traînent; on n'entend plus que des sons rauques étouffés. C'est la danse d'Obéron, quand il a soufflé dans son petit cor. Enfin, il n'en reste plus sur la place que deux ou trois qui tombent bientôt épuisés comme les autres.

DESCRIPTION DE KOUTAIS

ANCIEN ET MODERNE.

La ville de Koutaïs actuelle, avec ses ruines, renferme deux localités bien distinctes chez les anciens, et surtout dans Procope (1), Oukhimérion et Koutatissium.

Oukhimérion était la ville fortifiée qui est au nord, sur la rive droite du Phase.

Koutatissium comprenait la ville actuelle qui est dans la plaine au sud du Phasé, sur la rive gauche.

Oukhimérion, ou la ville fortifiée, était divisée en trois parties : l'akropolis A, située à l'angle est du rocher, sur la sommité la plus élevée; la ville haute fortifiée B, assise à l'ouest de l'akropolis, sur le plateau de la montagne, et la ville basse C, qui s'étendait sur les pentes escarpées du rocher du plateau élevé jusqu'aux rives du Phase ou Rion.

Bien au loin, à l'ouest de cette ville fortifiée, s'étendaient, sur les ondulations du sol, des faubourgs, des marchés, etc.

(1) II, 536, Ed. Bon.

Pour bien me comprendre, il faut me suivre sur le plan que j'ai fait graver Ire série, pl. 18. Je me suis servi, pour les formes du terrain, d'un plan qui a été relevé récemment des environs de Koutaïs, par ordre du gouvernement. J'y ai placé, avec la plus grande exactitude, tout ce qui est ruine ou monument de l'antiquité, dont l'ingénieur ne s'était pas occupé. Je vais donner quelques détails importants sur ce plan.

Explication du plan de Koutaïs.

A. La citadelle, ou akropolis, était sans doute l'Oukhimérion primitif de Procope, et sa fondation remonte bien haut dans l'antiquité : elle est élevée d'environ 250 pieds au-dessus du niveau du Phase : les murs extérieurs sont revêtus d'énormes quartiers de roc calcaire. Il est facile de suivre plusieurs âges de fondations qui se dessinent sur les avances du rocher. Les côtés du nord et de l'est sont inaccessibles.

La destruction de cette citadelle date de l'arrivée du général Todleben, quand, traversant le pays des Ossètes et le Ratcha, il vint, en 1769, au secours de Salomon I, roi d'Iméreth, contre lequel les Imérétiens s'étaient révoltés. Ceux-ci avaient demandé du secours aux Turcs, qui possédaient les principales forteresses du pays. La révolte était déjà apaisée lorsque les Russes pé-

nétrèrent en Iméreth; leur tâche fut de déloger les Turcs de toutes les places fortes qu'ils occupaient. A Koutaïs, l'artillerie russe les foudroya des hauteurs des cimetières et les força à se rendre : Vartsikhé, Bagdag, etc., ne coûtèrent pas plus de peine, et pour ôter aux Turcs toute possibilité de pouvoir s'y rétablir, le général, avec le consentement du roi Salomon, fit sauter ou démanteler toutes ces places; on s'attaqua le plus à Koutaïs comme à la plus importante. Les énormes débris roulèrent de toutes parts et encombrèrent une partie de la montagne : les masses qui sont restées sur place, renversées sens dessus dessous, empêchent de bien reconnaître le plan d'une partie de l'ancienne citadelle. La nouvelle est bâtie à peu près dans le sens de l'ancienne, seulement elle est plus petite et en retrait sur les fondations de l'ancienne.

1. Parmi les édifices dont il reste des traces dans la citadelle, l'église est ce qu'il y a de mieux conservé. Les portes étaient couvertes de sculptures dans le style géorgien : elle datait du quatorzième siècle. Les Turcs, en prenant possession de la forteresse en 1671, en firent une mosquée. Il y avait sur la porte du nord une inscription turque que vit Güldenstadt en 1772, mais que je n'ai pu découvrir. On l'a restaurée pour en faire une poudrière.

2. En face de la porte de l'église, on mon-

tait par un escalier à un bâtiment vaste, à plusieurs grandes divisions et occupant le plus haut point de la citadelle. C'était quelque palais fortifié des rois des Lazes. On dominait de là sur toute l'immensité de ce beau paysage; on plongeait d'un côté sur le bassin de la Colchide; de l'autre, la vue se perdait dans les gorges du Rion jusqu'au-delà de Ghélàthi, et dans tout le chaos de ces combes et de ces cratères porphyriques, qui ont ici déchiré le sol principalement crayeux. Au nord, l'œil aperçoit même les cimes blanches du Passmta et du Kadèla, malgré l'élévation et le rapprochement des montagnes crayeuses qui séparent Koutaïs du Ratcha, et parmi lesquelles le Quamli présente sa muraille pâle et escarpée (1).

3. Un chemin souterrain voûté en briques, comme dans tant d'autres forteresses du pays, à Atskour, à Zéda-Tmogvi, à Darial, etc., menait, par une pente très roide, presqu'au pied du rocher qui sert de postument à la citadelle. Là jaillit toujours à gros bouillons une source superbe (2), qui s'échappe à travers les couches épaisses et compactes d'un roc jaunâtre qui ap-

(1) Voyez les deux vues de Koutaïs, 2e série, pl. 13, a, 13, b.

(1) Température 10° 3/4 de Réaumur, elle est à 50 pieds au-dessus du Rion.

partient, selon toute apparence, à l'étage inférieur de la craie ou néocomien. Ce chemin secret mettait ceux qui allaient chercher de l'eau à l'abri des flèches de l'ennemi. Un aqueduc muré aussi dans le souterrain, en tubes cylindriques de terre cuite, me ferait soupçonner qu'on avait profité de la pression artésienne de cette source pour l'encaisser et la faire monter plus haut. On a déja eu de ces idées dans l'antiquité; témoin les sources des aqueducs de Tyr (1).

B. Ville haute fortifiée : elle s'étendait sur le plateau de la montagne, à l'ouest de l'akropolis. Une énorme muraille 4 qui partait d'une tour ronde, à l'angle S. O. de la citadelle, séparait la ville haute de la ville basse, servant en même temps de murs de soutènement à une vaste place terrassée, occupée actuellement par les bâtiments en bois de l'archevêché. C'est là que sous les tilleuls et les noyers antiques, qui étendent au loin leur ombrage, l'on trouve l'un de ces points délicieux où l'ame aime, en dominant les demeures nombreuses des vivants, à se perdre dans le vaste panorama des œuvres de la création, heureuse dans sa contemplation. A chaque heure de la journée c'est une scène ravissante. Je ne vois rien qui me rappelle cette terrasse de

(1) Volney, *Voyage en Syrie*, etc., II, 201.

Koutaïs comme la terrasse de Berne, celle de Bâle, ou le jardin des Capucins à Fribourg en Suisse. Le travail de cette muraille est très soigné; elle est révêtue du haut en bas de pierres de taille très bien travaillées.

5. Tour ronde du même style, qui faisait l'angle de la terrasse; elle est en ruine, et l'école y est adossée.

6. Ancienne fortification très massive, changée en séminaire. Voyez ces deux bâtiments en face au-devant du tableau, 2e série, pl. 13, a.

7. Porte principale de la ville haute. C'est sous cette porte que fut assassiné, en 1663, la fameuse Daredjan dont Chardin raconte l'affreuse histoire dans son voyage.

8. Le reste de la muraille qui entourait la ville haute était appuyé de fortes tours carrées, massives, construites avec le plus grand soin en belles pierres de taille, et appartenant aussi aux constructions les plus anciennes de la forteresse entière. Il est facile de voir qu'une partie de la muraille a été jadis ouverte en brèche, et qu'on l'a réparée grossièrement avec de plus petites pierres de taille mal travaillées : par-ci, par-là elle a été exhaussée de la même manière. Les habitants de Koutaïs, ne pouvant quitter ces veilles ruines, se sont logés dans quelques-unes de ces tours, ou ont posé leurs maisons en bois en saillie sur la muraille, ce qui forme un en-

semble des plus pittoresques au milieu des arbres.

9. Portes.

10. Aqueducs en tuyaux de terre cuite, qui amenaient une source voisine dans la forteresse.

11. Puits taillés en partie dans le roc vif.

12. Rue de la ville haute, etc.

13. Au centre de la ville haute s'élevait majestueusement la cathédrale, le plus bel édifice du pays.

On verra (1), dans le résumé de mon histoire de la Colchide, que, jusqu'à la fin du dixième siècle, les princes du Lazique et d'Abkhasie avaient été presque toujours sous l'influence, et même sous la vassalité des empereurs d'Orient. Les princes de Karthli ou de Géorgie avaient le plus souvent suivi la fortune des Arméniens. La conversion des Géorgiens eut lieu avant l'an 300, peu de temps après celle des Arméniens, et leur christianisme leur vint d'Arménie. Les Lazes et les Abkhases reçurent la leur de Constantinople, et les empereurs saintement empressés à faire des conversions, ne se contentèrent pas d'envoyer des colonies de prêtres et de moines; ils fondèrent nombre d'églises sur toutes les côtes de la Mer-Noire. J'ai décrit l'une des plus belles qui était celle de Pitzounda, dé-

(1) T. II.

diée à la sainte Vierge, et fondée en 550 environ par l'empereur Justinien. Il en existait déja avant cette époque chez les Lazes. L'église de Saint-Étienne, à Khoni ou Oni (Onogouris), bâtie en mémoire d'une victoire remportée sur les Huns, le fut dans le cinquième siècle (1), et Procope rappelle même que Justinien fit aussi restaurer la plus ancienne de leurs églises, qui tombait en ruine, et qui ne peut être que celle dont j'ai donné un dessin, et qui était placée en face de l'entrée du palais des rois des Lazes, à Archéopolis, aujourd'hui Nakolakévi (2).

Toutes les anciennes églises des pays que je viens de nommer portèrent l'empreinte du style du Bas-Empire ou Byzantin, imitation toujours plus grossière et plus dégénérée du style grec.

On adopta pour les plus grands édifices, la forme en croix; on en éclaira le centre par un dôme supporté par des piliers carrés, ou par des colonnes en marbre copiées sur le corinthien ou sur l'ionique, et parées de croix, soit sur leurs fûts, soit sur leurs chapitaux. On se servit même de colonnes d'anciens temples. L'église actuelle de Kertch fondée en 757 de J. C. (6265 du monde), comme cela se voit par une inscription gravée sur une des colonnes du dôme, est

(1) Agathias. l. 3, p. 77.
(2) Voyez Atlas, 2[e] série, pittoresque, pl. 9.

presque le seul échantillon qui nous soit resté intact de cette architecture. Les églises de Kherson, d'Aïthodore, de l'Aïoudagh en Crimée, celles d'Abkhasie, étaient pour la plupart bâties dans le même style. Toutes étaient desservies par quelque membre élevé de la hiérarchie : évêque, archevêque ou archimandrite.

Les églises de villes ou de villages furent très simples, et construites sur un même plan.

On imita aussi en Abkhasie et en Colchide la manière romaine ou byzantine de bâtir, qu'il ne faut pas confondre avec la manière persane. On faisait un singulier mélange de la brique et de la pierre de taille, les faisant alterner par lits, ou construisant l'intérieur de l'édifice avec la brique, pour réserver la pierre de taille pour l'extérieur. Ce singulier mélange qui est très rare chez les Persans, n'appartient qu'au style byzantin, à l'ouest du Caucase, et dénote toujours des édifices antérieurs au onzième siècle. Je mets dans cette catégorie les églises d'Abkhasie, de Nakolakévi, de Tchamokmodi, le palais de Tsikhédarbasi, etc. Même les anciennes murailles d'Archéopolis sont dans ce style-là.

En Géorgie, la plus ancienne église, fondée en 300 environ par Miriam, était en bois. Ce ne fut qu'en 370 qu'on lui en substitua une en pierre; bien long-temps les Géorgiens suivirent dans leurs constructions le genre des Arméniens; car les

Arméniens furent leurs maîtres. Depuis longtemps la grande Arménie était un grand et beau royaume, couvert de monuments de tous genres. Terdat, contemporain de Constantin et grand ami des Romains au milieu desquels il avait été élevé, avait voulu introduire en Arménie l'architecture grecque. Il construisit pour sa sœur Khosrovitoukhd, ce magnifique temple ou palais d'ordre ionique, dont on admire les superbes ruines à Garni. La première église d'Arménie construite aussi sous Terdat, lors que saint Grégoire l'illuminateur l'eut converti au christianisme après l'an 275, eut ses frontons et ses corniches ornés de caissons. Mais ce style se perdit après Mithridate. Les Arméniens restèrent fidèles à cet antique genre oriental, à ce luxe d'ornements et de ciselures, à ces formes massives qu'on remarque dans les portiques de Persépolis, dans les tombeaux des rois, et qui n'étaient peut-être que l'écho des monuments de l'Egypte.... Combinant ce style avec les besoins et avec la forme de leurs églises, ils se créèrent une architecture sacrée à eux. Les églises de Saint-Ripsimé et de Sainte-Kajane à Vagarchabad, qu'on suppose être du sixième siècle, en sont le prototype. Elles frappent surtout par le grandiose et la simplicité de leurs proportions. Celles qu'on construisit plus tard s'enrichirent toujours davantage de sculptures et de ciselures; mais

pour toutes, la pierre de taille fut le seul élément de construction, et pour l'intérieur et pour l'extérieur : nulle part on n'y vit appliquer l'usage de la brique. L'abondance de la lave poreuse et de la lave compacte, des grès, de la craie et des roches jurassiques, évitèrent aux Arméniens la peine de chercher une plus grande quantité de pierre à bâtir.

Parmi les églises anciennes de l'Arménie, outre celles que je viens d'indiquer, je citerai celle d'Arkgouri. Une pierre sépulcrale portant la date de 955, année du baptême d'Olga à Constantinople, dressée dans le cimetière qui entoure l'église, à quelques pas de la grande porte d'entrée, prouve que cet édifice, déja en partie enterré comme le Panthéon à Rome, avait été construit avant le milieu du dixième siècle.

Le célèbre monastère de Marnachène fut fondé en 988 de J.-C., par Sombat, fils d'Achot, et terminé par Vagram, prince des princes, Antipater, Patrice, fils du grand prince d'Arménie, Grégoire, de la race des Paklavouni, en 1029 de J.-C. environ 20 ans avant les expéditions des Turcs Seldjoukides contre l'Arménie (1).

L'église magnifique de Kétcharousse, située

(1) Tous ces titres sont dans une inscription dont Klaproth a donné une traduction. (Mémoires relatifs à l'Asie p. 274.) On écrit aussi Marmarachen.

dans le Daratchitchak (vallée des fleurs), près de Randamal, date du règne de Goghik ou Gagik, en 1033 de J.-C.

Voilà, sans compter tant d'autres monuments qui ornaient l'Arménie, et principalement Ani l'une de ses capitales, assez d'églises sur lesquelles on peut se convaincre par l'inspection, jusqu'à quel point de perfection l'architecture sacrée avait été poussée dans ce royaume, avant la grande révolution des Turcs Seldjoukides, qui vint changer la face du sud du Caucase. En affaiblissant l'Arménie qui renfermait déja au-dedans d'elle nombre d'éléments de destruction, et en cherchant à envahir les vallées de la Géorgie, et à y prendre pied, les Turcs donnèrent l'éveil aux peuples et aux princes d'Abkhasie et de Karthli, qui, fiers et jeunes encore de force et d'esprit d'indépendance, les repoussèrent vigoureusement, grandirent, s'affermirent à mesure que l'Arménie tombait et se déchirait par lambeaux, que les enfants de Karthlos disputèrent aux dévastateurs de l'Orient.

Avant cette révolution, les rois de Géorgie avaient presque toujours été les fidèles copistes des monuments de l'Arménie. Le farouche Thémour ravageant la Géorgie en 1414, ne laissa pierre sur pierre ni de la métropole de Mtzkhètha, ni de nombre d'autres temples de la Géorgie. Quelques églises échappèrent cependant à la dé-

vastation, dans les vallées reculées; d'autres ont été restaurées d'après le plan primitif, et il reste encore assez de ces vieux monuments pour juger de l'architecture ancienne de la Géorgie.

La tradition et la chronique géorgienne de Vakhtang V, attribuent à Vakhtang Gourgaslan la vieille église de Métékhi ou de la rupture, dont les murs noirs et sans ornements dominent la nouvelle forteresse ou prison d'état de Tiflis. Elle serait de la fin du cinquième siècle; mais on peut douter de la véracité de la tradition, au moins pour la coupole qui est postérieure au onzième siècle.

La même chronique attribue à Gouram Kouropalate, qui régna à la fin du sixième siècle, l'église de Djvaris Monastéri, sur le sommet méridional des monts Koukhethi : il est très probable qu'elle a été reconstruite.

Le monument le plus authentique que je puisse citer, pour appuyer mon assertion sur l'origine arménienne de l'architecture en Géorgie, est l'église du monastère de Sion, près d'Atêni, antérieure à l'année 998, puisqu'elle fut bâtie par Bagrat II, dont le nom se trouve dans une inscription géorgienne, taillée dans la muraille extérieure. Cette église est une copie exacte, mais corrigée de l'église de Saint-Ripsimé à Vagharchabad, et je ne m'étonnai pas de cette ressemblance, quand je vis le nom de l'archi-

tecte Boghos, arménien, qui a voulu aussi perpétuer son nom dans une inscription écrite en superbes lettres arméniennes, au-dessus de l'inscription géorgienne du roi.

Les Géorgiens ne copièrent cependant pas toujours les Arméniens : on trouve çà et là, dans les vallées les plus reculées du Caucase, ou dans les plus anciennes villes de la Géorgie, des églises dont la forme est tout-à-fait originale, et qui forment une branche à part de monuments. Ce sont de petites églises avec de simples frontons au levant et au couchant; point de coupoles; pour tout ornement dans le champ des frontons, dans une ou plusieurs niches en plein cintre, des groupes de figures grossièrement sculptées, etc. Je crois que c'est ce que l'architecture sacrée offre de plus ancien en Géorgie. L'église de Rouissy, celle de Lomissa, celle de Galiert chez les Ingouches, sont des modèles de ce style.

La régénération du royaume de Karthli et d'Abkhasie, en donnant à la Géorgie une littérature, lui donna aussi une architecture.

Bagrat III fonda la cathédrale de Koutaïs, et Bagrat IV l'acheva. Bagrat en épousant Hélène, fille de l'empereur romain Argyre, obtint de son beau-père des architectes et des ouvriers pour terminer son église. Commencée par des architectes géorgiens, terminée par des grecs, le style de cet édifice se ressentit du style arménien et du style

byzantin, et tout ce qu'il y a de beau et d'élégant dans ces deux styles fut combiné pour en faire l'un des plus beaux monuments de la Géorgie.

L'église est bâtie en forme de croix byzantine ou romane (1). La grande nef, y compris le chœur, mesure 112 pieds de roi de long et 26 de large. Les bas côtés n'ont que 41 pieds de long et 10 et 12 pieds de large. Le chœur qui répond à la grande nef est semi-circulaire, ainsi que les deux sacristies qui répondent aux bas côtés. Deux grandes niches semi-circulaires,

(1) On a donné ce nom à un style imité du byzantin qui fut en vogue dans les 9, 10, 11 et 12e siècles, et qui précéda le style gothique. L'église que la reine Berthe fonda à Payerne en 960, la collégiale de Neuchâtel en Suisse, de quelques années plus récente, Saint-Germain-des-Prés du 10e siècle, le dôme de Mayence, l'église de Sainte-Hélène à Bonn, celle de Saint-Gérion à Cologne, le dôme de Gelnhausen, etc., sont de beaux modèles de ce style. Qu'il est fâcheux que messieurs de Payerne aient si peu su apprécier le beau monument qu'ils possèdent. Pourquoi, demandai-je dans mon étonnement, ne s'en sert-on plus comme église; elle était trop belle, me répondit-on; et en attendant on a fait du portique une prison, du corps du temple une grande et une petite halle des blés; le chœur est un poids public, les sacristies sont des écuries et des bûchers, et, pour ne pas perdre de place, on a fait de l'espace qui restait au-dessus des halles, deux immenses magasins à tabac, à foin, etc.

dans les proportions exactes du chœur, terminent les bras de la croix, qui donnent à l'église 83 pieds dans sa plus grande largeur (1).

Au centre de la croix, quatre colonnes octogones supportaient le dôme qui n'avait que 26 pieds de diamètre. D'énormes tambours de sept pieds trois pouces de diamètre, servaient de premières bases, sur lesquelles reposaient des piédestaux cylindriques haut de sept pieds y compris les tambours. Sur chaque piédestal venait la vraie base de la colonne haute de deux pieds, et imitant de loin une base ionique. Au-dessus s'élevait le fût octogone de la colonne large de deux pieds trois pouces, haut de dix-sept pieds, sans diminution et couronné d'un chapiteau haut de deux pieds trois pouces; ce qui donnait vingt-huit pieds deux pouces de hauteur à toute la colonne (2).

Les chapiteaux (pl. 15, fig. 5 et 6), étaient ornés du côté le plus exposé à la vue, de figures d'animaux et surtout de tigres combattant des cerfs, des ânes sauvages, etc. Sur les coins émoussés, on avait représenté des espèces de sphinx, oiseaux avec des têtes d'hommes parées de larges colliers, et tenant dans leurs serres des serpents, des colombes. On n'avait sculpté

(1) Voyez Atlas, 3 série, architecture, pl. 15.
(2) Voyez Atlas, 3e série, pl. 17, fig. 5.

que des arabesques sur les côtés moins apparents.

Sur ces colonnes venaient de simples pilastres de 22 pieds de hauteur sur lesquels s'appuyaient les quatre grands arcs en plein cintre, qui portaient le dôme. La clef de la voûte de ces arcs était élevée de 62 pieds au-dessus du sol.

Les bas côtés comme à Pitzounda, étaient partagés en deux à 31 pieds de hauteur, où commençaient les galeries des catéchumènes.

Toutes les voûtes de l'intérieur étaient de plein cintre.

Les deux côtés du grand chœur étaient supportés sur le devant par deux petites colonnes d'un travail assez riche. Voyez-en la base pl. 15, fig. 7.

On voit que l'intérieur de l'église a été plâtré tout simplement, et peint à fresque : à peine en reste-t-il maintenant quelques vestiges.

Le style byzantin prédominait de fait dans l'intérieur, pour la forme et pour les ornements.

Mais ce qui caractérisait principalement cet édifice, tenait plus au style et aux proportions de l'extérieur. On avait élevé des deux côtés de la façade de devant, deux espèces d'ailes ou de tours carrées dans le genre de celles qui ornent les églises de Lavra et de Sainte-Sophie à Kief. L'espace qui restait entre deux servait de por-

tique, qui s'ouvrait par trois arcades : la plus grande au milieu, les autres sur les côtés; on l'avait orné avec tout le luxe d'architecture possible. Il s'est écroulé pendant le printemps de 1833, à la suite de grandes pluies, peu de mois avant mon arrivée à Koutaïs (1).

Ce qui paraît extraordinaire, c'est qu'en ayant adopté le plein cintre pour tout l'édifice, on ait essayé, pour le portique et pour la porte d'entrée, de l'ogive qui, combiné avec les doubles et triples colonnes effilées de ce que nous appelons gothique, ferait croire qu'on est à l'entrée d'une de nos églises antiques (2). Les arabesques et les feuillages variés sculptés sur les cintres, sur les corniches, sur les bandeaux des portes et les faces des pilastres, étaient du travail le plus délicat.

Cependant c'était pour la façade du chœur qu'on avait réservé tout le grandiose de l'architecture. En construisant dans les églises byzan-

(1) Pour avoir une idée de ce portique avant qu'il s'écroulât, je ne connais d'autre dessin que celui que M. Gamba a donné dans son Atlas, d'après le croquis de M. le baron de Friks, que M. Gamba appelle Fritz. On peut se faire une idée de l'état actuel du portique d'après les pl. 13 et 16 de mon Atlas, 3e série, architecture.

(2) On me dira que la porte est postérieure à l'église; je puis assurer qu'elle date de la première fondation, et qu'il est impossible d'y voir les moindres traces de rapiéçage.

tines et romanes, les trois choeurs semi-circulaires, on faisait répondre l'extérieur à l'intérieur et il en résultait comme aux églises de Payerne, de Neuchâtel, de Pitzounda, de Ghélati, ces trois sorties en demi-cercles qui ne sont rien moins qu'un ornement pour un édifice.

Déja dans les plus anciens temples de l'Arménie on avait su éviter ce défaut, en cherchant à régulariser les choeurs et sacristies sous une seule façade, et en pratiquant de grandes niches dans les espaces vides. Cette forme est encore très grossière dans l'église de Saint-Ripsimé à Vagarchabad; on l'avait déja très perfectionnée dans les ruines de Garni, mais il était réservé à Bagrat IV d'employer ce genre d'ornement en lui donnant les plus belles proportions.

Après avoir aligné les trois choeurs en une seule façade (1), il la décora de deux niches triangulaires de 7 pieds et demi d'ouverture et 40 pieds de haut, terminées par une voûte en coquilles de saint Jacques. Le reste de la façade fut partagé en trois grandes fausses arcades, exprimées par de triples colonnes effilées, tellement dans les styles roman et gothique, qu'on les croirait copiées sur quelques-uns de nos édifices de l'Occident (2).

(1) Voyez Atlas, 3e série, architecture, pl. 17, fig. 8 et 9.

(2) M. Gamba a donné un plan de la cathédrale de

Les façades de côté et celle de devant furent ornées de la même manière en symétrie. Partout prodigalité d'ornements, en variant presque chaque petit chapiteau, chaque moulure, comme cela se voit dans tous nos anciens édifices.

La plus grande de ces fausses arcades, qui montait jusqu'au sommet du fronton du grand chœur à une hauteur de 67 pieds, était décorée d'une seule fenêtre dont le cadre était couvert de belles arabesques sculptées. On avait gravé sur un second cintre qui couronnait la fenêtre comme un Ω, une inscription que j'ai représentée Pl. 18, fig. 1, 3e série, et dont voici la traduction telle que je la dois au prince héréditaire de Mingrélie et à M. Brosset jeune.

« Avec le secours de Dieu, Bagrat par la (miséricorde) de Dieu, Roi des Aphkhazes et des Karthles, a construit ce saint... (pour) sa (mère), la reine Gourandoukht. »

Les mots entre parenthèses, sont ceux qu'on a suppléés à quelques parties effacées de l'inscription.

Une seconde inscription se lit sur la pierre qui tient lieu de base à la belle fenêtre percée à gauche du chœur, dans l'angle du bras de la

Koutaïs, dans son Atlas : il est complètement faux pour la façade du chœur ; d'ailleurs l'échelle est trop petite de moitié.

croix : elle est partagée en deux (1) ; d'un côté de la fenêtre on lit :

« O Roi, qui commandes à tous les rois, exalte de plus en plus le puissant Bagrat Couropalate, roi des Aphkhazes et des Karthles, ainsi que son père, sa mère, la reine (sa femme), et son fils. Amen. »

De l'autre côté se trouve :

« Quand le fondement fut posé, c'était l'année 223 de l'ère pascale. »

Cette date répond à l'année 1003 de notre ère. M. Brosset a été étonné, tout comme moi, et comme plusieurs savants français, de la voir exprimée en chiffres arabes de cette forme ʔʔʒ. Ce serait l'un des plus anciens usages connus de ces chiffres ; on peut s'en expliquer facilement l'emploi, par les rapports continuels que les rois de Géorgie avaient avec les descendants des Arabes conquérants de la Perse. Quelqu'énigmatique que soit ce fait, abstraction faite de ces chiffres, ces inscriptions ne peuvent se rapporter qu'à Bagrat III ou à Bagrat IV, les premiers qui aient pris le titre de Roi des Aphkhazes et des Karthles.

En lisant mon abrégé de l'histoire de Colchide et de la Géorgie (2), on s'expliquera

(1) Voyez Atlas, 3e série, Archit., pl. 18, fig. 2.

(2) T. II.

pourquoi Bagrat mettait en tête son titre de Roi d'Abkhasie, de cette partie du Caucase aujourd'hui presqu'ignorée et abandonnée.

Il est singulier de voir à la même époque, presqu'à la même année, les princes russes à Kief, et les princes Géorgiens à Koutaïs, prendre un essor spontané de gloire et de puissance, et songer à s'illustrer par des monuments. Car si la cathédrale de Koutaïs fut construite sous Bagrat III et sous Bagrat IV, entre le commencement et le milieu du onzième siècle, l'église de Sainte-Sophie à Kief fut fondée en 1037, et celle de Lavra en 1054 et parachevée en 1077. Le même empereur de Constantinople avait envoyé des ouvriers au monarque russe Jaroslav et au Méphé abkhasien Bagrat IV.

Mais à mon avis, les églises de Kief sont bien loin d'approcher de la beauté et de l'élégance de la cathédrale de Koutaïs; la lourdeur de l'intérieur et le peu d'apparence des façades de ces premiers édifices russes, ne peut se comparer au grandiose et à la magnificence de celui-ci.

Les inscriptions que j'ai citées sont en Géorgien, et écrites en caractères sacrés dont la beauté, la simplicité et la netteté peuvent rivaliser avec les belles inscriptoins des Grecs ou des Romains. Les caractères géorgiens sacrés, d'après les traditions arméniennes, auraient été inventés au commencement du cinquième siècle,

par le savant Mesrob, également inventeur des caractères arméniens (1). Je crois plutôt que Mesrob modifia et corrigea l'ancienne forme des lettres; car l'on sait que les Géorgiens avaient une écriture cursive, une main de guerre, dès l'époque d'Alexandre de Macédoine. Il rendit carrées dans la nouvelle écriture les rondeurs du caractère primitif, qui peut bien avoir une origine zend, comme le remarque M. *Brosset* jeune (2). Comme dans la plupart des langues sémitiques, telles que l'Hébreu, l'Arabe, j'ai remarqué qu'on élaguait souvent les voyelles dans le corps des mots de ces inscriptions; ainsi pour écrire le nom et le titre de Bagrat, qui s'écrirait en toutes lettres :

« BAGRAT KHOUROPALATI APHKHASTHADA KHARTHELTHA MEPHÉ »

On avait mis :

« BGRT KHRPLTI APHKHSTHADA KHRTHELTHA MPH. »

Outre ces trois inscriptions en mémoire de Bagrat, j'en trouvai encore une quatrième gravée à droite du chœur, sur une pierre de la corniche qui regarde le sud : il s'en faut de beaucoup qu'elle soit aussi bien écrite que les autres; en

(1) Moïse de Khorène, IIIe, 52, 53, 54 cité par Saint-Martin, Journ. Asiat., juin 1823, p. 322.

(2) Voyez sa Grammaire autographiée, p. 1, 5 et 7.

voici la traduction par M. Brosset jeune (1) :

« L'architecte de cette église ressuscitera aussi ; Dieu fasse grace à Maïsa. »

Excepté ces quatre inscriptions, il n'y en a pas d'autres ; en général, cette modestie des monuments géorgiens frappe à côté de la prodigalité des Arméniens à recouvrir les leurs de longues écritures qui occupent presque toutes les murailles.

En fait de bas-reliefs, il n'y en a qu'un seul ; on a représenté dans une petite niche, sur le cintre de la fenêtre la plus élevée et la plus richement ornée de la façade de devant, un ange qui tient Bagrat par la main, comme pour le présenter ; on a sculpté une belle croix sur la muraille au-dessus de cette niche (2).

Une espèce de basilic et un griffon, qu'on a sculptés sur le cadre de la fenêtre, sont bizarrement partagés, de façon que les têtes se trouvent à droite et les queues à gauche. Ce griffon, que j'ai fait dessiner III[e] série, pl. 18, fig. 5, se retrouve partout dans les monuments de l'Orient, depuis les reliefs des tombeaux de Panticapée jusque sur ceux de Persépolis.

Je ne quitterai pas ce magnifique édifice sans

(1) Voyez l'original géorgien, 3[e] série, Architecture, pl. 18, fig. 13.

(2) Voyez Atlas, 3[e] série, pl. 18, fig. 3.

regretter amèrement que les hommes l'aient aussi cruellement maltraité; il était fait cependant pour résister encore bien des siècles, à voir ces belles pierres de taille d'un calcaire jurassique jaune, compacte. Les Turcs ont commencé sa ruine en 1691, en la renversant et en la faisant sauter pendant qu'ils étaient maîtres de la forteresse (1). Güldenstädt vit encore, en 1772, quelques-unes des colonnes de l'intérieur debout (2). Aujourd'hui il ne reste plus rien ni du dôme, ni de la plupart des voûtes : on a déblayé l'intérieur pour y ensevelir ceux qui paient bien les prêtres, et ceux-ci, ramassant les plus beaux de ces débris et les rejoignant tant bien que mal, en ont reconstruit une petite chapelle adossée au long côté du sud, où l'exarque va lire la messe. Une pierre étant tombée tout près de lui pendant qu'il officiait, pour prévenir un malheur, il a demandé au gouvernement la permission de démolir en grande partie le côté de cette ruine qui mênaçait la chapelle; ce qu'on lui a accordé et ce qu'il a exécuté (3).

(1) Chronique arménienne envoyée par M. Schultz à M. Saint-Martin, et dont je dois la communication à M. Brosset jeune.

(2) Güldenstädt, Reisen nach Géorgien, etc., p. 164, éd. Klapr.

(3) Qu'on compare l'état actuel de cette église avec son état primitif, en regardant, Atlas, 3e série, les pl. 13

Déja le lierre grimpe partout sur ces murailles attristées; il s'élève comme un voile pour aller se suspendre aux arbustes qui en couronnent les corniches.

Koutaïs était encore en 1772 le siége d'un Métropolite (Metropolito Kouthathèli), qui dépendait du patriarche d'Abkhasie, résidant ordinairement à Ghélathi. Aujourd'hui les fonctions de patriarche et de métropolite sont réunies en la personne d'un seul, qui prend le titre d'archevêque d'Iméreth, et qui dépend du métropolite exarque de Géorgie, résidant à Tiflis. Cette dépendance n'empêche pas qu'on ne donne à cet archevêque de Koutaïs tous ses anciens titres (1).

et 14. J'ai donné dans la pl. 13 deux vues de ces ruines et dans la pl. 14 j'ai restauré la façade du chœur.

(1) En 1772, voici le tableau que Güldenstädt donnait de la hiérarchie de la Colchide :

L'Iméreth avait un patriarche ou katholicos qui prenait le titre de patriarche de Bitchvinha et d'Abkhasie; il avait sous lui le métropolitain de Koutaïs, l'archevêque de Khoni, l'évêque de Nikor-Tzminda; les évêques de Chamokmodi et de Djoumati dans le Gouria dépendaient aussi de lui. Le partage de l'Iméreth en trois siéges épiscopaux eut lieu en 1529, selon la chronique géorgienne de M. Brosset jeune, p. 7.

La Mingrélie, par suite des disputes de Dadian avec le roi d'Iméreth, obtint, peu de temps avant l'arrivée de Güldenstädt en 1772, son propre patriarche ou katholicos; auparavant les trois évêques d'Odichi, de Letchkoum,

Les Bagrat III et IV furent donc les fondateurs d'une nouvelle architecture en Géorgie et en Iméreth. David II, son petit-fils, en faisant construire Ghélathi à la fin du onzième siècle, copia presque exactement le plan de Pitzounda, mais adopta les ornements de Koutaïs. Nikortkminda et Martvili, siéges épiscopaux, datent à peu près de cette époque, ainsi que l'église de Khatcheki. Quant à la grande cathédrale de Mtzkhètha, nous avons vu plus haut qu'elle avait été renversée de fond en comble par Timour; elle fut reconstruite en 1414 par le roi Alexandre, qui l'orna d'une belle coupole qui s'écroula malheureusement en 1656, et qui fut rebâtie la même année par Rostom, roi mahométan de Géorgie. On a imité la cathédrale de Koutaïs dans l'ensemble et dans nombre de détails (1).

Je me suis arrêté longtemps sur cette église de Koutaïs, parce que c'est non-seulement un monument historique du plus grand intérêt, mais aussi parce que c'est le plus ancien modèle d'une architecture remarquable. Je vais continuer l'explication de mon plan.

14. Ce sont les anciens édifices qui entouraient l'église et qui servaient de demeure aux prêtres et au métropolite; un grand escalier,

et de Mingrélie dépendaient aussi du patriarche d'Abkhasie.

(1) Voyez Atlas, 2e série pittoresque, pl. 6.

en face du portique de gauche, servait à la communication avec l'église.

C. Ville basse fortifiée.

15. Le mur qui la fermait à l'occident en prenant de la grande tour ronde de l'angle, au fleuve, avait six à sept pieds d'épaisseur, et était construit à la façon, *jus* des Romains, c'est-à-dire avec des quartiers ou cubes de roc à l'extérieur, tandis que l'intérieur était rempli à l'aventure. Peut-être date-t-il de constructions faites à Oukhimérium par les Grecs, sous Justinien. Malgré ce genre grossier de maçonnerie, ce mur était si solide que quand le tzar Salomon eut reçu la forteresse des mains du comte Totlében, qu'il avait prise d'assaut sur les Turcs, le 6 août 1770, et qu'il voulut la détruire pour empêcher ses ennemis d'y rentrer, on ne put parvenir à la renverser avec la poudre que par bouts de 100 à 130 pieds de long tout d'une pièce. Quelques-uns de ces énormes fragments sont couchés par terre; d'autres ne sont qu'à moitié renversés et restent là suspendus. Deux fortes tours carrées, très épaisses, qui soutiennent le mur près de la rivière, n'ont aussi été que déchirées et à moitié renversées.

16. On avait percé dans ce mur une grande porte d'entrée en pierre de taille. Güldenstädt l'a encore vue; aujourd'hui elle est entièrement bouleversée : on y arrivait par un chemin avec des marches taillées dans le roc vif.

17. Rue de la forteresse basse, jadis bordée de maisons en pierres.

18. Petite église.

19. Grande église à mi-pente, complètement rasée jusqu'aux fondements. Les alentours sont semés des débris des pierres de taille, couvertes de ciselures et de moulures dans le genre de la cathédrale.

20. Mur oriental de la forteresse basse, qui, perché sur le bord des rochers, descend jusqu'au Rion.

D. Tête de pont de la forteresse basse, située sur la rive gauche du Phase ou Rion.

21. La muraille en est très forte et en pierres de taille comme la forteresse haute. Je n'ai pas vu de traces de culées d'un pont : il en a peut-être existé un en bois ; en tous cas, on distingue fort bien encore les trous taillés dans le roc, et dans lesquels on assujétissait les câbles qui servaient à la traversée des bacs : il devait y en avoir quatre ou cinq.

22. Porte dont les débris sont couverts de jasmin blanc.

23. Forte tour sur laquelle les pères capucins ont bâti leur école : ils sont en possession de presque toute cette tête de pont : ils ont élevé au milieu leur église en bois : ils songent à la remplacer aujourd'hui par une église en pierres qui puisse contenir la nombreuse popu-

lation des Arméniens catholiques qui s'augmente chaque jour à Koutaïs; ils en ont déja placé les fondements; en les creusant, on a trouvé un pot de monnaies d'argent à l'effigie de saint Eugène avec sa légende en grec.

E. Ville non fortifiée, qui s'étendait à l'est sur toutes les irrégularités des pentes et du plateau. Quelques rues et d'anciens chemins sont faciles à reconnaître. On retrouve les ruines ou les fondements de nombre de maisons en pierre qui les bordaient. Celle marquée sous le n° 24 est la seule qui soit assez bien conservée.

25. Comprend l'église de Saint-Georges, très ancienne et tombant en ruines; elle n'offre rien de remarquable; elle est entourée d'un cimetière couvert de planères (Planera Richardii), et de vieux figuiers.

26. Seconde église ruinée avec nombre de restes de bâtiments adjoints. C'est de là que j'ai dessiné la vue du vieux Koutaïs et des gorges du Phase, IIe série, pl. 13, a.

27. Maison de quelque grand seigneur, entourée d'une forte muraille en pierres de taille dans le genre de la forteresse.

28. Ancien bazar.

29. Emplacement de la ville en bois.

30. Quartier bâti en briques: c'est ce qu'il y a de plus ancien. Les édifices sont maintenant presque effacés; on retrouve des tas de briques

sans mélange de pierres; quelques-unes sont d'une grosseur démesurée.

31. Vieilles églises ou chapelles en pierre, toutes ruinées; elles étaient placées dans les plus jolies expositions.

Au pied de l'une de ces chapelles s'ouvre, à côté du chemin, sur le plateau même de la montagne, un gouffre très profond, au fond duquel on a peine à descendre; les eaux de pluie viennent se réunir dans cet entonnoir singulier, qui n'est qu'une énorme crevasse dans les roches crayeuses.

32. Sur la rive gauche, se voient ici les restes d'une culée en pierres et en cailloux d'un pont qui aboutissait à l'est du bain turc.

33. Culées d'un autre pont qui aboutissait à la rue pavée qui menait tout droit à la forteresse.

34. Pont actuel posé sur d'anciennes culées.

35. Culées d'un quatrième pont qui menait d'une rive à l'autre, sans qu'on eût besoin de grimper sur les rochers qui bordent le fleuve.

F. Ville basse sur la rive gauche du Rion. Elle était presqu'entièrement en bois; il n'y a de visible que les ruines de cinq à six églises ou chapelles en pierres: l'une sert de demeure au jardinier du jardin de la couronne; une autre a été changée en cuisine pour le logement du gouverneur.

La nouvelle ville russe s'est élevée sur l'an-

cienne; *a* est l'hôpital militaire; *b* les casernes; *c* le bazar; *d* la grande place; *e* le jardin de la couronne; *f* la maison du gouverneur; *g* le quartier juif avec une synagogue.

G. Ancienne résidence de rois d'Iméreth, avant la prise en possession de la Russie. Cet amas de bâtiments était entouré d'une muraille très ancienne, avec un fossé dont il n'y a plus que les traces. On l'appelait Okhro Tcherdak ou la galerie d'or du temps de Güldenstädt. Ce quartier, selon le texte exprès de Procope, était le Koutaïs primitif, la *Cytaïa* des Grecs, patrie d'*Aéthès*, que les Lazes qui l'appelaient Koûtatissium, rasèrent sous leur roi Goubazès, pour ôter aux Perses la possibilité de s'y loger: mais les Perses restaurèrent Koutatissium, sous Merméroës en 551, pour en faire leur quartier-général. Remise ensuite par les Perses aux Lazes, les rois du pays y firent souvent leur résidence.

36. Le principal bâtiment de cette résidence est aujourd'hui tout en ruines: le plain-pied renfermait des appartements voûtés, au-dessus desquels était un étage en bois. Lorsque l'ambassadeur Nikifor Mikhailovitch Tolotchanof et son secrétaire Alexeï, vinrent de la part du Czar de Russie, Alexis Mikhailovitch, auprès d'Alexandre roi d'Iméreth en 1650, toutes les parois de ces grandes chambres étaient couvertes de peintures

représentant les batailles des rois ses prédécesseurs; derrière le palais s'étendait un grand jardin rempli d'arbres.

37. Etait un autre palais en pierre, bâti en partie sur le Rion et supporté par trois voûtes ou arcades; il a plus l'air d'un vieux grenier que d'autre chose.

38. Eglise des Tzars changée aujourd'hui en église russe.

39. Le clocher isolé d'une structure assez élégante, servait jadis de porte d'entrée à la résidence du Tzar.

Il est resté quelques-uns des beaux arbres qui l'ombrageaient.

H. Quartier particulier et éloigné de la ville de Koutaïs, défendu par la nature et par une muraille. Il n'y a pas moins de quatre ruines d'églises. Quelque seigneur l'occupait sans doute, car le n° 40 est une de ces tours carrées qui vont en diminuant, voûtées et imaginées pour se défendre en cas d'attaque : on se logeait sur le sommet de la tour en y parvenant par un trou pratiqué dans la voûte.

41. Une belle source avec un aquéduc alimentait cette partie de la ville : sa température est de 8, ½ de Réaumur.

42. Enfin, sur la pointe d'un rocher qui se penche sur le Phase, sont les ruines d'une petite chapelle bâtie en grès verdâtre, dans une posi-

tion très pittoresque. La porte d'entrée qui regarde l'occident est en plein cintre; jadis on avait placé une inscription sur une large pierre qui remplissait le champ du plein cintre; la pierre est tombée au pied du rocher où je suis allé la copier. Comme un des angles manquait, je n'ai pu avoir le sens complet : voici du moins ce que renfermait ce qui restait, selon la traduction que m'en a faite M. Brosset jeune (1).

« ...(fils de)... Souverain Bagratide (a construit), cette sainte Eglise des Archanges, par le moyen de Gabra, en l'année 6617. »

Cette date, qui répondrait à l'an 1109 de notre ère, prouverait que cette petite église a été bâtie sous le célèbre David III, surnommé le réparateur, le même qui fonda l'église de la sainte Vierge à Ghélathi; son règne s'étendit de 1089 à 1124 ou 26. Avant le nom de Bagratide qui commence l'inscription que j'ai dit être tronquée, il n'y avait place que pour quatre lettres qui devaient faire le nom du Bagratide dont il est question. Il n'est resté que la dernière de ces lettres qui est un *r*, lettre qui ne peut être que la finale du nom de Dmitri, fils et successeur de David III, déjà associé à l'empire du vivant de son père, et célèbre par ses exploits contre les

(1) Voyez l'original géorgien, Atlas, 3e série, pl. 18, fig. 12.

Turcs Seldjoukides. Peut-être que tout cet ensemble de bâtiments qui sont au pied de l'église, fermé par une muraille, était sa résidence et son apanage, comme fils du roi.

Au-dessous de cette église, le rocher est percé de plusieurs grottes, et l'on peut supposer qu'un souterrain pénétrait dans le rocher, et communiquait avec la petite cour de l'église; il en reste des vestiges..... A côté de l'église le dos du rocher est couvert d'énormes tombes carrées, dans le genre de ces pierres levées de la Bretagne. Des dalles de sept à huit pieds de large dressées, forment le carré, recouvert d'autres dalles. Ce genre de tombes appartient aux anciennes populations caucasiennes, et je le retrouvai plus tard chez les habitants du haut Ratcha.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

A. Pihan de la Forest, Imprimeur de la Cour de cassation, rue des Noyers, 37.

(PARIS, SEPTEMBRE 1838.)

Librairie de Gide, Editeur,

RUE DE SEINE S.-GERMAIN, N. 6 BIS.

Précédemment rue S.-Marc, n. 23.

PUBLICATIONS NOUVELLES.

Peyssonnel et Desfontaines.

VOYAGES DANS LES RÉGENCES DE TUNIS ET D'ALGER, publiés par M. Dureau de La Malle, membre de l'Institut. 2 forts vol. in-8° avec 6 planches, et une grande carte sur laquelle l'itinéraire des deux voyageurs est tracé. — Prix : 18 fr.

Le tome 1er contient : — *Relation d'un voyage sur les côtes de Barbarie, fait par ordre du roi, en* 1724 *et* 1725, *par* Jean-André Peyssonnel.

Le tome 2 : — *Des fragmens d'un voyage dans les régences de Tunis et d'Alger, fait de* 1783 *à* 1786, *par* Louiche-René Desfontaines.

VOYAGE AUTOUR DU CAUCASE, CHEZ LES TCHERKESSES ET LES ABKHASES, EN COLCHIDE, EN GÉORGIE, EN ARMÉNIE ET EN CRIMÉE, avec un Atlas géographique, pittoresque, archéologique; géologique, etc., par Frédéric Dubois de Montpereux.

Cet ouvrage a obtenu cette année le *prix* de la *Société* de géographie de Paris. L'auteur, qui a consacré plusieurs années à visiter, dans un but purement scientifique, la Crimée, le Caucase, la Géorgie, l'Arménie et autres provinces transcaucasiennes de l'empire russe, publie aujourd'hui le résultat de ses observations sur la géographie, l'histoire et la statistique de ces contrées.

La relation du voyage formera environ 3 volumes in-8° de 500 pages, Prix du volume : 8 fr.

Le premier volume est en vente.

Cette relation sera accompagnée d'un ATLAS IN-FOLIO sur colombier d'environ 200 planches, qui seront réparties de la manière suivante :

1re série. Géographie ancienne et moderne, plans et cartes, 25 pl. dont 14 doubles

2e série. Vues pittoresques, 75 planches.

3e série. Architecture sacrée et profane, 30 planches.

4e série. Archéolobie, 35 planches.

5e série. Géologie, 35 planches.

Cet atlas sera publié par livraisons de 9 à 10 planches, qui paraîtront tous les deux mois. Prix de la livraison : 20 fr.

Les 3 premières livraisons sont en vente.

EXAMEN CRITIQUE DE L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE DU NOUVEAU CONTINENT et des Progrès de l'Astronomie nautique, aux quinzième et seizième siècles, par Alexandre de Humboldt.

Cet ouvrage du plus haut intérêt pour la science, est divisé en quatre sections.

La première traite des causes qui ont préparé et amené la découverte du Nouveau Monde;

La 2e de quelques faits relatifs à Christophe Colomb et à Amérigo Vespucci, comme aux dates des découvertes géographiques;

La 3e traite des premières cartes du Nouveau Monde et de l'époque à laquelle on a proposé le nom d'Amérique;

La 4e des progrès de l'astronomie nautique et du tracé des cartes dans le quinzième et le seizième siècle.

Les deux premiers volumes renferment la première section.

Il est impossible, à moins d'avoir lu ce beau travail, de se faire une idée de la vaste et consciencieuse érudition développée par l'auteur. Il y discute avec cette supériorité, cet esprit de judicieuse critique qu'on lui connaît, les traditions plus ou moins obscures qui peuvent avoir révélé à Christophe Colomb l'existence d'un grand continent occidental et l'avoir guidé dans sa noble et courageuse entreprise. Cette discussion jette aussi un grand jour sur les prétentions de la Norvège et de l'Islande à une ancienne colonisation du nord de l'Amérique.

L'ouvrage sera enrichi de cartes qui paraîtront avec les prochaines livraisons.

Mise en vente des tomes 3 et 4. Prix: 14 fr.

SEPT ANNÉES EN CHINE. Nouvelles observations sur cet empire, l'archipel Indo-Chinois, les Philippines et les îles Sandwich, par Pierre Dobel, conseiller de collége au service de Russie, ancien consul de cette puissance aux îles Philippines, traduit du russe par le prince Emmanuel Galitzin.

1 vol. in-8° orné de 2 planches. Prix : 6 fr.

LE MONDE PRIMITIF ET L'ANTIQUITÉ EXPLIQUÉS PAR L'ÉTUDE DE LA NATURE, par le Dr H. F. Link, professeur de médecine à l'Université de Berlin, membre de l'Académie des sciences de cette ville et d'autres sociétés savantes, traduit de l'allemand sur la deuxième édition, par M. Clément Mullet, secrétaire de la Société géologique de France, membre de la Société de géographie, etc. 2 vol. in-8°. 12 fr.

Aujourd'hui que les sciences d'observation ont fait de si grands progrès, qu'on s'est occupé avec tant d'ardeur de l'étude de la terre et des modifications qu'elle a éprouvées, nous avons pensé qu'il ne serait pas sans utilité d'offrir au public la traduction d'un ouvrage d'ont l'objet principal est l'histoire des modifications ou des révolutions éprouvées par les habitans du globe. Ce livre, qu'on doit à un savant dont le nom est devenu célèbre par ses travaux sur la physiologie végétale, a obtenu un grand succès en Allemagne. Un pareil travail manquait en France. Le véritable but de l'auteur est de prouver que la nature, dans la création successive des êtres, a toujours tendu à la perfection. Pour appuyer sa thèse, il invoque les observations faites par la géologie, il cite des considérations tirées de la physiologie animale et végétale et de la philologie. Ce sujet, comme on le voit, est vaste, il embrasse le monde physique et le monde intellectuel.

PROVINCE DE CONSTANTINE. — Recueil de renseignemens pour l'expédition ou l'établissement des Français dans cette partie de l'Afrique septentrionale, par M. Dureau de La Malle, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. In-8°, avec une carte. — Prix : 6 fr.

Nouvelle Souscription.

DISTRIBUTION MÉTHODIQUE DE LA FAMILLE DES GRAMINÉES, contenant 218 descriptions de graminées nouvelles, par Charles-Sigismond Kunth, professeur de botanique à l'Université de Berlin, directeur du jardin de botanique et membre de l'Académie des sciences de la même ville, correspondant de l'Institut, de la Société Linnéenne de Londres, etc., etc. 2 vol. in-folio sur Jésus vélin.

L'ouvrage de M. Kunth contient deux cent dix-huit descriptions de graminées nouvelles ou peu connues et un *Genera* complet de la famille, où les genres, caractérisés avec plus de précision, se trouvent rangés d'après une méthode naturelle. Adoptant des principes nouveaux pour la fixation des genres, l'auteur s'est vu forcé d'en établir plusieurs nouveaux; mais il en a supprimé un grand nombre d'autres admis jusqu'ici dans tous les ouvrages, et qui, par l'incertitude de leurs caractères, ne contribuaient pas peu à obscurcir l'étude, déja si difficile, des graminées.

Comme en histoire naturelle les meilleures descriptions ne dispensent pas quelquefois d'avoir recours à de bonnes figures, M. Kunth a jugé nécessaire d'accompagner ses observations délicates et souvent difficiles à vérifier, d'un grand nombre d'analyses. Des planches gravées avec le plus grand soin présentent toutes les espèces décrites dans l'ouvrage. Madame Eulalie Delile, dont les beaux dessins pour la *Flore brésilienne* rivalisent avec ce que l'on a produit de plus parfait dans ce genre, a été chargée de leur exécution et en a surveillé la gravure; les détails des parties de la fructification ont été dessinés par M. Kunth lui-même.

L'ouvrage formera deux volumes in-folio de 170 feuilles d'impression, sur papier jésus vélin, accompagnés de 220 planches. Il sera divisé en 44 livraisons qui paraissent le 1 et le 15 de chaque mois, depuis le mois de juin 1838.

Le prix est de 12 fr. la livraison.

Beaux-Arts.

VOYAGES PITTORESQUES DANS L'ANCIENNE FRANCE, par MM. Ch. Nodier, J. Taylor et A. de Cailleux. 18 vol. grand in-folio, sur papier vélin, contenant plus de 2,500 planches tirées sur papier de chine, lithographiées par MM. *V. Adam, Gentil Alaux, Alaux le Romain, Arnout, Athalin, Baltard, Bernard, Bergeret, Bichebois aîné, Ph. Blanchard, Bonington, Bourgeois, Bouton, Boys, Brascassat, Chapuy, Charlet, Aimé Chenavard, Ciceri, Coignet, Courtin, Daguère, Dassy, Dauzats, Debez, Deroy, Deveria, Dupressoir, Auguste Enfantin, Fielding, Foussereau, Fragonard, T. Fragonard, Fries, Gale, Gauci, Gericault, Gigoux, Gosse, Granet, Grevedon, Gudin, Gué, Oscar Gué, Guiaud, Guillemot, Haghe, Harding, Harris, Hostein, Hubert, Paul Huet, Ingres, J. Isabey, Eugène Isabey, Jacotet, Jaime, Jaubert de Passa, Joly, Jorand, Justin, Lacroix, Langlois, Laurence, Leblanc, Leborne, Lecamus, Hipp. Lecomte, Aubry Lecomte, Léger, Lemaître, Leroux, Lesaint, Llanta, Marnotte, Massé, Mauzaize, Mayer, Michalon, Mœnch, Monthélier, Muller, C. Nanteuil, Nouveaux, Percier, Perlet, Picot, Poupart, P. Povlet, Pronst, Regnier, Rémond, Renoux, Robert, Sabatier, Signol, Smith, Taylor, Théophile, Thienon, Thomas, Thompson, Tirpenne, Truchot, Turpin de Crissé, Vagner, Valton, Vauzelle, Carle Vernet, Horace Vernet, de Veze, Vigneron, Villemin, Villeneuve, Viollet Le Duc, Visconti, Watelet, Weber* et plusieurs autres illustres artistes des écoles française, anglaise, allemande et italienne.

Provinces terminées.

LA HAUTE-NORMANDIE, 2 vol. en 39 livraisons, contenant 290 planches ou vignettes.

LA FRANCHE-COMTÉ, 1 vol. en 28 livraisons, contenant 180 planches ou vignettes.

L'AUVERGNE, 2 vol. en 55 liv., contenant 270 planches ou vignettes.

A mesure qu'une province est terminée, la livraison est portée de 12 *fr.* 50 *c. à* 18 *fr.* pour les personnes qui n'ont pas souscrit.

Provinces sous presse:

LE LANGUEDOC (comprenant le HAUT et le BAS LANGUEDOC, le ROUSSILLON, le ROUERGUE, le QUERCY et le VIVARAIS), 2 vol.

95 *livraisons ont paru.*

LA PICARDIE, 1 vol.

21 *livraisons sont en vente.*

Nota. Le texte de ces deux nouvelles provinces est orné d'un entourage d'une grande richesse, et qui varie à chaque page.

VOYAGE PITTORESQUE EN ESPAGNE, EN PORTUGAL ET SUR LA COTE D'AFRIQUE DE TANGER A TÉTOUAN, par J. Taylor. 2 vol. avec 110 planches, gravées par MM. Barber, Byrne, Cooke, Finden, Goodal, Greatbatch, Hollis, Lekeux, Lewis, J. Pye, Redaway, Skelton, Smith, Wallis, etc.

La première série est de 22 livraisons.
La deuxième d'environ 20 livraisons.

Un tableau de cette vieille terre qui rappelle tant de gloire et tant de revers, qui présente à la fois les monumens des Grecs, des Romains, des Goths et des Arabes, doit offrir un puissant intérêt aux savans, aux artistes et aux hommes de lettres.

M. le baron Taylor, dont les vastes études ont déja produit l'un des ouvrages les plus importans qui se publient en Europe (les VOYAGES PITTORESQUES DANS L'ANCIENNE FRANCE), a bien voulu mettre à notre disposition ses dessins et ses notes sur un pays aussi riche en souvenirs qu'en beautés pittoresques.

Dans la vue toute patriotique d'introduire parmi nous le genre de gravure dans lequel se distinguent si éminemment les Anglais, nous avons confié ces dessins aux plus habiles graveurs de Londres, et c'est avec des noms aussi recommandables dans les arts, que nous donnons au public une production neuve, dont le genre de gravure et le format excluent toute comparaison avec les ouvrages déja publiés sur l'Espagne.

Le dernier voyage de M. le baron Taylor en Espagne et en Portugal, consacré à une mission toute artistique, non moins glorieuse pour la France que pour son auteur, en lui fournissant l'occasion d'explorer en tout sens les parties romantiques et monumentales de cette contrée jusqu'ici peu connue, même des Européens, a de beaucoup augmenté la collection de ses richesses. Nous croyons faire un vif plaisir à nos souscripteurs en leur annonçant que nous agrandirons le cadre de notre publication, afin de leur communiquer les découvertes imprévues dont M. le baron Taylor vient si heureusement enrichir son ouvrage, qui deviendra un musée complet de tout ce que la péninsule renferme de beau, de pittoresque et de merveilleux.

Chaque planche est accompagnée de sa description.
La Relation du voyage paraîtra après la dernière livraison de gravures.

La 20e livraison vient de paraître.

Le prix de chaque livraison de cinq planches est:

In-8. colombier	12 f.
In-4. pl. sur papier de Chine ...	30
Grand in-4. pl. avant la lettre...	40

Ouvrage périodique.

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES ET DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES, publiées par MM. Eyriès, Alexandre de Humboldt, Larenaudière, Auguste de Saint-Hilaire, Walckenaer et Dureau de La Malle. (1838, vingtième année, cinquième année de la troisième série.)

Ces Annales, commencées avec l'année 1819, par MM. Eyriès et Malte-Brun, continuées par MM. Eyriès, Klaproth et Larenaudière, sont actuellement rédigées par MM. Eyriès, de Humboldt, Larenaudière, Auguste de St.-Hilaire, Walckenaer et Dureau de La Malle.

Elles offrent un utile délassement à toutes les classes de lecteurs. On y passe successivement en revue tous les peuples de la terre : les relations, quelle que soit la langue dans laquelle elles paraissent, y sont aussitôt reproduites en tout ou en partie, selon leur degré d'importance ou d'intérêt. Les voyages imprimés en français y sont impartialement analysés; on y lit, en outre, une foule de morceaux inédits que l'on chercherait vainement ailleurs; car des savans qui ont consacré leurs études aux recherches de la géographie et des langues des peuples anciens et modernes, d'autres qui ont été porter un œil observateur dans différentes contrées du globe, veulent bien seconder les rédacteurs dans leurs travaux; et un grand nombre d'étrangers, qui se sont fait un nom dans le monde littéraire, se font un plaisir de concourir à cette publication.

Le prix de l'abonnement est de 30 *fr. pour Paris*, 36 *fr. pour les départemens et* 42 *fr. pour les pays étrangers. On ne peut souscrire pour moins d'une année qui commence toujours avec le cahier de janvier.*

*Il en paraît une livraison tous les mois; trois livraisons forment un volume in-*8. *de* 400 *pages, avec cartes et gravures.*

Les lettres, paquets, ouvrages à faire annoncer, ainsi que le montant des abonnemens doivent être envoyés francs de port au directeur des Annales des Voyages, *Librairie de Gide.*

Ouvrages de M. le baron de Humboldt.

VOYAGES AUX RÉGIONS ÉQUINOXIALES DU NOUVEAU CONTINENT.

RELATION HISTORIQUE. 4 vol. grand in-4.

Il en a paru 3 vol. en 6 livraisons.

Liv. 1, 2, 3, 4 (*chacune*)	prix 24 fr.	pap. ord.	36 fr.	pap. vélin.
Liv. 5.	30	id.	42	id.
Liv. 6. 1re partie.	16	id.		
Liv. 6. 2e partie.			24	id.

Il y a une édition in-8. de la *Relation historique*, dont il a paru 13 volumes.

Les 6 premiers avec les *Monumens des peuples indigènes* (2 vol.). 66 f.

Les tomes 7 à 13. 49 fr.

ATLAS GÉOGRAPHIQUE ET PHYSIQUE, grand colombier vélin. Prix de la livraison : 36 fr.

Les livraisons 1 à 19 sont en vente. La livraison 20 est sous presse.

RECUEIL D'OBSERVATIONS DE ZOOLOGIE ET D'ANATOMIE COMPARÉE. 2 vol. in-4.

En 14 liv.— Prix de la liv.: 30 fr. pap. ord. 36 fr. pap. vélin.

MONOGRAPHIE DES MELASTOMES ET DES RHEXIES. 2 vol. in-folio, avec 120 planches coloriées.

En 24 liv.— Prix de la liv.: 48 fr. pap. jésus. 60 fr. pap. colombier.

MIMOSES ET AUTRES PLANTES LÉGUMINEUSES DU NOUVEAU CONTINENT. In-folio, avec 60 pl. color.

En 14 liv.— Prix de la liv.: 48 fr.

NOVA GENERA ET SPECIES PLANTARUM quas in peregrinatione ad plagam æquinoxialem orbis novi, etc. 7 vol. avec plus de 700 planches.

En 36 livraisons. — La liv.		36 fr.	in-4.	planches noires	
	id.	100	in-folio.	id.	jésus.
	id.	180	id.	pl. coloriées.	id.
	id.	200	id.	id.	colombier.

RÉVISION DES GRAMINÉES publiées dans le *Nova genera*. 3 vol. in-folio, avec 220 planches coloriées.

En 44 liv. — Prix de la liv. : 48 fr. pap. jésus. 60 fr. pap. colombier.

ESSAI POLITIQUE sur l'île de Cuba, 2 vol. in-8, avec une grande carte et un Supplément qui renferme des considérations sur la population, la richesse territoriale et le commerce de l'archipel des Antilles et de Colombia. 17 fr.

TABLEAU STATISTIQUE DE L'ILE DE CUBA, pour les années 1825 à 1829. In-8. 3 fr.

TABLEAUX DE LA NATURE, ou Considérations sur les déserts, sur la physionomie des végétaux, sur les cataractes de l'Orénoque, sur la structure et l'action des volcans dans les différentes régions de la terre, etc., traduits de l'allemand par J.-B. Eyriès. 2 vol. in-8. 12 fr.

EXAMEN CRITIQUE DE L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE DU NOUVEAU CONTINENT et des progrès de l'Astronomie nautique aux quinzième et seizième siècles. Tomes 1 à 4. (Voyez page 2.) 28 fr.

Ouvrages de Koch.

TABLEAU DES RÉVOLUTIONS DE L'EUROPE, DEPUIS LE BOULEVERSEMENT DE L'EMPIRE ROMAIN D'OCCIDENT JUSQU'A NOS JOURS, 3e édition, continué jusqu'à la restauration de la maison de Bourbon, par l'auteur de l'*Histoire des traités de paix*. 1823, 3 vol. in-8, avec 7 cartes coloriées, représentant les divisions de l'Europe à sept différentes époques, des tables généalogiques de toutes les maisons souveraines de l'Europe ; et une chronologie depuis le commencement du monde jusqu'en 1821. 24 fr.

Cette édition, qui a un tome de moins que la précédente, contient un demi-volume de plus, grace à un emploi mieux entendu des caractères d'impression.

TABLES GÉNÉALOGIQUES DES MAISONS SOUVERAINES DU NORD ET DE L'EST DE L'EUROPE. Grand in-4. 1815. 60 fr.

Ouvrages de M. Planche.

DICTIONNAIRE DE LA LANGUE ORATOIRE ET POÉTIQUE, suivi d'un vocabulaire de tous les mots qui appartiennent au langage vulgaire. 3 vol. grand in-8°, à 2 colonnes petit texte : ensemble 2452 pages. 30 fr.

ESPRIT DE SAINT JEAN-CHRYSOSTOME, de saint Grégoire de Nazianze et de saint Bazile, ou choix des plus beaux passages de ces trois orateurs sacrés, suivi des meilleures pièces de vers de saint Grégoire de Nazianze. In-12 en grec. 3 fr. 50 c.

ESPRIT DE SAINT BAZILE, de saint Grégoire de Nazianze, et de saint Jean-Chrysostôme, traduit du grec. In-12. 3 f. 50.

CHOIX DE POÉSIES et de lettres de saint Grégoire de Nazianze avec le texte grec en regard. In-12. 3 fr. 50.

MANUEL DU VERSIFICATEUR LATIN, précédé de la prosodie latine. In-12. 3 fr. 50.

Ouvrages de M. Auguste de Saint-Hilaire,

Membre de l'Institut.

VOYAGES DANS L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL.

1re PARTIE. **VOYAGE DANS LES PROVINCES DE RIO-JANEIRO ET DE MINAS GERAES**, 2 vol. in-8. Prix 15 fr.

2e PARTIE. **VOYAGE DANS LE DISTRICT DES DIAMANS ET SUR LE LITTORAL DU BRÉSIL**, suivi de Notes sur quelques plantes caractéristiques, et d'un Précis de l'histoire des révolutions de l'empire brésilien, depuis le commencement du règne de Jean VI jusqu'à l'abdication de don Pédro. 2 vol. in-8. 15 fr.

Ouvrages de M. F. Ancillon.

ESSAI SUR LA SCIENCE ET LA FOI PHILOSOPHIQUE. 1830, in-8. 6 fr.

ESSAIS DE PHILOSOPHIE, DE POLITIQUE ET DE LITTÉRATURE. 1832. 4 vol. in-8. 24 fr.

Ouvrages de divers Auteurs.

COLLECTION D'ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES recueillies par le chevalier de Palin et publiées par M. Klaproth, précédées d'*Observations critiques sur l'alphabet hiéroglyphique* découvert par M. Champollion le jeune, et sur les anciennes écritures égyptiennes. 1 vol. in-folio avec 36 planches. 60 fr.

VOYAGE PITTORESQUE DANS LE TYROL, aux Salines de Salsbourg et de Reichenbach et dans une partie de la Bavière, par M. le comte de Bray. In-folio avec 24 planches gravées au lavis. 120 fr.

VOYAGE PITTORESQUE AUTOUR DU LAC DE GENÈVE. In-folio avec 11 planches lithographiées et une carte. 30 fr.

TABLEAU DE L'ADMINISTRATION intérieure de la Grande-Bretagne, et régime de ses contributions. 1819. In-8°. 6 fr.

RECHERCHES sur la dette publique de la Grande-Bretagne, par Hamilton, traduit de l'anglais. In-8°. 7 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE, avec les Commentaires de Petitot. 6 vol. in-8°. 30 fr.

GILBLAS DE SANTILLANE, suite de 24 estampes in-4°, offrant les scènes les plus remarquables de ce roman. 40 fr.

COURSES EN SUISSE ET DANS LE PAYS DE BADEN, avec des Notices sur plusieurs anciens manuscrits des bibliothèques publiques ou particulières relatifs à l'histoire littéraire ou politique de la France, par J.-A.-C. Buchon. In-8, 8 fr.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE SACRÉE, par Schœll. In-8. 1832. 7 fr.

DESCRIPTION DES PLANTES cultivées à la Malmaison et à Navarre, par Bonpland. 1 vol. in-folio avec 64 planches coloriées. 528 fr.

DE L'ESPRIT D'ASSOCIATION, par A. de la Borde. Troisième édition. 1834. In-8, 8 fr.

NOUVEAU RECUEIL D'OUVRAGES ANONYMES ET PSEUDONYMES, par de Manne. In-8. 1834. 8 fr.

DESCRIPTION DE L'ILE D'ÉGINE, par M. Puillon-Boblaye. In-8 avec une carte. 4 fr.

RECHERCHES sur la montagne de Roses et le cap de Creus, par M. Jaubert de Passa. In-8 avec une carte. 4 fr.

ANALYSE D'UNE CARTE DES ILES BRITANNIQUES dressée pour la lecture des historiens anciens, par le baron Walckenaer. In-8 avec une carte. 1 fr. 50.

OBSERVATIONS SUR LE DROIT DE SOUVERAINETÉ DE LA FRANCE SUR SAINT-DOMINGUE et sur les droits des colons propriétaires de cette île, par M. Dard, ancien jurisconsulte. In-8. 2 fr.

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES ET DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

1re série, par MM. Eyriès et Malte-Brun ; 30 vol. in-8, prix : 225 fr.

2e série, par MM. Eyriès, La Renaudière et Klaproth ; 30 vol. in-8, prix : 225 fr.

3e série (voir page 13), 1834 à 1838 ; 16 vol. in-8, prix : 150 fr.

Nota. On fournit les années détachées au prix de souscription.

HISTOIRE ABRÉGÉE DES TRAITÉS DE PAIX, entre les puissances de l'Europe, depuis la paix de Wesphalie, par Koch, et continuée jusqu'au congrès de Vienne et aux traités de Paris de 1815, par F. Schœll. 1817. 15 vol. in-8°.

Un seul exemplaire, cartonné. Prix : 300 fr.

A. Pihan de la Forest, Imp. de la Cour de Cassation, rue des Noyers, 37.

125 fr.

125 fr.
150 fr.

les
ar
aux
in-8°.

0 fr.


3 2044 018 978 403


HARVARD COLLEGE
CONSERVED
11-62
LIBRARY

